# TRAITÉ
## DES
# AFFECTIONS VAPOREUSES
# DES DEUX SEXES;

*Où l'on a tâché de joindre à une théorie ſolide une pratique ſûre, fondée ſur des obſervations:*

Par Mr. POMME fils, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, réſident à Arles en Provence.

*SECONDE ÉDITION,*

Revue, corrigée, & augmentée de la Réponſe aux Objections de l'Auteur des Mémoires de Trévoux, de celle de Mr. Brun, Docteur en Médecine à Pignans en Provence, aux Réflexions critiques d'un Anonyme, à laquelle eſt jointe une Lettre ſur l'abus des remedes chauds, par Mr. le Tellier, Médecin de Peronne.




*A LYON,*

Chez BENOIT DUPLAIN, Libraire, grande rue Merciere, à l'Aigle.

M. DCC. LXV.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

## AVIS DE L'ÉDITEUR.

LE Public a paru recevoir avec empreſſement la premiere édition du Traité des vapeurs : la rapidité avec laquelle elle a été enlevée ne nous permet pas d'en douter. En voici une ſeconde, à laquelle nous eſpérons qu'il ne fera pas un moindre accueil. Les différentes objections que l'on a faites y ſont toutes diſcutées avec avantage, puiſque l'obſervation pratique en eſt la concluſion. Sans vouloir prévenir le jugement du Public, il nous ſera permis

ſans doute de préſenter ici un des ſuffrages le plus recommandable ; c'eſt celui de M. Roux, Auteur du Journal de Médecine, dont nous rapporterons l'extrait d'après l'original.



# EXTRAIT
## DU
## JOURNAL DE MÉDECINE,

Du mois de Septembre 1764, pag. 195.

*IL y a près de quatre ans que M. Pomme fils publia, ſur les Affections vaporeuſes des deux ſexes, un Eſſai, dont feu M. Vandermonde rendit compte dans le Journal de Médecine du mois de Mars 1761. Il redonne aujourd'hui ce même ouvrage conſidérablement augmenté. Il y a non ſeulement beaucoup mieux développé ſes idées; mais encore il les a accompagnées d'un très-grand nombre d'obſervations nouvelles, qui tendent de plus en plus à démontrer l'excellence de la méthode curative qu'il propoſe.*

*On deſigne, ſous le nom d'affections vaporeuſes, un genre de maladies, qu'on a regardées pendant long-tems comme l'effet de vapeurs qu'on croyoit*

*s'élever des parties inférieures vers le cerveau. Aujourd'hui que la physique du corps humain est mieux connue, on convient que ces maladies ont leur siege dans le système nerveux ; c'est en effet ce que démontrent les désordres dans les mouvemens, soit volontaires, soit spontanées, dans les sensations & dans l'imagination, qui les accompagnent, dans ceux qui en sont attaqués : on ne s'accorde pas aussi parfaitement sur la disposition particuliere des nerfs qui les produit ; ce qui vient de ce qu'on n'a pas encore d'idée bien distincte de la maniere dont ils agissent. Mais comme on reconnoît généralement qu'ils ont besoin d'être arrosés continuellement par une humeur ténue & lubréfiante, qui entretient leur souplesse ; & les rend plus ou moins propres à exercer leurs fonctions, on est obligé de convenir que ces fonctions doivent être dérangées, toutes les fois qu'ils sont privés de cette humeur lubréfiante. C'est au défaut de cette humeur, & au desséchement des nerfs, qui en est la suite, que M. Pomme croit pouvoir attribuer tous*

*les phénomenes qui accompagnent les affections vaporeuses, tant dans les hommes que dans les femmes ; & il ne regarde les engorgements & les obstructions des visceres, que comme les effets concomitants de la même cause, qui produit le dessèchement des nerfs. En conséquence de cette idée, il a cru devoir substituer à l'usage de tous les remedes stimulants, avec lesquels le commun des Praticiens a combattu jusqu'ici ce genre de maladies, celui des bains, des délayants & des adoucissants. Nous n'entrerons pas dans un plus long détail sur les causes ni sur la cure des affections que M. Pomme propose ; elles ont été déjà exposées par M. Vandermonde, dans l'Extrait cité. Nous nous contenterons de faire connoître les observations que notre Auteur rapporte pour appuyer sa doctrine ; c'est la partie la plus considérable & la plus précieuse de son ouvrage.*

*M. Pomme a distribué ces observations en trois classes ; celles qui ont pour objet les vapeurs hystériques, celles qui contiennent l'histoire des vapeurs*

*hypocondriaques, enfin les vapeurs qu'il appelle compliquées. Entrons en matiere.*

*La premiere de ces obſervations, que l'Auteur avoit déjà publiée avant qu'elle parût dans ſon Eſſai, n'eſt pas moins ſinguliere, par les ſymptomes affreux & bizarres dont la perſonne qui en fait l'objet étoit affligée, que par la cure que M. Pomme en a faite. Une fille de dix-neuf ans, d'un tempérament bilieux & ſanguin, fut attaquée au gros orteil du pied droit, d'une douleur à laquelle ſuccéderent des foibleſſes qui firent recourir aux cordiaux; leur uſage fut ſuivi de convulſions affreuſes, que la moindre choſe réveilloit. La ſaignée arrêta ces déſordres, mais jeta la malade dans le délire, & dans une hemiplegie qui occupoit tout le côté droit: on eut recours aux bains, qui diſſiperent le délire. Dans la ſuite, elle tomba dans des paroxiſmes accompagnes des ſymptomes les plus effrayants; elle étoit plongée dans un aſſoupiſſement léthargique, dont rien ne pouvoit la tirer, mais qu'un ſaignement de nez*

*copieux fit ceſſer : ſa langue fut dépouillée de ſon épiderme, & devint paralytique. Elle fut huit ans dans cet état : on étoit obligé de la ſaigner chaque mois ; ce qui lui procuroit conſtamment un délire & des convulſions affreuſes. C'eſt dans ces circonſtances que M. Pomme ſe chargea de la traiter. Il lui étoit ſurvenu une éruption ſemblable à la rougeole, avec de la fièvre ; ce qui l'engagea à la faire ſaigner : mais à peine la veine fut-elle ouverte, que les facultés de l'oreille, du nez, de la bouche & de la langue, lui furent ravies par des convulſions qui agiterent tout le côté droit. Il eut recours aux bains & à l'eau de poulet, pour calmer ces accidents. Le douzieme jour de leur uſage, on entendit des éclats très-douloureux dans les inteſtins, peu de temps après dans la cuiſſe ; M. Pomme les compare au froiſſement d'un parchemin. Le lendemain, le bras, en éclatant, commença à ſe mouvoir contre les parois de la baignoire : au ſortir du bain, ſa cuiſſe & ſon bras, quoiqu'encore paralyſés, étoient devenus flexibles. Mais*

*il survint un délire des plus singuliers ; elle peignoit & brodoit, avec une dextérité incroyable, avec la main gauche, la droite étant paralysée ; elle faisoit des vers, où l'on remarquoit autant de vivacité que de délicatesse. L'été suivant, il survint un nouveau symptome, non moins singulier que les précédens. Le sang qui n'avoit plus son issue par la matrice, se fit jour par l'œil & les vaisseaux cutanés du crâne, de l'oreille, du nez, du nombril, du jarret & du pied, du côté paralysé. M. Pomme employa contre cette hydre, qui sembloit se reproduire continuellement sous de nouvelles faces, des glaçons qu'il lui faisoit mettre dans la bouche, & des bains de dix ou douze heures par jour, pendant dix mois entiers. Les convulsions & le délire cesserent, mais les règles ne revenoient pas. Il saisit le moment où elles auroient dû paroître, pour plonger la malade dans le bain ; l'effet en fut si prompt, & l'évacuation si abondante, que l'eau du bain en fut teinte. L'harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions*

*du cerveau, de l'œil, de la mâchoire, de l'oreille & du nez; & les rudes secousses d'une voiture rendirent aux bras & aux jambes paralysés la liberté de leurs mouvements. Cette malade jouit, pendant un an, de la santé la plus parfaite en apparence. Au bout de ce temps, il lui survint une suppression d'urine, que rien ne put soulager. Il fallut, de toute nécessité, avoir recours à la sonde, pour écarter des corps étrangers, qui mettoient obstacle à son écoulement. Les urines devinrent bourbeuses, elles charrierent des graviers & des morceaux de membranes; les douleurs augmenterent: il se présenta au passage une pierre, dont on favorisa la sortie par tous les moyens que l'art fournit; elle sortit enfin, enveloppée d'un kiste: la membrane interne de la vessie, celle de l'uretere droit s'exfolierent: il en fut de même d'une grande partie du canal intestinal, & de l'œsophage: malgré tous ces accidents, la malade recouvra une santé, que rien n'a altérée depuis.*

*Pour faire mieux sentir la supério-*

*rité de sa méthode sur celle qu'on suit le plus communément, M. Pomme a inséré, à la suite de cette Observation, l'histoire d'une maladie spasmodique, publiée dans le Journal de Médecine du mois de Juillet 1761, pag. 20: nous y renverrons nos Lecteurs. Il y a joint celle d'une Dame d'Arles, qui, ayant été attaquée de vapeurs hystériques, ne fut traitée qu'avec des cordiaux & des élixirs, & mourut à la fin scorbutique, comme celle qui fait l'objet de l'histoire insérée dans le Journal de Médecine.*

*La colique hystérique, c'est-à-dire, celle qui reconnoît pour cause le dérangement du flux menstruel, fait le sujet de la seconde Observation.* » *L'application d'un linge trempé dans l'eau* » *froide, dit M. Pomme, sur toute la* » *capacité de l'abdomen, & renouvellée* » *aussi souvent qu'il le faut, pour le* » *maintenir dans une certaine froidure,* » *une copieuse boisson d'eau froide, &* » *des lavements froids très-fréquents,* » *sont les seuls spécifiques que je con-* » *noisse pour appaiser les douleurs,*

»& pour provoquer en même temps le »flux menſtruel, d'où dépend toute la »cure.« Il rapporte les autorités d'Amatus & de Zacutus Luſitanus, de Septalius, de Fréderic Hoffmann, & de Baglivi, qui ont propoſé les mêmes moyens pour guérir cette maladie; il y ajoûte l'hiſtoire de deux perſonnes guéries par cette méthode, l'une deſquelles avoit employé inutilement les ſaignées, les remedes adouciſſants & les narcotiques: des fomentations froides ſur l'abdomen rétablirent l'écoulement des regles; mais il fallut les continuer pendant tout le temps qu'elles coulerent.

Les ſuffocations & les hémorragies hyſteriques, c'eſt-à-dire, produites par le derangement des règles, ne demandent, ſelon notre Auteur, d'autres ſecours que le bain des pieds dans l'eau froide, les bains continués pendant longtemps, & ſoutenus pendant cinq ou ſix heures de ſuite ou même davantage. Il appuie cette méthode de quatre obſervations, dans leſquelles elle a réuſſi.

Le ſang menſtruel, derangé dans ſon

*cours, ne se porte pas seulement à la poitrine; on le voit pour le moins aussi souvent refluer vers la tête, & y produire des épilepsies qui sont toujours périodiques, & surviennent principalement vers le temps des régles; il produit aussi le délire maniaque. Une Demoiselle de dix-huit ans, d'un tempérament sanguin & mélancolique, fut tout-à-coup attaquée, à l'approche de ses régles, d'un assoupissement léthargique, pour lequel on la saigna, & ce symptome s'évanouit. Au période suivant, l'assoupissement reparut avec beaucoup plus de force: on la saigna deux fois, ensuite on la livra aux seuls efforts de la nature: l'assoupissement périodique augmenta à chaque retour des régles; il lui succéda un délire qui augmenta à son tour à tous les périodes, au point que cette infortunée, délaissée des Médecins, devint tout-à-fait maniaque & furieuse. M. Pomme la fit plonger dans le bain, où on la retint pendant douze heures la premiere fois: sa voix, enrouée par les cris, s'éclaircit & devint naturelle: elle consentit à*

*prendre*

*prendre des aliments. Huit heures de bain par jour, l'application constante d'un linge trempé dans l'eau froide, renouvellée à chaque instant, emporterent le délire dans l'espace de deux mois. Les régles reparurent alors, & la malade fut entiérement rétablie : elle eut une rechûte, sans qu'on pût trop découvrir ce qui y avoit donné lieu ; les mêmes remedes rétablirent une seconde fois sa santé.*

*Tous les nerfs sont également exposés aux spasmes hystériques. La femme d'un Savetier, vaporeuse à l'excès, fut saisie, à la fin d'une grossesse, d'une douleur aux dents, des plus cruelles : elle fut saignée & resaignée en conséquence ; elle eut recours aux narcotiques les plus puissants, & aux remedes les plus vantés ; ils furent sans succès. Les suites de sa couche, qui se passerent très-bien, ne la délivrerent pas de ses douleurs : elle se fit arracher cinq dents, sans se trouver soulagée : à la fin, on s'adressa à M. Pomme, qui lui prescrivit les bains tiedes, plusieurs lavements, & qui lui fit laver la bou-*

*che avec de l'eau fraîche, & quelques gouttes de vinaigre ; ce qui calma ses douleurs. La femme d'un Apothicaire fut délivrée, par l'usage des bains tiedes, d'une douleur semblable, & d'une perte. Une femme âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament robuste & sanguin, & qui n'avoit jamais été bien réglée, étoit travaillée d'un vomissement hystérique si violent, qu'elle rejettoit tout liquide, avec des efforts si affreux, qu'ils amenoient le sang avec eux. On eut recours à une potion hystérique, dans laquelle entroient la teinture de castor & le laudanum liquide ; son usage fut suivi d'une difficulté d'avaler invincible : les bains la mirent, en sept jours de temps, en état d'avaler, & la rétablirent à la fin entiérement. Une jeune Religieuse, d'un tempérament bilieux & sanguin, & d'une constitution des plus robustes, fut attaquée subitement (après les chaleurs excessives de l'été, & après avoir fait un usage des plus immodérés de café) d'une cardialgie des plus cruelles, avec des évanouissemens convulsifs : on eut recours*

*aux cordiaux; les évanouissemens devinrent plus fréquents : ils disparurent à la fin par l'effet de deux lavements froids. La cardialgie revint avec une nouvelle force, accompagnée de coliques, de hoquets, de borborigmes, de vomissemens, &c. La tisane de poulet, que la malade préféra à toute autre boisson, lui procura, le sixieme jour, une diarrhée bilieuse, qui fit cesser tous les accidents.*

*Une fille de dix-huit ans, d'un tempérament bilieux & très-ardent, fut attaquée, à l'arrivée de ses régles, d'une colique hystérique & convulsive, qui fut suivie d'une tension douloureuse au ventre, de suffocation, & d'autres symptomes hystériques. Elle fut saignée plusieurs fois du bras & du pied, sans en être soulagée. Il survint une insomnie & une perte d'appétit, telle qu'elle resta, pendant des temps considérables, sans prendre aucun aliment: elle maigrit; & au retour périodique de ses régles, il survint des crachemens de sang, & des vomissemens tres-considérables, joints à une foule d'autres accidents hystéri-*

*ques. Huit mois s'écoulerent dans cet état : à ces différents ſymptomes ſe joignit une ſuppreſſion totale des urines & des ſelles. M. Pomme, qui fut appellé pour lors, fit ſonder la malade ; mais on ne trouva jamais une goutte d'urine dans la veſſie. Ce ſymptome lui parut provenir de la ſéchereſſe du ſang, d'où il ne ſe ſéparoit point d'urine ; en conſéquence, il lui preſcrivit les bains tiedes : au bout d'un mois, elle rendit dans l'eau une quantité d'excréments très-fétides, avec des vers & des grumeaux de ſang, mais ſans urine. Elle continua de faire uſage de ces mêmes bains pendant deux mois entiers, ſans en reſſentir aucun effet. Pendant cet eſpace de temps, elle prit deux lavements par jour, ſans en rendre aucun. Sa boiſſon fut toujours compoſée d'eau de poulet : elle fit uſage de pluſieurs apozemes laxatifs & rafraîchiſſants, de potions huileuſes, & ne ſe nourrit que des aliments les plus humectants. M. Pomme imaginant, comme on étoit alors en été, que la tranſpiration naturelle emportoit la matiere des urines, ſubſti-*

*tua les bains froids aux tiedes : le succès le plus complet suivit leur usage ; les fonctions de cette fille se rétablirent par degrés, & elle guérit parfaitement.*

*Un des morceaux qui mérite le plus d'attention dans l'ouvrage de M. Pomme, c'est ce qu'il dit des fievres spasmodiques. De tout temps, les Médecins ont reconnu une espece de fievre qu'ils ont distinguée de celles qui sont produites par la dépravation de quelque humeur, & qu'ils ont pour cette raison appellée* non-humorale. *En effet, si la fievre n'est que l'accélération du pouls, ou, ce qui est la même chose, du mouvement du sang, produite par quelque* stimulus *plus fort que celui qui a coutume d'exciter les mouvements du cœur & des arteres, il est bien évident que ce mouvement sera également accéléré, si la sensibilité de ces organes augmente, quoique le stimulus soit toujours le même : or c'est le cas des femmes hystériques, & des hommes hypocondriaques. On sçait que chez eux la sensibilité est portée au dernier période. La*

*cure de cette fievre demande donc des ſecours différents de ceux qu'exigent les fievres humorales, c'eſt-à-dire, qu'on bannira les ſaignées, les purgatifs & tous les ſtimulants, pour n'employer que les remedes les plus propres à diminuer la ſenſibilité, tels que les adouciſſants, les humectants, les bains: ce ſont les moyens que M. Pomme propoſe, apres les avoir employés avec ſucces; moyens qu'Hippocrate, Galien, Celſe, Alexandre de Tralles, avoient déja indiqués.*

*M. Pomme démontre, par une foule d'autres obſervations, que les bornes que nous ſommes forcés de nous preſcrire, ne nous permettent pas de rapporter l'efficacité de la même méthode dans les affections hypocondriaques; le flux hémorrhoïdal exceſſif ou ſupprimé; la jauniſſe hypocondriaque; qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec celle qui dépend d'un engorgement primitif du foie; dans la toux convulſive, dans le vomiſſement, le hoquet, les aigreurs & les rapports,*

*l'hémiplégie ſpaſmodique, que M. Hoffman paroît avoir connue le premier, &c. Il prouve très-bien auſſi, & toujours par des obſervations & des expériences, que toutes les fois qu'il y a quelque choſe de vaporeux compliqué avec la fievre putride, & même intermittente, la vérole, les écrouelles, l'affection ſcorbutique, la leucophlegmatie, la tympanite, les pertes blanches & rouges, la ſuppreſſion des lochies, il eſt eſſentiel d'aſſocier les délayants, les humectants & les adouciſſants aux remedes appropriés à chacune de ces maladies. Si tant d'obſervations ne levent pas tous les doutes qu'on pourroit former ſur la généralité de la théorie que M. Pomme propoſe, elles paroîtront certainement plus que ſuffiſantes pour conſtater l'efficacité de la méthode avec laquelle il combat ce genre de maladies. Nous croyons même que tous les Médecins éclairés lui donneront la préférence ſur les remedes anti-ſpaſmodiques, anti-hyſtériques & anti-hypocondriaques, les plus vantés, en faveur deſquels il ſe-*

*roit difficile de rassembler un aussi grand nombre de faits, & aussi concluants que ceux dont M. Pomme a enrichi son livre.*

# PRÉFACE.

Les Médecins avouent que de toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'y en a point dont la cause soit moins connue, & le procédé curatif moins assuré, que celle qu'on appelle affection vaporeuse, ou simplement vapeurs. (*a*) Il est donc essentiel de travailler à fixer ce protée, puisqu'on loue les efforts que font ceux qui en cherchent la cause & le remede. (*b*).

De tous les obstacles qui se présentent pour parvenir à ce

(*a*) Voyez le Journ. de Médec. mois de Mars 1761, pag. 195.

(*b*) Voy. le même Journal, p. 196.

but, le préjugé des Médecins eſt celui qui me paroît le plus difficile à vaincre : en effet, apprendre aux uns une route nouvelle, vouloir forcer les autres à changer d'idées & de ſyſtême, c'eſt l'ouvrage du génie le plus ſubtil ; & il ne faut rien moins que l'éloquence la plus perſuaſive pour convaincre des eſprits prévenus, & pour détruire une erreur preſque univerſelle.

J'en ai ſenti toute la difficulté dans ma premiere entrepriſe. Animé par la vivacité de mon zele, j'ai cru que mon travail ne ſeroit point infructueux : mais me ſuis-je jamais flatté de faire beaucoup de proſélytes ? & n'avois-je pas déjà prévu que le nombre des mécréants ſeroit très-étendu ? Les

uns, aſſervis au préjugé, & trop intéreſſés à ſuivre la routine, refuſent conſtamment de ſe ſoumettre; & les autres, toujours jaloux des nouveautés, quand ils ne les enfantent pas, ſe récrient ſans fondement & ſans raiſon, rejettant avec mépris une méthode d'autant plus intéreſſante que le mal devient plus commun. Tel a toujours été l'écueil de la Médecine; les plus zélés ne le déſavoueront pas.

Serai-je bien coupable, parce que je dévoilerai ſans myſtere ma façon de guérir un mal juſqu'ici incurable? & ne me ſera-t-il pas permis, en ſuivant l'exemple de nos Maîtres, de défricher avec eux? Les motifs qui m'obligent à lutter contre les plus redoutables adverſaires excuſeront, je penſe, ma témé-

rité ; persuadé que le Public, dont je plaide la cause, me saura gré de mon désintéressement. C'est dans ces vues que j'ai rompu le silence une premiere fois : les controverses des Médecins me forcent à me défendre ; & je déclare par avance que je ne cesserai de parler, que quand on m'en aura imposé par des faits contraires à ceux que j'ai déjà présentés.

Pour me rendre plus clair & plus intelligible, je reprends la matiere, & je dis que la cause prochaine & immédiate des affections vaporeuses doit être attribuée au racornissement du genre nerveux. Si le terme choque par sa nouveauté, & que l'on exige de moi une explication qui le caractérise plus parfaitement, je dirai que la sécheresse des mem-

branes & des nerfs forme elle-même ce racorniſſement, qui ſeul produit tous les différents ſymptomes de la maladie que j'attaque. Pour exprimer ma penſée avec plus d'énergie, je me ſervirai d'une comparaiſon palpable : qu'on imagine un parchemin trempé, mou, & flexible : ( tels doivent être les nerfs dans leur état naturel. ) Les Phyſiologiſtes ſavent que les tuyaux excrétoires des différentes glandes, diſperſées çà & là, ſéparent du ſang le ſuc qui arroſe le tiſſu des nerfs, pour entretenir leur ſoupleſſe naturelle, & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions : par un défaut de ce ſuc, le parchemin ſe roidit; & par une ſéchereſſe totale, il ſe racornit. Tel eſt l'état des nerfs dans le cas

dont il s'agit. Vouloir les rétablir dans leur premiere ſituation, c'eſt leur rendre l'humide dont ils ſont dépourvus. C'eſt de cette façon que je prétends triompher de la cauſe que j'aſſigne : la plus invétérée pourroit-elle y réſiſter ?

Pour pouſſer l'argument juſqu'à la derniere évidence, on n'a qu'à rappeller ici l'effet des cauſes éloignées des vapeurs ; & on verra arriver de plus loin la ſécherеſſe dont je parle, & le racorniſſement qui la ſuit. Je dis plus : qu'on raſſemble en même temps l'effet des remedes chauds, ſi uſités de nos jours, & ſi vantés ſous le nom pompeux d'antiſpaſmodiques ; on verra augmenter inſenſiblement la cauſe du mal, bien-loin de la détruire. Que l'on rappelle enfin l'effet conſtant &

invariable des remedes oppoſés; on ſera forcé pour lors d'avouer la mépriſe, & on ſe réjouira avec moi d'avoir trouvé le ſpécifique. En un mot, pour détendre le ſyſtême nerveux, qui, de l'aveu de tous les Médecins anciens & modernes, peche ici primitivement, faut-il des irritants? & ne faut-il pas employer les contraires?

Les complications de cette maladie n'embarraſſeront plus le Médecin, quand il ſaura qu'elles ſont le fruit de la premiere cauſe. Les obſtructions de tous les viſceres du bas-ventre n'étant que l'effet de celle-ci, céderont au torrent d'une circulation plus libre; il verra avec ſatisfaction les merveilleux effets d'une méthode ſi ſalutaire, par des cures miraculeuſes; & le ſouvenir de

tant d'autres, où la pratique ordinaire l'aura fait échouer, le convaincra toujours plus de la solidité de celle qu'il aura nouvellement embrassée. En effet, combien d'hydropisies, d'anasarques, de leucophlegmaties, où le racornissement a lieu, & où les hydragogues les plus outrés sont employés sans discrétion & sans succès ! Combien de jaunisses hypocondriaques que l'on attaque journellement par les apéritifs les plus grossiers ! & quelles en sont les suites ? Combien de maladies chroniques de toute espece dépendantes de cette cause, que la Pharmacie mutile & acheve, après leur avoir donné naissance, à la honte de ceux qui lui prêtent des secours, aussi avides que meurtriers ! La cascarille, le cachou, & tous les

autres ſtomachiques, ſi familiers aujourd'hui, céderont leur place aux remedes qui reſtitueront le velouté de l'eſtomac, & qui corrigeront les empreintes meurtrieres que ceux-ci ont coutume d'y laiſſer. Le tympanitique apprendra à ſe guérir par des remedes oppoſés à ceux qui auront donné naiſſance à ſa maladie. L'apoplectique & le paralytique éviteront les eaux de Balaruc. (a) L'épileptique crue incurable, & guérie, ſervira d'exemple à celle qui ſera menacée de ce fléau. L'hyſtérique invétérée & le vaporeux languiſſant trouveront déſormais un remede aſſuré.

Quelques efforts que je faſſe pour deſſiller les yeux de tant

(a) Nous comprenons avec elles toutes les eaux thermales, quelles qu'elles ſoient.

d'aveugles volontaires, je suis néanmoins très-certain que je n'y parviendrai pas. L'entreprise paroîtra toujours au dessus de mes forces ; & la plupart ne croiront pas, parce que celui qui parle ne mérite pas d'être cru. L'expérience d'un Médecin de province, fût-elle constatée par des faits aussi authentiques que nouveaux, n'aura jamais assez de pouvoir pour convaincre les esprits, & ne pourra elle seule s'approprier ce droit d'autorité, que personne ne devroit lui refuser. On reconnoît pourtant que l'expérience est la mere de la Médecine, puisque celle-ci lui doit sa naissance, son existence & sa vie : mais n'importe, on saura lui reprocher d'être souvent dangereuse, (a) & quel-

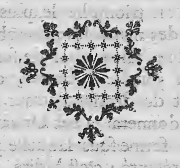
(a) *Experimentum periculosum.* Hipp. aph. 1.

quefois trompeuſe ; & ſi jamais elle fut trouvée ſuſpecte, ce ſera aujourd'hui, parce qu'elle parle en ma faveur.

Tant de difficultés auroient dû m'arrêter à l'entrée de ma carriere. Accoutumé depuis pluſieurs années à lutter contre les écueils de la Nature, j'ai appris à devenir conſtant. C'eſt ainſi que l'on triomphe le plus ſouvent des maux les plus rebelles ; ce qui me fait eſpérer de ſurmonter un jour le préjugé, en ne ceſſant de décrier l'erreur.

Je donnerai à cet Ouvrage la même forme ſous laquelle je l'ai déjà préſenté ; c'eſt-à-dire, qu'après avoir défini les affections vaporeuſes, j'en détaillerai les ſymptomes, pour en établir enſuite la cauſe prochaine & la cure. Les obſervations ſur leſquelles

j'établis mon systême viendront immédiatement après ; elles seront plus nombreuses & plus raisonnées, pour satisfaire les Médecins, & pour répondre à leurs questions.



# TABLE
## DES TITRES.

## VAPEURS HYPOCONDRIAQUES.



## VAPEURS COMPLIQUÉES.

Fin de la Table.

---

## *EXPLICATION DE QUELQUES termes de Médecine qui pourroient arrêter certains lecteurs.*

*Spasme.* Convulsion, ou contraction violente & involontaire : (effet d'une tension outrée des filets nerveux & d'une trop grande sensibilité.) Premier degré de la cause prochaine des affections vaporeuses.

*Erétisme.* Accroissement de tension & de sensibilité, joint à une plus grande vibratilité : (d'où s'ensuit le racornissement des nerfs.) Second degré de la cause prochaine des affections vaporeuses.

*Abdomen.* C'est ce qu'on appelle proprement ventre.

*Atrophie.* Amaigrissement du corps par le défaut de nutrition.

*Ascite.* Hydropisie du ventre avec épanchement d'eau.

*Atonie.* Défaut de ton ou de reſſort, relâchement : ( effet oppoſé à la cauſe ci-deſſus établie. )

*Cachectique.* Celui qui a une mauvaiſe diſpoſition du corps, cauſée par la dépravation des humeurs, & tendante à l'hydropiſie.

*Cardialgie.* Douleur à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, avec ſyncope ou menace de ſyncope.

*Carminatif.* ( *Remede* ) qui eſt contre les vents.

*Diatheſe.* Diſpoſition ou affection particuliere des humeurs.

*Emphiſeme.* Enflure ou tumeur cauſée par des vents.

*Paroxiſme.* Accès ou attaque d'une maladie qui revient par intervalles.

*Pléthôre.* Surabondance de ſang dans ſes vaiſſeaux.

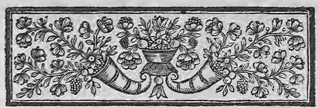
*Spaſmodique* ou *Convulſif.* Qui eſt accompagné de convulſion, ou de contraction violente & involontaire.

*Tonique.* ( *Remede* ) qui donne du reſſort aux ſolides.

*Tonique.* ( *Action* ) Contraction propre à toutes les fibres du corps humain.

*Tympanite.* Hydropiſie venteuſe.

TRAITÉ



# TRAITÉ DES AFFECTIONS VAPOREUSES DES DEUX SEXES.

## *DÉFINITION DES AFFECTIONS vaporeuſes, avec l'expoſition de leurs ſymptomes.*

J'APPELLE affection vaporeuſe, cette affection générale ou particuliere du genre nerveux, qui en produit l'irritabilité & le racorniſſement. Elle eſt appellée hyſtérique chez les femmes, parce que les Anciens regardoient les diffé-

rents dérangements de l'uterus comme l'unique cauſe de ces maladies. On l'appelle hypocondriaque chez les hommes, ou mélancholique, parce que les mêmes Auteurs en ont aſſigné la cauſe dans les hypocondres, & dans les viſceres du bas-ventre.

L'énumération des ſymptomes des affections vaporeuſes eſt auſſi vague qu'elle eſt étendue : le protée dans ſes métamorphoſes, ſuivant l'expreſſion de Sydenham, & le caméléon ſous ſes différentes couleurs, n'expriment que foiblement leur variété & leur biſarrerie. La tête eſt plus ou moins affectée ; on y reſſent une peſanteur qui en gêne les fonctions ; & quelquefois une douleur très-vive, peu étendue, que l'on nomme clou hyſtérique chez les femmes. Pluſieurs perſonnes ſont incommodées du battement des arteres temporales ; d'autres ſe plaignent d'un froid au ſommet de la tête ; la plupart ont des ſifflements dans les oreilles, des vertiges, des frayeurs, des terreurs paniques, des tremblements ou tré-

mouſſements de tout le corps, des laſſitudes, des douleurs, des engourdiſſements, &c. La triſteſſe, la mélancholie & le découragement, empoiſonnent tous leurs amuſements ; leur imagination ſe trouble : elles rient, chantent, crient & pleurent ſans ſujet : elles rendent beaucoup de vents par la bouche, & des rots acides ou nidoreux : elles ont un crachotement incommode, & quelquefois mal aux dents : la plupart ſont expoſées à des ſuffocations alarmantes : quelques-unes éprouvent une toux ſeche, qui devient quelquefois convulſive. L'hémoptyſie, le hoquet, les palpitations de cœur, ſont ici très-communes ; elles ſont quelquefois ſi violentes, qu'on peut les entendre auprès de quelques perſonnes maigres : on ſent encore des battements au bas-ventre, que l'on rapporte à la cœliaque, à la méſentérique ſupérieure ou à l'aorte : leur pouls eſt petit, inégal, intermittent, & même effacé dans quelques paroxiſmes. La fievre eſt quelquefois de la partie, mais rarement.

Les malades ſe plaignent communément des anxiétés & des nauſées, & ſont tourmentés par le vomiſſement, qui approche quelquefois, par ſa violence, de la paſſion iliaque: on ſent un grouillement, des tiraillements & des douleurs dans les entrailles, & même des coliques des plus terribles. Le ventre dans ces circonſtances eſt dur & élevé. Pluſieurs diſent y ſentir le mouvement de bas en haut d'une ſorte de boule; cette ondulation a imité pluſieurs fois (ainſi que je l'ai obſervé moi-même) celle que fait un ſerpent, & ſe fait ſentir du bas-ventre à la gorge, qui en ſouffre un étranglement plus ou moins violent: le cours de ventre ou la conſtipation, les urines limpides, leur ſuppreſſion totale ou leur retention, ſont encore des ſymptomes familiers aux deux affections; de même que le froid & le chaud qui ſe ſuccedent. Ce dernier ſe fait principalement ſentir au dos, qui peut être encore le ſiege de très-grandes douleurs. Les malades ſe plaignent auſſi

de crampes & d'inquiétudes aux jambes, qui troublent leur repos: on voit enfin à ces parties des enflures qui ne reçoivent pas l'impreſſion des doigts, & que le lit ne diſſipe point. Tels ſont les ſymptomes les plus ordinaires qui caractériſent les affections vaporeuſes de l'un & de l'autre ſexe, & qui les confondent tellement enſemble, au rapport de Sydenham, qu'on a de la peine à les diſtinguer: *Si tamen affectiones hypocondriacas vulgò dictas, cum mulierum hyſtericarum ſymptomatis conferamus, vix ovum ovo ſimilius quàm ſunt utrobique phœnomena, deprehendemus.* (a)

Mais l'affection hyſtérique eſt ſujette à des paroxiſmes dont le retour eſt quelquefois périodique, & qui reconnoiſſent des ſymptomes particuliers. Ils ſe manifeſtent communément par un reſſerrement ou étranglement à la gorge, par la difficulté d'avaler, par la perte de la parole, par la ſuf-

(a) Sydenham in epiſt. ad Guillel. Cole, M. D. tom. I, p. 256.

focation, par une sorte de sommeil profond, qui prive les malades de tous sentiments. Elles perdent quelquefois la connoissance aussi subitement que dans l'apoplexie ; ce qui en a imposé plus d'une fois à ceux qui négligent d'examiner alors l'état de la mâchoire, qui est en convulsion dans l'accès hystérique. Celui-ci est quelquefois suivi des convulsions les plus terribles, peu différentes des épileptiques. Dans cet état les muscles de la respiration & du bas-ventre essuient les plus rudes secousses ; & ces derniers s'élevent prodigieusement.

Il ressemble encore quelquefois à la syncope ; mais la pâleur du visage & les sueurs froides peuvent distinguer cette derniere, qui d'ailleurs est fort courte, quel qu'en soit l'événement, pendant que l'accès hystérique peut durer plusieurs jours. Dans quelques femmes le pouls est totalement éclipsé, & la respiration se fait d'une maniere si insensible, qu'elle ne ternit point la glace, & n'ébranle point la flamme d'une bougie qu'on présente

au nez ; la roideur du corps les a fait paſſer pour mortes plus d'une fois, & il peut arriver de cette mépriſe le plus affreux de tous les malheurs.

Pluſieurs hyſtériques, quoique ſans mouvement & ſans parole, entendent tout ce qu'on dit, & voient même tout ce qu'on fait auprès d'elles. On en a vu revenir par un mouvement de colere contre ceux qui vouloient faire quelque choſe qui leur déplaiſoit : une entr'autres, citée par un Auteur célebre, à laquelle on vouloit appliquer des véſicatoires, qu'elle avoit en averſion, prit ſi bien ſes dimenſions, qu'elle appliqua le plus vigoureux ſoufflet à ſon Chirurgien ; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'elle retomba dans ſon premier état, mais qu'elle ſit reſpecter. (*a*)

Vezale voulut diſſéquer le prétendu cadavre d'une femme qui étoit depuis long-temps dans une pareille ſyncope : la fin de ſon attaque appro-

(*a*) Voyez le précis de la Médecine pratique par Mr. Leautaud, pag. 655.

choit ſans doute, elle ſe plaignit vivement au premier coup de ſcalpel; ce qui cauſa une double frayeur à l'Anatomiſte, qui quitta l'Eſpagne pour ſe mettre à l'abri de l'Inquiſition. Aſclépiade fut plus heureux; il rencontra le cadavre d'une femme qu'on portoit au tombeau, il s'en approcha; & il reconnut qu'elle n'étoit pas morte, mais qu'elle étoit en ſyncope. J'ai vu moi-même, nous dit M. Raulin, des ſyncopes durer près d'un jour. Et moi j'ajoute en avoir vu durer pluſieurs jours de ſuite. Il retarda les funérailles d'une fille du peuple, parce que ſa couleur n'étoit pas tout-à-fait changée: elle ſe rétablit quelques heures après. La Demoiſelle qui ſera le ſujet ci-après de la premiere obſervation, auroit été enterrée pluſieurs fois, ſi l'on ne ſe fût pas familiariſé avec ſes attaques de vapeurs hyſtériques. On voit par ces exemples, ajoute-t-il, combien il faut être ſur ſes gardes dans les maladies vaporeuſes, pour ne pas confondre avec les morts des perſonnes vivantes.

L'accès hyſtérique ſe termine quelquefois par les ſueurs, & encore plus ſouvent par les urines. Il peut durer pluſieurs jours ; ( comme je le montrerai ailleurs. ) Les malades qui en ſortent pouſſent de longs ſoupirs, & font quelquefois mille geſtes ridicules avec des éclats de rire : lorſque la raiſon leur eſt revenue, elles ſe plaignent d'une peſanteur douloureuſe, & d'un embarras à la tête ; elles ſentent un grand accablement, & tout le corps briſé. Telles ſont les bizarreries & les caprices par où ſe montrent les affections vaporeuſes, tant hyſtériques qu'hypocondriaques. Si l'on remarque quelque différence entr'elles, ce ſera, ſi l'on veut, dans l'affection hypocondriaque, qui rarement eſt portée à ce haut degré de force, mais qui en revanche eſt plus rebelle.



## *CAUSES DES AFFECTIONS vaporeuses.*

LEur cause prochaine & immédiate a déjà souffert beaucoup de contradictions. Chaque Auteur qui a écrit sur cette matiere en a assigné une particuliere. *Sydenham* (*a*) établit pour cause prochaine le cours irrégulier des esprits animaux : *Spirituum ataxia. Hoffman* (*b*) l'attribue à la tension spasmodique des nerfs, provenant du vice de la matrice chez les femmes : *Motus nervorum spasmodicus ex uteri vitio* ; & chez les hommes, il accuse le mouvement péristaltique des boyaux renversé : *Motus nervorum spasmodico flatulentus ab inverso ac perverso motu intestinorum pe-*

(*a*) Sydenham, tom. I, pag. 26.
(*b*) Frederic Hoffman, tract. de malo hyst. & hypoc. sect. 1, cap. 5. & 6.

*ristaltico.* M. Raulin (a) reconnoît le même vice des nerfs, qu'il appelle ſenſibilité du genre nerveux, ou ſon irritabilité ; mais ne le croyant pas ſans doute ſuffiſant pour produire tant de ſymptomes variés, il y joint en même temps l'obſtruction particuliere de chaque viſcere du bas-ventre. Je ne ferai pas mention d'un autre Auteur moderne qui a imaginé des eſprits prolifiques ſéminaux, des levains fermentants acides, ſulphureux, &c. je me bornerai au choix des Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere dans des vues pratiques, & pour l'utilité ſeule des malades & de la Médecine. Je ne m'arrêterai pas non plus à diſcuter le vrai ou le faux de leur opinion ; animé comme eux du même eſprit d'humanité, je cherche à guérir : qu'il me ſoit donc permis d'expoſer mon ſyſtême, & de prononcer d'après mon expérience. C'eſt elle qui m'oblige à reconnoître le ſpaſme, l'érétiſme

(a) Traité des affect. vapor. du Sexe, par M. Raulin.

& le racorniſſement des nerfs, pour cauſe prochaine & immédiate de ces affections, & la ſeule à combattre dans ces maladies. Les autres vices qui ont coutume d'accompagner cette indiſpoſition n'en ſont que les effets.

Sur ce principe, la matrice chez les femmes n'aura pas plus de droit que les vaiſſeaux ſpermatiques chez les hommes ; elle ſera quelquefois plus particuliérement affectée, à raiſon de ſa ſtructure & du jeu de ſes liqueurs. L'obſtruction de chaque viſcere du bas-ventre ſera l'effet de ce racorniſſement, & le cours irrégulier des eſprits animaux deviendra celui de l'irritabilité & du trop de ſenſibilité du genre nerveux.

Qu'on ſe rappelle l'énumération des ſymptomes, & qu'on parcoure ſcrupuleuſement toutes les parties internes & externes ſoumiſes à cette indiſpoſition ; on conviendra que les parties nerveuſes & membraneuſes ſont toujours les plus affectées. Auſſi l'eſtomac & les entrailles des hyſtériques & des hypocondriaques ſont-elles toujours

les premieres en jeu : la cardialgie, les vents, les borborigmes, les coliques, le vomissement, n'en fournissent-ils pas la preuve ? Les meninges seront donc affectées à leur tour. Les vertiges, les éblouissements, le clou hystérique, l'assoupissement, reconnoissent-ils d'autres causes que leur tension extraordinaire & leur racornissement ? Le diaphragme se présentera dans la suffocation ; le cœur lui-même & le péricarde dans la palpitation ; la vessie dans la retention d'urine ; les cordons spermatiques dans leur rétraction ; le genre nerveux dans les mouvements convulsifs & dans les convulsions générales de toute la machine ; toutes les parties enfin qui seront soumises à la puissance des nerfs, seront par conséquent soumises au même ébranlement. Par-tout on trouvera le spasme, l'érétisme & le racornissement ; & par-tout on verra les esprits effarouchés, leur mouvement désordonné, parce que les nerfs, qui en sont le conduit & le réservoir, se trouveront irrités & érétisés.

Pour mieux aſſurer la cauſe que nous admettons, jetons les yeux ſur celles que les Pathologiſtes appellent éloignées, c'eſt-à-dire, celles qui donnent naiſſance à celle-ci; & voyons d'abord quelles ſont les perſonnes qui ſont les plus ſujettes aux vapeurs. Les femmes tiendront ici le premier rang. Les Médecins conviennent que celles qui habitent les grandes villes, & qui ſont élevées dans la molleſſe, étant par cette raiſon d'une nature plus foible & plus délicate, leurs nerfs ſont plus ſuſceptibles d'ébranlement. La vie ſédentaire & voluptueuſe que menent les unes; les paſſions violentes auxquelles les autres ſe livrent ſans meſure & ſans diſcrétion; les longues abſtinences, les évacuations immodérées, & principalement les grandes pertes de ſang, la ſuppreſſion des mois & des lochies, fourniſſent ordinairement chez elles les cauſes de leurs infirmités. Ajoutons, ſur toute choſe, l'adverſité, qui eſt preſque inſéparable de leur état. (Sur quoi il eſt eſſentiel de prendre toujours des

informations ; parce que cette connoiſſance ne ſert pas peu à dévoiler cette maladie, & à la rendre quelquefois incurable.) Il n'en ſera pas de même des femmes de la campagne ; accoutumées à l'exercice & au travail, elles ſeront plus robuſtes dans un âge avancé, que les femmes délicates des villes ne le ſont dans leur jeuneſſe : leurs nerfs ſeront moins ſuſceptibles d'ébranlement & d'irritation, parce qu'ils ſeront briſés, pour ainſi dire, & aſſouplis par les différentes contractions des muſcles. Auſſi les femmes des anciens Scythes ne furent jamais ſujettes aux vapeurs. Hippocrate nous dit qu'elles étoient élevées à l'exercice des armes ; elles ſervoient dans la Cavalerie, & ne ſe marioient jamais qu'après avoir tué trois ennemis.

Chez les hommes nous trouverons des contentions d'eſprit de toute eſpece ; des gens de Lettres, des ſolitaires ſtudieux, méditatifs & mélancholiques, des jeunes gens livrés aux excès de la débauche, des pertes im-

modérées, des veilles continuelles, boiſſons exceſſives en vin & en liqueur, l'abus du tabac, celui des aliments, ſans oublier celui que l'on fait aujourd'hui dans tous les états du chocolat & du caffé ; boiſſons pernicieuſes, quoique ſouvent très-avantageuſes à ceux qui n'en font pas ordinairement uſage.

Qu'on ceſſe après cela d'être ſurpris ſi ces maladies ſont devenues ſi communes ; le genre de vie des hommes, qui leur a donné naiſſance, les a rendues héréditaires. Des parents valétudinaires engendreront-ils des enfants robuſtes? S'ils le paroiſſent quelque temps, c'eſt que la nature a fait tous ſes efforts, c'eſt qu'elle a épuiſé ſes forces : auſſi les voit-on bientôt attaqués des mêmes maladies, & affligés des mêmes infirmités, dont le principe a germé pendant leur jeuneſſe, avec ce déſavantage, qu'il a pris de nouvelles forces, en ne ſe développant que plus tard.

Un pere & une mere hypocondriaques, dont le genre nerveux, & le

ſuc

suc qui en entretient la souplesse, qui en facilite les fonctions, auront sensiblement dégénéré, pourront-ils avoir des enfants qui ne participent point aux mêmes vices ?

Villis (*a*) rapporte plusieurs exemples de filles tourmentées des vapeurs, qui leur venoient par succession de leurs parents. Je pourrois me joindre à lui, & en citer quelques exemples, si je ne craignois de passer les bornes que je me suis prescrites, en m'écartant de mon objet. Il me suffira donc d'avoir rapporté en général les causes éloignées des vapeurs. Qu'on examine après cela leur action, & on verra qu'il en résultera le racornissement général du genre nerveux, par l'évaporation du fluide qui sert à le lubrifier, le rendre souple, & propre à exécuter les fonctions vitales avec ordre & sans trouble. Le sang & les autres humeurs ne ressentiront-elles pas aussi l'effet d'une telle consti-

---

(*a*) Villis de motibus convulsivis, cap. 10.

tution ? leur épaississement en sera les suites, les sécrétions souffriront, & la circulation en sera dérangée. L'embarras des visceres, leur obstruction, l'oblittération des vaisseaux, le défaut de nutrition, seront donc l'effet du racornissement ; & nous verrons terminer ces maladies par l'atrophie générale de toutes les parties du corps, & leur entiere consomption.

---

## *CURE DES AFFECTIONS VAPOREUSES.*

AYant trouvé la véritable cause des affections vaporeuses, on la détruira sûrement en s'écartant avec soin de la route ordinaire. Loin de tendre le systême nerveux par des remedes forts & violents, nous ferons nos efforts pour le relâcher en employant les contraires. C'est de cette façon que nous rétablirons le ressort des solides, que leur ton deviendra

régulier, & que les fluides qui les animent, dépouillés de leur vice, entretiendront l'harmonie qui doit toujours régner entr'eux. Les délayants & les humectants me paroissent les plus propres & même les seuls nécessaires à remplir mon objet; je veux dire, les bains domestiques simples, composés, tiedes, froids; le pédiluve, les lavements rafraîchissants, ceux d'eau commune froide, & même à la glace, suivant le cas & la saison; les fomentations avec les herbes émollientes, les tisanes rafraîchissantes, l'eau de veau, l'eau de poulet; le petit lait, clarifié ou distillé; les bouillons de poulet, de tortue, d'agneau, de mou de veau, & ceux de grenouilles; les potions huileuses, adoucissantes, & mucilagineuses; enfin les eaux minérales acidules, telles que celles d'Yeuset, de Meine, de Vals, de Camaret, de Forges, de Passi, de Calsabissi, &c. Je me garderai bien d'avoir recours aux prétendus antihystériques ou antispasmodiques, tels que la teinture de castor, l'huile

de ſuccin, le camphre, l'affa fœtida, le muſc, la méliſſe, l'armoiſe, la valériane, la citronelle, la matricaire, les fleurs de tilleul, le ſaffran, l'eau de fleurs d'orange, celle de méliſſe composée, les gouttes d'Angleterre, l'eau de luce; & une infinité d'autres, tels que les amers, les emménagogues, les carminatifs, & les purgatifs même les plus doux. Ces remedes, quoique d'une efficacité merveilleuſe dans bien des maladies, ne peuvent, dans les circonſtances que je viens de détailler, produire que des effets très-pernicieux, puiſqu'ils ne tendent qu'à porter le feu & à jeter toujours plus le trouble dans des eſprits déjà effarouchés, qu'il convient d'appaiſer & d'apprivoiſer, ſi je puis m'exprimer ainſi, en prenant la voie douce; bien différente de celle que l'on fait quelquefois ſuivre de nos jours aux victimes du mal que j'attaque, malheureuſement eſclaves de bien des remedes nuiſibles, & aſſervies à d'anciens préjugés, dont elles ne triomphent jamais.

Je ne remplirois point mes vues, ſi je me bornois à déſigner les remedes favorables qu'il convient d'employer, & les contraires, pour les éviter; il eſt encore néceſſaire d'expoſer la maniere de les appliquer, & le temps où l'on doit en faire uſage. Pour procéder avec méthode, nous diſtinguerons ici l'affection hypocondriaque de l'hyſtérique; celle-ci étant ſujette à des paroxiſmes, qui exigent des remedes particuliers.

Le paroxiſme hyſtérique ſe montre ordinairement avant le temps périodique des regles, ou dans le temps même du période. Le ſang menſtruel, qui ne peut alors circuler librement dans la matrice, tant par rapport à ſon épaiſſiſſement, que par la diminution du calibre de ſes vaiſſeaux déjà tendus & racornis, y cauſe des engorgements & des irritations plus ou moins fortes, ſelon le degré de la cauſe qui agit. Celle-ci augmente la tenſion ſpaſmodique des nerfs de ce viſcere, qui ſe communiquant enſuite à tout le genre ner-

veux, produit les symptomes les plus effroyables de la passion hystérique, la suffocation, la syncope, la cardialgie, les convulsions, les coliques violentes, le vomissement, & autres déjà connus par l'exposition que j'en ai faite.

Ces sortes de paroxismes sont quelquefois si terribles, qu'ils effraient non seulement les assistants, mais quelquefois encore le Médecin. Les femmes s'emparent ordinairement de ces sortes de malades. Le nombre que l'on compte dans un appartement nous apprend déjà le nombre de remedes que l'on a mis en usage. Les unes courent à l'eau de la Reine d'Hongrie, à l'eau des Carmes, ou au vinaigre ; & ne se contentant pas d'en faire sentir l'odeur, elles ne manquent pas d'en faire avaler toujours quelques gouttes, de gré ou de force, au risque de casser les dents, ou de luxer la mâchoire, toujours en convulsion, de ces pauvres infortunées. D'autres encore plus à craindre abreuvent les malades de

différents élixirs, & de certaines quinteſſences, toutes plus ſpiritueuſes, toujours nouvelles, & toujours de mode. Et d'autres enfin plus modeſtes ſe contentent d'appliquer des emplâtres ſur le ventre, des véſicatoires aux épaules & aux jambes, des ventouſes, & certains autres remedes que par décence je ne nomme pas, d'autant plus dangereux qu'ils affectent de plus près les parties les plus irritées. Si tous ces différents remedes ne réuſſiſſent pas, on court au Médecin. Celui-ci mieux inſtruit, raſſure les aſſiſtants & la malade, & porte le pronoſtic le plus avantageux, en aſſurant que ce ſont des vapeurs. Pour ſe conduire cependant en Médecin méthodique, il écrit ſur le champ une ordonnance, qui ſera compoſée ſans doute avec les eaux antihyſtériques, où l'on ajoutera la teinture de caſtor, un ou deux grains de camphre, & quelques gouttes anodines de Sydenham. Ce remede, auſſi déteſtable par ſon odeur que par ſa force, eſt ordonné pour ſauver la vie

à cette pauvre victime, qui le prend si elle peut goutte à goutte. Le paroxisme court néanmoins son période; & quand il cessera, le remede, dira-t-on, n'y aura pas peu contribué. Si la malade revient de ce combat, c'est sans contredit parce que la source des esprits est épuisée ; le relâchement, suite ordinaire de tout spasme, doit arriver à son tour. L'orage une fois calmé, que reste-t-il à observer? Une langue seche, le gosier aride, & une soif dévorante annoncent déjà les funestes effets de ces prétendus spécifiques : le ventre sera tendu & élevé, le flux menstruel supprimé ; & peut-être sera-t-il regardé comme la cause du mal, & non comme l'effet. Quelle erreur & quel désordre ! on se reposera tranquillement pendant tout l'intervalle du période, pour recommencer de nouveau à son premier retour. Voilà quelles sont les vicissitudes du mal & de la Médecine.

Comment remédiera-t-on à tant de méprises & à tant de maux? L'Empirique répond qu'aux maux violents il

ſaut des remedes violents. Bien-loin de convenir de ce principe, je dis au contraire que plus le mal eſt violent, plus les remedes doivent être doux. En pareil cas je fais donner à la malade pluſieurs lavements froids d'eau commune, & ſuivant le cas & la ſaiſon, je préfere l'eau à la glace. Ce remede ne manque jamais ſon effet. Le feu exceſſif des entrailles, ſuite ordinaire de l'engorgement & des irritations, s'appaiſe & s'éteint; la roideur diminue, & le ſpaſme cede; le cerveau auparavant engorgé ſe détend, la circulation y devient plus libre; & les eſprits animaux rentrent dans leur premiere ſituation, & reprennent leur cours. L'efficacité de ce remede & ſa ſimplicité méritent bien qu'on lui donne la préférence ſur le muſc aſſocié au ſang dragon, dont ſe ſont ſervis pluſieurs Auteurs célebres, tout de même que ſur le ſoufre & la noix muſcade de riviere, & ſur toutes les différentes potions antihyſtériques, ſi uſitées de nos jours.

Si c'est une suffocation violente qu'il faille appaiser, & que le flux menstruel soit tout-à-fait supprimé, je fais tremper les pieds dans l'eau froide jusqu'aux genoux : ce pédiluve suspend ces sortes de suffocations comme par enchantement ; & si cela n'est pas suffisant, le bain tiede, & le plus souvent froid, emportera le mal sans retour. Dans les Indes orientales, ce remede est regardé comme spécifique, au rapport des Médecins & des malades qui en ont éprouvé les salutaires effets. Dans la Caroline méridionale, où ces maladies sont endémiques, on ne connoît pas d'autres secours. M. Lionet Chalmers, Médecin à Charles-Town, en fait foi. (*a*) En Angleterre, en Ecosse & en Irlande, on préconise ses vertus. M. le Chevalier Floyer, qui en a été l'apologiste, atteste si bien son efficacité dans les maladies hystériques & hypocondriaques, qu'on ne peut refuser

(*a*) Voyez le Journal de Méd. du mois de Nov. 1759, p. 388.

à ce remede toute la confiance qu'il mérite. (*a*) En effet, quelque violente que soit la raréfaction du sang & des esprits, elle ne peut résister à celle-ci ; leur volume diminue par la concentration, & il faut de nécessité que les nerfs se détendent. Si le paroxisme revient au premier reflux des mois, je ne rejette point une saignée au pied ; mais je ne passe jamais outre, ou bien rarement ; parce que cette évacuation, quand elle est trop abondante, desseche toujours plus les nerfs, en leur enlevant le véhicule qui sert à les lubrifier, & dérange ainsi l'équilibre qui doit régner entre ces deux puissances : je la fais alors précéder ; & au cas d'insuffisance, j'ai promptement recours aux lavements froids, au pédiluve & au bain. Mais il est très-rare que les lavements froids ne soient eux seuls victorieux du plus grand nombre de ces paroxismes hystériques. J'ajoute ensuite une

(*a*) Usage également sûr & utile des bains froids, par le Chev. Floyer.

boisson copieuse d'eau de poulet, d'orge ou de riz, & quelques soupes au lait, pour tout aliment ; ayant constamment observé que le bouillon irritoit le velouté de l'estomac par ses parties volatiles, & entretenoit ainsi le paroxisme : aussi combien de fois n'ai-je pas été obligé d'avoir recours à la diete blanche, avec tout le succès que je pouvois desirer ?

Je tiens mes malades à ce régime & dans l'eau plusieurs heures entieres ; l'orage une fois calmé, je les fais sortir du bain, pour y rentrer le lendemain, en les y assujettissant pendant tout l'intervalle du période, trois ou quatre heures par jour, quelquefois six, & même plus, s'il le faut, suivant le degré de racornissement que j'attaque : & c'est là où il sera permis de dire qu'aux maux violents il faut de violents remedes. A quel degré que soit porté le racornissement des nerfs (*a*), on conçoit bien qu'il

(*a*) Parmi les signes qui caractérisent ce dernier degré de racornissement, on en

ne résistera pas long-temps à de telles puissances ; trois ou quatre périodes quelquefois, mais bien rarement six, amenent une cure radicale : à moins que l'on ne rencontre, dans le commencement de la maladie, (ce qui est assez ordinaire) des difficultés dans le régime, & de la désobéissance de la part des malades ; ce qui rend le traitement plus long, & très-souvent infructueux.

Le flux menstruel, auparavant supprimé, annonce ordinairement par son retour le relâchement des fibres de la matrice ; & s'il trouve encore des obstacles dans son passage, on est sûr alors de le lui faciliter, en rappellant

---

trouvera un bien convaincant. Les Physiciens verront avec satisfaction les malades surnager dans l'eau du bain, jusqu'à ce que le relâchement soit survenu ; auquel temps le corps devenu pesant, parce que la chaleur interne étant diminuée, l'air sera moins raréfié, il se précipite dans le fond du bain. Les filles hystériques, qui font ci-après le sujet de la 1re. 2e. 3e. & 5e. observations, m'en ont fourni des preuves.

la circulation dans les parties inférieures du tronc. Le pédiluve chaud, & les frictions des extrêmités, si vantées par le grand Boërhaave, feront ici des merveilles. L'application des sangs-sues à la vulve, ainsi que je l'ai pratiqué quelquefois, sur l'autorité de M. Majault, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris (*a*), contribueront aussi à rétablir cet écoulement, si précieux pour entretenir la santé, & pour prévenir le retour de ces maladies. Les autres remedes humectants trouveront place dans l'intervalle des paroxismes. On pourra même les substituer à ceux-ci, quand le vice sera plus léger & moins invétéré.

Le paroxisme hystérique se montre encore communément par des coliques violentes, accompagnées de diarrhée & du vomissement ; symptomes pleins de danger, quand ils sont mal traités. Les lavements gras, les potions huileuses, adoucissantes & mu-

(*a*) Voyez le Journal de Méd. du mois de Janv. an. 1759, p. 18.

cilagineuſes, jointes aux narcotiques, ſeront ici d'un grand ſecours : ces remedes agiront tantôt comme catarthiques, tantôt comme vomitifs, ſelon la ſenſibilité des fibres de l'eſtomac & des entrailles ; & ſont abſolument néceſſaires pour débarraſſer les premieres voies des matieres irritantes, qui, en augmentant les ſymptomes, s'oppoſeroient à l'effet des calmants. La tiſane de poulet ſuppléera enſuite à toutes les potions ſtomachiques & cordiales dont on a coutume de ſe ſervir, & elle ne tardera pas de donner des preuves de ſon efficacité.

Le clou vaporeux, que l'on rencontre ſi ſouvent dans l'affection hyſtérique, ne connoît d'autre ſpécifique que l'eau froide appliquée ſur la tête, & enſuite le bain tiede, qui ſuppléera aux narcotiques, auxquels on a ordinairement recours, & qui ſont très-ſuſpects. La toux convulſive, à laquelle les femmes vaporeuſes ſont ſi ſujettes, cédera conſtamment aux fomentations & à la tiſane de poulet. Dans la ſyncope, on préférera les la-

vements froids à tous les irritants. La cardialgie, qui la précede toujours, ou qui lui ſuccede, ne réſiſtera pas long-temps à une copieuſe boiſſon d'eau tiede, au défaut de celle de poulet, à des potions huileuſes & calmantes, & aux lavements fréquents.

Le hoquet devient encore un ſymptome familier de l'affection hyſtérique. Il eſt le produit d'un mouvement convulſif, qui s'empare alors du diaphragme, & quelquefois de la partie ſupérieure de l'eſtomac. Les boiſſons les plus adouciſſantes ſont ſouvent infructueuſes; mais le petit lait, pour boiſſon ordinaire, & les bains, doivent être regardés comme ſpécifiques, puiſqu'on ne les voit jamais produire que de ſalutaires effets.

Le ſein ſe gonfle quelquefois par l'effet des cauſes vaporeuſes. J'ai vu prendre mal-à-propos ce gonflement pour une véritable tumeur. Que de fautes en conſéquence, & que d'inconvénients ne voit-on pas arriver! Ces gonflements ſont douloureux, & d'autant plus incommodes, que les

femmes

femmes en ſont toujours alarmées. Un air trop dilaté dans le tiſſu cellulaire du ſein, l'engorgement des veines mammaires par le reflux des hypogaſtriques, donnent lieu à cette erreur. L'application d'un linge trempé dans l'eau froide diſſipe ordinairement le mal, & les alarmes qu'il avoit cauſées. Les autres ſymptomes, qu'il eſt inutile de récapituler, pour ne pas faire un tas de répétitions ſouvent ennuyeuſes, trouveront toujours dans les remedes humectants des ſecours auſſi prompts que ſalutaires. Ce ſera au Médecin éclairé à en faire le choix & l'application.

L'affection hypocondriaque reconnoît le même vice des nerfs ; elle ſera par conſéquent ſoumiſe aux mêmes loix. On voit, il eſt vrai, plus rarement chez les hommes des ſymptomes auſſi graves ; le traitement ne ſera pas auſſi ſi rigoureux. Les bains domeſtiques conviennent également bien, mais avec plus de ménagement. Le lait leur eſt défendu

par l'Oracle de la Médecine (*a*) ; & l'expérience journaliere nous prouve qu'il est très-souvent pernicieux : mais le petit lait, la tisane de poulet, les lavements tiedes & froids, les fomentations, &c. tout doit être employé comme dans l'autre affection : si elle souffre plus de ménagements, aussi exige-t-elle plus de constance, à cause de son opiniâtreté. L'application des sang-sues sur les hémorrhoïdes, si connue des Anciens, & trop peu usitée aujourd'hui, sera d'un grand secours pour établir cet écoulement si salutaire aux hypocondriaques. Les passions de l'ame, le dérangement de l'esprit ( effet ordinaire de cette maladie ) l'entretiennent, & la rendent quelquefois très-difficile à guérir : aussi sommes-nous obligés de travailler avec autant de fermeté sur le vice de celui-ci, que sur celui du corps. Le Médecin ne doit rien oublier pour détourner & détruire, s'il le peut, des idées toujours lugubres

(*a*) Hipp. Aph. 64, sect. 5.

& erronées ; & compatiſſant aux maux de ces perſonnes infortunées, il les diſſuadera adroitement de leur illuſion. La diſſipation, l'exercice à cheval & en voiture, les aſſemblées, les concerts de muſique doivent entrer dans le régime que nous leur preſcrivons. Les eaux minérales acidules leur conviennent parfaitement : mais on doit obſerver avec moi qu'elles réuſſiſſent beaucoup mieux ſur la fin du traitement de la maladie ; les parties minérales, dont les unes & les autres ſont plus ou moins chargées, exigent un certain degré de relâchement dans les fibres des entrailles, pour qu'elles ſoient en état de leur faciliter le paſſage, & entraîner avec elles, ſans tumulte & ſans fougue, les matieres étrangeres cantonnées dans les différents viſceres du bas-ventre.

Quelque invétérées que ſoient ces maladies, on peut être aſſuré d'en détruire la ſource, quand on n'emploiera que des remedes humectants ; & au contraire on les rendra incu-

rables, quand on joindra à ces remedes les stomachiques, les cordiaux, les apéritifs, les purgatifs & les antispasmodiques : méthode très-familiere aujourd'hui à beaucoup de Médecins de ce siecle, quoique des plus expérimentés & des plus célebres.

Hippocrate lui-même, ce Législateur de l'Art, a connu cette vérité (*a*). *Sanctorius* nous dit : (*b*) *Hypocondriaci, si frequentibus balneis eorum corpora reddantur perspirabilia, & victo humido utantur, sani fiunt.* Celse (*c*) ordonne, dans l'affection hypocondriaque, de boire beaucoup d'eau froide, & de se baigner dans l'eau tiede. Galien, Aretée, *Cælius Aurelianus*, emploient les fomentations & le bain. Alexandre de Trales (*d*)

(*a*) C'est sans doute d'après Hippocrate que l'on a toujours dit proverbialement : *Melancolici in tantum curantur in quantum balneantur.*

(*b*) Sanctorius, Aph. 102, sect. 1.

(*c*) Celse, lib. 1. cap. 2.

(*d*) Alexand. lib. 1. cap. 17.

en publie les avantages en des termes très-énergiques : *Dulcium balneorum usus, si quid aliud opitulatur, aliam namque partem bilis discutere, aliam humidorum qualitate contemperare, totum verò corpus aquâ calidâ superfundere, caput tepidâ potiùs, & luteis ovorum abstergere, ac universum sanè corpus hydroleo, caput etiam rosaco ungere convenit, &c.* Hoffman (a) rapporte d'après plusieurs Auteurs des cures merveilleuses & promptes d'affections hypocondriaques, par le seul usage du bain tiede. Baglivi, (b) à l'exemple de ces Oracles de la Médecine, nous enseigne que tous les autres remedes sont insuffisants. *Fateor tamen ea remedia aliquid posse contra morbos animi, quæ statum sanguinis funditus immutare valent, quæque non superficialiter agunt. Sed fluidarum æque atque solidarum corporis partium, intima quæque loca pervadunt.* Et quels sont ces remedes qui ne pallient point,

(a) Hoffman, tract. de malo hypoc.
(b) Baglivi, prax. med. lib. 2. cap. 14.

mais qui attaquent le mal dans sa source, en agissant également sur les solides & sur les fluides ? *Et inter hæc balneationes frequentes.* Si après cela les Médecins se plaignent des difficultés qu'ils rencontrent dans la cure de cette maladie, doivent-ils en accuser l'opiniâtreté & la bizarrerie ? Et ne doivent-ils pas au contraire s'imputer à eux-mêmes son incurabilité ? Ils me pardonneront sans doute ce reproche, & j'espere qu'ils me sauront gré du désintéressement avec lequel je leur fais part du traitement que j'emploie pour ces deux affections, qui sont d'autant plus communes aux deux sexes, qu'elles les attaquent même sans distinction, puisque l'on voit tous les jours des hommes que l'on pourroit appeller hystériques, & des femmes réellement hypocondriaques. Si la Nature se plait ainsi à dérouter les Médecins, ne nous sera-t-il pas permis à notre tour d'abandonner nos regles, & de la suivre dans ses écarts ?

Ces deux affections sont souvent

compliquées avec d'autres maladies : quelle attention alors & quel ménagement n'exigent-elles pas ! La connoiſſance du tempérament eſt ici très-eſſentielle. Les femmes en couche ſont celles qui en éprouvent les ſymptomes les plus effrayants. Si elles ont fait des accouchements laborieux, toutes les membranes du corps ſouffrent des irritations cauſées à l'*uterus* ; les vuidanges diminuent ou ſe ſuppriment ; & il en ſurvient un grand nombre d'accidents, des phrénéſies, des fievres, des ſpaſmes, des convulſions, qui menent ſouvent à la mort. Il eſt donc eſſentiel de donner tous ſes ſoins pour rétablir les vuidanges, dès qu'elles feront ſupprimées. Un Auteur des plus reſpectables (*a*) applique à cet effet des emplâtres contre les vapeurs ; il mêle des cordiaux, des apéritifs avec des anti-ſpaſmodiques ; il en forme des opiats, où il ajoute encore par ſurcroît des ſels volatils. Quelqu'un pourroit-il at-

(*a*) Sydenham, pag. 280.

tester en faveur de ces remedes ? Et combien de Médecins n'avoueroient-ils pas en avoir vu de très-mauvais effets ? Un autre Auteur (a) des plus modernes nous fait le même aveu ; mais trop timide sans doute pour oser y substituer d'autres secours, il se repose sur les efforts de la nature, qui fait souvent, à ce qu'il dit, plus que les remedes. M. Hazon, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, nous enseigne par son exemple ce qu'il convient de faire en pareil cas : uniquement attaché à la cause du mal, & animé du desir de la vaincre, il n'hésita pas de plonger la malade dans le bain ; & ce fut par ce puissant secours que les vuidanges se rétablirent. (b) Un exemple de cette espece doit engager les Médecins à secouer le joug des préjugés antiques, & à marcher avec nous dans des routes nouvelles,

(a) M. Raulin, pag. 265.
(b) Voyez le Journal de Méd. du mois de Fév. 1756, p. 110.

où ils trouveront des preuves conſtantes des vérités que nous leur annonçons.

La fievre miliaire, ſi commune chez les femmes en couche, ſur-tout en Angleterre, en Allemagne, & en Italie, reconnoît-elle d'autre cauſe que la ſuppreſſion des lochies ? & n'eſt-elle pas le plus ſouvent l'effet des remedes antihyſtériques, que l'on a coutume de donner aux accouchées dans les attaques de vapeurs, qui en ſont toujours le prélude ? La malade de M***. (*a*) en a éprouvé les funeſtes effets : & il y a tout lieu de croire qu'elle n'auroit point ſuccombé, ſi elle n'eût été gorgée de potions cordiales & antiſpaſmodiques : la tiſane de poulet, des lavements fréquents, & autres remedes que l'on auroit pu y ſubſtituer, auroient infailliblement calmé les ſecouſſes dans les tendons, les friſſons & les tremblements univerſels ; & l'éruption mi-

(*a*) On trouve cet exemple dans les Journ. de Méd.

liaire qui se seroit faite sans trouble, auroit sauvé la malade. C'est sans doute par la même raison que Frédéric Hoffman regarde l'usage immodéré du caffé comme une des causes qui rendent cette maladie si commune dans l'Electorat de Brandebourg.

Le plus grand nombre des femmes enceintes seroient beaucoup plus heureuses dans leur accouchement, si dans le temps de leur grossesse elles se soumettoient à un régime assorti à leur tempérament, & si elles attaquoient leurs vapeurs avec des remedes doux. Les maladies auxquelles elles sont le plus sujettes dans un temps si critique, ne feroient pas si meurtrieres. Les plus communes chez elles, sont les fievres intermittentes, & les fievres continues.

Que de fautes grossieres ne voit-on pas commettre tous les jours par l'abus qu'on fait du quinquina en pareil cas! ce remede, tout puissant qu'il est dans bien d'autres circonstances, ne devient pas moins très-dangereux lorsqu'il est prodigué dans les tempé-

raments vaporeux : sa stipticité crispe toujours plus les fibres de l'estomac & des entrailles, & sa volatilité augmente le trouble des esprits & la fougue des humeurs. Les humectants & les délayants précéderont donc l'usage de ce remede ; & quand on sera forcé d'y avoir recours, il faudra l'associer avec eux, si l'on veut en obtenir de salutaires effets.

La tympanite est encore très-commune aux femmes vaporeuses, & se manifeste le plus souvent à la cessation du flux menstruel. Les irritations de l'*uterus*, qui se communiquent aux entrailles & aux muscles de l'*abdomen*, sont cause de l'enflure qui y survient : sa tension ordinaire, les douleurs qui l'accompagnent, en sont les preuves. Les carminatifs & les purgatifs doivent être regardés comme des poisons ; les douleurs augmentent avec les irritations que ces remedes procurent : l'embarras des visceres en est la suite ; l'épanchement des humeurs séreuses & lymphatiques dans le tissu cellulaire des

muſcles, & dans la capacité de l'*abdomen*, terminent ordinairement cette maladie, en la compliquant de nouveau avec la leucophlegmatie & l'hydropiſie aſcite. La ſaignée & les remedes humectants que l'on emploiera dans le commencement, emporteront le mal & ſes ſuites : les irritations ſeront bientôt calmées & ſuſpendues, & le relâchement qui leur ſuccédera publiera le triomphe de l'Art.

Les hommes hypocondriaques ſeront auſſi expoſés aux mêmes complications, & au même traitement. Si le virus vérolique attaque un corps vaporeux, que de ménagements & quelles précautions n'exigera-t-il pas! Les préparations ſeront plus étendues; le nombre des bains domeſtiques ſera beaucoup plus conſidérable; le petit lait, les bouillons de poulet, les fomentations & les lavements ſeront ajoutés au traitement, pour parer les déſordres qu'occaſioneroit infailliblement un remede toujours fougueux dans ſon action, & par-là même diamétralement oppoſé au tempérament

vaporeux. Un ſavant Profeſſeur de Médecine en l'Univerſité de Montpellier, trop éclairé ſans doute pour ſe livrer aveuglément aux dangereux effets de ce puiſſant ſpécifique, nous apprend par ſa méthode, (*a*) non ſeulement la route qu'il faut tenir, mais encore les écarts trop communs que nous devons éviter. Nous n'avons donc rien à ajouter à une méthode auſſi intéreſſante qu'éclairée, & nous l'adoptons avec d'autant plus d'aſſurance, que nous ſommes forcés de ne pas nous en écarter.

Le virus ſcorbutique compliqué ſupportera-t-il mieux l'effet des remedes antiſcorbutiques âcres? Les hémorragies deviendront plus conſidérables; la fievre ſe mettra de la partie, & la rétraction des tendons & des nerfs nous obligera bientôt d'abandonner ces remedes, & de recourir à d'autres ſecours. Les acides ſeuls pourront ici remplir nos vues; & à l'exemple

(*a*) Méthode de guérir la vérole, par M. Haguenot.

du Docteur Lind, (*a*) nous donnerons toute notre confiance au seul régime végétal & humectant.

Les écrouelles n'exigeront pas moins de ménagement. Les remedes fondants & incisifs seront associés aux humectants : & si par ce double secours on ne peut venir à bout de détruire les vices de la lymphe, on sera du moins assuré de ne pas les augmenter, en y ajoutant la destruction des solides, suite ordinaire d'un traitement inconsidéré.

La goutte elle-même dans un corps vaporeux exigera un régime particulier : les stomachiques chauds & les différents vins, si vantés par les Auteurs, deviendront superflus, pour ne pas dire dangereux : la métastase de cette humeur sera d'autant plus à craindre, que l'oscillation des vaisseaux la favorisera, si on n'a l'attention d'en diminuer l'élasticité par des remedes appropriés : la diete blanche,

(*a*) Traité du scorbut, traduit de l'Anglois de M. Lind.

le lait d'ânesse, le petit-lait, & l'abstinence totale du vin, préviendront les funestes effets de cette humeur étrangere ; & j'ose même avancer qu'ils en étoufferoient le germe, si on y avoit promptement recours.

La cachexie hypocondriaque méritera bien aussi le traitement le plus attentif. Si les fluides surabondent dans cette constitution, c'est parce qu'ils trouvent moins d'intervalles qu'ils puissent occuper, puisque la rigidité suppose moins de vaisseaux. Que deviendront donc ces fluides? Ils s'épancheront de nécessité, quand le moindre des émonctoires naturels refusera de les répandre au dehors par des voies naturelles ; & alors la cachexie qui surviendra à cette constitution, sera compliquée des symptomes de cachexie & de mélancolie. Les purgatifs réitérés & les diurétiques trop actifs seront opposés à la cause de la maladie : l'anasarque, la leucophlegmatie, & l'hydropisie ascite, qui succedent ordinairement à un traitement effréné, dévoileront bientôt la

méprise ; tandis que le petit lait seul, ou quelquefois légérement aiguisé, triomphera de la cause du mal & de ses suites. Cette pratique est d'autant plus intéressante pour la ville d'Arles, que, de l'aveu de tous les Médecins de la province, la sécheresse du climat, la qualité des aliments dont on se nourrit, celle de l'air que l'on y respire, donnent lieu à la sécheresse de nos fibres, & à celle de nos humeurs. Aussi les maladies auxquelles nous sommes ici plus exposés, participent-elles toutes de ce caractere. M. Raymond, Médecin de Marseille, en fait foi. (*a*) « J'ai traité, » dit-il, un grand nombre d'ascites » & de tympanites à Marseille, dans » l'Hôtel-Dieu, dans le quartier de » la Miséricorde, & dans le reste » de la ville ; & j'ose avancer que je » n'ai jamais reconnu d'autre cause

(*a*) Voyez la Dissertation sur le bain aqueux simple, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en l'an 1755, par M. Raymond.

» que

» que la chaleur jointe à la ſéche-
» reſſe : auſſi ces maladies ne ſont-
» elles adoucies que par l'uſage des
» délayants, & elles ſont au contraire
» irritées par les remedes chauds.
» J'en atteſte les Médecins de cette
» ville. » (a)

Par-tout, en un mot, où le ſpaſme ſera compliqué avec d'autres maladies, par-tout il ſe fera reſpecter ; & les humectants ſeront les ſeuls remedes qu'on pourra lui oppoſer. Mes obſervations prouveront, je penſe, ce que j'ai avancé : j'en fournirai un nombre ſuffiſant pour ſervir à l'explication de chacun des ſymptomes qui caractériſent la maladie que je traite. La premiere fourniroit elle ſeule des preuves convaincantes de la ſolidité de mon ſyſtême : elle ſervira d'appui aux autres, puiſque c'eſt à elle que je ſuis redevable de mes ſuccès.

(a) *Scribo in aëre Romano*, nous dit *Baglivi*. Je pourrois dire après lui, *ſcribo in aëre Arelatenſi*.

## OBSERVATIONS.

POur ne pas déranger l'ordre ætiologique que nous nous sommes proposés de suivre dans ce traité, nous y avons soumis nos observations : c'est-à-dire que celles qui regardent l'affection hystérique paroîtront les premieres, & à leur suite viendront celles que l'affection hypocondriaque m'a fournies. Les complications de ces deux maladies compléteront ce Recueil, dans lequel la théorie que nous venons d'établir discutera elle-même & décidera toutes les questions.

# *VAPEURS*

# HYSTÉRIQUES.

## *AFFECTION HYSTÉRIQUE accompagnée de ſymptomes extraordinaires.*

S'IL s'agiſſoit ici de donner une idée de l'affection hyſtérique, j'emprunterois volontiers la définition qu'en a déjà donné un Auteur (*a*) des plus recommandables : & je pourrois dire ſimplement avec lui, que ſous le nom de cette maladie, on peut en comprendre pluſieurs : *Morbus ille, aut potiùs morborum cohors, quam per vocem affectionis hyſtericæ interpretantur Veteres.* En effet, cette foule de

(*a*) Hoffman, tract. de malo hyſt. tom. 2, ſect. 1, cap. 4.

symptomes sous laquelle cette maladie a coutume de paroître, l'incertitude & le caprice de sa terminaison, & la difficulté de la vaincre, ont si fort étonné ceux qui s'étoient proposés d'en démêler la cause, qu'après y avoir échoué plusieurs fois, ils se sont contentés d'en tracer le portrait, à l'aide des différentes couleurs sous lesquelles il a plu à chacun de nous la présenter. Toutes ces difficultés subsisteroient encore, & la maladie dont il s'agit seroit encore au nombre de celles qui n'ont pu subir les loix de la théorie, si l'observation pratique ne l'y eût soumise, en nous montrant que tous les phénomenes qu'elle produit, & qui paroissent à plusieurs si irréguliers, ne sont que des rayons différents qui aboutissent au centre commun.

L'observation sera toujours pour nous une voie assurée, qui nous conduira à la connoissance parfaite des maladies, puisqu'elle a été de tous les temps la boussole de la pratique raisonnée, qui est le terme où doit

tendre le Médecin, le seul but où il doit rapporter toutes ses connoissances ; & que c'est elle enfin qui a formé l'Art, & qui répond de sa conservation. Il seroit par conséquent superflu de nous arrêter à des définitions vagues & empruntées, on en connoît assez l'insuffisance & les défauts. Ecoutons l'expérience, qui seule nous instruira ; & en marchant ainsi à la faveur de ses lumieres, nous appercevrons une infinité de traits qui nous découvriront au naturel le vrai que nous cherchons, en nous montrant le faux que nous voulons éviter.

Dans le courant de l'année 1744, Mademoiselle Autheman, âgée de 19 ans, d'un tempérament bilieux & sanguin, fut attaquée d'une douleur violente au gros doigt du pied droit, qui lui ôta le sommeil & l'appétit. Cette douleur se soutint ainsi un mois & demi, & elle n'augmenta que pour lui causer une foiblesse, dont elle ne revint qu'après bien des cordiaux de toute espece, pour entrer dans des convulsions affreuses,

accompagnées de symptomes aussi singuliers que terribles : si on pinçoit légérement quelque partie de son corps, si on versoit dessus une seule goutte d'eau, le mal redoubloit avec une fureur capable d'alarmer : c'étoit une machine détraquée, où tout alloit à l'aventure par sauts & par bonds, avec une irrégularité qu'on sent mieux qu'on ne l'exprime. La saignée arrêta le cours de ces désordres, sans fixer celui des esprits effarouchés, & le délire parut avec une hémiplégie qui occupoit tout le côté droit ; le bras étoit plié sur la poitrine, sans qu'on pût l'étendre d'une ligne ; le ventre étoit élevé tout le long de la ligne blanche ; la cuisse & la jambe faisoient par leur roideur une piece continue. Elle resta onze jours dans cet état, sans prendre aucun aliment, la mâchoire & la langue ayant part à cette hémiplégie.

Plusieurs Médecins assemblés à cet effet convinrent que cette maladie tiroit son origine de l'érétisme des nerfs, & de la sécheresse des liqui-

des ; & qu'elle ne pouvoit être combattue que par les humectants. Les bains agirent d'abord avec succès, puisqu'ils dissiperent le délire. On ne vit plus de crachement de sang, de vomissements, de suffocations, & autres symptomes inséparables de la saignée aux jours critiques ; mais ils ne rendirent qu'imparfaitement la souplesse aux membres érétisés.

Il étoit bien difficile à une fille d'un caractere vif & ardent de se maintenir dans les bornes d'un régime sévere, de prévoir bien des accidents, & de divertir les pensées fâcheuses qui pouvoient déranger l'économie de son esprit & l'équilibre de sa santé. Aussi étoit-elle souvent en butte à divers paroxismes, dont un fut si fort, qu'on désespéra de sa vie. Elle étoit plongée dans un assoupissement léthargique si violent, qu'une épingle profondément enfoncée dans la chair étoit inaccessible à ses sens. Les plus forts irritants n'opérerent qu'après douze jours ; & une hémorragie du nez débarrassant le cerveau d'un sang épais,

noir & gluant, en détruisit la cause. Le feu des entrailles, que la privation entiere de tout aliment avoit allumé pendant cet intervalle, dépouilla la langue de sa premiere peau, & la rendit paralytique.

Huit années entieres se sont écoulées dans une alternative de chûtes & de rechûtes ; presqu'à chaque mois il falloit la saigner, c'est-à-dire lui procurer un délire & des convulsions affreuses, qui laissoient des ébranlements terribles. Dans ces tristes conjonctures elle me fut confiée. L'ouvrage étoit pénible, & je ne l'aurois jamais entrepris, si je n'avois pas été animé par l'envie de m'instruire, & par une espérance secrete du succès, que je ne pouvois attribuer qu'au desir que j'en avois conçu.

Une ébullition de sang qui augmentoit sensiblement, avec des taches qui imitoient celles de la rougeole, & la fievre, symptome étranger, loin de me rebuter à l'entrée de ma carriere, qui fut le 6me. Novembre 1752, m'engagerent à redoubler mes

soins Je ne doutai pas que la saignée ne calmât ces troubles, & qu'elle ne prévînt aussi les engorgements dont la raréfaction du sang sembloit nous menacer : mais à peine le sang sortoit-il de la veine, que les facultés de l'œil, de l'oreille, du nez, de la bouche & de la langue, lui furent ravies par les convulsions, ainsi que de toutes les autres parties du côté droit, faisant par leur roideur une piece continue.

Quoique ces désordres, dont la vue & le récit effraient, fussent d'une moindre conséquence que ceux que la saignée avoit prévenus, il falloit pourtant les calmer. J'eus recours aux bains domestiques & à la tisane de poulet. Je ne regardai point la rigueur de la saison comme un obstacle à l'efficacité de ces humectants : je ne me trompai point ; car à peine fûmes-nous arrivés au douzieme jour, que nous entendîmes des éclats très-douloureux dans les intestins, peu de temps après dans la cuisse, semblables au froissement d'un parchemin

fort sec, ou au bruit, quoique plus fort, des phalanges des doigts rudement déplacées. Je conclus que ce bruit, si agréable à un Médecin dans ces circonstances, prenoit sa source dans l'impulsion violente & sensible du sang, qui forçoit le passage dans ses canaux fermés & racornis. Le lendemain la force du sang détruisit brusquement la résistance dans le bras, qui, en éclatant, se mouvoit contre les parois de la baignoire. De cette façon cette fille se retira du bain avec le ventre, la cuisse & le bras flexibles, quoique paralysés ; mais le délire parut, accompagné de circonstances aussi irrégulieres que l'hémiplégie dont j'ai déjà parlé.

Son visage étoit riant, son humeur agréable ; elle tutoyoit indifféremment les uns & les autres ; les facultés de la main droite étant interdites par la paralysie, elle peignoit avec la gauche, & brodoit avec une dextérité incroyable : les productions de son esprit n'étoient pas moins surprenantes que celles de sa main ; elle nous ré-

citoit des vers, où l'on remarquoit toute la vivacité & la délicateſſe poſſible, quoiqu'ils fuſſent ſes premiers nés. (*a*)

Ce délire ingénieux & divertiſſant étoit périodique, & revenoit quelquefois irréguliérement. Dans un délire ſubſéquent, elle ſe ſouvenoit de tout ce qu'elle avoit dit & fait dans celui qui l'avoit précédé. Sa mémoire la ſervoit au mieux; elle redemandoit ſa plume, ſon fil & ſon aiguille, pour finir les ouvrages ébauchés, & faiſoit toutes ces choſes d'un air aiſé, naturel & tranquille. Je laiſſe aux Phyſiologiſtes le ſoin d'expliquer les effets étonnants & variés du délire, comme auſſi de décider ſi l'enthouſiaſme poétique n'eſt point une eſpece de délire : car cette fille rendue à ſon état naturel n'auroit ſu faire un vers, tandis que dans le paroxiſme elle en faiſoit à milliers.

Cette affligée fut en proie à de

---

(*a*) Ariſtote avoit déjà obſervé que ces malades avoient toutes de l'eſprit.

pareilles vexations jusqu'au mois de Juillet, auquel la sécheresse & la chaleur, plus considérables qu'elles ne sont ordinairement, ayant fomenté une étrange effervescence dans le sang, lui susciterent un symptome peut-être inoui. Ce sang rudement fouetté dans les vaisseaux, dont les tuniques étoient en contraction, fit brusquement irruption au jour périodique dans la matrice, & suinta à travers l'œil, & les vaisseaux cutanés du crâne, de l'oreille, du nez, du nombril, du jarret & du pied, toujours du côté paralysé; ce qui donna lieu à la catalepsie.

Pour combattre une hydre dont les têtes renaissoient tous les jours, il falloit opposer avec les mêmes armes de plus puissantes encore pour m'assurer de la défaite de ce monstre. En effet, à la faveur de la diete blanche, des glaçons qui se fondoient dans sa bouche sans en sentir le froid, des bains de 10 à 12 heures par jour, pendant dix mois entiers; (ce terme ne sera pas trop long, si l'on consi-

dere que pendant neuf ans le mal n'avoit eu que de petits intervalles ; ) à la faveur, dis-je, de ces humectants, j'eus la satisfaction de voir totalement cesser les convulsions. Les membres érétisés éclaterent avec moins de douleur, & les éclats des meninges dissiperent le délire ; la nature surchargée se débarrassa alors par un long vomissement d'une matiere de couleur de limon, & le sommeil, que les narcotiques avoient en vain rappellé, revint. Le sang avoit donc perdu de sa fougue ; mais son épaississement & la sécheresse des vaisseaux étoient encore des obstacles au flux menstruel. Ce fut dans cet instant critique que je plongeai la malade dans le bain. L'évacuation fut si abondante, que l'eau en fut teinte. La puissante harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions du cerveau, de l'œil, de la mâchoire, de l'oreille & du nez, par plusieurs petits éclats ; (*a*)

(*a*) M. Roger se récrie sur ces éclats, & se plaint avec mépris de ce qu'il n'en com-

& les rudes secousses d'une voiture choisie rendirent au bras & à la jambe

prend pas le méchanisme. (*) Il me semble cependant que je me suis assez bien expliqué dans la relation de cette maladie que je fis imprimer en 1754, pour me faire entendre de tous les Physiologistes. Je répéterai volontiers la leçon à ce savant Bachelier, en lui disant que le son de cet instrument agissoit sur les fibres du cerveau par la continuité des filets nerveux dont la membrane du tympan est composée ; & que par les vibrations qu'il procuroit sur cet organe, il y rappelloit sans doute le sang & les esprits : ce qui procuroit ces éclats douloureux, que je ne pouvois mieux désigner qu'en les comparant au bruit que fait le froissement d'un parchemin fort sec, ou à celui, quoique beaucoup plus fort, des phalanges des doigts rudement déplacées. Toutes les parties qui furent assez voisines du cerveau, reçurent les mêmes impressions. Qu'il cesse donc d'être surpris si l'œil éclata à son tour & avec douleur, s'il reprit ses fonctions, & si la mâchoire, le nez & la langue profiterent du même avantage.

(*) *Tentamen de vi soni & musices in corpus humanum, Authore Josepho Roger, Argentoratensi, pro prima Apollinari laurea consequenda in augustissimo Monspeliensi Apollinis fano, ab eodem propugnatum, anno* 1758.

paralyſée la liberté de ſes mouvements, tout comme aux parties intérieures du bas-ventre la libre circulation de ſes liqueurs, par les mêmes éclats, quoique plus douloureux. C'eſt par ces voies que cette Demoiſelle fut comme miraculeuſement rétablie.

Ne déguiſons point la vérité, & diſons avec franchiſe qu'elle jouit pendant un an ſeulement de ſa premiere ſanté ; mais la nature, toujours induſtrieuſe, voulut ſe repoſer ſans doute, & ſe préparer des forces pour ſoutenir de nouveaux efforts. Notre Demoiſelle fut bientôt en proie à une nouvelle maladie, qui fut pour elle d'autant plus redoutable, que la délicateſſe de ſon ſexe & une modeſtie naturelle la rendoient effroyable à ſon eſprit. Ce fut une ſuppreſſion d'urine, que rien ne put ſoulager. Il fallut de néceſſité recourir aux ſecours de la Chirurgie, pour lui ſauver une vie qu'elle eût voulu perdre mille fois. La ſonde écarta le danger ; mais elle ne put remédier à la cauſe qui le procuroit : des corps étrangers qui

ſe préſentoient au canal de l'uretre, mettoient obſtacle à l'écoulement des urines ; elles devinrent bourbeuſes ; elles charierent des graviers & des morceaux de membrane : les douleurs devinrent toujours plus vives, & une pierre ſe préſenta au paſſage. Quelles douleurs ! quels tourments ! & quels efforts ! Il fallut pourtant y réſiſter, & aider la nature par tous les ſecours de l'art. Cette pierre ſortit enfin enveloppée d'un kiſte. Elle étoit de la figure & de la groſſeur d'une châtaigne blanche, & entraîna avec elle des portions membraneuſes de pluſieurs figures, & une grande quantité de grumeaux de ſang.

Une fois débarraſſée d'un ſi terrible fardeau, elle ſe crut guérie ; & qui ne s'en ſeroit pas flatté ? Les portions membraneuſes, ſemblables à des morceaux de parchemin trempé, continuoient à ſe détacher par de légeres douleurs, & ſortoient journellement avec les urines ; l'urétere du côté droit ſe dépouilla à ſon tour, & ſortit tout entier par la même voie. Les douleurs

douleurs & la difficulté d'uriner continuerent néanmoins, & augmenterent jusqu'au point que le canal fut bouché une seconde fois. Alarmée de nouveau par le soupçon d'une seconde pierre, il fallût revenir à la sonde, qui nous assura du contraire: mais un corps plus mou, qui se faisoit sentir, & qui bouchoit exactement le passage, ne se faisoit pas moins respecter à son tour. Je ne doutai plus que la membrane interne de la vessie ne se fût tout-à-fait détachée, & repliée dans cet endroit: le racornissement antérieur l'avoit obligée sans doute à se séparer ainsi du vivant. N'en fut-il pas de même des intestins, qui dans un autre temps se dépouillerent de leur tunique interne, que nous vîmes sortir par le rectum? L'œsophage, la trachée artere & la langue s'étoient aussi dépouillées à leur tour; & la malade en avoit rejetté différentes pieces, soit par le vomissement, soit par l'expectoration. Instruit par conséquent de ce qui se passoit dans la vessie, il ne fut plus

question que d'y remédier. Il fallut aider la nature à se débarrasser de ce second fardeau. Les injections parurent les remedes les mieux indiqués. J'en fis faire de plusieurs sortes, après en avoir éprouvé l'action sur des morceaux de pellicules que je gardois toujours précieusement. Celles de l'eau de Barege mériterent la préférence. On fit des injections continuelles pendant trois jours & trois nuits. La crise fut douteuse : la malade étoit à toute extrêmité, puisque je me vis forcé de recourir aux cordiaux ; mais elle triompha au moment qu'elle paroissoit sans ressource. L'injection détacha trois champignons, que différents replis de la membrane interne de la vessie avoient formés, & ensemble la membrane interne du *sphincter*, qui sortit toute entiere en substance & en figure. Un Chirurgien Lithotomiste de grande réputation, (*a*)

(*a*) M. Pamard le fils, Chirurgien-Major des Hôpitaux d'Avignon, Associé Corresp. de l'Académie royale de Chirurgie.

Anatomiste par goût & par état, que son ministere avoit appellé à Arles, examina scrupuleusement toutes ces parties (de concert avec le Chirurgien ordinaire de la malade, homme de mérite & très-expérimenté :) (*a*) il convint avec moi qu'elles étoient réellement celles que j'avois supposées. Il reconnut l'urétere, le *sphincter*, & les portions membraneuses de la vessie, & fut tout aussi surpris que moi de voir la nature victorieuse produire de pareils effets. La malade revint de sa foiblesse, & reprit pour lors une nouvelle santé, qui depuis n'a jamais été altérée.

Quelle gloire pour la Médecine, de pouvoir étaler des merveilles de cette espece aux yeux de ses envieux ! quelle preuve en même temps plus solide du systême que je propose ! Le racornissement des fibres ne sera donc plus contesté, puisqu'il se montre aujourd'hui sous nos yeux : les antihystériques ne seront donc plus regardés com-

(*a*) M. Fabre le pere.

me des remedes pour ces maladies ; la Dlle. qui fait le ſujet victorieux de cette obſervation atteſtera elle-même que ce ſont des poiſons, & ſon exemple publiera à la poſtérité l'efficacité des remedes contraires.

Qu'il eût été avantageux pour la malade de M. Laugier, que ce Médecin eût été inſtruit du merveilleux de cette cure ! la Dlle. Majot n'auroit point péri miſérablement ſous ſes yeux. Et il eſt à préſumer que les deux Médecins conſultés ignoroient tout comme lui les nouvelles découvertes que je venois de faire ſur la cure des maladies hyſtériques. Ce fut en 1760 que parut mon premier eſſai ſur les vapeurs ; & en 1761 on lit dans le Journal de Médecine (*a*) l'hiſtoire ſuccinte de la maladie & de la mort de la Dlle. Majot. Je la rapporterai ici toute entiere, pour que l'on juge d'après le parallele de ces deux maladies, le différent qui partage les Médecins.

(*a*) Voyez le Journal de Méd. mois de Juillet 1761, p. 20.

*HISTOIRE d'une maladie ſpaſmodique, dans laquelle la perſonne qui en fait le ſujet a ſouffert trois cents ſaignées pendant l'intervalle de deux ans, deux mois, par M. Laugier, Docteur en Médecine à Pelliſſane en Provence.*

» Le tableau de cette maladie préſente deux caracteres différents, quoique les traits ſous leſquels elle ſe montre ſoient aſſez ſouvent reſſemblants, & beaucoup analogues les uns aux autres. Un enchaînement de ſymptomes les plus variés, & ſouvent confondus les uns dans les autres, n'a pas empêché de diſtinguer leur véritable ſource, & de regarder le tout comme une épilepſie hyſtérique, d'autant plus terrible & opiniâtre, qu'elle a éte abandonnée pendant quelque temps au caprice & à la bizarrerie de celle qui en fait le triſte ſujet, quoique digne d'un ſort plus heureux, par tous les avantages & les

» faveurs que la Nature sembloit avoir
» réunis en sa personne.

» Vers le commencement de Sep-
» tembre 1758, la Dlle. Majot, nati-
» ve de S. Maximin en Provence, âgée
» de 22 ans, d'un tempérament san-
» guin, mélancolique, d'un esprit vif
» & prompt, d'un naturel gai, badin
» & enjoué, qui étoit pour lors à
» Pellissane chez ses parents, eut une
» frayeur si considérable, qu'il en ré-
» sulta une suppression totale de ses
» évacuations périodiques. (*a*) Le 4e.
» du même mois elle tomba dans un ac-
» cident épileptique des plus effrayants,
» qui fut suivi de deux autres aussi
» forts : le même jour l'on apperçut
» *des mouvements convulsifs, écume à*
» *la bouche, secousses violentes, con-*
» *torsions aux levres & à tous les mem-*
» *bres*. Le lendemain oppression labo-
» rieuse, suffocation menaçante, efforts

(*a*) La suppression des mois, par l'effet d'une frayeur subite, annonçoit déjà chez cette Dlle. cette tention outrée & cette extrême sensibilité du genre nerveux, qui caractérisent l'état spasmodique.

» fréquents & soutenus de la poitrine.
» Peu de jours après on envoya à Sa-
» lon chercher M. Barthone, dont le
» mérite & les connoissances dans son
» Art lui ont acquis depuis long-temps
» l'estime & la considération de tout
» le monde, & à qui je suis redeva-
» ble des mémoires qu'il a bien voulu
» me communiquer sur le commence-
» ment de cette maladie. Ce Docteur
» en arrivant chez la malade, la trouva
» dans l'intervalle de ses paroxismes,
» & dans le calme le plus gracieux,
» si fort, qu'il eut de la peine à
» se persuader qu'elle fût le sujet de
» son voyage. Mais il ne jouit pas
» long-temps de cette agréable erreur;
» car tandis qu'il donnoit cours aux
» réflexions que lui faisoit naître le
» récit des accidents passés, il fut
» témoin d'une attaque des plus vio-
» lentes, qui se montra encore sous
» les agitations les plus fortes, mouve-
» ments irréguliers, contractions spas-
» modiques, oppression suffocante,
» étranglement, écume à la bouche.
» Dès-lors il ne balança plus de croire

» qu'il y avoit alliage d'épilepsie avec » les vapeurs hystériques : c'est pour» quoi, afin d'aller au plus pressant, » il fit faire des saignées réitérées, » dans fort peu de temps. La malade » reprit l'usage de ses sens, & recou» vra la liberté des fonctions de l'es» prit. On profita de ce temps pour » lui faire administrer les Sacrements. » Elle fut purgée ensuite & émétisée. » (*a*) Les accidents continuerent, à » fort peu de différence & d'intervalle » près, jusqu'au point qu'on la vit au » bout de huit jours dans un assoupis» sement mortel. On lui appliqua les » vésicatoires : mais elle ne cessoit de » jouer un rôle, que pour en com» mencer un autre.

» Les bains, les antiépileptiques, » les légers apéritifs, les céphaliques » ont été proposés, en partie com-

(*a*) Le début de M. Barthone en assure déjà l'incurabilité, puisqu'il ajoute à la premiere cause du mal plusieurs degrés de force & d'intensité, qui la rendirent dans la suite inaccessible à l'action des remedes les plus puissants.

» mencés ; mais l'inconſtance de la » malade, qui a donné lieu à ſon opiniâtreté, a rendu le tout infructueux. » M. Joannis, Médecin d'Aix, qui » jouit d'une grande réputation, & » pluſieurs autres, ont été conſultés à » ce ſujet ; mais tous leurs efforts ont » été inutiles, pour les mêmes raiſons. » Tout cela s'eſt paſſé dans l'intervalle » de cinq à ſix mois. Lorſque je com» mençai de la voir dans les premiers » jours d'Avril 1759, je trouvai cette » D^lle. aſſiſe, moitié dans ſon lit, ſous » un air aſſez tranquille, & qui ne pa» roiſſoit avoir de malade qu'un viſage » blanc, pâle, tenant plutôt de ſa cou» leur ordinaire & naturelle ; d'ailleurs » pas autrement défait ni décharné, » que des effets de ſa maladie : des » yeux vifs & animés s'allioient à un » air de vivacité, qui trahiſſoient & » ſembloient démentir ſa ſituation : elle » étoit dans un moyen embonpoint : » ſa ſtructure paroiſſoit être forte & » vigoureuſe, jouiſſant de beaucoup » d'élaſticité & de reſſort ; ce qu'il » faut abſolument ſuppoſer pour qu'elle

» eût pu résister à tant d'assauts, &
» se débarrasser des violentes secousses,
» si souvent réitérées, qu'elle a
» essuyées. Je trouvai le pouls plein,
» fréquent, & fort déployé, la main
» fort chaude, & la peau du bras un
» peu moite. On me rendit fort en
» gros ce qui s'étoit passé à ce sujet:
» tandis que je réfléchissois un peu sur
» tout, il sembla que la malade ne
» voulût pas me laisser conclure sur
» son état d'après mes idées seules,
» mais m'en faire juger par mon propre
» témoignage.

» C'est pourquoi je devins dans le
» moment spectateur d'un de ses paroxismes;
» & tandis que nous ne pensions
» rien moins qu'à cela, elle ferme
» les yeux, baisse la tête, tombe
» sur son chevet, alonge les bras,
» ramasse & fléchit les doigts dans la
» main, & perd toute connoissance;
» la respiration baisse un peu, mais
» le pouls se soutient dans le même
» état, & insensiblement s'éleve plutôt
» que de s'affoiblir. Jusques-là je ne
» pris cet accident, qui dura environ

» un demi-quart-d'heure, que comme
» un de ceux qui sont attachés aux
» vapeurs hystériques. Depuis, lorſ-
» qu'elle sortoit de ces mêmes éva-
» nouiſſements vaporeux, elle en reve-
» noit fort tranquille, & comme d'un
» ſonge ; aſſez ſouvent même elle en
» prévenoit ſon monde, & faiſoit ſes
» adieux ſur un ton badin. Lorſqu'il
» entroit quelqu'un qui faiſoit ſur ſon
» eſprit une impreſſion au deſſus de
» l'ordinaire, & qu'elle n'étoit pas
» accoutumée de voir tous les jours,
» elle tomboit dans ſon paroxiſme,
» qui ne duroit gueres plus d'un demi-
» quart-d'heure ; & qui, hors de ces
» moments-là, lui prenoit pluſieurs fois
» par jour, & duroit davantage.

» On me fit obſerver qu'il y avoit
» chez elle un fond de phtiſie hérédi-
» taire ; qu'elle ne mangeoit que des
» choſes de haut goût, bizarres, & de
» fantaiſie. J'y retournai le lendemain ;
» & après avoir fait bien des réflexions
» ſur un pareil déſordre, je compris
» qu'il y avoit à combattre *un embar-
» ras dans le cerveau, un ſang âcre,*

»*sec & coëneux, le genre nerveux ra-*
»*corni, obstrué, irrégulièrement ému,*
»*sorti de son ton naturel, pincé, ai-*
»*guillonné, & grossièrement frotté par*
»*des liqueurs trop arides;* ce qui ne
»pouvoit se faire qu'avec de très-légers
»apéritifs, par rapport à la délicate
»constitution, les tempérants, cal-
»mants, humectants, délayants, &
»balsamiques. C'est dans cette inten-
»tion que je proposai de faire res-
»pirer à la malade un air champê-
»tre, de prendre les bains, le lait,
»le petit lait, les bouillons de poulet,
»de tortue, les crêmes; de leur join-
»dre les antiépileptiques dans un
»temps, & les antihystériques dans un
»autre, comme la poudre de guttete,
»celle de castor, & autres de la même
»classe. (*a*) Mais de tout cela il n'y
»a que le lait qui ait été exécuté,
»qui seul a été continué jusqu'à la

(*a*) On ne peut pas conclure plus judicieusement que M. Laugier sur l'état de cette Dlle., aux antihystériques près: il ne s'agit donc plus que de suivre les indications qu'il propose.

» fin, & qui dans certains temps a » fait presque tout seul sa nourri- » ture.

» Comme nous étions pour lors dans » la belle saison, les saines & douces » impressions de ce temps, jointes à » celles du lait, firent que les paroxis- » mes s'éloignerent de plus en plus, » de façon que la malade put s'habil- » ler, se lever, & s'asseoir sur une » chaise, où je la trouvai un soir » dans ma visite, quoiqu'elle eût la » respiration un peu laborieuse. Elle » demeura dans cet état pendant quel- » ques jours, lorsqu'elle voulut tra- » verser de son appartement une assez » grande antichambre, pour voir pas- » ser d'une fenêtre la procession de la » Fête-Dieu, à ce que je puis me rap- » peller. Comme il faisoit du vent ce » jour-là, & qu'elle s'y exposa un peu » trop long-temps, sans que le sou- » venir du passé lui servît de leçon » pour l'avenir, elle en eut quelques » accidents : fort peu de temps après » elle essuya une colere, sans doute » parce qu'on lui reprochoit son im-

» prudence à ce ſujet. Comme elle
» étoit fort vive, & qu'elle avoit l'eſ-
» prit un peu volontaire, cela lui fit
» une ſi grande révolution, que ſes
» accidents la reprirent avec beaucoup
» de vigueur, & furent accompagnés
» d'une ſuffocation ſi forte, que nous
» craignîmes pour elle.

» Les choſes ſe ſoutinrent dans cet
» état juſques dans le cœur de l'été,
» où elle reſtoit les deux jours, & quel-
» quefois plus, dans un état catalepti-
» que, & tout-à-fait immobile, qui
» tenoit de la ſyncope, excepté que
» le pouls ſe ſoutenoit toujours, quoi-
» que très-petit. Dans ſes paroxiſmes,
» ſon corps froid & tout le viſage
» étoient d'une couleur cendrée & d'u-
» ne pâleur mortelle ; la reſpiration
» ſourde & profonde, à peine remuant
» le feu de la chandelle ; le pouls étoit
» moins ſenſible & plus concentré qu'à
» l'ordinaire. Dans ces premiers acci-
» dents, & ceux qu'elle a eus aux mois
» de Juillet & d'Août de la même
» année, & après ſes traits d'impru-
» dence, elle en ſortoit toute rouée &

» brisée ; ce qui n'arrivoit pas dans » ceux qui étoient simplement vapo- » reux.

» On s'apperçoit sans doute que les » signes épileptiques qui se sont mon- » trés avec tant de violence au com- » mencement, sont très-rares & diffé- » rents depuis quelque temps ; plus de » mouvements convulsifs, contractions » spasmodiques, écume à la bouche ; » du moins sont-ils très-rares. Aujour- » d'hui un mal de tête aigu, vif, & » pénétrant, jette la malade dans des » agitations & des assauts étonnants, » tellement qu'on l'entendroit de vingt » pas : elle demande dans le fort de » sa souffrance de lui ceindre & serrer » fortement la tête, en quoi elle sem- » ble trouver quelque peu de soulage- » ment ; elle la panche & l'appuie en » avant, sur un carreau, sur lequel elle » donne de grands coups & se préci- » pite à reprises réitérées. La compres- » sion de ce côté-là dans le cerveau » étant portée à son comble, elle étend » ses coups jusques dans la source des » organes du mouvement & des sens.

» C'eſt pourquoi la malade dans l'in-
» ſtant tombe dans ſon paroxiſme, de-
» vient immobile pendant quelques mi-
» nutes, & n'en revient que pour entrer
» dans ſa ſuffocation.

» C'eſt ici où l'eſprit humain a de
» la peine à concevoir comment il étoit
» poſſible que cette pauvre créature pût
» ſoutenir un ſi terrible travail, & ré-
» ſiſter à une fatigue auſſi rude & auſſi
» effrayante, ſans y échouer & ſuccom-
» ber mille fois. Qu'on s'imagine tout
» ce que peuvent faire d'efforts, de
» violences, & de mouvements, les
» corps les plus robuſtes; ce ſont ceux
» que mettoit en uſage notre malade
» pour débarraſſer ſa poitrine: on la
» voyoit quelquefois s'élever deux pieds
» au deſſus de ſon lit dans la force
» de ſes ſecouſſes, ce qui duroit demi-
» heure, plus ou moins. Sa ſituation
» étoit ſi pénible, laborieuſe, & tou-
» chante, que ceux qui étoient obligés
» de reſter auprès d'elle en ſuoient à
» groſſes gouttes, ne pouvoient ſe ſou-
» tenir ſur leurs jambes tremblantes.
» Quels ſecours porter à cet état de
danger

» danger & de ſouffrance ! Il ne pou-
» voit y en avoir que de palliatifs, &
» qui n'avoient d'autre mérite que ce-
» lui de ſoulager pour quelques mo-
» ments.

» Depuis le commencement de la
» maladie on étoit en uſage de la ſai-
» gner au bras, & on l'a fait juſqu'à
» la fin. (a) Quelque répréhenſible
» que fût cette conduite, que tous les
» Médecins conſultés ont blâmée &
» condamnée, elle n'a pas moins été
» ſuivie, à la honte de ceux qui ont
» eu une pareille manœuvre. Dans le
» calme la Dlle. conſentoit de n'en

(a) C'eſt à la ſaignée ſi ſouvent répétée que l'on doit tout imputer; puiſqu'en diminuant ainſi le volume du ſang, le calibre des vaiſſeaux s'eſt toujours plus rétreci : ce qui a entretenu cet état de pléthôre, qui a obligé tant de fois de recourir au même remede. De plus, le ſang a été deſtitué par-là d'une grande partie de ſon véhicule & de ſon baume : ſon épaiſſiſſement en a été la ſuite; ce qui a fomenté cet état de ſéchereſſe des liquides, qui a privé les nerfs de l'humide néceſſaire, d'où ſuit toujours le racorniſſement.

» point faire ; dans la tempête, elle » auroit mis le feu à la maison, si on » la lui avoit refusée : elle disoit plus ; » j'ouvrirois moi-même la veine avec » les dents ou avec un couteau, si je » ne pouvois pas faire autrement. On » auroit bien pu trouver des moyens » pour passer outre, & prévenir tout » événement, si le Chirurgien qui la » voyoit avoit eu assez de docilité » pour seconder l'intention des Méde- » cins, qui lui ont fait comprendre » l'abus & le danger de sa manœuvre, » qui ne le menoit qu'à rendre la ma- » ladie plus opiniâtre & incurable ; » mais une ridicule ignorance, soute- » nue par beaucoup de présomption, » une foiblesse condamnable, une com- » plaisance mal placée, & peut-être » des motifs d'une autre nature, l'ont » toujours emporté sur le bien de la » malade, & son devoir. Cela étoit si » vrai, que la Dlle. sembloit être sou- » lagée après la saignée ; mais quel- » ques moments passés, il falloit y » revenir encore. Ce qui arrivoit, en » certains temps, presque toutes les

» nuits ; & c'étoit toujours à recom-
» mencer de nouveau le lendemain.

» Le sang qu'on lui tiroit étoit dis-
» sous, séreux, présentoit un fond
» jaunâtre, & n'étoit surchargé que
» par un très-petit *coagulum*. Dans les
» différents reproches que je faisois à
» la malade sur l'inutilité de tant de
» saignées, qui ne l'avançoient à rien,
» qui en épuisant ses forces, portoient
» un coup mortel à sa maladie, je lui
» dis que puisqu'elle vouloit absolu-
» ment des saignées pour la soulager,
» elle préférât celle au pied, qui alloit
» à deux fins, au soulagement qu'elle
» desiroit, & à la révulsion, qui pour-
» roit plutôt débarrasser la tête & la
» poitrine, en supposant qu'on pût en-
» core y être à temps. Elle fut exécu-
» tée quelquefois avec succès, & à la
» satisfaction de la malade, puisqu'elle
» reculoit le paroxisme du jour : mais
» soit que ce ne fût pas du goût du
» Phlébotomiste, ou soit qu'on eût
» beaucoup de peine à la pratiquer,
» on n'en a gueres fait plus de trois
» ou quatre pendant tout le temps

» que j'ai suivi cette maladie.

» Lorsque la malade sortoit de la » suffocation, elle avoit le feu dans le » gosier ; & comme elle demandoit » avec empressement à boire, on lui » donnoit de l'eau avec du sirop de » capillaire. Pendant presque toute sa » maladie, elle a eu le sommeil fort » difficile : on lui donnoit à ce sujet » le sirop de pavot blanc, qui ne de- » voit pas manquer de porter coup à » la poitrine, par rapport à la suffo- » cation, où tous les narcotiques sont » contraires, & le long usage du sucre » devoit infailliblement nuire à tout le » reste du corps. Je vins à bout de le » faire supprimer ; car il faut observer » qu'auprès de cette malade, les Mé- » decins n'avoient que la voix de la » représentation, & souvent avoient-ils » la mortification de ne voir rien exé- » cuter de ce qu'ils prescrivoient. (*a*)

(*a*) On cherche inutilement des excuses dans l'opiniâtreté de ces sortes de malades ; car nous savons que leur indocilité est toujours relative à la timidité du Médecin, qui ne sait pas se faire obéir. En pareil cas,

»Pour ce qui eſt de ſon régime, »on avoit beau lui dire de s'abſtenir »de tous les aliments de haut goût, »elle ne mangeoit que du jambon, »des harengs ſalés, du ſauciſſon, & »autres de la même eſpece. Sa boiſ- »ſon n'étoit preſque que du vin blanc, »dont elle a bu une quantité éton- »nante. Elle faiſoit ſouvent brûler l'eau »de canelle avec du ſucre, & elle la »buvoit ainſi. On avoit beau lui repré- »ſenter le danger où elle s'expoſoit; »ſa paſſion ſur tout cela étoit plus »forte que toutes les réflexions de »ſon eſprit. Ses boyaux devoient tel- »lement ſouffrir de ce genre de vie, »qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'elle n'al- »lât à la ſelle que tous les huit ou les »quinze jours. Auſſi ſon ventre étoit »toujours gros & d'un diamétre con- »ſidérable; ſoit que ne ſe remuant »pas, & ne faiſant aucun exercice,

---

nous jugeons qu'il vaut mieux abandonner les rênes & les malades à leur malheureux ſort, que de ſe rendre reſponſable de mille complaiſances criminelles, qui ſont toujours ſoupçonner l'inſuffiſance de l'Art.

» les inteſtins ſans jeu devoient être
» dans une pareſſe & un affaiſſement
» bien grands. Les urines n'ont jamais
» rien eu de particulier, ſi ce n'eſt
» d'être fort crues ordinairement, quoi-
» que leur couleur naturelle fût citron-
» née. Ses jambes étoient toutes mai-
» gres & décharnées. Malgré les ora-
» ges qu'elle eſſuyoit, ſon humeur gaie
» & badine ne la quittoit jamais, &
» rempliſſoit les courts intervalles que
» lui laiſſoient la douleur de tête &
» ſes ſuffocations, qui pendant plus
» d'un an ſont devenues périodiques,
» c'eſt-à-dire, de deux nuits l'une.
» Comme c'étoit toujours le temps le
» plus critique pour elle, excepté après
» la ſaignée au pied, qui reculoit le
» paroxiſme d'un jour, ainſi que nous
» l'avons dit; pendant tout le temps
» que je l'ai vue, je lui ai trouvé une
» fievre qui ne l'a jamais quittée, &
» qui lui eſt devenue habituelle, qui
» ſe ſoutenoit en chaud pendant le
» jour, & qui baiſſant le ſoir, la laiſ-
» ſoit dans un état de glace pendant
» la nuit: ce qui s'eſt toujours entre-

» tenu dans la même ſituation, & avec » la même régularité.

» Quelques-unes des particularités » de cet état, c'eſt que la fenêtre de » ſa chambre, qui regardoit l'oueſt de » Pelliſſane, bornée par un bâtiment » voiſin, & placée vis-à-vis, qui étoit » toujours à demi fermée en été, ſi » on l'ouvroit ou la fermoit un peu » plus, elle en étoit incommodée, & » évanouiſſoit, ſans doute par le changement que faiſoit l'air ſur ſes nerfs, » comme parce qu'un plus grand jour » faiſoit de trop fortes impreſſions ſur » ſa rétine. (*a*) Comme elle étoit toujours à la même place dans ſon lit; » ſi on venoit à l'en tirer pour la mettre à un pied de diſtance, & lui

(*a*) Je connois une vaporeuſe invétérée, qui vit depuis longues années dans les ténebres d'une chambre toujours exactement fermée, ne pouvant ſupporter ſur ſa rétine trop ſenſible, parce qu'elle eſt érétiſée, l'impreſſion des rayons lumineux. Elle a toujours été traitée avec des remedes chauds par les Médecins de la ville qu'elle habite.

» faire changer de situation, elle tom-
» boit immobile. Je voulus une fois
» faire plonger ses pieds dans l'eau
» tiede, pour essayer de dégager sa
» tête dans cet état de souffrance;
» mais je ne l'eus pas plutôt fait chan-
» ger de situation pour faire sortir ses
» pieds sur le devant & hors du lit,
» qu'elle tomba dans son paroxisme.

» Quoiqu'elle mangeât beaucoup
» ordinairement, & des choses tout
» opposées à son mal, elle a resté
» quelquefois les deux jours sans rien
» prendre, soit qu'elle les eût passés
» dans son paroxisme, ou que l'acca-
» blement où elle étoit lorsqu'elle en
» sortoit, la laissât avec le dégoût,
» & dans cet état d'indifférence pour
» les aliments. La plupart du temps
» elle seroit morte d'inanition, si le lait,
» qu'elle a toujours assez bien pris, ne
» l'en avoit préservée, & ne lui avoit
» tenu lieu d'aliments, quoiqu'il ne fût
» donné qu'en qualité de remede. Lors-
» qu'elle sortoit de son paroxisme, mal-
» gré qu'elle ouvrît bien ses yeux, elle
» restoit un demi-quart d'heure avant

» d'y voir & de jouir librement des
» fonctions de l'esprit. Un ton de voix
» un peu trop fort & trop long-temps
» soutenu faisoit une impression de
» souffrance à ses oreilles. Il arri-
» voit assez souvent que la douleur de
» tête la plongeoit dans un délire sin-
» gulier, qui duroit quelquefois pen-
» dant vingt-quatre heures, où elle
» disoit bien des choses qui n'avoient
» ni rapport ni liaison entr'elles. C'est
» pendant ce délire qu'elle portoit les
» mains au front, de droite à gauche,
» & de gauche à droite, toujours dans
» le même sens, comme pour vouloir
» en arracher ce qu'elle y sentoit de
» poids & d'embarras. Dans le fort de
» sa suffocation, à mesure qu'elle ne
» pouvoit pas parler, elle portoit une
» main vers le pli du bras opposé où
» on devoit la saigner, pour faire
» comprendre qu'elle vouloit l'être; &
» si on tardoit trop, elle se mettoit
» de mauvaise humeur contre le Chi-
» rurgien. Lorsque pendant ses acci-
» dents la malade entroit dans un état
» cataleptique, elle restoit dans la mê-

» me attitude, pendant tout l'accident, » où elle étoit lorsqu'il avoit commencé. » Si elle étoit assise ou droite sur son » lit, un bras levé en l'air, quelque » chose dans la main, la tête baissée » ou levée, les jambes fléchies ou » alongées, elle restoit de même dans » tout son accident : ainsi des autres » positions que le hasard présentoit. Il » arrivoit assez souvent, que si elle » commençoit un mot quand l'acci- » dent la prenoit, elle ne manquoit » pas de le finir lorsque celui-ci ces- » soit : comme, par exemple, voulant » parler d'un mouchoir, elle disoit » *mou*, & en sortant de l'accident, » elle finissoit *choir*. Elle avoit l'air si » intéressant en sa faveur, une conver- » sation si enjouée & gracieuse, qu'ou- » tre la part que l'on prenoit à son » état, tout le monde s'empressoit de » lui faire compagnie. C'est pourquoi, » dans les différents sujets de conver- » sation que l'on commençoit, si l'ac- » cident la prenoit avant la fin de celui » qu'on avoit entamé, elle le repre- » noit au retour du paroxisme. Lors-

» qu'elle étoit dans ſon attitude cata-
» leptique, ſi avec le doigt on tou-
» choit le dos de ſa main, ou un de
» ſes orteils, on lui voyoit tout de
» ſuite remuer la tête, & cela pendant
» tout le temps qu'on touchoit ces
» mêmes parties.

» Très-ſouvent elle rendoit, en dif-
» férents temps, & ſans beaucoup d'ef-
» forts, des gorgées de ſang de ſa
» poitrine dans ſon mouchoir. L'état
» de pareſſe de ſes boyaux (ne venant
» que tous les huit ou les quinze jours,
» ainſi que nous l'avons déjà dit) obli-
» geoit ſouvent d'avoir recours aux
» purgatifs; mais ſes ſelles n'en étoient
» pas pour cela devenues plus rangées.
» (*a*) Le ſang qu'on lui tiroit vers la

---

(*a*) Vouloir remédier à une conſtipation opiniâtre par l'effet des purgatifs, ce n'eſt pas redreſſer la nature, mais bien la ſeconder dans ſes écarts, puiſqu'en augmentant ainſi l'excès de chaleur qui durcit les excréments, & cette roideur des fibres des entrailles qui leur enleve leur ſoupleſſe & leur élaſticité, on doit être aſſuré de favoriſer ce ſymptome.

» fin de sa maladie, n'avoit presque » plus de consistance ni de couleur » naturelle ; car il tiroit plutôt sur le » blanc séreux, jaune & pâle, que » sur le rouge. Cet étrange mal de » tête & la suffocation devenus pério- » diques, ainsi que nous l'avons dit, » quoiqu'il y eût quelques variations » par intervalles, se sont soutenus tou- » jours de même, depuis la fin de » 1759 jusques toute l'année 1760, » toujours avec la même force & la » même consistance.

» Enfin les derniers jours d'Octobre » notre pauvre martyre (*a*) se sentit » des douleurs très-vives & très-aiguës » dans le ventre ; ce qui lui faisoit » pousser les hauts cris & des plain- » tes ameres, qui se soutenoient con- » tinuellement. Ses gencives, sa bou- » che & ses levres noircirent. De cet » état elle tomba dans un sommeil » léthargique, qui dura jusqu'à la » nuit de la Toussaints, premier No- » vembre 1760, où elle rendit sans

(*a*) Ce titre lui est bien dû.

» beaucoup d'efforts les derniers ſou-
» pirs.

» Il eſt étonnant que cette héroïque
» athlete, après tant de ſaignées, de
» rudes ſecouſſes, de moments péril-
» leux, reſtant quelquefois les jours
» entiers ſans manger, & le plus ſou-
» vent vivant d'aliments mal-ſains, ne
» fût pas plus deſſéchée & plus dé-
» charnée qu'elle l'étoit. C'eſt ſans
» doute parce que ne pouvant pas re-
» muer de ſa place, & par conſéquent
» ne faiſant point de diſſipation, par le
» défaut d'exercice, le peu qu'elle pre-
» noit devoit ſuffire.

» Les différents tableaux qu'offre à
» la réflexion la peinture d'une ſem-
» blable maladie, auroient de quoi
» étonner l'eſprit humain, ſi les affec-
» tions ſpaſmodiques & nerveuſes, dont
» le jeu eſt infini & incompréhenſible,
» ne nous montroient pas tous les jours
» des exemples d'une pareille nature.
» Et ce qu'il y a de plus remarquable
» en cela, c'eſt que quoiqu'elles frap-
» pent, effraient, & ſaiſiſſent le plus
» l'attention, ce ſont pourtant celles

» qui ordinairement résistent le plus,
» & succombent le moins. Notre ma-
» lade en est une preuve, puisqu'elle
» a tant traîné, & qu'elle est morte
» d'une maladie étrangere à celle qu'on
» auroit dit devoir l'emporter à tout
» instant : car si on avoit pu en faire
» l'ouverture, je ne doute pas d'un
» moment qu'on n'eût trouvé ses boyaux
» gangrenés ou scorbutiques. La noir-
» ceur de toute la bouche, & des
» levres, jointe aux vives douleurs
» qu'elle ressentoit dans le ventre avant
» sa mort, nous donnent lieu de n'en
» point douter. Un aveugle préjugé
» en général, le défaut d'usage, une
» délicatesse mal placée, & faute d'en
» connoître le prix, rendent l'ouver-
» ture des cadavres très-rare dans ce
» pays ; d'ailleurs la crainte de la de-
» mander, & la difficulté de l'obtenir,
» nous ont empêché d'en faire la pro-
» position.

» Quant à la cause premiere de
» cette maladie, il n'est pas surpre-
» nant que le reflux des menstrues
» ayant été porté en premier lieu au

» cerveau, l'air comprimé y ait occa-
» ſioné un embarras, des obſtructions.
» Delà cette compreſſion, qui cédoit
» & ſe renouvelloit par intervalles, de-
» voit porter immédiatement ſur l'ori-
» gine des nerfs, & déranger le mé-
» chaniſme de toutes les parties où
» s'étendoit leur diſtribution.

» Comme il n'y a pas de maladie
» plus fréquente, & qui regne plus
» dans ce pays, que les épilepſies va-
» poreuſes ; il n'eſt pas douteux qu'el-
» les ne deviennent opiniâtres & ne
» ſe multiplient tous les jours, parce
» qu'on n'y fait pas aſſez d'attention,
» & que, ſous le prétexte de ſimples
» vapeurs, on croit qu'il n'y a rien à
» faire que des remedes de femmes.
» Tôt ou tard on a lieu de ſe repen-
» tir de cette erreur, & de reconnoî-
» tre l'abus d'une pareille illuſion : ſou-
» vent alors n'y eſt-on plus à temps,
» parce que l'affection ſimplement va-
» poreuſe dégénere bientôt en épi-
» lepſie. C'eſt pourquoi le bien de
» l'humanité, l'honneur des Médecins,
» ſembleroient exiger d'eux qu'ils s'at-

»tachassent à trouver pour cette mala-
»die en général un moyen curatif plus
»assuré, qu'on desire depuis long-
»temps, afin d'en fixer les progrès,
»après en avoir donné une description
»la plus exacte & la plus fidelle qu'il
»seroit possible. C'est dans cette inten-
»tion que nous nous sommes empres-
»sés de faire tous nos éfforts pour y
»satisfaire.«

Voilà le triste tableau d'une maladie hystérique. Les Médecins qui en ont été chargés, tous ceux qui ont été consultés, ne sont pas plus responsables de la mort de cette Demoiselle, que le Chirurgien qui a été innocemment son bourreau, puisque les uns & les autres ont exactement suivi la méthode commune : mais du moins que de pareils exemples nous apprennent à nous écarter d'une route si dangereuse, & que chacun de nous s'en fraie désormais une nouvelle. L'inefficacité des remedes que l'on avoit apportés au commencement de la maladie de la Demoiselle Majot,

jot, avoit fourni à M. Laugier les idées les plus justes sur son état, & les indications qu'il avoit établies, étoient en tout conformes à celles que j'avois si heureusement suivies chez ma malade, puisqu'il avoit eu en vue tout comme moi de combattre les embarras du cerveau, *un sang âcre, sec & coëneux, le genre nerveux racorni, obstrué, irréguliérement ému, sorti de son ton naturel, pincé, aiguillonné, & grossiérement frotté par des liqueurs trop arides;* ce qui ne pouvoit se faire, dit-il, qu'avec *de très-légers apéritifs, les tempérants, les calmants, humectants, délayants, & balsamiques.* La plupart des Médecins reconnoissent comme lui les vices qu'il suppose, & tous en général s'écartent de leur but dans l'administration de leurs remedes. Les humectants seront toujours reconnus pour des remedes spécifiques dans cette maladie, & on ne manquera jamais de s'en servir, en les employant tour-à-tour dans le cours d'un traitement méthodique : mais l'inter-

valle sera toujours rempli par les purgatifs, & les antispasmodiques les plus outrés ; & c'est de leurs funestes effets qu'en proviendra toujours l'incurabilité. Après cela trouvera-t-on bien étrange de la voir dégénérer en véritable affection scorbutique ? Tant de saignées répétées coup sur coup, tant de purgatifs & autres irritants, agissant également sur la partie séreuse & balsamique du sang & des humeurs, les rendront bientôt impropres à circuler : & ne produiront-elles pas par leur épaississement & leur acrimonie la diathese scorbutique qui termina la vie de cette pauvre victime, à l'exemple de tant d'autres qui l'ont ainsi finie sous le joug de l'empirisme le plus meurtrier ?

Parmi le nombre d'hystériques que j'ai vu périr de cette façon, j'en citerai une seule qui a imité d'assez près la Demoiselle Major. La femme d'un Procureur d'Arles, âgée de 18 ans, (*a*) fut sujette aux vapeurs dès

(*a*) Mademoiselle Deville.

la premiere année de son mariage. On la traita toujours suivant son goût ; car elle ne respiroit qu'après les cordiaux & les élixirs de toutes les especes, sans qu'elle ménageât davantage l'eau de la Reine d'Hongrie, & l'eau sans pareille, dont elle buvoit en même temps qu'elle en flairoit l'odeur. Le symptome le plus remarquable dont elle étoit affectée, consistoit dans une douleur gravative qu'elle ressentoit continuellement à la région de l'estomac, & qui se promenoit, disoit-elle, dans les entrailles, & montoit quelquefois jusqu'à la gorge, avec un resserrement au gosier d'autant plus incommode, qu'il gênoit la déglutition des aliments, & quelquefois même le passage de l'air ; de façon que la malade craignoit à tout instant d'étouffer, & de mourir étranglée. Cette douleur étoit plus ou moins forte, suivant la situation de son corps ; c'est-à-dire, que si la malade vouloit se redresser, & relever un peu trop la tête, qu'elle étoit forcée de tenir

courbée & appuyée sur la poitrine, la douleur devenoit insupportable, & ne cessoit que par un éclat encore plus douloureux qu'elle ressentoit dans l'estomac, & qui l'obligeoit promptement à se replier sur elle-même. (*a*) Dans cette triste situation, elle accoucha successivement de deux enfants, & fit ensuite un nombre de fausses couches avec des pertes les plus immodérées; ce qui la jeta enfin dans une véritable affection scorbutique, où elle perdit ses dents, ses gencives, & dont elle mourut à l'âge de vingt-cinq ans, après avoir gardé le lit

(*a*) On trouve dans ce symptome la réalité de ma comparaison, puisqu'il dévoile parfaitement le racornissement de l'estomac & des entrailles, porté à un tel point, que tout le canal membraneux étoit replié sur lui-même, & ne pouvoit s'étendre par conséquent, & se prêter aux efforts des muscles du *thorax* & du col. L'éclat qui suivoit cette extension forcée imitoit parfaitement bien celui d'un parchemin racorni, qu'on voudroit étendre en l'obligeant de se prêter en tous sens, malgré la roideur de ses fibres.

deux années entieres, étant racornie à un point que tout ſon corps & ſes membres étoient repliés, ſans qu'elle pût jamais les étendre d'une ligne.

Les trois cents ſaignées faites à la Demoiſelle Majot, & les pertes de ſang qu'avoit eſſuyé ma malade, forment enſemble les premiers traits du portrait de ces deux hyſtériques. Les élixirs dont l'une s'abreuvoit continuellement, le vin blanc & l'eau de canelle dont l'autre a toujours fait ſa boiſſon ordinaire, achevent de les caractériſer ſi parfaitement, que la maladie dont elles étoient l'une & l'autre affectées ſe termina par un même genre de mort.

---

## *COLIQUE HYSTÉRIQUE.*

RIEN de plus commun dans ce climat que cette eſpece de colique que l'on nomme hyſtérique, à laquelle le plus grand nombre des filles & des femmes ſont plus ou

moins ſujettes, ſuivant la texture de leurs fibres, & la qualité plus ou moins acrimonieuſe de leurs humeurs. Parmi ſes caracteres diſtinctifs, la préſence du flux menſtruel eſt celui qui la diſtingue le plus des autres eſpeces de colique ; puiſque c'eſt toujours de ſon dérangement que dépendent tous les différents ſymptomes, ci-après détaillés, de cette maladie, à laquelle un ſavant Obſervateur (*a*) a donné le nom de colique ſanguine, puiſqu'elle ceſſe ordinairement, en rappellant l'évacuation menſtruelle chez les femmes, tout de même qu'on la guérit chez les hommes hypocondriaques en rappellant le flux hémorroïdal ſupprimé.

Les obſervations que j'ai faites ſur ce ſymptome hyſtérique, ne ſerviront pas peu à éclaircir les idées que je propoſe ſur la curation de ces maladies ; & les remedes efficaces que j'emploie journellement en pareil cas,

(*a*) Car. Piſo, tract. de morb. à colluvie ſeroſa ortis, ſec. IV, cap. II.

aſſurent toujours de plus en plus la réalité de la cauſe que j'aſſigne. L'application d'un linge trempé dans l'eau froide ſur toute la capacité de l'abdomen, & renouvellée auſſi ſouvent qu'il le faut pour le maintenir dans une certaine froidure, une copieuſe boiſſon d'eau froide, & des lavements froids très-fréquents, ſont les ſeuls ſpécifiques que je connoiſſe pour appaiſer les douleurs, & pour provoquer en même temps le flux menſtruel, d'où dépend toute la cure ; c'eſt-à-dire, qu'en condenſant, par le froid, les raréfactions internes du ſang & des autres humeurs, j'en diminue le volume, tout de même que celui de l'air trop raréfié, qui eſt contenu dans les entrailles, & qui en diſtendant toujours plus ces tuniques, y procure les tiraillements, les ſpaſmes qui s'oppoſent au paſſage du flux menſtruel, d'où proviennent les douleurs que reſſentent les femmes hyſtériques dans l'hypogaſtre, qui ſe communiquent le plus ſouvent à tout le genre nerveux, & produiſent alors

les différents symptomes de la passion hystérique, auxquels on remédiera toujours quand on en connoîtra le principe & la source.

Plusieurs Auteurs célebres l'ont connue avant moi, cette cause, puisqu'ils y ont apporté les mêmes remedes. *Amatus* & *Zacutus Lusitanus* nous en offrent des exemples : le premier publie la vertu de l'eau de neige dans cette espece de colique, & l'autre celle du bain froid dans la paralysie qui y survient. Septalius (*a*) préconise l'efficacité de ce remede, quand les douleurs ont été irritées par les remedes chauds. Frédéric Hoffman (*b*) est de ce nombre, puisqu'il nous dit : *Neque in colica flatulenta à causa calida, frigida exteriùs applicata penitus improbanda veniunt. Quæ in re auctoritate eximiorum Medicorum, Cratonis, item Valesci*

---

(*a*) Ludovicus Septalius animadv. lib. 7, p. 248.

(*b*) Frederic Hoffman, tom. V, sect. II, cap. V, de intestin. dolorib. p. 294.

*de Tarenta, niti licet, qui lintea aquâ frigidâ madefacta & ventri imposita, in colicis doloribus sedandis magnifaciunt.*

Un autre Auteur, non moins célebre dans sa pratique que ceux que je viens de citer, quoique répréhensible dans les idées hypothétiques qu'il avoit fabriquées, adopte ici les mêmes vues curatives. Je ne puis me dispenser de les publier : *Quando nimia fibrarum crispatura & irritatio adest cum magno impetu spirituum, secretiones humorum in partibus minuuntur, vel abolentur ; tunc datis remediis crispaturam laxantibus, secretiones restituuntur : ob nimiam enim irritationem ac stimulum, fibra quasi intenditur, induratur, ac veluti immobilis evadit ; unde impeditæ fluidorum secretiones.*

Et plus bas il ajoute : *Tota igitur curatio dirigenda est ac impendenda in tollenda morbosa irritatione & crispatura, per balnea, per oleosa, anodina & laxantia remedia ; nam eâ sublatâ, impeditæ tolluntur liquorum secretiones.*

Et il finit en disant : *Et si contrario modo procedatur, plurium auctor erit Medicus difficilium lethaliumque concretionum liquidorum in parte affecta.* (a)

Les observations de ces Auteurs étoient trop conformes à ma façon de penser sur la colique hystérique, pour ne pas me déterminer à les suivre en tous points. La chaleur des entrailles, qu'ils donnent pour cause de cette maladie, n'est rien moins qu'idéale, puisque l'effet des remedes en prouve l'existence, sans pouvoir la contester. Ce sera donc du frottement des parties intégrantes du sang, & de l'action réciproque des solides sur ce fluide, que proviendra cette chaleur extrême, & cette raréfaction des liquides qui s'opposent constamment au passage du flux menstruel ; & ce sera en condensant l'air qui est contenu dans les entrailles, & le sang menstruel trop raréfié, que l'on remédiera à ce symptome. En voici deux exemples.

(a) Baglivi, de fibra motrice, pag. 357.

Mlle. Vascher, fille ainée, âgée de 22 ans, fit une chûte des plus dangereuses, dans le temps critique de ses regles; elle s'effraya beaucoup, & la suppression en fut la suite. Quelques jours après la fievre survint, & fut suivie des coliques hystériques. On saigna au bras & au pied infructueusement; on donna des lavements tiedes adoucissants; on recourut aux narcotiques: & tout fut employé sans succès. La malade souffrit patiemment tout le temps du période; mais à son retour les douleurs augmenterent si fort, qu'on demanda d'autres remedes. Les fomentations froides furent employées avec un prompt soulagement. Les regles parurent, & on discontinua. Les douleurs se réveillerent pour lors avec d'autant plus de force, que l'on fut contraint de revenir au même remede, qui opéra le même effet. On continua tout le temps du période, & on vit avec surprise que l'écoulement menstruel ne discontinua jamais sous la fomentation froide; ce qui termina la maladie.

Une fille du peuple nommée Seignorette, hystérique depuis plusieurs années, fut attaquée à son tour de violentes coliques, avec une suffocation de même espece, qui la fatiguoit si cruellement, qu'on la crut sans ressource. Les saignées au bras & au pied avoient été réitérées plusieurs fois, lorsque je fus mandé pour la secourir. Les fomentations froides opérerent ici avec un si prompt succès, que la suffocation disparut à l'instant, les coliques calmerent ; & l'évacuation menstruelle fut si abondante, qu'elle emporta le paroxisme : le bain froid acheva la cure. (*a*)

(*a*) Certains excès d'un travail trop assidu ont souvent donné lieu à des rechûtes : mais cette pauvre fille, qui est obligée de gagner sa vie aux dépens de sa santé, a-t-elle du moins la satisfaction de remédier aux paroxismes auxquels elle est sujette, par le secours de la fomentation froide ; de façon qu'elle a recours à ce remede toutes les fois qu'elle éprouve le moindre dérangement dans ses évacuations périodiques ; ce qui ne manque jamais de produire de salutaires effets.

Je me borne à ces deux obſervations, qui me paroiſſent ſuffiſantes pour aſſurer l'efficacité des remedes que j'emploie, & enſemble la cauſe que j'aſſigne. Le racorniſſement des fibres qui compoſent le tiſſu des vaiſſeaux de la matrice, & l'extrême raréfaction des liquides qui y circulent, paroiſſent évidemment procurer ce ſymptome hyſtérique, auquel on oppoſe très-ſouvent des remedes chauds, tandis que l'on trouve un véritable ſpécifique dans la ſimple boiſſon d'eau froide, quand il n'eſt pas porté à un ſi haut degré que ceux que je viens de rapporter.

---

## *SUFFOCATION HYSTÉRIQUE.*

LES obſtacles que le ſang menſtruel trouve dans ſon paſſage par les tuyaux de la matrice, devenant toujours plus invincibles, il faudra de toute néceſſité que ce fluide reflue ſur les autres parties du corps, après avoir agacé les nerfs de la ma-

trice, & y avoir procuré des spasmes plus ou moins considérables, suivant le degré de la cause qui agit. La poitrine se présentera la premiere, & elle supportera d'autant plus les premiers efforts du sang menstruel supprimé, que ses vaisseaux sanguins & ses nerfs sympathisent avec ceux de la matrice par l'anastomose qui les unit: & ce sera par cette voie que les poumons seront bientôt surchargés par la pléthôre; & ne pouvant alors aisément se dilater pour recevoir la quantité d'air nécessaire à la respiration, ils seront agités par cette secousse précipitée qui forme elle-même cette espece de suffocation que nous appellons hystérique, pour la distinguer de toute autre où le vice de la matrice ne sauroit avoir lieu.

La théorie de ce symptome nous annonce déjà la qualité du spécifique qui peut seul être employé avec succès; je veux dire, tous les remedes qui pourront relâcher promptement les spasmes, & condenser en même temps la raréfaction des li-

queurs, qui forme elle seule la pléthôre. L'obſervation pratique éclaircira les idées curatives.

Madame ***, Religieuſe Urſuline, âgée de 22 ans, étoit ſujette depuis trois ans à des attaques de ſuffocation hyſtérique, qui revenoient très-réguliérement au temps critique de ſes regles. Les ſaignées avoient été prodiguées à un point, qu'il eût été bien difficile de s'en rappeller le nombre. (*a*) Les potions antihyſtériques, les pilules purgatives,

---

(*a*) Quoique le nombre de ſaignées que ſupporta cette Religieuſe ſoit des plus conſidérables, il n'approche pourtant pas de celui que M. Brillonet, Chirurgien-Major de l'Hôpital de Chantilli, fit à une fille tourmentée de vapeurs hyſtériques depuis 19 ans, puiſque l'on compte mille & vingt ſaignées, ſavoir 80 du pied, & 940 du bras. Voyez le Journal de Méd. mois de Mai, an. 1757, p. 292. Mlle. d'Andelot, qui m'a appellé auprès d'elle en Franche-Comté, m'a déclaré avoir eſſuyé un pareil nombre de ſaignées dans les différens paroxiſmes de ſuffocation hyſtérique auxquels elle a été ſujette.

apéritives & emménagogues n'avoient pas été plus épargnées ; ce qui avoit porté la cause du mal à son plus haut degré. La tisane de poulet & les lavements froids furent les premiers remedes que je mis en usage, en attendant le premier paroxisme : dès qu'il fut arrivé, j'ordonnai le pédiluve froid, qui le calma en un instant. Les regles auparavant supprimées coulerent un peu le lendemain, & emporterent le paroxisme. La malade prit ensuite les bains domestiques tiedes pendant un mois, & elle fut mise à la diete blanche. Par ce double secours le période suivant ne fut pas si orageux. Elle continua les mêmes remedes pendant quatre mois consécutifs : auquel temps, le relâchement des nerfs de la matrice succéda à leur racornissement, les regles coulerent, & la malade fut entiérement rétablie.

Mademoiselle ***, sœur cadette de la Religieuse dont je viens de faire mention, âgée de 15 ans, d'un tempérament sanguin & fort mélancholique,

lique, fut saisie quelque temps après d'une fievre continue & inflammatoire. Les fatigues qu'elle avoit essuyées dans le temps de la maladie de sa sœur, les effrois & les alarmes que lui avoient causé les retours imprévus de ces sortes de suffocations, avoient occasioné chez elle ce désordre. Les saignées réitérées, les lavements, les fomentations & les émulsions rafraîchissantes emporterent la fievre & ses symptomes. La cure de cette maladie fut enfin terminée par un purgatif des plus doux. Ce minoratif resta cependant dans les entrailles sans produire aucune évacuation; le ventre fut tendu, il devint douloureux : les potions huileuses, les fomentations & les lavements furent inutiles. Le temps périodique arriva; des coliques des plus affreuses l'annoncerent, & la suffocation fut bientôt de la partie. Le pédiluve froid suspendit ce symptome pour quelques instants; il fallut par conséquent recourir au bain domestique, dans lequel elle fut obligée de rester pour la premiere fois vingt-deux heures de suite, pour calmer cet

orage. Elle continua l'usage de ce remede pendant tout l'intervalle du période, & elle resta constamment dans l'eau six heures par jour, à l'exemple de sa sœur. Le second période ne fut pas à beaucoup près si orageux ; & le troisieme enfin amena avec lui les trophées de la victoire.

On rencontre tous les jours des filles & des femmes vaporeuses, sujettes à ces sortes de suffocations, qui ne connoissent d'autres remedes que la saignée : aussi datent-elles la naissance de leur maladie depuis plusieurs années, & le nombre des saignées par celui des suffocations, qu'elles ont quelquefois tous les jours. En diminuant ainsi le volume du sang, on remédie, il est vrai, à la pléthôre, & au danger imminent dont il semble qu'elles sont menacées : mais remédie-t-on au vice des solides ? Le volume des humeurs étant diminué, le calibre des vaisseaux se rétrecit, les oscillations en deviennent plus fortes & plus fréquentes, & le racornissement des fibres en est la suite.

Auſſi voyons-nous ces pauvres infortunées traîner une vie languiſſante juſqu'au trépas, qu'elles ceſſent enfin de gémir, & de murmurer contre la Médecine. Si elle a rougi long-temps de ſon inſuffiſance, elle triomphe aujourd'hui, en préſentant des armes aſſurées à toutes celles qui implorent ſon ſecours.

## *HÉMOPTYSIE HYSTÉRIQUE.*

LA même cauſe qui agit dans la ſuffocation hyſtérique, procurera auſſi l'hémoptyſie, ſi les vaiſſeaux ſanguins du poumon, trop foibles pour réſiſter à l'impétuoſité du ſang menſtruel qui y aborde, cedent aux efforts réitérés que fait le ſang ſur leurs parois. Les vaiſſeaux ainſi diſtendus s'engorgeront alors; & après avoir ſouffert différentes extenſions par pluſieurs ſecouſſes réitérées, il s'y formera des ouvertures & des crevaſſes plus ou moins grandes, par leſquelles le ſang s'échappera avec d'au-

tant plus d'abondance, qu'il y sera poussé avec plus ou moins de vigueur par la contraction spasmodique des vaisseaux & des nerfs de la matrice: ce qui procurera des hémoptysies d'autant plus difficiles à guérir, qu'elles deviendront périodiques, mais jamais incurables, quand on en connoîtra le principe & la source.

Mlle. Mauche, âgée de 26 ans, mélancholique & hypocondriaque, souffroit depuis long-temps des coliques hystériques, que l'on avoit toujours attribuées aux douleurs des hémorroïdes, auxquelles elle étoit sujette depuis plusieurs années. Le mal augmenta par la suppression de ses regles. Il survint une hémoptysie des plus considérables, accompagnée d'évanouissements hystériques, & de mouvements convulsifs, qui réveillerent enfin l'indolence des personnes qui entouroient cette Demoiselle.

Je fus appellé pour y remédier. La cause de la maladie étant d'autant plus profonde qu'elle étoit invétérée, il fallut recourir aux plus puissants re-

medes. La ſaignée au pied fut le premier que je mis en uſage. La malade la ſupporta ſans murmurer : mais naturellement indocile, elle rejetta tout autre ſecours. Le retour périodique des regles arriva ; l'hémoptyſie revint à ſon tour, mais avec plus de force ; les convulſions furent de la partie ; & la malade perdit tout ſentiment. La roideur de la mâchoire s'oppoſa au paſſage de tout liquide ; il ne fut plus poſſible de prendre des aliments : le ſang s'alluma toujours plus, les nerfs ſe roidirent davantage ; & la cauſe de la maladie fut bientôt à ſon dernier degré.

Une pareille ſituation me rendoit maître de cette entêtée : (*a*) mais le mal étoit plus difficile à vaincre, qu'il ne l'eût été dans le commencement. La malade fut ainſi plongée dans l'eau

(*a*) La déſobéiſſance, l'opiniâtreté, l'entêtement, & quelquefois même le dérangement de l'eſprit, peuvent être mis au nombre des ſymptomes de l'affection hyſtérique ; puiſque la roideur générale des fibres du corps ſuppoſe en même temps celle des fibres du cerveau.

tiede, où elle resta dix-huit heures : ce qui termina le paroxisme. Plus docile pour lors, elle consentit à tout ce qu'on exigeroit d'elle ; elle reprit les bains, & s'y assujettit d'elle-même six heures par jour. Le troisieme période fut néanmoins très-derangé, les regles ne coulerent presque pas ; mais le quatrieme & le cinquieme période emporterent la maladie.

Une Religieuse Hospitaliere, âgée de 21 ans, fut attaquée de même d'une légere hémoptysie, qui revint plusieurs fois périodiquement. Le ventre étoit tendu, élevé & douloureux, & les regles ne couloient que très-peu : ce qui caractérisoit encore l'affection hystérique. Une saignée au pied fut sans effet ; mais les lavements froids, la tisane de poulet, & les bains domestiques, emporterent dans peu un vice naissant, qui n'auroit pas manqué de germer & de croître.

Si la cause qui produit le reflux des regles a toujours fait l'embarras des Médecins, la maniere de les rappeller dans leur voie naturelle ne fait pas

moins aujourd'hui leur peine & leur étude. Toujours occupés du dérangement qu'elles procurent, & des routes étrangeres qu'elles ont coutume de se frayer, il semble qu'on se soit fait une loi de les suivre dans leurs écarts, & de les attaquer là où la nature les a déterminées. C'est ainsi que l'on attribue très-souvent une hémoptysie au vice local du poumon, une ophtalmie à une simple inflammation des membranes de l'œil, ou à l'effet de quelque humeur étrangere, qui aura déposé sur cette partie sa salure & son acrimonie ; un vomissement de sang au relâchement des veines de l'estomac, ou à l'ouverture de quelqu'autre vaisseau sanguin de ce viscere : & ainsi des autres parties du corps par où elles se sont montrées plus d'une fois. (*a*) Ces bizarres effets en imposent si souvent aux Médecins, par les maladies particulieres dont ils

(*a*) Dans le Journal de Méd. du mois de Janv. 1759, on trouve une observation au sujet d'une évacuation périodique des regles qui se faisoit par les mammelles & le visage.

prennent la forme & les symptomes, qu'il est bien difficile de ne pas s'y méprendre, si on n'est au préalable assuré du tempérament des malades, & des signes qui ont précédé la maladie que l'on a à guérir. Que de fautes, que d'écarts dans la pratique! Qui de nous n'en fut jamais coupable? On sera donc sur ses gardes à l'avenir, & on évitera sans peine les pieges que nous tend continuellement la nature, toujours industrieuse & toujours bizarre dans ses égaremens, si dans les perquisitions des signes qui caractérisent les maladies des femmes, on ne rejette pas avec tant de mépris la cause hystérique. Qu'on rassemble scrupuleusement toutes les maladies auxquelles le sexe est exposé, & on verra que celle-ci est devenue aujourd'hui bien commune. Un praticien précoce, que Rome a vu en même temps naître & mourir, nous enseigne & nous prévient que dans les maladies des enfants, il faut toujours soupçonner les vers : *pueris suspicandum de vermibus* : il veut aussi que dans

celles des adultes, nous ne perdions jamais de vue le virus vérolique : *generaliter in virorum pertinacibus morbis de lue venerea.* Nous sommes en droit d'ajouter ici avec lui, que chez les femmes, il faut toujours soupçonner la cause hystérique : *fœminis verò de affectione hysterica.* (*a*) Quel avantage pour la Médecine, & encore plus pour les malades ! Un pareil soupçon en sauvera plus d'une du trépas ; & telle qui auroit été déclarée hectique, apoplectique, épileptique, ou paralytique, ne se trouvera peut-être qu'hystérique. Les remedes humectants, que l'on emploie pour combattre celle-ci, ne sauroient être nuisibles aux autres, au cas qu'elles fussent réellement caractérisées ou compliquées ; au lieu que les autres remedes seroient ici nuisibles & mortels. Je ne doute nullement que les Médecins ne les sachent distinguer mieux que moi : ce n'est donc pas à eux que je m'adresse, mais à tous ceux qui seront bien aises de profiter de ce conseil.

(*a*) Baglivi Prax. Med. lib. 1, p. 59.

## ÉPILEPSIE HYSTÉRIQUE.

PUISQUE le reflux des regles peut produire des engorgements dans les parties supérieures au bassin ; le cerveau sera par conséquent exposé à son tour à être plus ou moins surchargé, suivant le degré de pléthôre qui aura été fourni par le degré de compression, qui se forme pour lors dans les vaisseaux hypogastriques, parmi lesquels nous comprenons ceux de la matrice & du vagin.

La cause de cette compression est la même que celle qui procure les autres symptomes hystériques ; je veux dire, la tension spasmodique des nerfs, leur sensibilité outrée, & leur racornissement : ce qui présente des obstacles invincibles au passage du flux menstruel, & en procure le reflux sur les différentes parties du corps ; d'où dépendent tant de symptomes.

Dans le cas dont il s'agit, l'épilepsie deviendra périodique ; c'est-à-dire, que toutes les fois que le sang

menſtruel ſe préſentera à l'ouverture des vaiſſeaux utérins, qu'il ne pourra pénétrer à cauſe du rétreciſſement de leurs parois, il ſera forcé pour lors de rétrograder : ce qui aura lieu d'autant plus facilement, que ces mêmes vaiſſeaux, irrités & doués d'une élaſticité outrée, ſe contracteront avec plus de vigueur, agiront ſur le ſang menſtruel, & l'obligeront ainſi de refluer ſur le cerveau. Une fois dépoſé & arrêté dans les différents ſinus, comme dans la ſubſtance de ce viſcere, il y formera des compreſſions plus ou moins fortes, & plus ou moins irrégulieres, qui agiront ſur la circulation des eſprits animaux, & procureront par-là des mouvements convulſifs, des convulſions générales ou particulieres, l'épilepſie même, & toutes les autres maladies qui dépendent des différents engorgements du cerveau.

Le paroxiſme épileptique n'aura donc lieu que dans le temps périodique des regles : & c'eſt ce qui le diſtinguera de la véritable épilepſie, qui reconnoît une cauſe particuliere au

cerveau. Auſſi le voit-on ſe préſenter le plus ſouvent dans le temps même de l'écoulement menſtruel, & arriver au moment qu'il vient de ſe ſuſpendre, tout comme nous le voyons ceſſer au moment qu'il paroît & qu'il revient. Sur ce principe, que l'expérience établit & rend inconteſtable, toutes les femmes & filles épileptiques feront-elles incurables? & le remede n'eſt-il pas aſſuré? puiſqu'en appaiſant les ſpaſmes des entrailles, comme celui de tous les vaiſſeaux hypogaſtriques, nous ſommes ſûrs d'y rétablir la circulation des liqueurs, & de provoquer ainſi l'évacuation menſtruelle.

Ce ne fut jamais un paradoxe, puiſque la vérité du fait eſt établie ſur l'expérience qu'en ont déjà fait pluſieurs perſonnes, que l'on a vues dans le cas dont il s'agit; & entr'autres la Demoiſelle qui a fait le ſujet de la premiere obſervation, & Louiſe Bourbone, dont il ſera fait mention ci-après, qui ont été attaquées l'une & l'autre des véritables ſymptomes épi-

leptiques, qui les firent caractériser telles l'une & l'autre ; & qui le seroient enfin devenues, si méconnoissant la véritable cause qui procuroit chez elles les symptomes épileptiques, on les eût combattus avec des remedes contraires : ou bien on les eût peut-être délaissées & abandonnées à leur malheureux sort ; & alors l'épilepsie, que j'appelle ici symptomatique ou secondaire, seroit devenue dans la suite essentielle, pour ne pas dire incurable ; par la raison que le cerveau, si souvent surchargé, auroit souffert de grandes compressions ; ce qui auroit infailliblement produit certains engorgemens, & des dilatations dans les tuniques des vaisseaux artériels & veineux de ce viscere, d'où se forme l'épilepsie.

Mlle. * M * est de ce nombre : la preuve en est sensible, puisque les symptomes épileptiques, qu'elle éprouve si fréquemment, ne manquent jamais de reparoître au temps prescrit, & accompagnent toujours l'écoulement menstruel, qui ne se fait qu'avec beaucoup

de peine & avec douleur : ce qui caractérise parfaitement le spasme des vaisseaux de la matrice, & ensemble la sécheresse & le rétrecissement de leurs parois : sécheresse d'autant plus sensible & profonde, qu'elle est invétérée ; & par surcroît, elle a été de tout temps entretenue par un grand nombre de remedes antispasmodiques & antiépileptiques, dont cette Demoiselle faisoit usage, par le conseil d'un oncle, habile Pharmacien, mais pas assez habile praticien pour juger de la valeur de ces remedes.

Combien pourrois-je citer d'exemples de cette espece d'incurabilité ! chaque ville en est malheureusement pourvue : mais encore voyons-nous d'un œil indifférent l'Empirique s'approprier le droit de travailler lui seul sur une maladie que nous appellons incurable, parce qu'elle nous paroît trop rebelle. Si la difficulté de guérir eût étonné nos premiers Maîtres, où en seroit aujourd'hui l'Art, & quelles seroient ses conjectures, ses méprises, & ses incertitudes ? De cet essaim

de difficultés qui se présentent dans la cure de plusieurs maladies, on a déjà conclu qu'un homme destiné à cette importante fonction doit mesurer son application sur les obstacles. Ils sont grands ces obstacles, j'en conviens ; mais sont-ils insurmontables ? Et combien de Médecins ont joui, & jouissent encore tous les jours de l'honneur de la difficulté vaincue ? Cette difficulté consiste à développer la cause cachée des maladies. Dans celle dont il est ici question, elle paroît au grand jour : l'*uterus* la fournit, & le vice du genre nerveux la procure. Celui-ci nous paroît trop tendu ; il faut le relâcher : l'autre est obstrué par le rétrecissement du calibre de ses vaisseaux ; il faut par conséquent les assouplir, & délayer les liqueurs auxquelles il doit fournir le passage, si on veut éviter le reflux. Par ce double accord, qui s'opérera par les mêmes remedes, on détruira sûrement la cause d'un mal toujours plus redoutable ; puisque les deux malades déjà citées,

& beaucoup d'autres, ont guéri sans le moindre retour. (*a*)

---

# DÉLIRE MANIAQUE
## *HYSTÉRIQUE.*

CE ne sera point à l'inflammation du cerveau & de ses membranes que nous attribuerons la cause de ce délire. La fievre, qui est inséparable de toute stase inflammatoire, ne paroît jamais ici ; ce qui fait le caractere essentiel du délire maniaque & hypocondriaque : mais l'engorgement des vaisseaux sanguins, produit par le rétrecissement de leurs parois, sera le seul vice que nous ayions à détruire. En effet, le racornissement des vais-

(*a*) Pour achever de convaincre nos adversaires sur un point aussi intéressant, nous nous voyons forcés de rappeller ici deux cures en ce genre qui ont été opérées à Lyon sous leurs yeux.

seaux

ſeaux utérins ne permettant point le paſſage au flux menſtruel, il faudra de toute néceſſité que le ſuperflu du ſang reflue dans une des cavités ſupérieures, ainſi qu'il a été déjà une fois expoſé : c'eſt-à-dire, que la poitrine & le cerveau en ſeront tour-à-tour ſurchargés ; & ce ſera du degré de pléthôre & d'engorgement que dépendront les différents ſymptomes de la paſſion hyſtérique, qui en impoſent aux Médecins par les différents caracteres des maladies qu'ils ont coutume d'emprunter. On ceſſera d'en être ſurpris, & on ſe familiariſera, pour ainſi dire, avec eux, quand on conviendra avec moi que l'érétiſme des nerfs produit ſeul tant de déſordres.

Une fois convaincu de cette vérité, on concevra ſans peine que des fibres trop tendues, parce qu'elles ſont érétiſées, ſeront plus ſuſceptibles d'ébranlement que celles qui jouiſſent d'une véritable élaſticité, qui leur permet d'obéir aux différents efforts de la circulation ; & que le moindre engorgement d'un ſang épais & acrimonieux

sera sur ces fibres de rudes efforts, non seulement capables de déranger les fonctions du cerveau, mais encore celles de toutes les parties qui en dépendent. Quelle confusion dans la machine ! les solides seront bientôt le jouet des liquides : ceux-ci émus & irrités par des secousses toujours plus fortes, s'embraseront par leur frottement, & consumeront ainsi la machine, après l'avoir invitée elle-même à sa destruction. Tel a été l'état de la Demoiselle qui sera le sujet de l'observation suivante.

Mlle. ***, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament sanguin & fort mélancholique, fut tout-à-coup affectée, à l'approche de ses regles, d'un assoupissement léthargique. Elle fut saignée en conséquence, & ce symptome s'évanouit. Au période suivant l'assoupissement reparut avec beaucoup plus de force : on saigna pour la seconde fois ; on y revint une troisieme : & on livra ensuite la malade aux efforts de la nature pendant plusieurs mois consécutifs. Le mal augmenta toujours

plus ; & à cet assoupissement périodique succéda enfin le délire hystérique, qui augmenta à son tour à tous les périodes, jusqu'au point que cette Demoiselle délaissée & abandonnée de son Médecin, devint tout-à-fait maniaque, *cum furore & audacia*, refusant toute boisson & toute sorte d'aliments : ce qui la fit déclarer incurable & sans espoir.

On attendoit depuis dix-sept jours que la mort terminât une vie si misérable ; mais la constance du mal annonçoit toujours plus sa durée : ce qui me fit appeller. Une pareille situation exigeoit des remedes aussi prompts qu'efficaces. Le bain me parut indiqué ; la malade y fut plongée en ma présence : son indocilité exigea des efforts, mais bientôt on la vit se soumettre à l'action du remede. Sa voix enrouée par les cris s'éclaircit tout-à-fait dans l'espace de douze heures qu'elle resta dans l'eau, & devint naturelle. On lui présenta pour lors à boire & à manger ; ce qu'elle ne refusa que par coutume : on la pressa,

elle obéit. Des progrès aussi satisfaisants amenerent le calme, & ranimerent l'espoir d'une famille désolée, qui confia la malade à mes soins. Huit heures de bain par jour, l'application constante d'un linge trempé dans l'eau froide, & renouvellée à chaque instant, emporterent le délire dans l'espace de deux mois. Les regles parurent alors, & notre Demoiselle fut entiérement rétablie.

Je ne cacherai point la rechûte où elle tomba, sans pouvoir mettre au jour ce qui y donna lieu : mais aussi aurai-je la douce consolation de publier son entier rétablissement par l'effet des mêmes remedes. (*a*)

N'est-il pas démontré que si cette

(*a*) On lit dans le Journal Encyclopédique du mois de Janv. 1762, p. 77, l'histoire d'une fille, citée par M. Planque, dans sa Bibliotheque de Méd., qui étant devenue folle & sourde, s'échappa dans un bois, où elle resta 5 jours sans aucune nourriture, & y essuya pendant deux jours & deux nuits consécutives une pluie continuelle, qui la guérit.

Demoiſelle eût été ſecourue au premier ſymptome du mal, on eût ſans contredit prévenu ſes effets. Le premier engorgement, qui fut produit par le premier reflux des mois, n'auroit pu réſiſter à une ou deux ſaignées, ſoutenues par un remede humectant. Son ſang appaiſé, & moins raréfié, auroit moins agacé les fibres de la matrice, & le reflux ſur celles du cerveau n'auroit jamais procuré tant de déſordres; puiſque le période ſuivant auroit ſans doute emporté la cauſe du mal, en éteignant la premiere étincelle, qui produiſit dans la ſuite l'embraſement général du cerveau. C'eſt pourquoi il fallut recourir aux plus puiſſants remedes; & pour peu que l'on eût héſité, par la fatale crainte d'un événement douteux, la malade auroit infailliblement ſuccombé.

J'ai pardevers moi quelques obſervations de cette eſpece, que je ſuis obligé de tenir ſecrettes par condeſcendance pour les perſonnes qui en font le ſujet : mais du moins me ſera-t-il permis de rapporter celles qui m'ont

été adressées à titre de reconnoissance par mes Confreres. M. Debaux, Médecin à Marseille, distingué dans cette ville par son expérience sur l'inoculation, me rapporta en son temps les observations suivantes en ces termes.

»Zélé partisan de votre systême, »mon cher Confrere, je viens d'en »faire une épreuve des plus satisfai-»santes pour vous & pour moi. Le »18 Novembre 1760 je fus demandé »pour visiter le Capitaine d'un vais-»seau Hollandois. Il étoit âgé d'en-»viron 45 ans, d'une taille au dessus »de la moyenne, fort, vigoureux & »musculeux. Il étoit venu par terre »de Hollande pour prendre le com-»mandement d'un vaisseau qu'on char-»geoit à Marseille. En traversant les »provinces de France, dès qu'il eut »touché celles où croît le vin, il s'en »gorgea tous les jours jusqu'à l'ivres-»se pendant le reste de sa route, & »en usa de même à Marseille envi-»ron trois semaines : il ne but pas »avec plus de modération les liqueurs

» fortes & ſpiritueuſes de ce pays, » qui produiſirent enfin la maladie » que je vais décrire.

» Il fut attaqué le 14 Novembre » d'une fievre très-violente, au rap- » port du Chirurgien qui fut appellé » le même jour, accompagnée d'une » grande douleur à la tête, d'une cha- » leur brûlante, & d'une ſoif inex- » tinguible. Les pulſations artérielles » étoient très-fortes, ſur-tout aux ar- » teres temporales; le pouls étoit dur » & tendu comme une corde. On ſen- » toit de fréquents ſoubreſauts aux ten- » dons, qui paſſerent bientôt à des » ſpaſmes & des convulſions générales » dans toutes les parties muſculeuſes, » membraneuſes & tendineuſes. Il ſur- » vint un hoquet qui fatigua le mala- » de pendant pluſieurs jours, de fré- » quentes nauſées, & un vomiſſement » jaunâtre & bilieux. Le ventre étoit » extrêmement ſerré. Le malade ren- » doit fréquemment de l'urine, mais » en petite quantité; elle étoit ſans » couleur, ſans odeur, & ſans ſédi- » ment. Cet état dura quatre jours,

» pendant lesquels le Chirurgien sai-
» gna le malade deux fois au bras,
» & une fois au pied, lui injecta plu-
» sieurs lavements anodins & laxatifs,
» l'abreuva d'une tisane rafraîchissante,
» & le purgea une fois avec une mé-
» decine ordinaire, aiguisée de quel-
» ques grains de tartre stibié.

» Le 18 ayant été appellé, je trou-
» vai le malade sans fievre, mais tra-
» vaillé de convulsions si violentes, &
» d'un délire si phrénétique, qu'à peine
» quatre de ses matelots, gens extrê-
» mement vigoureux, pouvoient-ils le
» retenir dans son lit. Il parloit d'un
» ton fort haut, & poussoit par fois
» des cris, qui ressembloient plutôt à
» des hurlements : son pouls étoit fort
» dur & fort tendu; sa peau brûlante,
» seche, & comme écailleuse. D'une
» heure à l'autre les convusions étoient
» telles, qu'une force humaine n'auroit
» pu fléchir un de ses membres. Il
» refusoit toute sorte de nourriture de-
» puis trois jours, mais il se livroit
» facilement à la boisson. Cependant,
» malgré son délire, il répondoit tou-

» jours à la plupart des questions que » je lui faisois sur son mal à chacune » de mes visites, & se plaignoit conf- » tamment d'une douleur aiguë au mi- » lieu de la tête.

» J'ordonnai qu'on lui fît une qua- » trieme saignée à la jugulaire ; je lui » fis injecter pendant quatre jours huit » lavements d'eau froide chaque jour, » & dans les intervalles des lavements, » je lui fis appliquer sur la tête bien » rasée une vessie de bœuf à demi » pleine d'eau froide, qu'on renouvel- » loit tous les quarts-d'heures, parce » qu'elle se réchauffoit bientôt. Je le » fis gorger d'une tisane de poulet » acidulée avec le sel de nitre, & lui » fis prendre de douze en douze heu- » res une émulsion cuite, nitrée & » anodine. L'application de la vessie » calma par intervalles la douleur de » la tête ; & les lavements froids » relâcherent un peu les fibres. Ces » deux remedes ayant produit quelque » modération dans le mal, mais ne » paroissant pas suffisants pour ache- » ver de le détruire, au moins aussi

» promptement que l'état du malade
» l'exigeoit, je me déterminai à le
» jeter dans un bain froid, malgré la
» résistance des assistants, & le froid
» vif que nous faisoit sentir le nord-
» est, qui régnoit alors parmi nous
» depuis quinze jours.

» Le malade fut mis dans le bain
» le 22 à six heures du soir, & y fut
» retenu de force pendant une heure
» & demie, ayant toujours, pendant
» cet intervalle, la tête coëffée de sa
» vessie à demi pleine d'eau froide,
» renouvellée tous les quarts-d'heures.
» A sept heures & demie il sortit du
» bain, dont il avoit dégourdi l'eau;
» on le sécha avec des linges froids,
» & on le remit dans son lit, que je
» ne voulus pas laisser chauffer. Il y
» grelotta pendant une demi-heure,
» après laquelle il se réchauffa peu à
» peu, & s'endormit; ce qu'il n'avoit
» pas fait un seul instant depuis plus
» de huit jours. Son sommeil fut doux
» & tranquille, & sa durée de treize
» heures, pendant lesquelles il sua pro-
» digieusement. A son premier réveil

» je lui fis prendre un bouillon à la » viande, sur lequel il s'endormit tout » de suite pendant dix heures, sua » plus copieusement que la premiere » fois, s'éveilla enfin libre de toute » douleur à la tête, parfaitement déli- » vré de son délire & de ses convul- » sions, & fut en état dix jours après » de s'embarquer, & de prendre le » commandement de son vaisseau. (*a*)

» Dans le mois de Décembre de la » même année, je fus appellé chez une » Dame âgée d'environ cinquante ans, » d'un tempérament chaud & mélan- » cholique, cruellement fatiguée du clou » hystérique depuis plusieurs jours, qui » fut guérie comme miraculeusement » par l'application sur la tête de la ves- » sie à demi remplie d'eau froide, & » par l'injection de quelques lavements » froids. Voilà, mon cher Confrere, » des expériences de votre goût. Je » vous ferai part, toujours avec un

(*a*) On trouve dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, an. 1713, un exemple d'une pareille cure, opérée par le bain froid.

»nouveau plaisir, de celles que ma »pratique me fournira en ce gen»re. « (*a*)

---

## *ODONTALGIE HYSTÉRIQUE.*

SI tous les nerfs en général souffrent, dans ces maladies, un certain degré de racornissement, pourquoi la cinquieme paire, qui se distribue à la mâchoire, ne seroit-elle pas susceptible des mêmes impressions? Les dents seront d'autant plus sensibles à l'effet de cette cause, qu'elles sont toutes pourvues d'un filet nerveux, qui, une fois agacé & tiraillé, produira des spasmes, qui se communiqueront bientôt tout le long de la mâchoire, & occasioneront les plus cruelles douleurs. De plus, la circulation étant pour lors interceptée dans cette partie, attendu l'éréthisme des

(*a*) Ces deux observations ont été insérées depuis dans le Journ. de Médec. mois de Juin 1761, p. 504.

nerfs & des vaiſſeaux, les humeurs y croupiront ; & acquérant par-là un plus grand degré d'acrimonie, elles formeront de nouvelles irritations, non ſeulement ſur tous les nerfs de la mâchoire, mais encore ſur tous les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques qui en tapiſſent le tiſſu, d'où il s'enſuivra la carie des dents, quelquefois même celle des alvéoles, & le plus ſouvent encore la chûte des gencives, leur noirceur, les eſcarres ſcorbutiques, & l'entiere corruption de la bouche.

Pour remédier à de pareils ravages, on tente toujours inutilement d'attaquer les parties affectées. La Chirurgie, toute puiſſante qu'elle eſt dans ſes opérations, ne ſauroit remédier au vice caché qui fournit le déſordre. La texture du ſang & des humeurs, & cet état des ſolides, furent toujours inacceſſibles aux efforts de la main. Il faut attaquer l'un & l'autre par des remedes qui puiſſent en changer le tiſſu, en corrigeant leurs vices. Dans le cas dont il s'agit,

l'acrimonie des humeurs & la séche-resse des solides doivent sans contre-dit remplir nos vues ; mais le dérangement que ces deux causes produisent dans la circulation, doit seul *occuper le Médecin à la vue de ce symptome.*

Et en effet, ce sera toujours de la compression irréguliere qui se forme dans les visceres du bas-ventre, attendu la diminution du calibre de leurs tuyaux, & des irritations fréquentes que les différents sucs qui s'y séparent y produisent, que dépendront toujours les différents spasmes qui attaquent les parties de la tête. Le sang comprimé & gêné dans sa circulation refluera pour lors dans les parties supérieures : celles-ci peu flexibles, comme les autres parties du corps, en seront aisément surchargées ; d'où s'ensuivront les stases sanguins & lymphatiques dans les vaisseaux intérieurs & extérieurs du cerveau ; ce qui procurera des douleurs fixes, & vagues en même temps, sur toutes les parties nerveuses & membraneuses qui

tapissent le crâne intérieurement & extérieurement C'est-à-dire, que si l'engorgement se fait sur la cinquieme paire des nerfs, & sur les parties où ses ramifications aboutissent, on souffrira des douleurs aux dents, qui seront plus ou moins fortes, suivant le degré de la cause qui agit; lesquelles douleurs en imposeront au Chirurgien le plus expérimenté dans son Art, mais qui ignorera parfaitement le vice que j'assigne.

Si au contraire les membranes du cerveau se trouvent affectées, le clou hystérique se montrera avec la même fureur; les nerfs optiques agacés ou engorgés produiront des douleurs dans l'orbite des plus aiguës, & occasioneront ensuite des ophtalmies très-rebelles; & ainsi des autres parties du cerveau, qui produiront chacune à leur tour leurs symptomes, à proportion du degré d'irritation & d'engorgement qu'elles auront reçu des parties éloignées.

Mais ce qui nous étonnera le plus, ce sera sans doute la métastase de

ces humeurs, qui agissant sur des vaisseaux extrêmement tendus, & doués d'une élasticité peu commune, seront fouettées & expulsées au gré de ces vaisseaux, & changeront ainsi de lieu, sans jamais changer de caractere: (*a*) ce qui produira toujours les ravages les plus affreux. Aussi voyons-nous ces pauvres victimes tyrannisées par les vicissitudes de leurs maux, & les Médecins étonnés à la vue de tant de symptomes, tantôt associés, paroissant être le produit d'une même cause, & tantôt si opposés en apparence, qu'ils forment entre eux tous l'assemblage le plus bizarre par la variété de leurs couleurs, & la difformité de leurs traits.

Pour mieux caractériser le portrait que j'en fais, ajoutons aux désordres capricieux sous lesquels ils ont coutume de paroître, ceux que tant de re-

(*a*) On sait que c'est par le tissu cellulaire que se font toutes les métastases des différentes humeurs, & on en connoît le méchanisme.

medes opposés ne cessent de produire. Quel dérangement n'éprouvera pas pour lors la machine ! des nerfs irrités & agacés par les pointes piquantes de différents remedes aussi actifs que caustiques ; des esprits effarouchés par tant de parties volatiles, qui, pressées de toute part, & forcées, pour ainsi dire, de se mêler avec eux, produiront les ravages les plus affreux dans la circulation du sang & des esprits. Les fonctions du cerveau, celles du cœur & du poumon, & ensemble celles de tous les visceres du bas-ventre, suivront donc de près le premier dérangement ; & pour peu que l'on néglige d'y porter des secours, on verra crouler l'édifice sous les coups redoublés de ceux même que l'on choisit pour en être le soutien.

L'Odontalgie hystérique méritera donc toutes nos attentions, puisque, par l'exposé que nous venons de faire, on ne peut méconnoître la véritable cause qui la procure. Et si elle exige d'être distinguée de toute autre, c'est que par la méprise on commet tous

les jours bien des cruautés. On en jugera par ce récit.

La femme d'un Savetier, vaporeuse à l'excès, fut saisie à la fin d'une grossesse d'une douleur aux dents des plus cruelles ; elle fut saignée & resaignée en conséquence ; elle eut recours aux narcotiques les plus puissants, & aux remedes les plus vantés, que chacun s'empressoit de lui procurer ; & tout fut employé sans succès. Les douleurs qu'elle ressentoit à la mâchoire étoient si vives, qu'elles l'avoient déterminée à se faire arracher toutes les dents, si les approches de son accouchement n'eussent suspendu ce violent projet. Elle attendit donc patiemment l'heureux moment de sa couche, dans l'espoir de se débarrasser ensuite de ses douleurs. Le temps arriva enfin, & les vuidanges étant une fois établies, on se flattoit que le mal aux dents disparoîtroit pour toujours. On exigeoit même qu'elle ne souffrît plus du tout, parce que les lochies couloient en abondance ; de façon qu'il ne fut plus permis à cette pauvre fem-

me de ſe plaindre, puiſqu'il avoit été décidé par un oracle ridicule que le temps étoit arrivé où elle devoit être délivrée de tous maux.

Les douleurs perſiſterent néanmoins tout le temps de la couche. La malade ſe vit pour lors débarraſſée de ſon fardeau ; & ne craignant plus les ſuites d'une opération qui lui paroiſſoit ſi néceſſaire, elle exigea de ſon Chirurgien qu'il lui arrachât ſucceſſivement trois dents molaires de la mâchoire inférieure. Cette opération faite, les douleurs reparurent, & on ne connut pas d'autre ſpécifique qu'une ſeconde opération, par laquelle on en arracha deux autres. Les douleurs perſiſterent encore ; & ayant perdu alors tout eſpoir de guérir par le ſecours de l'inſtrument, on eut recours au Médecin.

Je connoiſſois déjà cette femme pour une vaporeuſe invétérée, ce qui me donna lieu de caractériſer ſon mal, ſans avoir entendu ſon récit. J'ordonnai ſur le champ qu'elle fût plongée dans un bain tiede, où elle reſta pluſieurs heures de ſuite ; on lui donna

plusieurs lavements, & on substitua à tous les différents élixirs dont elle se lavoit la bouche, le simple collyre avec l'eau fraîche & quelques gouttes de vinaigre. L'intervalle du bain fut rempli par des fomentations émollientes; ce qui ne manqua pas de calmer les douleurs.

Quelques jours après, la femme d'un Apothicaire de cette ville, Mlle. Martau, voisine de notre Savetiere, se trouva dans le même cas. L'exemple étoit frappant, & il ne s'agissoit plus que de le suivre : mais une perte de sang, qu'elle avoit depuis long-temps, l'empêchoit, disoit-elle, d'user du même remede. Elle hésita plusieurs jours avant de se soumettre, & elle usa par préférence de tous les remedes pharmaceutiques qu'elle avoit sous la main : mais inutilement voulut-elle se guérir elle-même, il fallut obéir, & recourir au bain tiede, dans lequel elle trouva un soulagement à ses douleurs, & le remede assuré pour ses pertes. (*a*)

(*a*) On rencontre souvent des douleurs d'oreille produites par cette même cause. On doit les attaquer par les mêmes remedes.

## *VOMISSEMENT HYSTÉRIQUE.*

LE ſpaſme de l'eſtomac, & particuliérement l'érétiſme des houppes nerveuſes qui forment la premiere des membranes de ce viſcere, que nous appellons veloutée, doivent être regardés comme une même cauſe qui procure le vomiſſement hyſtérique ; puiſque ce n'eſt qu'en corrigeant ce vice, que nous pouvons guérir le vomiſſement dont il s'agit.

La ſenſibilité des nerfs ne provient, ſelon les Phyſiologiſtes, que de leur tenſion plus ou moins grande, qui forme en eux ce degré d'élaſticité qui s'oppoſe à leur relâchement. Dans le cas dont il s'agit ici, cette ſenſibilité paroît outrée, puiſque la membrane veloutée de l'eſtomac ſe révolte au moindre choc que fait ſur elle l'aliment le plus doux, & même la boiſſon la plus ſimple : d'où néceſſairement il faut conclure que l'érétiſme des nerfs procure cet effet.

Quant aux causes conjointes qui agissent de concert pour procurer le vomissement ; outre celles qui agissent sur les parties éloignées de ce viscere, nous reconnoissons aussi l'âcreté des sucs stomachiques & digestifs, qui, en agaçant toujours plus les parois de l'estomac, l'invitent aux mouvements convulsifs. On trouvera ces indications remplies dans les observations suivantes.

Dans le courant du mois de Février de l'année 1756, je fus appellé pour voir Susanne Gouiret, âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament robuste & sanguin, & qui dès l'âge de puberté n'avoit jamais été bien réglée. Elle étoit travaillée d'un vomissement hystérique si violent, qu'elle rejettoit tout liquide, avec des efforts si terribles qu'ils amenoient le sang avec eux. Le premier remede auquel on eut recours fut, selon la coutume ordinaire, une potion antihystérique, composée des eaux de mélisse & d'armoise, de quelques gouttes de teinture de castor, & de

celles de laudanum liquide de Sydenham. Cette boiſſon fut la ſeule, il eſt vrai, dont ſon eſtomac ne ſe révolta point. On en réitéra la doſe, dans l'attente de calmer le vomiſſement; mais on fut fort ſurpris de ce que dans peu la malade ajouta aux efforts du vomiſſement la difficulté d'avaler. Le ſpaſme de l'eſtomac s'empara de l'œſophage, & il ne fut plus poſſible d'avaler, ni même de préſenter une ſeule goutte d'eau, ſans qu'elle fût livrée à de pareils efforts.

L'érétiſme des fibres de l'eſtomac & de tout le canal inteſtinal me paroiſſant être la véritable cauſe de ces ſortes d'affections, j'ordonnai le bain, comme le ſeul ſpécifique : je voulus même exiger que la malade y fût plongée juſqu'à parfaite guériſon. Mais comme le préjugé n'eſt pas facile à détruire, à peine pus-je obtenir dix heures de bain par jour. L'eau du bain fut pour lors ſon unique remede. Celle qui pénétra par les pores cutanés ſervit à entretenir le ſang dans ſa fluidité naturelle, puiſque les uri-

nes coulerent. Ce fut au septieme jour que le relâchement succéda au spasme : un évanouissement subit nous l'annonça ; dans cet instant, cette fille avala pour la premiere fois ; sa boisson fut une tisane de riz, au défaut de celle de poulet, dont elle but considérablement, dans la vue de détremper les sucs stomachiques, & d'en corriger l'acrimonie. Ce fut par ce double secours qu'elle fut entiérement rétablie.

Que l'on compare ici l'effet du bain avec celui des remedes antihystériques, & on verra clairement la vérité de ma these. Si l'on demande après cela pourquoi la malade rejettoit toute boisson, à l'exception de la potion antihystérique, il sera fort aisé de comprendre que le laudanum produisoit cet effet ; & on conviendra que la vertu de ce puissant narcotique n'empêcha pourtant pas que les parties volatiles du castor, sans oublier celles des différents cordiaux qui entrent dans la composition du laudanum liquide de Sydenham, ne

laiſſaſſent des empreintes cruelles ſur les fibres de l'eſtomac, puiſque le ſpaſme & la roideur générale des fibres de tout le canal inteſtinal en furent les ſuites.

Mlle. ***, âgée de vingt-cinq ans, d'un tempérament ſanguin & fort mélancholique, éprouve depuis ſix années entieres les rigueurs d'un vomiſſement hyſtérique par ſa déſobéiſſance, ou par une répugnance naturelle qu'elle a toujours eue pour les bains domeſtiques. L'écoulement périodique des mois n'a jamais eu chez elle la moindre interruption ; & ſi elle en a éprouvé quelquefois le dérangement, ç'a toujours été par trop d'abondance plutôt que par diminution. Le petit lait, qu'elle a pris par mon conſeil pendant une année entiere, ne procura aucun ſoulagement. Ce qui prouve que le racorniſſement des fibres de l'eſtomac & des entrailles eſt porté à un ſi haut degré, que l'humectant le plus puiſſant ne peut plus pénétrer dans le ſang par les voies ordinaires ; les ſo-

lides & les fluides se dessechent encore plus par le manque d'aliments, & le mal en acquiert tous les jours de nouvelles forces. Nous sommes donc en droit de pronostiquer pour la seconde fois à cette Demoiselle son incurabilité, si elle ne se soumet enfin à l'usage du bain domestique, qui, après avoir relâché le tissu de la peau, & en avoir ouvert les issues, jettera dans le sang l'humide dont il est dépourvu, relâchera les nerfs, & rétablira ainsi les fonctions dans le corps de cette Demoiselle.

On n'accusera point ici le dérangement du flux menstruel; & ne sera-t-on pas forcé de chercher la cause hystérique ailleurs que dans l'uterus? L'érétisme des nerfs ne sera donc plus affecté à ce viscere, puisqu'il paroît exempt de toute irritation, & du moindre dérangement.

## *CARDIALGIE HYSTÉRIQUE.*

LES douleurs que ressentent les femmes hystériques dans l'estomac & sur toute la région épigastrique, qui cessent le plus souvent par l'effet du plus petit remede, pour reparoître ensuite avec plus de vigueur, proviennent à leur tour de la tension des membranes de ce viscere; laquelle tension présente alors des obstacles à la circulation des sucs qui s'y séparent; d'où il s'ensuit des gonflements & des dilatations dans les différents couloirs de l'estomac & du *duodenum*, qui, en distendant les *filets nerveux* de toutes ces parties, procurent des douleurs plus ou moins fortes, suivant le degré de tension & de sensibilité des parties affectées. Pour y remédier avec sûreté, nous n'envisagerons que la cause primitive qui procure cette maladie, je veux dire, le spasme & l'éréthisme des nerfs; & ce sera en travaillant promp-

tement au relâchement des membranes du viscere affecté, que nous obvierons aux différents désordres qui sont ordinairement l'effet des remedes contraires.

Une jeune Religieuse Ursuline, d'un tempérament bilieux, sanguin, & d'une constitution des plus robustes, fut attaquée subitement (après les chaleurs excessives de l'été, & après avoir fait un usage des plus immodérés du caffé) d'une cardialgie des plus cruelles, avec des évanouissements convulsifs, qui causerent d'autant plus d'effroi dans sa communauté, que cette Religieuse en étoit affectée pour la premiere fois. On courut aux cordiaux dans le temps que je fus appellé. Les évanouissements devinrent plus fréquents, & disparurent enfin par l'effet de deux lavements froids, que l'on donna successivement à la malade. La cardialgie revint alors avec une nouvelle force ; les coliques, les borborigmes, le vomissement, & le hoquet, se mirent de la partie ; tout en un mot déclara par-

faitement l'affection hystérique. La tisane de poulet fut préférée par la malade à tout autre remede ; elle en but abondamment ; & au sixieme jour il survint une diarrhée bilieuse, qui la délivra d'un mal dont elle avoit toujours redouté les approches.

La crise qui termina la cardialgie que je viens de décrire, annonce clairement le relâchement des membranes de l'estomac & des entrailles par l'effet de la tisane de poulet ; & les symptomes qu'éprouvoit la malade annonçoient à leur tour que tout le canal intestinal étoit en érétisme & en contraction.

Dans cet état, l'écoulement des sucs qui s'y séparent, étoit totalement suspendu ; les glandes en étoient par conséquent surchargées : ce qui procuroit des tiraillements dans les filets nerveux, & les douleurs qui caractérisoient la cardialgie par leur siege & leur nature. Le voisinage du cœur donna lieu aux évanouissements, par l'ébranlement de la huitieme paire des nerfs, qui en se communiquant

au cerveau, dérangea pour quelques inſtants la circulation du ſang & des eſprits. Le hoquet, le vomiſſement, les coliques, & les vents, qui tourmentoient en même temps la malade, déſignoient parfaitement la même cauſe ; c'eſt-à-dire, que le diaphragme fut entraîné à ſon tour, & ſouffrit les mêmes ſecouſſes. Toutes ces parties étoient par conſéquent ſoumiſes aux mouvements irréguliers de leurs nerfs : il falloit donc y apporter les mêmes remedes.

Les cauſes éloignées, qui avoient donné lieu à celle-ci, étoient toutes aſſez puiſſantes pour avoir fomenté du plus loin cette ſéchereſſe des nerfs, ſi eſſentielle à la maladie que j'attaque : l'uſage immodéré du caffé, auquel cette Religieuſe s'étoit livrée depuis ſon enfance, étoit lui ſeul plus que ſuffiſant pour fournir cette cauſe, en agiſſant continuellement ſur le velouté de l'eſtomac, comme ſur la partie ſéreuſe des humeurs & du ſang. Celui-ci devenu plus épais & plus ſec, n'avoit pu fournir aux différentes ſecrétions de l'eſtomac & des en-

trailles ; les digeſtions en furent dérangées ; le chyle devint plus groſſier ; la bile, plus épaiſſe & moins coulante, forma bientôt des embarras ; devenue enſuite plus âcre par ſon ſéjour, elle irrita les vaiſſeaux, & procura tous ces ravages. Si l'on eût ajouté aux cordiaux dont on ſe ſervit au premier ſymptome du mal, un traitement analogue à leur action, eſt-il douteux que cette premiere attaque de paſſion hyſtérique n'eût eu des ſuites des plus funeſtes ? Le genre nerveux agacé de nouveau par les parties âcres & volatiles de tous ces différents remedes antiſpaſmodiques, auroit ſouffert de prodigieuſes ſecouſſes ; & le racorniſſement qui en auroit été la ſuite, auroit fourni le germe d'une maladie qui fut toujours rebelle & incurable entre les mains de la Pharmacie, & qui n'auroit cédé qu'après pluſieurs efforts d'un traitement contraire. (*a*)

---

(*a*) La nourriture des malades fait une circonſtance eſſentielle de leur traitement. J'obſerve en pareil cas de retrancher abſolument les bouillons à la viande, & leur

## *FRISSON HYSTÉRIQUE.*

PARMI les différents symptomes des affections vaporeuses, on compte le sentiment de froid & de chaud qu'éprouvent successivement toutes les parties du corps, & quelquefois toutes ensemble. On voit communément des personnes, qui se plaignent d'un froid importun que ressent une partie du corps, sans exception d'aucune; & d'autres qui souffrent ce sentiment de froid par toute l'habitude du corps, sans pouvoir s'en garantir, malgré toutes les précautions qu'elles prennent pour se mettre à couvert des injures de l'air. L'explication de ce symptome se trouve clairement établie dans la curation que j'y ai apportée, & par l'effet des remedes contraires,

fais substituer les crêmes de riz, d'orge ou d'avoine à l'eau; par la raison que les parties sulphureuses & alkalines du bouillon irritent le velouté de l'estomac, & favorisent ainsi la cardialgie.

dont

dont la malade qui fera le ſujet de cette obſervation avoit primitivement uſé.

Une Demoiſelle de conſidération de cette ville, âgée de 40 ans, ſouffroit depuis pluſieurs années un froid univerſel, qui l'obligeoit à ſe couvrir dans les plus grandes chaleurs de la canicule, comme tout le monde ſe couvre en hyver. Nonobſtant toutes les précautions qu'elle ne ceſſoit de prendre pour ſe garantir du froid, elle en reſſentoit toujours les mêmes impreſſions. La chaleur exceſſive du poële, celle d'un lit baſſiné & couvert outre meſure, ne changeoit rien à ſon état. Ce qui l'obligea à demander des remedes.

Le premier Médecin à qui elle s'adreſſa prononça que c'étoit-là l'effet d'une tranſpiration ſupprimée; & en conſéquence les indications furent de la rappeller. Les ſaignées, les purgatifs, & les ſudorifiques furent employés tour-à-tour, mais ſans ſuccès. L'inſuffiſance de ces remedes ne changea pourtant pas les idées curatives, puiſque le Médecin propoſa le bain de ſable. On attendoit le temps

favorable pour son exécution, lorsque je fus consulté.

L'inefficacité des remedes dont la malade usoit depuis long-temps, & certains symptomes vaporeux que je découvris dans son récit, me firent d'abord juger que celui-ci étoit du nombre : la tension spasmodique des nerfs qui aboutissent à la peau étoit par conséquent la seule cause que j'avois à combattre. Le bain tiede remplissoit toutes mes vues, puisqu'il étoit capable de relâcher le tissu de la peau, d'en ouvrir les pores, & de rétablir par ce moyen la circulation des liqueurs qui s'y séparent. La malade le préféra au bain de sable : elle y entra le lendemain, & dans l'espace de deux mois elle quitta une bonne partie de ses couvertures. La perfection de la cure fut remise, à cause de mille affaires domestiques, au retour de la belle saison.

Les Physiologistes nous apprennent que la peau est remplie d'un nombre de vaisseaux sanguins, nerveux & lymphatiques, qui composent le ré-

zeau réticulaire d'où partent les houppes nerveuſes qui forment le ſentiment du tact, du froid & du chaud. Ce ſera donc du vice de ce rézeau que proviendra le ſymptome qu'éprouvoit la malade. Si la contraction des nerfs qui le compoſent eſt trop forte, la circulation du ſang ſera alors gênée, & même interceptée; & les molécules de ce fluide heurtant continuellement à l'ouverture de ſes tuyaux, y causeront un ébranlement qui ſe perpétuera ſur l'habitude du corps en total ou en partie, ſuivant le degré de tenſion & d'érétiſme des nerfs qui aboutiſſent à la peau: & alors on éprouvera néceſſairement ce ſentiment de froid, qui ſera plus ou moins fort, ſelon le degré de la cauſe qui le procure.

Sur ce principe, on remédiera facilement à ce ſymptome, en relâchant le tiſſu de la peau, & en facilitant par ce moyen la circulation dans cette partie du corps, & enſemble les ſecrétions naturelles qui s'y font, trop eſſentielles à l'entretien de l'individu, pour ne pas s'empreſſer de

les rétablir, toutes les fois qu'elles paroîtront dérangées. L'effet du bain tiede étaie le raisonnement théorique que je viens d'établir, d'après les principes de l'Ecole; & l'action opposée des tisanes sudorifiques, dont la malade avoit usé si infructueusement, ne contribue pas peu à l'éclaircir. Le bain de sable, que l'on avoit prescrit, étoit d'autant moins indiqué, qu'il auroit augmenté la sécheresse des nerfs réticulaires; & la raréfaction du sang, qu'il auroit provoquée, bien-loin de rétablir les secrétions cutanées, auroit formé de nouveaux embarras dans le tissu de la peau.

Les idées curatives que je propose ici d'après l'expérience, apprendront aux personnes sujettes aux vapeurs, qui éprouvent dans les différentes parties du corps les effets de ce symptome, à ne point recourir aux remedes échauffants pour rétablir la chaleur dans les parties où elle leur paroît éteinte. Celles qui éprouvent ce sentiment de froid au cerveau, se couvrent si prodigieusement la tête,

qu'elles éteignent, pour ainſi dire, la circulation des liqueurs dans les téguments du crâne par le poids des couvertures ; & bien-loin de ſe guérir par-là de leur incommodité, elles en augmentent la cauſe & les ſymptomes. D'autres éprouvent le même froid à la région de l'eſtomac, & ne ſe contentant pas encore de le couvrir outre meſure, elles ont recours aux boiſſons les plus chaudes & les plus ſpiritueuſes, dans la vue de réchauffer ce viſcere, qui leur paroît, diſent-elles, ne devoir plus faire ſes fonctions. Pour ce qui regarde le froid des mains & des pieds, qui eſt ſouvent habituel à beaucoup d'autres, on adopte volontiers les moyens que chacun ſe procure pour y remédier, pourvu toutefois qu'ils ſoient d'une nature à ne point deſſécher davantage les extrêmités du corps, ni trop incendier la maſſe des liquides. Le pédiluve chaud ſera toujours le préféré, puiſqu'il eſt le ſeul capable d'aſſouplir les vaiſſeaux, & de rétablir par ce moyen la chaleur natu-

relle dans les parties éloignées du cœur, en y rétablissant la circulation du sang & des esprits.

---

## *SUPPRESSION TOTALE des urines & des selles, dans une fille attaquée des vapeurs hystériques.*

PERSONNE n'ignore que les évacuations naturelles ne soient susceptibles de beaucoup de dérangements : aussi les voit-on devenir très-souvent la cause de plusieurs maladies, & l'effet de bien d'autres que la pratique nous fournit tous les jours. Les Physiologistes n'ignorent pas aussi que ces évacuations sont si analogues entr'elles, qu'elles se prêtent quelquefois mutuellement la main, au gré de la nature, toujours industrieuse pour l'entretien de son individu. C'est ainsi que l'on a vu, & plus d'une fois, les urines se supprimer, & passer par les voies des sueurs, & celles-ci à leur

tour paſſer par les voies des urines ; & ainſi des autres. (*a*) Mais a-t-on jamais obſervé que les évacuations ſe ſuppri-maſſent toutes à la fois, ſans entraîner avec elles la deſtruction de la machine?

Un effet auſſi nouveau qu'extraor-dinaire étoit réſervé ſans doute à l'hyſ-téricité. La nature ſe joue tellement dans cette maladie, qu'on ne doit jamais être ſurpris de ce qu'elle offre de bizarre & de merveilleux. Quel qu'en ſoit cependant le caprice, dans le cas que je vais rapporter, il ſera toujours vrai de dire qu'un ſymptome de cette eſpece ne pouvoit être produit que par la ſechereſſe extrême du ſang

(*a*) M. Gignous, Médecin à Valence en Agénois, raconte qu'une femme reſta ſept ans ſans aller à la ſelle ni uriner ; mais les ſueurs ſuppléoient tellement à ces deux éva-cuations, qu'elles revenoient au gré de la nature, & portoient avec elles l'odeur des excréments. Elle guérit, contre toute at-tente, & ſans remedes. Les couloirs de l'urine & des ſelles s'ouvrirent d'eux-mê-mes, & les ſueurs ceſſerent totalement. Voyez le Journ. de Médec. mois de Juin 1759, p. 510.

& des autres humeurs. Sécheresse essentielle à cette maladie, & qui entraîne ordinairement après elle celle des solides : source féconde de tant d'infirmités, & l'unique objet du Médecin dans le traitement des maladies hystériques.

Louise Bourbonne, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament bilieux & très-ardent, fut attaquée, dans le mois d'Août de l'année 1754, à l'arrivée de ses regles, d'une colique hystérique & convulsive. Le sang menstruel n'ayant pu pénétrer à travers les vaisseaux de la matrice, y forma des engorgements, & procura à la malade une tension douloureuse au ventre, accompagnée de suffocation, & d'autres symptomes hystériques ordinaires.

Elle fut saignée plusieurs fois au bras & au pied, sans aucun soulagement. Il survint une insomnie ; la malade perdit l'appétit, de sorte qu'elle resta fort long-temps sans prendre aucun aliment : elle maigrit, & donna lieu de craindre pour sa vie ; car au retour périodique de ses mois, il survint des crachements de

ſang & des vomiſſements très-conſidérables, joints à des accidents hyſtériques ſi violents, que l'on les prenoit pour des vapeurs épileptiques. Elle reſta pluſieurs mois dans cet état, ſoit qu'on crût que ſon mal fût trop rebelle, ou qu'elle éloignât elle-même tout ſecours par ſon opiniâtreté.

Huit mois s'écoulerent ainſi dans cette alternative de chûtes & de rechûtes ; ſon ventre fut toujours tendu, la ſuffocation devint continuelle, ainſi que tous les autres accidents. A tous ces différents ſymptomes il s'en joignoit un autre plus extraordinaire, qui réveilla enfin l'indolence des perſonnes aux ſoins deſquelles elle avoit été confiée ; ce fut une ſuppreſſion totale des urines & des ſelles. Je fus alors appellé pour y remédier.

J'examinai la choſe avec attention, & avec toute la vigilance qu'exigeoit la ſingularité du cas. On ſonda la malade pluſieurs fois, ſans qu'on trouvât jamais une goutte d'urine dans la veſſie ; & ce ne fut qu'après des épreuves multipliées, & faites ſous mes

yeux, que je commençai à reconnoître la vérité. Ce symptome, unique dans son espece, me parut provenir de la sécheresse du sang, d'où il ne se séparoit point d'urine. La suppression des selles ne me surprit pas tant, puisqu'on a vu des personnes qui avoient été très-long-temps constipées. (*a*) Les veilles & le peu de nourri-

---

(*a*) Dans le Journ. de Méd. du mois d'Avril 1754, il est fait mention d'un homme qui a été deux ans sans venir à la selle. Je connois un vaporeux invétéré qui ne va à la selle que de trois en trois mois. La cause de cette indisposition me paroît devoir être attribuée à la sécheresse extrême des entrailles, & à cette chaleur brûlante qui consume la plus grande partie des excrémens. J'ai prescrit en conséquence l'eau de poulet, les bains tiedes, & les fomentations froides. Un Médecin de nom prétend au contraire que le vice est organique, & qu'il gît dans une dilatation du boyau *colon*, au dessous de laquelle il y a étranglement ; & c'est en conséquence qu'il a prescrit des frictions seches, ou avec des onguents, sur le ventre, dont le malade a usé pendant un an, mais sans succès. D'où je conclus que si la cause supposée par ce Médecin avoit lieu, il faudroit que le séjour des excré-

ture que prenoit la malade ayant beaucoup contribué à dessécher le sang & les autres humeurs, je crus que je n'avois d'autre remede à lui prescrire que les bains tiedes. Elle les prit un mois de suite ; au bout duquel elle rendit dans l'eau une quantité d'excréments très-fétides, avec des vers & des grumeaux de sang, mais sans urine. Elle continua de faire usage des mêmes bains pendant deux mois entiers, sans effet. Pendant cet espace de temps elle prit deux lavements par jour, sans en rendre aucun. Sa boisson fut toujours composée d'eau de poulet ; elle fit usage de plusieurs apozemes laxatifs & rafraîchissants, de potions huileuses, & ne se nourrit que d'aliments les plus humectants.

mens dans les entrailles produisit les plus cruels symptomes de la passion iliaque. J'ai pris la liberté de représenter à cet Oracle la fausseté de sa cause supposée, établie sur mes principes & sur l'insuffisance de ses frictions ; mais on sait assez que les représentations sont inutiles quand certains Médecins ont une fois prononcé.

Comme on étoit alors en été, je m'imaginai que la transpiration naturelle mettoit obstacle à l'écoulement des urines, puisqu'elle emportoit le peu d'humide que je faisois pénétrer dans le sang. Combattu dans mes ideés sur l'explication d'un phénomene si extraordinaire, je fis appeller tous mes Confreres, qui d'abord douterent beaucoup de la vérité de cette histoire. Il fallut en venir aux preuves. La fille fut gardée à vue, & ensuite enfermée à clef dans une chambre qui n'avoit point d'issue : on lui donna à boire & à manger pendant huit jours, au bout desquels il fallut avouer qu'elle n'avoit fait aucune fonction. La réalité du fait ne pouvant plus être contestée, on fut d'avis de continuer les bains.

Mais comme les chaleurs de l'été devenoient toujours plus fortes, la transpiration & la sueur mettoient continuellement obstacle à l'efficacité du remede. J'y suppléai par le bain froid, pour augmenter la résistance du côté de la peau, & obliger le sang à se décharger sur les reins.

Celui-ci opéra pour lors ; la fille évacua de nouveau, & elle urina. Je lui fis continuer ce remede pendant deux mois entiers, restant dix heures par jour dans l'eau ; & pour la rendre plus froide, on y jetoit de temps en temps des morceaux de glace : ce qui augmentoit alors l'évacuation de l'urine, & en diminuoit l'ardeur. Par ce moyen j'eus la satisfaction de voir rétablir les fonctions de cette fille. La guérison graduée, & les circonstances qui l'ont accompagnée, m'ont encore plus assuré de la vérité de ce dont j'avois été témoin. Pour expliquer l'action du bain, dans les cas ci-dessus rapportés, nous rappellerons ses effets, qui sont de détendre, d'assouplir, d'humecter les solides desséchés & racornis, de condenser les liqueurs trop raréfiées, d'en dissoudre les sels, & d'en corriger l'acrimonie qui y domine, en leur restituant le véhicule dont elles sont dépourvues. C'est de cette façon qu'il opere, & qu'il guérit les maladies auxquelles il est approprié, dès qu'il est

diamétralement opposé aux différentes causes qui les produisent. Ce remede employé de cette façon, c'est-à-dire, tiede ou agréablement froid, sera sans contredit le plus grand humectant connu, non seulement pour le relâchement & le ramollissement des téguments qu'il procure, mais encore par la quantité de véhicules aqueux qu'il fournit à la masse du sang.

La force avec laquelle l'eau s'insinue dans les pores est immense ; les Physiciens n'en connoissent pas encore les limites : les particules de ce fluide pénetrent dans les pores des téguments, dans leur tissu le plus serré, jusques dans les glandes ; elles en écartent les fibres les unes des autres, avec la même force qu'elles fendent les rochers. Le tissu des parties abreuvées cédant en tout sens, se ramollit, au lieu de se fendre ; l'eau pénetre ainsi dans les vaisseaux & les membranes, & passe à travers tous les obstacles ; l'eau attaque par cette voie le vice des solides & des fluides, jusques dans les derniers re-

coins, où elle ne pourroit aborder par la voie de la circulation, lorsqu'il y a des obstructions.

C'est ainsi que la sécheresse extrême des membranes & des nerfs cédera à l'action de ce puissant spécifique. Les vaisseaux capillaires, dont le calibre est tellement rétreci que la circulation y est interceptée, devenus souples, céderont aisément à l'impulsion des fluides qui y abordent; les secrétions, auparavant supprimées par l'obstruction, ou pour mieux dire par l'oblittération de ses canaux, se rétabliront en même temps; & les fluides que la densité, l'épaississement, la sécheresse & l'acrimonie rendent impropres à circuler, reprenant leur véhicule, contribueront à leur tour au rétablissement général de la machine.

Tant de merveilleux effets seront dûs à l'action puissante du bain tiede, & le plus souvent encore à celle du bain froid; & ce sera par le degré de chaleur & de raréfaction interne, que nous mesurerons le degré de tiédeur ou de froidure de l'eau que nous y opposons.

On conçoit aiſément que dans le cas où la raréfaction des liqueurs eſt extrême, & le racorniſſement des nerfs porté à ſon plus haut degré, on ne pourra parvenir à la détente des ſolides, ſans qu'au préalable la raréfaction des liqueurs ne ſoit tout-à-fait appaiſée : ce que l'on ne pourra jamais obtenir que par le bain froid. Auſſi verrons-nous en pareil cas tiédir l'eau par le ſeul effet de cette chaleur interne, qui ſe communiquera à l'eau du bain par le ſeul contact immédiat de l'eau ſur toute l'habitude du corps ; & nous ſerons alors forcés de renouveller cette froidure de l'eau, pour abſorber cet excès de chaleur, & pour nous procurer l'efficacité que nous cherchons dans la température du ſang & des autres humeurs.

On voit par les raiſons contraires combien ſeroit ici nuiſible le bain chaud, puiſque par ſon action le ſang ſe raréfie, la tranſpiration augmente, la graiſſe de l'habitude du corps ſe liquéfie, & tranſpire par la peau, dont les pores ſont alors très-dilatés ;

le

le ſang devient toujours plus alkaleſcent, & ſon tiſſu ſe déſunit. Auſſi le reconnoiſſons-nous, en pareil cas, comme très-nuiſible, & entiérement oppoſé à nos vues.

Ce que le bain tiede entier & le bain froid operent par rapport à tout le corps, le bain particulier l'opérera dans les parties baignées, c'eſt-à-dire, que ſi la raréfaction du ſang eſt plus grande dans une des parties du corps, on l'attaquera toujours efficacement avec le même remede, & on calmera par ce moyen les ſymptomes qui en dépendent. La fomentation froide appliquée ſur le ventre, éteindra les ardeurs brûlantes des entrailles, en appaiſant la raréfaction du ſang, preſſé dans ces parties, & gêné dans ſa circulation. Si au contraire le cerveau ſouffre par cette même cauſe, l'eau froide appliquée ſur la tête en étouffera les premieres étincelles, & remédiera elle ſeule au plus affreux déſordre d'un incendie général. Si enfin la vîteſſe & la fougue impétueuſe du ſang attaquent la

poitrine, ou l'une des trois cavités, & qu'il faille promptement en détourner le cours ; le pédiluve froid nous procurera dans ces circonstances une révulsion prompte & salutaire, qui en détournant le coup éloignera le danger.

Ce seront toujours là les armes avec lesquelles nous domterons ce monstre protéiforme, sous la figure duquel on a voulu dépeindre cette espece de maladie que nous connoissons sous le nom de vapeurs. La variété de ses couleurs, comparées par *Sydenham* à celles du caméléon, trouvera son antidote dans l'uniformité & la simplicité du remede que je lui oppose : & quoiqu'il paroisse très-souvent invincible, la constance du Médecin n'en triomphera pas moins ; & sa défaite sera d'autant plus glorieuse, qu'elle fut toujours l'écueil des premiers Maîtres de l'Art.

## *FIEVRE SPASMODIQUE.*

LA fievre à laquelle les femmes & les filles hystériques sont plus ou moins sujettes, sera du même caractere que celle que les Médecins appellent non-humorale, c'est-à-dire, qui n'est point produite par la présence d'une matiere fébrile, mais par le seul vice du genre nerveux, qui consiste dans un ébranlement général & une trop grande tension de ses fibres; d'où il s'ensuit une augmentation considérable de force dans le cœur, les arteres & les veines.

Pour concevoir comment ce seul vice peut produire la fievre, nous dirons avec M. Fizes (*a*) que lorsque le genre nerveux souffrira de violentes secousses, tout le systême des nerfs sera ébranlé; le fluide nerveux sera déterminé par ces secousses violentes & inaccoutumées à se porter

(*a*) Voy. le Traité des fievres, de M. Fizes.

plus abondamment vers les parties auxquelles ces nerfs aboutissent. Toutes les fibres seront donc alors plus distendues qu'à l'ordinaire, sur-tout celles qui sont dans un mouvement continuel, puisque le fluide nerveux trouvera des routes plus frayées de ce côté-là : ainsi les solides, sur-tout le cœur & les arteres, dont les battements ne discontinuent point, agiront avec plus de force ; le sang en sera agité avec plus de violence, & par-là il éprouvera une raréfaction qui distendra tous les organes, & augmentera leur ressort. Cette force ira toujours en croissant par l'action réciproque des solides sur les fluides, & des fluides sur les solides. Le sang sera donc poussé avec plus de vîtesse par le cœur dans les vaisseaux, & par les parois de ces vaisseaux dans le cœur : delà la fréquence des contractions du cœur, & conséquemment celle du pouls.

De plus le sang raréfié par cette grande agitation ne coulera qu'avec peine dans les vaisseaux capillaires ; plusieurs même de ces vaisseaux trop

resserrés par les contractions spasmodiques, qui leur sont habituelles, ne transmettront que fort peu ou point de sang, tandis que les autres lui laisseront un passage libre. Et ce sera encore là une autre cause de la fréquence du pouls, & des contractions violentes du cœur : ce qui constituera les deux conditions requises pour la fievre, qui sont, selon le même Auteur, une augmentation de vîtesse dans le pouls, avec une lésion des fonctions constante & notable.

Suivant cette théorie, le tempérament vaporeux est sans contredit le plus propre à nous montrer cette espece de fievre, puisque la tension spasmodique des nerfs & la raréfaction des liquides sont propres à cette constitution. La cure de cette fievre différera donc de celle de l'humorale. Ce ne sera point par les purgatifs & autres remedes altérants que nous en attaquerons la cause, puisqu'elle réside ailleurs que dans le vice des humeurs ; ce sera au contraire sur le genre nerveux tiraillé, irrité, & vio-

lemment ébranlé, que nous porterons nos vues & nos remedes : & en appaisant ainsi la raréfaction des liquides, nous ralentirons le mouvement de la circulation, & conséquemment la vîtesse du pouls. Les observations pratiques que je pourrois rapporter, sont toutes déduites des idées de l'Auteur que je cite, & prouvent évidemment l'existence de la cause qu'il assigne. Je me contenterai d'en citer un exemple.

Mlle. de Saint Jœurs, Prétendante chez les Dames Carmélites, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament bilieux, sanguin, & très-ardent, fut attaquée d'une fievre des plus aigues, avec toux, oppression, & un léger crachement de sang. Elle fut saignée & resaignée en conséquence; on prescrivit les tisanes les plus rafraîchissantes, les émulsions, & plusieurs lavements : & ces symptomes s'évanouirent. La fievre subsistoit néanmoins depuis plus de trois semaines, lorsque je fus consulté. La peau étoit aride & écailleuse, la langue seche, & l'insomnie habituelle : ce qui déno-

toit une effervescence des plus considérables. Les évanouissements vaporeux survinrent ensuite ; les coliques, les borborigmes, le spasme de la vessie & des reins, les urines claires, limpides, & le dérangement des regles, se mirent aussi de la partie : ce qui déclara parfaitement l'affection hystérique.

Je substituai d'abord au premier traitement la tisane de poulet & les fomentations émollientes, dont la malade reçut quelque soulagement ; mais l'éréthisme des nerfs & la raréfaction des liqueurs étoient portés à un si haut degré, qu'il falloit recourir aux plus puissants remedes. Le bain seul pouvoit opérer cet effet. La malade le desiroit ardemment ; car elle ressentoit, disoit-elle, intérieurement les ardeurs d'une chaleur brûlante, qui invitoit la nature à demander elle-même ce remede. Elle y entra avec plaisir, & y resta, pendant deux mois, six heures par jour consécutives. L'insomnie cessa pour lors : le pouls, dont les pulsations étoient au nombre de cent trente dans l'espa-

ce d'une minute, revint ensuite par degrés à celui de quatre-vingt-dix, qui formoit son état naturel chez cette Demoiselle; la peau devint souple & humide; les regles se rétablirent en même temps que les urines; elles entraînerent avec elles une quantité prodigieuse de sables & de graviers, dont les reins avoient été chargés par le rétrecissement de leurs couloirs; & la malade reprit enfin sa premiere santé, dont elle jouit aujourd'hui dans un état bien opposé à celui qu'elle avoit voulu ci-devant embrasser.

On trouve ici l'explication de la fréquence du pouls, qui caractérise le pouls vaporeux; & on comprend aussi pourquoi ce même pouls se concentre si souvent, pour se développer ensuite alternativement dans les paroxismes hystériques. Les oscillations irrégulieres des arteres & du cœur, produites par les mouvements spasmodiques des nerfs, & par l'irrégularité du cours des esprits animaux, en font la cause évidente.

L'efficacité du bain tiede dans cet-

te espece de fievre est connue, je pense, de tous les Médecins : & s'ils ne mettent pas plus souvent ce remede en pratique, c'est sans doute par les difficultés qu'ils rencontrent dans son administration. Car ignoreroient-ils qu'Hippocrate lui-même employoit ce remede dans la fievre qui ne provenoit, dit-il, ni de la bile, ni du phlegme, mais de quelque autre cause? (*a*) Celse propose le bain tiede dans la fievre éphémere, même dans le déclin des autres, lorsqu'elles reconnoissent des causes chaudes, & que les malades sont d'un tempérament chaud & sec. (*b*)

Alexandre de Tralles avoit tellement accrédité ce remede, dans la cure de ces sortes de fievres, que les malades y alloient d'eux-mêmes de son temps, suivant le rapport de ce savant Auteur : *Qui ob lassitudinem febricitârunt, plerùmque Medicos non expectant ; sed statim ubi febrim de-*

(*a*) Hipp. lib. 2. epidem. & encore de morb. lib. 1 ; de diæta, lib. 2.

(*b*) Celse Meth. med. lib. VIII, cap. 2 ; & lib. 10, cap. 10.

*elinâsse censuerint, ad balneum proficiscuntur, tanquam à natura quadam edocti optimum præcipuumque remedium esse defatigatis lavacrum. Si namque corpus recrementis vacuum, neque plethoricum, aut vitiosis obnoxium succis inventum fuerit, maximè juvantur.* (a) Galien ne connoissoit pas d'autres spécifiques, dans la fievre étique, (qui est la même que celle dont il est ici question) que le bain tiede, qu'il termine par le bain légérement froid: *In hecticis verò febribus, id quod remedium affert, calidæ solùm non est, sed frigidæ.* (b)

L'Antiquité connoissoit donc les avantages de ce remede, par le grand usage qu'elle en faisoit. Qu'on lise tous les anciens Médecins, & on verra cette pratique généralement approuvée, puisqu'ils en étendoient l'usage sur toutes les fievres, dans leur déclin. Le même Oracle dejà cité, qui exerçoit sa profession dans un climat chaud

(a) Alexand. lib. 12, cap. 1.
(b) Galen. Meth. med. lib. 10, cap. 10.

& sec, & par conséquent égal au nôtre, ne dédaignoit pas de s'en servir dans la cure des fievres tierces, puisqu'il nous dit : *Et si tibi coctionis signa ostendantur, tunc, etiam si sæpius laveris, nihil deliqueris.* (*a*) Alexandre s'exprime encore avec plus d'énergie, car il ajoute : *Balneum, ut maximè præsidium ipsis præbendum, maximè calido siccoque temperamentò præditis, & qui crebris uti lavacris consueverunt : nec non coctio omnino expectanda est, sed ubi siccitas urget, etiam ante concoctionem lavare convenit. Quid enim corpus bile exardescens humectare aut refrigerare præterquàm aqua potest ?* (b)

Peut-on trouver plus de conformité entre la pratique de ces grands hommes, & celle dont je publie les succès? Tant d'autorités, toutes aussi anciennes que respectables, qui sont la source & l'appui de ce traité, feront sans doute évanouir le titre odieux de no-

(*a*) Galenus de arte curand. ad Glaucon. lib. 1, cap. 9.
(*b*) Alexand. lib. 12, cap. 6.

vateur, que me donnent ceux qui le font eux-mêmes. Auſſi, bien-loin de vouloir m'ériger en Maître de l'Art, je fais gloire au contraire de me montrer le diſciple de ces hommes illuſtres qui ont ouvert les premiers les routes pénibles dans leſquelles nous marchons, & dont nous nous trouvons aujourd'hui fort égarés, parce qu'on a voulu en créer de nouvelles.



# VAPEURS

## *HYPOCONDRIAQUES.*

PARMI le nombre de lettres à consulter, que j'ai reçues de différentes villes du royaume depuis la publication de mon premier essai sur les affections vaporeuses, il m'a été permis d'en publier une, où les symptomes vaporeux sont détaillés avec d'autant plus d'exactitude, que le malade qui en étoit tourmenté depuis plusieurs années, avoit appris par sa propre expérience à s'exprimer avec énergie, en employant les termes de l'Art. Cette lettre & le mémoire dont elle étoit accompagnée, seront suivis de la consultation que l'on me demandoit à ce sujet. Ce qui nous fournira des idées claires & précises sur l'affection hypocondriaque, & sur le traitement qui lui convient.

## *LETTRE* de *Mr.* DE LA ROQUETTE.

MONSIEUR,

Dans un voyage que je viens de faire à Montpellier, j'ai lu avec une véritable satisfaction votre ouvrage intitulé Essai sur les affections vaporeuses des deux sexes, &c. Vous combattez, Monsieur, ces maladies avec des armes si puissantes, & les peignez avec des traits si frappants, qu'il faudroit être doublement vaporeux pour les méconnoître, & ne pas approuver une méthode aussi palpable & aussi éclairée que la vôtre. Les faits dont vos judicieuses observations sont étayées, ne laissent rien à desirer; & tout praticien impartial, & ami de l'humanité, se fera, je pense, un vrai devoir de marcher sur vos traces. Belle leçon pour nos esclaves imitateurs des oracles de la Médecine, pour nos partisans zélés de l'ambre & du castor, & pour d'autres encore plus témérai-

res, qui ne traitent les maladies convulsives qu'avec les purgatifs & les antispasmodiques ! Je pourrois vous citer, Monsieur, plus d'une victime qui ont été immolées par cette funeste pratique ; & peu s'en est fallu que je n'aie été moi-même de ce nombre, comme vous en jugerez par le mémoire ci-joint, que je prends la liberté de vous adresser. Je me flatte que, par une suite du zele avec lequel vous aimez à obliger, vous voudrez bien m'honorer de vos conseils dans la conduite que je dois tenir pour me tirer de l'état de langueur dans lequel je suis depuis long-temps. J'attends cette marque de vos bontés, & vous prie d'être bien persuadé qu'on ne peut rien ajouter à la respectueuse considération avec laquelle je suis, &c.

*Signé*, LA ROQUETTE.

A Breau, le 12 Août 1760.

## *MÉMOIRE à consulter sur une affection hypocondriaque invétérée.*

Je suis âgé de trente-huit ans, d'un tempérament maigre & sec, & fort mélancholique. J'ai joui d'une très-bonne santé jusqu'à l'âge de vingt-cinq, auquel temps j'ai ressenti quelques légers maux de tête & de fréquents assoupissements, que des contentions d'esprit des plus outrées me procurerent. Mon Médecin me fit saigner au pied, & vingt-quatre heures après il me fit prendre l'émétique dissous dans un pot d'eau, pour en faire plusieurs verres. Le premier me fit vomir, mais le second passa dans les entrailles, & me purgea avec irritation; ce qui augmenta considérablement mes douleurs.

Quelques jours après je ressentis dans l'estomac une chaleur extrême, accompagnée de cuissons très-considérables, & la fievre ne tarda pas à se déclarer. Pour prévenir les suites fâcheuses de cet accident, je fus saigné trois

trois fois. Mes urines devinrent claires comme de l'eau, mon ventre se boucha entiérement : je fus attaqué en même temps de ferrements, d'étouffements convulsifs, & des hémorroïdes externes. Il me prit des battements dans le bas-ventre & dans les oreilles, qui subsistent encore, mais que je ne ressens que quand je suis couché.

Pour me tirer de cet état fâcheux, on me fit prendre une douzaine de bains domestiques, avec des bouillons apéritifs de toutes les especes, le petit lait clarifié, avec la fumeterre, des opiats apéritifs & fondants, des stomachiques, des amers, le camphre, & la teinture de castor. On me mit ensuite au lait de vache, pour toute nourriture; & je dois vous faire remarquer que le lait me constipe, m'assoupit, & me cause des engourdissements dans toute la machine.

Il seroit inutile de faire l'énumération des différents remedes dont on m'a abreuvé ; je dirai seulement que, malgré ma constance & mon exactitude, ils ont toujours été infructueux.

Comme il y a près d'un an que je n'en fais aucun, je vais vous rapporter mon état présent, qui est peu différent du passé, & vous mettre à même de juger combien tous ces remedes étoient peu convenables à mon mal.

Mon appétit est assez bon ; mais je sens à la fin de chaque repas une barre à la région ombilicale, avec des battements qui montent jusqu'à l'estomac. Si je n'ai pas cette barre, ou pour mieux dire, cet état spasmodique, ma tête s'embarrasse ; il me prend alors des froids convulsifs ; les nausées & la migraine s'ensuivent. Voilà l'état alternatif dans lequel je me trouve journellement. Ce même tracas m'arrive à la distribution d'un seul morceau de pain, comme à celle d'un dîner entier. Mon sommeil est très-profond ; mais le matin à mon lever je suis engourdi, & je me sens le corps tout brisé. Je suis si constipé, que je ne vais à la garde-robe que de quatre en quatre jours, après quoi il me reste une roideur dans les entrailles, ou un gonflement dans les

vaisseaux hémorroïdaux. Si par hasard je n'éprouve ni l'un ni l'autre de ces symptomes, ma tête s'embarrasse, & la migraine s'ensuit : ma douleur est toujours fixe à la temple droite.

Mon régime est des plus exacts; car si je m'avise de manger quelque chose de trop salé, j'ai alors les entrailles crispées, ma tête s'embarrasse, & je mouche du sang. Pour peu que je m'approche du feu, mon ventre se tend. Je suis très-sensible au froid. On peut lever tout soupçon sur le virus vérolique. Depuis la lecture de votre ouvrage, je me suis interdit le vin, les liqueurs & le caffé, dont j'ai toujours fait usage avec excès. Je ne bois plus que de l'eau, & je ne vous dissimulerai pas que je m'en trouve mieux, puisque mes migraines sont moins fréquentes.

## *CONSULTATION.*

Les symptomes énoncés dans le mémoire qui nous a été présenté, caractérisent parfaitement l'affection vaporeuse invétérée. Les contentions d'esprit auxquelles le malade s'est livré de fort bonne heure, & les remedes

chauds dont il a fait usage, ont agi de concert pour porter la maladie à son plus haut degré; c'est-à-dire, que la dissipation extrême des esprits animaux, & les évacuations considérables que l'on a excitées par les évacuants, ont extrêmement appauvri la masse des liquides; ceux-ci devenus épais & grossiers, n'ont pu fournir aux différentes secrétions; les solides en ont souffert par sécheresse, & le racornissement en a été la suite: ce qui constitue actuellement la cause essentielle que nous avons à combattre.

Cette maladie, quoique curable, résistera long-temps à l'effet des remedes les plus appropriés, attendu les fautes grossieres que l'on a déjà commises dans le premier traitement. Des purgatifs sans nombre, des émétiques, des stomachiques des plus chauds, des apéritifs, des diurétiques, & des antispasmodiques ont jeté un si grand trouble dans la machine, en agaçant les nerfs, & en desséchant les fluides, que ce ne sera que par le long usage des remedes opposés que l'on

viendra à bout de détruire le vice.

Les indications que nous avons à remplir sont de rétablir les digestions, en appaisant leur fougue ; de délayer la masse des liquides, en restituant leur véhicule ; & de corriger le vice du genre nerveux, en rendant la souplesse qui lui manque pour exercer librement les fonctions de l'esprit & du corps.

Pour nous procurer ces effets, on est d'avis que le malade se mette incessamment à l'usage de la tisane de poulet, dont il fera sa boisson ordinaire pendant un mois entier. Cette tisane sera faite avec un jeune poulet de la grosseur d'une caille, que l'on fera bouillir pendant demi-heure dans six pots d'eau, après l'avoir écorché en vie & éventré. On coulera ensuite sans expression, pour en faire une tisane, à laquelle on pourra ajouter un petit morceau de citron, pour l'aromatiser tant soit peu.

Après l'usage de cette tisane, auquel on ajoutera plusieurs lavements d'eau commune simplement dégourdie, on passera à celui des bains do-

mestiques tiedes & presque froids, dans lequel le malade restera, s'il est possible, deux ou trois heures consécutives : au sortir du bain, il se couchera dans son lit, sans l'avoir fait chauffer, & il avalera ensuite un bouillon rafraîchissant, qui sera fait avec quatre onces de col d'agneau, les cuisses de trois grenouilles, le cœur d'une laitue, & une pincée de chicorée amere de jardin. L'eau seule sera pour lors sa boisson ordinaire.

Après avoir pris trente ou quarante bains domestiques & autant de bouillons rafraîchissants, on passera à l'usage des eaux minérales d'Yeuset, que l'on prendra pendant neuf jours, à la dose de deux pots, tous les matins à jeûn, sans addition d'aucun sel purgatif, & sans les faire tiédir ; après quoi on prendra le petit lait clarifié, & par préférence le distillé. On pourra revenir alternativement à l'usage des remedes ci-dessus prescrits, en nous donnant avis de leur effet, & de l'état où se trouvera pour lors le malade.

On interdit la saignée, les purga-

tifs, tout comme le vin, les liqueurs, & le caffé. On exhorte le malade à éviter toute contention d'esprit, sans quoi les remedes ne produiroient aucun effet. On lui conseille de monter à cheval de temps en temps, de se promener journellement à pied ou en voiture, & de fréquenter les compagnies, pour se dissiper, & divertir de son esprit les idées fâcheuses que son état lui procure.

Ses aliments doivent être doux & humectants, tels que les viandes fraîches, la volaille, le mouton, le veau, l'agneau, & le poisson bouilli, ou frit au gras. Sa boisson sera constamment de l'eau pure de fontaine ou de riviere, & encore mieux l'eau de cîterne ou de pluie. Il en boira copieusement à ses repas, & plusieurs fois dans la journée, sur-tout le matin à jeûn. On se flatte qu'il sera scrupuleusement exact à suivre ce régime. C'est à ces conditions que l'on répond de la cure.

Délibéré à Arles, le 28 Août 1760.
*Signé*, POMME fils, Méd.

Notre malade fut si enchanté des

nouvelles vues que je venois de lui suggérer sur son état, qu'il m'en témoigna sur le champ toute sa reconnoissance par une seconde lettre, en m'assurant qu'il alloit commencer avec d'autant plus d'empressement l'usage des remedes que je lui prescrivois, qu'il étoit tout-à-fait convaincu de leur efficacité. Il usa le même jour de la tisane de poulet. Il prit ensuite les bains domestiques, & dans la crainte de manquer à l'obéissance qu'il m'avoit jurée, il resta chaque jour dans l'eau plus de trois heures. Ces remedes amenerent le calme, en nous procurant le relâchement que nous cherchions. Et les eaux d'Yeuset, qui vinrent ensuite, balayerent tellement les entrailles, qu'elles pénétrerent jusques dans les plus petits recoins des glandes & des viscères, & entraînerent avec elles les embarras qui s'y étoient formés. Les évacuations furent si ménagées, que les forces du malade n'en reçurent aucune atteinte. Mais tout ne fut pas fini : la tension des fibres étoit trop forte pour céder si aisément ; il

fallut par conféquent y revenir plusieurs fois. Le petit lait diftillé feconda parfaitement bien l'effet des autres remedes, qu'il fallut employer de nouveau ; & après avoir gardé une année entiere ce régime, le malade reprit la fanté, ainfi qu'il eft prouvé par la lettre fuivante.

## *LETTRE de Mr.* DE LA *Roquette.*

MONSIEUR,

J'avois bien réfolu d'avoir l'honneur de vous voir ; mais les pluies, la gelée & les vents ont mis obftacle à mon projet. En attendant que je puiffe me procurer ce plaifir, recevez, je vous prie, le témoignage des vœux que j'offre au Ciel en votre faveur au commencement de cette nouvelle année. Vous devez être convaincu de leur fincérité, puifque vous en connoiffez le motif : une fanté que vous m'avez rendue, au lieu d'une maladie qui depuis douze ou treize années tenoit mon corps & mon efprit dans

une dépendance continuelle, exigera toujours la plus vive reconnoiſſance. Je ſens le bienfait; connoiſſez mon cœur, qui n'eſt rien moins qu'ingrat, & vous aurez une foible idée du bonheur que je vous ſouhaite. J'ai l'honneur d'être, &c.

A Breau, le 5 Janv. 1762.
*Signé*, La Roquette.

La reconnoiſſance de M. de la Roquette étoit ſi vive, qu'elle lui inſpiroit le deſir le plus ardent de faire le voyage d'Arles. Délivré de ſes maux, libre dans ſes actions, aimant à faire de l'exercice, parce qu'il en connoiſſoit tout le prix pour ſa ſanté, il ne put ſe refuſer aux preſſantes ſollicitations de ſon cœur. Il partit en effet dès que le temps le lui permit, & arriva ici le 20 Avril ſuivant. Nos entretiens auroient été bien inſtructifs pour qui y auroit pris part: un malade inſtruit de lui-même, & par les Médecins qu'il avoit ſi ſouvent conſultés, qui raconte des maux qu'il connoît & qu'il éprouve, toujours

traités, jamais guéris, mais, qui pis eſt, irrités par tant de remedes contraires, s'exprime bien énergiquement pour ſe faire écouter, & pour perſuader le moins intelligent. Si l'ouverture des cadavres nous découvre au naturel la cauſe cachée de beaucoup de maladies incurables, elle ne nous fournit pas toujours des moyens aſſurés pour y remédier ; tandis que l'obſervation pratique, éclairée du flambeau d'une théorie ſaine & judicieuſe, nous apprend à les combattre & à les guérir.

Pour étayer toujours plus les idées curatives que cette obſervation nous préſente, nous authentiquerons les faits dont elle eſt accompagnée. Deux conſultations d'un des plus grands Médecins du royaume, que je rapporterai ici toutes entieres, extraites ſur les originaux que M. de la Roquette m'a remis, dévoileront au monde vaporeux ce myſtere d'incurabilité, ſi facile à pénétrer pour qui ne ſe refuſe pas à l'évidence des preuves, & à la démonſtration.

## *CONSULTATION de Montpellier pour Mr.* DE LA ROQUETTE *: année 1750.*

Le battement que le malade ſent en différentes parties de la tête & du bas-ventre, & les autres ſymptomes énoncés dans le mémoire établiſſent une affection mélancholique, dont la cauſe eſt un ſang épais, ſec & acrimonieux, avec trop de tenſion des filets nerveux.

La vie laborieuſe que le malade a menée juſqu'à aujourd'hui, & les excès auxquels il s'eſt livré, ont occaſioné une diſſipation conſidérable de ce mucilage doux qui donne la fluidité à la maſſe du ſang; & c'eſt en conſéquence de cette diſſipation que le ſang a pris les mauvaiſes qualités énoncées, & que le genre nerveux eſt trop roidi.

Dans un pareil état des fluides & du ſyſtême nerveux, le ſang eſt quelquefois gêné dans ſon paſſage à travers les tuyaux capillaires; & quelque petite que ſoit la difficulté qu'il y a d'y pénétrer, les filets nerveux trop ten-

dus, & roidis, en ſont ſecoués extrêmement : ce qui donne occaſion à de légers ſpaſmes dans différentes parties muſculaires, par conſéquent à des tiraillements, des battements, & autres ſentiments de cette eſpece. C'eſt ce qui arrive au malade en différents endroits de la tête, & dans les muſcles du ventre.

Cette maladie eſt ſans aucun danger pour la vie, mais elle réſiſtera long-temps aux remedes. Les vues que l'on doit avoir, pour venir à bout de la guérir, ſont de corriger les digeſtions, & de les entretenir en bon état, d'inciſer doucement la maſſe du ſang, de le délayer & de l'adoucir.

C'eſt pourquoi, ſans perdre de temps, on fera les remedes ſuivants. On commencera par une ſaignée au bras de la valeur de huit onces ; on purgera le lendemain avec une once de racine de polipode de chêne en décoction, dont on fera deux verres, après avoir fait infuſer toute la nuit ſur les cendres chaudes deux dragmes de ſéné, deux ſcrupules de rhubarbe

concassée, & une petite demi-poignée de fleurs de mauve, dissolvant le lendemain dans le premier verre de la colature deux onces de manne, & dans le second une once seulement.

On passera ensuite à l'usage des bouillons, qui seront faits avec un jeune poulet, trois écrevisses de riviere, une dragme de racine d'*enula campana*, deux dragmes de racine de pivoine mâle, une dragme & demie de racine de valériane sauvage, & une poignée de chicorée amere de jardin.

On continuera neuf matins de suite l'usage de ce bouillon ; puis on passera à celui du petit lait de vache, fait avec la présure, que l'on prendra le matin à jeûn, à la dose d'environ douze onces ; on éteindra dans ce petit lait trois gros clous rougis au feu ; on le clarifiera avec le blanc d'œuf, y faisant bouillir pendant la clarification une demi-pincée de sommités fleuries d'*hypericum* ; & l'ayant coulé, on y ajoutera un peu de sucre.

Ayant pris ce petit lait dix matins, on purgera le malade comme aupara-

vant, pour paſſer tout de ſuite à l'uſage du lait d'âneſſe, qu'il prendra le matin à jeûn, à la doſe de douze à ſeize onces, pendant deux mois. Mais pendant le lait d'âneſſe il prendra de trois en trois jours, un moment avant le lait, & dans deux cuillerées d'eau de fleurs d'orange, une priſe de poudre compoſée de dix grains de cachou brut, huit grains de cloportes préparées, & ſix grains de ſafran de Mars apéritif. Si l'eſtomac ne ſoutient pas bien le lait d'âneſſe, on y ajoutera deux cuillerées de la ſeconde eau de chaux : mais ſi après dix ou douze jours de lait, l'eſtomac s'en accommode, on le prendra encore une fois dans la journée, à ſavoir à dix heures du ſoir ; mais pour lors il faut ſouper à ſix heures, ſimplement avec une ſoupe à la viande. Après deux mois de lait d'âneſſe on purgera le malade comme auparavant.

Pendant l'hiver il prendra, dix jours de chaque mois, le matin à jeûn, une grande taſſe d'infuſion de méliſſe ou citronnelle en guiſe de thé, & les dix

jours suivants huit grains de safran de Mars apéritif avec la premiere cuillerée de soupe du dîner. Au printemps prochain, s'il reste quelque impression du mal, on recommencera tous les remedes ordonnés pour cette automne.

Au surplus, le malade observera exactement un bon régime de vivre. Il se nourrira de soupes, de bouilli, de rôti. Il pourra cependant quelquefois manger du poisson, mais seulement rôti sur le gril, ou cuit à l'eau, ou au court-bouillon léger; comme aussi quelques œufs frais. Il boira le vin bien choisi, vieux, & rouge, mais toujours mêlé avec trois fois autant d'eau. Il fera de l'exercice, mais modéré, & se dissipera par quelques amusements honnêtes.

Délibéré à Montpellier, le 10 Sept. 1750.
*Signé*, FIZES.

Si la cause de l'affection mélancholique ou vaporeuse réside, suivant l'Auteur de cette consultation, dans un sang sec & acrimonieux, & dans une trop grande tension des filets nerveux, les indications que l'on a à remplir sont

ſont donc d'humecter, de délayer, d'adoucir les humeurs, & de relâcher les nerfs. Les bouillons de poulet, le petit lait, & le lait d'âneſſe, dont il compoſe ſon traitement, auroient pu par conſéquent procurer ces effets chez le malade dont il s'agit, s'ils euſſent été employés avec exactitude, & auſſi long-temps qu'il le falloit pour détruire le vice. Mais ſi l'on ajoute à ces remedes adouciſſants, & indiqués ſuivant la théorie ci-deſſus établie par l'Auteur de cette conſultation, ſi l'on ajoute, dis-je, les ſtomachiques chauds, les céphaliques, les apéritifs & les purgatifs, on doit s'attendre à des effets oppoſés, qui prévaudront d'autant plus ſur celui des remedes ſalutaires, qu'ils favoriſeront la cauſe eſſentielle qui agit.

C'eſt ce qui eſt tant de fois arrivé à M. de la Roquette, ainſi qu'on le voit arriver tous les jours chez tous ceux que l'on ſoumet à un pareil traitement. J'en appelle volontiers au témoignage de tous les vaporeux du royaume; & en même temps je prends la

liberté de demander à M. Fizes si ses observations pratiques à ce sujet pourront jamais démentir ce reproche.

Il eût été bien difficile qu'un Médecin si judicieux méconnût plus longtemps les écarts de la pratique vulgaire. Tant de victimes si souvent immolées, qui s'adressent à lui de toutes les parties de l'univers, lui ont fourni tant de fois l'occasion de méditer sur l'incurabilité de cette maladie, qu'il étoit réellement impossible que ce grand praticien n'en pénétrât tôt ou tard le mystere, & n'en corrigeât les défauts. La derniere consultation qu'il fit pour M. de la Roquette, que l'on trouvera ci-après, nous annonce déjà un changement dans sa pratique, qui nous conduit enfin à la méthode ci-dessus proposée; les stomachiques chauds, les apéritifs, & tout le cortege pharmaceutique, en est tout-à-fait retranché : ce qui nous fait espérer que dans peu les purgatifs seront à leur tour rejettés, & reconnus pour des remedes contraires.

# CONSULTATION

*de Montpellier pour le même sujet : année 1760.*

Les suffocations dont se plaint M. le Consultant, les palpitations de cœur, le battement qu'il ressent dans la tête & quelquefois dans les entrailles, l'espece d'incube dont il est attaqué presque toutes les nuits, la constipation, les vents dont il est travaillé à l'estomac & aux intestins, la gêne qu'il ressent dans la région épigastrique & dans les hypocondres, la grande frayeur enfin dont tous ces accidents sont accompagnés, établissent évidemment une affection hypocondriaque.

Cette maladie reconnoît pour cause la sécheresse du sang, avec quelque acrimonie, & une trop grande tension dans le systême nerveux : ce qui est démontré par le spasmodique qu'on apperçoit dans les attaques.

Il paroît que les exercices violents de la chasse ou voyage à pied de trop longue haleine, joints à bien d'autres

excès, ont donné occasion à cette maladie, ayant fait dissiper une grande partie du mucilage doux du sang qui lui donne la détrempe nécessaire.

Cette maladie est beaucoup plus effrayante que dangereuse ; mais il faut un traitement un peu long & méthodique (*a*) pour pouvoir en venir à bout : ce dont on se flatte, pourvu que le malade tâche principalement de se distraire, & de se persuader que sa maladie n'a rien de dangereux pour la vie.

Les indications que l'on a à remplir sont de détremper & d'adoucir la masse du sang, de l'incifer légérement, & de rectifier les digestions. C'est pourquoi, d'entrée on prendra pendant quatre matins un bouillon fait avec six onces de collet de mouton, une laitue, & une pincée de chicorée amere. On se purgera ensuite avec une once de polypode de chêne, dont on fera deux verres de décoction, où l'on fera infuser la nuit sur les cendres

(*a*) On voit par la date de la consultation précédente que le traitement duroit depuis dix ans.

chaudes deux dragmes & demie follicules de féné, & demi-poignée fleurs de violettes : on diffoudra le lendemain matin au premier verre deux onces de manne, & au fecond une once & demie : on prendra le fecond verre deux heures après le premier, & le même bouillon que ci-deffus après le fecond verre.

Le furlendemain de la purgation on commencera l'ufage des bouillons, qui feront faits avec un petit poulet & une poigneé de chicorée amere de jardin. Ayant pris ces bouillons pendant dix matins, on commencera l'ufage du bain domeftique tiede le matin à jeûn ; on y reftera une heure, & au fortir du bain on prendra le même bouillon de poulet.

Ayant pris les bains pendant neuf jours, on fe repofera trois ou quatre jours, après quoi on prendra une bouteille d'eau d'Yeufet pendant neuf ou dix matins, obfervant de prendre le premier & le dernier jour deux onces & demie de manne au premier & au dernier verre. Après les eaux, on fe

reposera quatre ou cinq jours, après quoi on reprendra pendant dix jours le même bouillon de poulet, & on se repurgera avec la médecine ci-dessus prescrite, pour passer à l'usage du petit-lait de vache ou de chevre, à la dose de douze ou quinze onces; observant de faire infuser pendant la clarification une demi-poignée de *gallium luteum*, & d'y ajouter une cuillerée de sucre en poudre.

Ayant pris ce petit-lait pendant quinze jours, on en viendra au lait d'ânesse, qu'on prendra pendant deux mois, c'est-à-dire jusqu'au froid; observant de prendre pour lors un jour, l'autre non, un opiat fait avec quinze grains de craie de Briançon, autant de poudre de guttete & de corail rouge préparé, incorporés avec une suffisante quantité de sirop de capillaire. On commencera par une turquette de lait, & on viendra peu à peu jusqu'à une bonne écuelle. On se repurgera à la fin avec la même médecine.

On se contentera pendant tout l'hiver de prendre trois fois la semaine une

ſaſſe de citronnelle en guiſe de thé, avalant dans la premiere cuillerée vingt grains de poudre de guttete. Pendant l'uſage de ces remedes, on ſe nourrira avec du bouilli & du rôti, & on boira le vin bien trempé.

Délibéré à Montpellier, le 29 Juillet 1760.
*Signés*, Fizes. Cros.

On voit dans cette conſultation que l'emploi des humectants domine ſur celui des autres remedes; & il eſt aſſez évident que M. Fizes les reconnoît pour de véritables ſpécifiques dans la cure des affections vaporeuſes: mais les purgatifs & quelques légers antiſpaſmodiques lui paroiſſent encore indiſpenſables. J'oſe prier ce ſavant Médecin de jeter un coup d'œil ſur mes obſervations, & de ſe rappeller ſurtout celles dont je l'ai rendu quelquefois le témoin; il y trouvera par ſes lumieres des preuves convaincantes de la néceſſité de la réforme qu'il vient de faire à ſa pratique: ce qui l'obligera à la ſimplifier davantage, pour la rendre uniforme dans ſes effets; &

alors elle sera toujours efficace, puisqu'elle ne fut jamais infructueuse.

---

## *FLUX HÉMORROÏDAL.*

SOIT que le flux hémorroïdal devienne trop abondant, ou qu'il soit supprimé, il sera toujours compris dans le nombre des symptomes de l'affection hypocondriaque, puisque les mêmes causes procurent ici l'un & l'autre dérangements; tout de même que chez les femmes hystériques elles procurent le flux immodéré, comme la suppression des menstrues.

Ce sera toujours dans la roideur des fibres, & dans l'épaississement & la sécheresse des liqueurs, que nous trouverons l'explication de ce symptome; & nous serons toujours plus assurés d'y remédier, quand nous serons scrupuleusement attentifs à ne nous jamais écarter des indications que cette roideur & cet épaississement nous présentent.

Si la fougue du sang & son impétuosité prévalent sur le vice des solides, cet écoulement sera alors immo-

déré ; & nous nous empresserons à le ralentir, en tempérant l'orgasme des humeurs ; & à l'exemple d'Hoffman, nous n'emploierons alors que les remedes les plus rafraîchissants : *Dein usurpanda ea quæ excedentem intestinum partium in sanguine sulphurearum motum componunt, diluentia maximè & refrigerantia, potus aquæ frigidæ, seri lactis cum succo citri coacti*, &c. (*a*)

Que si au contraire la roideur des solides & le spasme des entrailles prévalent sur cette constitution du sang & des humeurs, le flux en sera supprimé, & nous remédierons toujours aux ravages qu'il ne manquera pas de procurer, en relâchant le spasme des entrailles, & en ouvrant les voies naturelles par lesquelles le sang doit s'échapper ; & ce sera encore par les mêmes remedes, je veux dire, les calmants & les adoucissants : *Quando tamen sanguinis ex hemorroïdalibus locis fluxum subitò sublatum*, &c. *revocandus is est lenioribus, elicientibus & laxantibus*,

(*a*) Hoffman de fluxu hemorroïdali nimio, tom. 2, p. 220.

*clysteriis quoque emollientibus & suppositoriis.* (a)

Ce n'est donc point ici le lieu d'accuser le relâchement des vaisseaux, & de recourir par conséquent aux remedes stiptiques, quelque violente que soit l'hémorragie ; ce seroit le moyen de la rendre funeste, par le degré d'érétisme & de crispation que l'on ajoûteroit aux solides ; & la cause qui procure la maladie en acquerroit vraisemblablement beaucoup plus de vigueur. En outre, si ces remedes stiptiques devenoient assez puissants pour boucher exactement l'ouverture des vaisseaux, le reflux du sang n'en seroit que plus à craindre ; puisque les oscillations des vaisseaux étant toujours plus fortes dans les parties irritées, la circulation en seroit bientôt dérangée, & ensuite interceptée ; ce qui obligeroit le sang à se porter subitement sur les parties supérieures, & principalement sur le cerveau, qui, par sa structure, seroit toujours le préféré sur les autres parties du corps ; ce qui

---

(a) Ibidem.

a procuré plus d'une fois des apoplexies rebelles, la manie, & toutes les maladies qui dépendent de l'engorgement de ce viſcere.

On voit par-là combien il eſt eſſentiel de diſtinguer le flux hémorroïdal, en développant la véritable cauſe qui le procure, pour pouvoir l'attaquer avec des remedes ſalutaires. Ces topiques ſi vantés, tous plus ſpécifiques pour arrêter l'hémorragie, ou pour appaiſer les douleurs qu'occaſione toujours le gonflement des vaiſſeaux hémorroïdaux, ne ſont rien moins qu'indifférents, puiſque par leur action il peut en réſulter un effet opposé à celui que l'on deſire.

Pour remédier à cet inconvénient, nous rejetterons donc tout remede myſtérieux, quel qu'il ſoit, & nous n'aurons recours qu'à ceux qui temperent l'ardeur des entrailles, toujours inséparable de cette incommodité dans les tempéraments vaporeux ; & par ce moyen nous ſerons aſſurés de calmer l'hémorragie, ſi elle eſt trop abondante ; comme de la provoquer, ſi elle eſt ſupprimée. Sans nous arrêter à

citer des exemples funestes d'un traitement empirique, trop connus des Médecins, pour qu'il soit nécessaire de les rappeller, nous nous contenterons d'étaler les vertus de la méthode contraire.

Un Bourgeois de cette ville, âgé de trente-six ans, d'une constitution atrabilaire, éprouvoit depuis long-temps un flux hémorroïdal des plus immodérés, pour lequel il fit plusieurs remedes. Dans la perquisition des causes éloignées qui lui avoient procuré cette incommodité, on soupçonna le virus vérolique: il fut traité en conséquence, avec les précautions les plus scrupuleuses; & l'hémorragie cessa. Il étoit sur le point de sortir de sa retraite, lorsqu'il eut occasion de s'emporter vivement contre un domestique qui l'insulta: sa colere fut vive, pour ne pas dire extrême; & les suites devinrent si funestes, que l'hémorragie revint avec une abondance dont je fus si étonné, que je vis le malade en danger. (*a*) L'enflure du

(*a*) Cette hémorragie fut plus considérable qu'aucune que *Montanus* & *Panarollus*

visage & des pieds y succéda, & les coliques l'accompagnerent. On n'employa aucun astringent, mais au contraire on tempéra la fougue des humeurs, trop raréfiées par le mercure; & ce fut par le secours du demi-bain froid, de plusieurs lavements rafraîchissants, d'une diete forte, mais humectante, que l'on vint à bout d'arrêter l'hémorragie. Les enflures se dissiperent ensuite par l'exercice du cheval, & le malade recouvra pour lors la santé.

M. Vascher, Avocat, âgé de cinquante ans, d'un tempérament sanguin & fort mélancholique, éprouve depuis longues années une évacuation périodique par les hémorroïdes, qui reparoît assez réguliérement tous les mois, & qui lui est si salutaire, que sa santé en est toujours altérée quand cette évacuation cesse pour quelque temps.

Les symptomes qui annoncent chez lui la pléthôre, & qui exigent une prompte évacuation, sont ordinaire-

---

aient jamais observée, car elle dura plus d'un mois, & le malade perdit chaque jour près d'une livre de sang.

ment des coliques violentes, accompagnées du vomissement, dont il est plus ou moins tourmenté, suivant le degré d'érétisme de la membrane nerveuse de l'estomac & des entrailles, & suivant les différentes causes éloignées qui favorisent alors la suppression.

Les fomentations continuelles, les lavements rafraîchissants, & une boisson copieuse d'eau de poulet, ou de quelqu'autre tisane rafraîchissante, ont toujours rappellé l'hémorragie, & amenent ainsi le calme. Ces deux observations nous prouvent évidemment que la même cause qui procure cette espece d'hémorragie, en procure aussi la suppression, puisque les mêmes remedes guérissent parfaitement bien l'un & l'autre dérangements.

---

## *JAUNISSE HYPOCONDRIAQUE.*

QUOIQUE personne n'ait encore fait mention de la jaunisse hypocondriaque, elle ne doit pas moins être regardée comme un symptome des affections vaporeuses, qui en impose

toujours aux Médecins, lorſqu'ils ſe livrent aveuglément à la maladie elle-même, ſans enviſager la véritable cauſe qui la produit.

Les embarras du foie & de la véſicule du fiel, l'obſtruction des canaux excrétoires de ce viſcere, ont été regardés juſqu'ici comme les ſeules cauſes du reflux de la bile dans la maſſe des humeurs ; & toutes les fois que l'on a voulu y remédier, on a toujours eu en vue de déſobſtruer, en purgeant les humeurs ſuperflues, & en inciſant celles dont l'épaiſſiſſement forme lui-même l'obſtruction. (*a*)

Dans celle-ci, nos vues ſeront bien différentes, puiſque les embarras du foie ne proviennent que du vice des ſolides, qui étant deſſéchés & racornis, forment eux-mêmes les obſtacles

---

(*a*) Il ne ſera pas tout-à-fait étranger à la matiere que je traite, de publier ici les vertus du marrube blanc, qui a toujours été regardé comme un remede efficace dans les obſtructions du foie. J'atteſte en avoir vu de bons effets, & je l'ai employé moi-même en pareil cas avec ſuccès.

à l'écoulement de la bile, & procurent la jauniſſe dont il eſt ici queſtion. C'eſt pourquoi nous ſerons attentifs à relâcher le tiſſu des vaiſſeaux, bien-loin de les tendre par des remedes irritants ; & de cette façon nous ſommes aſſurés de remédier à ce ſymptome. Les obſervations que nous allons rapporter autoriſent ſi fort notre façon de penſer à ce ſujet, qu'à moins de les rejetter tout-à-fait, ou de les révoquer en doute, on ne peut ſe refuſer aux preuves qu'elles nous donnent de la théorie que nous venons d'établir ſur la maladie dont il s'agit.

Le ſieur Arnaud, Marchand Cordier, fut attaqué dans le courant de l'année 1760 d'une dyſenterie qui le fatigua pluſieurs mois. Après avoir réſiſté aux remedes les plus vantés, & en même temps les plus chauds, elle ſe calma enfin. Mais la jauniſſe prit ſa place ; la cardialgie, les borborigmes, les vents, & les coliques ſpaſmodiques ſe joignirent bientôt aux autres ſymptomes. Le malade devint maigre, exténué, & ſujet aux vapeurs :

ce qui me fit douter que le racorniſſement des tuyaux hépatiques ne fût la cauſe de cette nouvelle maladie, qui me parut pour lors parfaitement bien caractériſée de jauniſſe hypocondriaque.

La quantité prodigieuſe de purgatifs, de vomitifs, & d'opiats ſtomachiques dont le malade avoit uſé, & l'atrophie générale du corps, m'aſſurerent que les vaiſſeaux capillaires étoient totalement deſſéchés, & que par conſéquent leur calibre étoit obſtrué de lui-même. (*a*) Il fallut donc penſer à rouvrir tous ces canaux, & à rétablir par-là les fonctions du foie, pour obvier aux ravages d'une maladie qui menaçoit le malade d'hydropiſie, & d'une mort aſſurée, pour peu que le germe eût vieilli, & eût dans la ſuite affecté les autres viſceres du bas-ventre.

Je preſcrivis les humectants. Un bouillon de poulet, fait avec les her-

(*a*) C'eſt de cette façon que ſe forment, à notre avis, toutes les obſtructions dans les tempéraments vapoureux, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont toujours ſecondaires.

P

bes rafraîchissantes, & les cuisses de quelques grenouilles, que le malade prit tous les matins pendant vingt jours, emporta la cardialgie, en restituant la souplesse aux membranes de l'estomac, & en jetant quelque peu de véhicule dans les humeurs, déjà trop grossieres pour pénétrer librement les tuyaux secrétoires & excrétoires des glandes & des visceres. Je prescrivis ensuite une tisane légérement diurétique, faite avec le chiendent & le nitre, dont le malade buvoit abondamment à ses repas & dans le jour. Les urines furent bientôt moins teintes & moins chargées, & la jaunisse diminua à vue d'œil. Les lavements rafraîchissants, soutenus par les fomentations émollientes, furent placés ensuite en guise de purgatifs : les évacuations suivirent de près l'action de ces remedes ; le canal cholédoque se prêta pour lors à l'écoulement des tuyaux excrétoires de la vésicule & du foie, & la jaunisse disparut sans purgatifs & sans autres remedes.

Mme. * C *, septuagénaire & hypo-

condriaque, éprouve depuis quelques années des paroxiſmes vaporeux, qui ſe manifeſtent toujours par des coliques ſpaſmodiques, ſuivies de la diarrhée & du vomiſſement, & qui ſe terminent ſouvent par la jauniſſe. L'effet des remedes dont elle uſe en pareil cas, prouve lui ſeul inconteſtablement la cauſe que j'aſſigne. Les fomentations continuelles, les lavements fréquents, & la tiſane de poulet, emportent toujours le paroxiſme vaporeux & ſes ſymptomes. Il paroît démontré que ſi la malade vouloit ſe ſoumettre au régime que je lui ai preſcrit plus d'une fois, dans l'intervalle de ſes paroxiſmes, elle en éloigneroit à jamais le retour.

M. Baſſac, habitant de Mouriés, me conſulta en 1758 pour une jauniſſe invétérée, qui lui étoit ſurvenue à la ſuite des fievres quartes, pour leſquelles il avoit employé toutes ſortes de remedes fébrifuges. Il étoit âgé de 40 ans; ſon tempérament eſt ſec & fort mélancholique. Son ventre étoit tendu; il étoit conſtipé : ce qui carac-

térisoit assez la cause que j'assigne. Un Médecin d'Avignon, qui jouit d'une réputation qui lui est héréditaire, l'avoit déjà traité avec les apéritifs, les purgatifs & les diurétiques les plus puissants : (*a*) ce qui bien-loin de le guérir de sa jaunisse, en avoit augmenté considérablement les symptomes. Mais les bouillons de poulet, les eaux minérales d'Yeuset, & les bains domestiques emporterent la maladie.

On concevra sans peine que la diminution du calibre des vaisseaux du foie, que le seul racornissement peut produire, procurera cette espece de jaunisse que nous appellons hypocondriaque, parce qu'elle est particuliere à ce tempérament. Et ne concevra-t-on

(*a*) Quoique ce traitement soit tout-à-fait empirique, il ne faut pas en conclure que le Médecin qui l'avoit prescrit soit assez peu éclairé pour n'en avoir pas connu le défaut : car il a si bien su profiter de la leçon que lui a fourni cette époque, qu'on le compte aujourd'hui au nombre des partisans tacites de la nouvelle méthode.

pas aussi comment les remedes humectants deviendront désobstructifs & purgatifs en pareil cas ?

---

## *TOUX CONVULSIVE.*

TOUTES les parties nerveuses & membraneuses étant exposées aux différents spasmes vaporeux, le diaphragme & la poitrine, & par sympathie encore le ventricule & les entrailles ne seront point exempts de cette sorte de contraction & d'agacement, qui forment les mouvements convulsifs. La toux deviendra donc nécessaire, pour ne pas dire indispensable, toutes les fois que ces parties seront agacées & irritées par les pointes piquantes & alkalines des différentes humeurs qui agiront sur elles. Mais comme la sensibilité des nerfs sera toujours outrée, attendu leur trop grande tension, l'impression des parties irritantes sera beaucoup plus vive, & l'ébranlement en sera plus violent : d'où s'ensuivront les mouvements con-

vulsifs, qui constituent le caractere essentiel de la toux convulsive, que l'on trouvera décrite & caractérisée par ses symptomes en ce qui suit.

Dans le mois d'Octobre de l'année 1758, & après avoir essuyé les plus rudes fatigues, je fus moi-même attaqué d'une toux convulsive, qui me mit plusieurs jours hors d'état de vaquer à mes affaires. Deux saignées que l'on me fit; & toutes les tisanes pectorales dont je m'abreuvois continuellement, n'ayant rien opéré dans l'espace de trois semaines, je me crus hors d'espoir, & prêt à cracher mes poumons; quoique ma toux fût toujours seche & sans expectoration.

Les idées noires s'emparerent alors de mon esprit, l'insomnie amena le dégoût, je maigris à vue d'œil; je fus hypocondriaque sans le savoir, & je devenois bientôt insupportable à moi-même, malgré les bons avis & les leçons que ne cessoient de me faire les personnes qui desiroient ardemment de me voir rétablir. Les vents, les tensions aux hypocondres, & l'abondance

de mes urines, se joignirent ensuite aux premiers symptomes de mon mal, & me firent appercevoir que j'étois devenu tel qu'un chacun me caractérisoit.

Pour remédier avec efficacité au mal dont je me voyois affecté, je changeai promptement mon régime, pour recourir à l'eau. J'en bus abondamment, j'ose dire avec fureur; je pris des lavements, & je fus soulagé. Enhardi par les effets d'un remede en qui depuis long-temps j'ai mis toute ma confiance, je pris l'essor pour travailler sérieusement à guérir mon cerveau, qui souffroit encore plus que le reste de mon corps. Le séjour de la campagne commençoit à devenir insipide, c'est pourquoi je préférai le voyage à tout autre plaisir. Je pris la poste, & parcourus en peu de jours les principales villes de la province, accompagné d'un de mes amis, avec lequel je m'arrêtai à Marseille, d'où j'arrivai guéri de ma toux par l'effet de la voiture, & par la seule boisson d'eau froide, dont je ne cessai jamais de m'abreuver tout le long de ma route.

Il me restoit encore quelques légers symptomes de vapeurs, que j'attaquois toujours avec le même remede, lorsque je fus appellé à Manosque pour Mlle. de St. Jœurs, qui a déjà été citée plus haut, laquelle ayant déjà éprouvé l'efficacité de la nouvelle méthode, ne voulut se confier à personne qu'à moi, pour la traiter d'une maladie qui lui étoit survenue. J'acceptai la proposition du voyage avec d'autant plus de plaisir, que j'en connoissois déjà le prix pour ma santé. Je me rendis donc à Manosque par la même voie & sous le même régime que j'avois toujours suivi. Mais quelle fut ma surprise, lorsque deux jours après mon arrivée dans cette ville, je fus pris d'un dégoût insurmontable pour toute sorte d'aliments, & encore plus pour l'eau! Ce symptome commençoit à m'effrayer de nouveau; mais une diarrhée bilieuse, qui survint en même temps, avec tous les caracteres d'une évacuation critique, me rassura d'autant plus, qu'elle me rendit bientôt l'appétit & mes forces.

Parmi les différentes toux convulſives, nous diſtinguerons celle que nous appellons hypocondriaque, par les ſignes particuliers qui la caractériſent. Frédéric Hoffman a obſervé que dans celle-ci il s'y joignoit toujours les vents, le ſpaſme des inteſtins, & les autres ſymptomes hypocondriaques : *In tuſſi hypocondriaca junguntur flatulentiæ, ſpaſmi inteſtinorum, & ſymptomata reliqua hypocondriaca.* (*a*) Et il prétend avec raiſon que la véritable cauſe de cette maladie doit être attribuée à une ſurabondance d'humeurs craſſes, impures, ſéreuſes, dont l'eſtomac & les entrailles ſont abreuvées, qui étant agitées par les ſpaſmes continuels de ces parties, ſont quelquefois obligées de refluer ſur les poumons : *Et generatur ab humoribus craſſis, impuris, ſeroſis, vi ſpaſmorum ac flatulentiarum abdominalium ad pectus & pulmones compulſis ; & eò magis infeſtat, ſi ingens*

(*a*) Hoffman. ſect. II, cap. III, p. 112, tom. II.

*frigus, aut animi affectus, tanquam occasionales causæ præcesserint.* (a)

Pour me conformer aux idées d'un si grand praticien, je reconnus avec lui la présence de ces humeurs comme cause prochaine de la toux qui me fatiguoit depuis long-temps. Les causes éloignées qui y avoient donné lieu, étayoient parfaitement mes idées ; puisque la dissipation extrême des esprits animaux que j'avois faite dans mes courses, & par des contentions d'esprit peu ménagées, avoit bien pu épaissir mes humeurs, & les rendre par-là moins fluides. La bile devenue plus grossiere, s'étoit arrêtée au milieu de ses couloirs, & avoit infecté par son séjour les différents sucs qui se mêlent avec elle : delà l'obstruction des glandes intestinales, les irritations, les spasmes des intestins, & des parties nerveuses & membraneuses qui sympathisent avec eux : ce qui caractérise parfaitement l'affection vaporeuse, d'où dépendent tous ces symptomes.

(a) Ibidem, pag. 112.

Pour remédier à mon mal, je devois l'attaquer dans sa source ; c'étoit sur mon estomac & sur mes entrailles que je devois apporter le remede : il falloit relâcher les spasmes, calmer les irritations de toutes ces parties, & ensemble déloger l'humeur peccante, la détremper & la rendre plus coulante, pour inviter la nature à s'en débarrasser par les couloirs naturels.

Pour me procurer ces effets, je ne connus point de plus puissant spécifique que l'eau froide, dont la vertu calmante surpassera toujours celle de différents remedes les plus vantés. Je m'y livrai avec d'autant plus de confiance, que j'étois déjà convaincu de son efficacité par ma propre expérience, & par celle que plusieurs Médecins illustres en ont faite avant moi. L'Auteur que je cite est de ce nombre ; & sans vouloir, comme lui, en faire ici l'apologie la plus outrée, (*a*) du

(*a*) Hoffman, de aqua medicina univers. tom. IV, p. 201.

moins me sera-t-il permis d'en publier les vertus, puisqu'elle a été pour moi un remede si efficace.

J'aurois pu ajouter à son efficacité, à l'exemple de mon guide, les parties mucilagineuses des différents remedes balsamiques & adoucissants, qui n'auroient pu qu'augmenter ses vertus. La tisane de poulet auroit fourni le même véhicule ; & les eaux minérales rafraîchissantes, que notre Auteur emploie, coupées avec le lait, auroient formé ensemble un délayant assorti à l'épaississement & à l'acrimonie des humeurs que j'avois à combattre.

Je ne méprisois point ce mêlange, tant s'en faut ; mais je le rebutois trop, pour m'y livrer avec la profusion que je croyois m'être nécessaire. C'est pourquoi je suivis mon penchant & mon goût. L'exercice que je me procurai en même temps, en aidant la distribution des liquides, facilita l'expulsion des humeurs étrangeres ; & les eaux que je bus à Manosque, étant tout-à-fait minérales, ne contribuerent pas peu à mon entiere gué-

riſon, par l'évacuation qu'elles me procurerent. (*a*)

## *VOMISSEMENT, boquet, aigreurs & rapports.*

POUR ne pas revenir à des répétitions, toujours fort ennuyeuſes à tout lecteur impartial, & trop avantageuſes à celui qui ne lit un ouvrage que pour le critiquer, nous préſenterons les différents dérangements de l'eſtomac produits par une même cauſe, ſous un ſeul point de vue: l'explication qu'on en exige ſera ainſi plus claire & plus intelligible.

(*a*) Certè omnes facilè credent vix unquam accuratiorem morbi deſcriptionem haberi, quàm ſi facta fuerit à perito Medico, qui hunc paſſus fuit, dum in ægro corpore mens ſana erat. Ideo magni æſtimatur podagræ deſcriptio, quam *Sydenhamus* dedit, choleræ hiſtoria, quam *Tralles* conſcripſit, &c. Sic & *Benedictus* phtiſi graviter laboravit, ac ſe ipſum curavit.

Vid. *Vans Wieten comment. in Herm. Boerhaave*, *tom. IV*, *pag.* 58.

Quoique le méchanisme de la digestion soit connu de chaque Médecin, il ne sera pourtant pas inutile de nous le rappeller, en disant que la dissolution des aliments (& non la fermentation ni la trituration) est la véritable fonction de ce viscere ; par laquelle il en résulte un chyle doux & balsamique, capable de réparer les pertes du corps, en réparant les déperditions journalieres des humeurs, & en entretenant par-là l'état de souplesse, si nécessaire aux solides pour qu'ils puissent se prêter aux différents mouvements intérieurs & extérieurs du corps : d'où il en résulte cette douce harmonie, & cette réciprocation qui doit régner entr'eux dans l'état de la santé la plus parfaite.

La qualité naturelle & bienfaisante des sucs digestifs, & celle des aliments, seront donc les conditions essentielles de ce méchanisme, c'est-à-dire, que si l'une des deux peche dans ses principes, il faudra nécessairement que la digestion en soit dérangée, & que le chyle qui en résulte soit altéré,

puifqu'il fera empreint des mauvaifes qualités des fucs qui le compofent.

Un fang épais, fec & acrimonieux (tel qu'eft celui des hypocondriaques) produira-t-il des fucs d'une qualité bienfaifante, & telle qu'elle a été énoncée ? La groffiéreté de la bile, l'âcreté du fuc pancréatique, celle de la falive & des fucs ftomachiques, l'alkalefcence des uns, l'acidité des autres, enfanteront fans doute un compofé des plus ardents, qui fermentera pour lors, & produira une liqueur des plus piquantes, acide, acrimonieufe, & incapable de fournir un chyle doux & falutaire. (*a*)

---

(*a*) Pour ne pas effaroucher les efprits, en leur préfentant cette idée fermentative des fucs digeftifs, qui procurent, à notre avis, l'acidité dont il eft ici queftion, nous avertiffons nos lecteurs que nous ne l'adoptons que dans le cas dont il s'agit, c'eft-à-dire, *in ftatu morbofo* : car la faine Phyfiologie nous apprend que la bile eft une liqueur favonneufe, qui n'eft ni acide ni alkaline, qu'elle eft compofée d'une grande quantité d'huile & de fel, & de parties fpiritueufes, le tout délayé dans l'eau; que

Cette même acidité heurtant continuellement contre les parois de l'estomac, les invitera à se contracter ; ce qui obligera les liquides contenus dans ce viscere à refluer promptement par ses orifices. Mais la pression continuelle des muscles du bas-ventre, ( attendu leur érétisme & leur contraction ) l'embarras du *duodenum*, la tension spasmodique des fibres circulaires du pylore, formant des obstacles naturels à l'écoulement du chyle par les voies inférieures, l'orifice supérieur sera forcé de se dilater, & de recevoir une portion des liqueurs exprimées par la contraction de la membrane nerveuse du ventricule : ce qui procurera ces aigreurs, qui fatiguent d'autant plus les hypocondria-

---

le suc pancréatique est une lymphe limpide, formée de beaucoup d'eau & de peu de sel & d'huile, sans être acide ni alkaline ; qu'enfin ces deux liqueurs ne sont point ennemies, qu'elles s'associent ensemble sans bruit & sans tumulte, & qu'elles concourent amiablement & paisiblement à la perfection du chyle.

ques,

ques, qu'elles amenent ordinairement avec elles le dégoût, & laissent à la salive, qui se sépare dans les différentes glandes de la bouche, l'empreinte ineffaçable de leur acidité.

Cette contraction & cette explosion (suite nécessaire de l'irritation des parties où elles se forment) supposeront toujours une chaleur considérable, qui raréfiera outre mesure l'air contenu dans les petites cellules des aliments, qui étant ouvertes pour lors & entiérement détruites, en laisseront échapper toutes les particules, & augmenteront ainsi le volume de celui qui est contenu dans l'estomac & dans les entrailles ; ce qui distendra toujours plus leurs tuniques, & excitera de nouvelles contractions, qui s'opposant continuellement à l'expansion de l'air & à la dilatation du canal membraneux, presseront de toute part l'air contenu, & l'obligeront enfin à s'échapper par les voies naturelles : d'où s'ensuivront les rapports, *ructus*, les vents inférieurs, les grouillements ou borborigmes, la passion

flatueuse, les coliques venteuses de l'estomac & des intestins, & toutes les especes de météorismes auxquels sont ordinairement sujets les vaporeux.

La même contraction spasmodique des membranes de l'estomac devenant toujours plus forte, à raison d'une plus grande irritation que les matieres contenues pourront y produire, excitera bientôt les mouvements convulsifs, entraînera ainsi le diaphragme, & procurera le hoquet; & pour peu que cet état convulsif soit porté à un certain degré, par l'intensité de ses causes, les muscles du bas-ventre seront invités à leur tour à se contracter; & les convulsions devenant alors générales dans toutes les parties intérieures & extérieures de l'*abdomen*, le vomissement s'ensuivra; par lequel s'échapperont non seulement les matieres contenues dans l'estomac & dans le *duodenum*, mais encore tout liquide que l'on présentera par la déglutition, qui par sa présence irritera toujours plus les houppes nerveuses du ventricule, trop

agacées déjà & trop érétisées pour supporter le moindre choc : ce qui caractérisera pour lors le parfait racornissement de toutes ces parties, & le dernier degré de la cause qui agit.

Il résulte de la théorie que nous venons d'établir, qu'une trop grande tension des membranes de l'estomac, & qu'une trop grande effervescence des sucs digestifs, tels que la salive, la bile, le suc pancréatique, & celui qui découle des glandes du ventricule, procureront chez les hypocondriaques les aigreurs, les vents, les rapports, le hoquet, & le vomissement, suivant le degré de ces deux causes, qui agissent réciproquement pour procurer un même effet. La tension des membranes trouvera son antidote dans les humectants les plus puissants, & l'effervescence des liqueurs digestives, dans le véhicule le plus rafraîchissant, qui en les condensant, & en éteignant le mouvement intestin qui les oblige à fermenter, émoussera ainsi les pointes piquantes & acrimonieuses, que l'aci-

dité qu'elles avoient contractée leur procure. L'eau froide l'emportera ici ſur l'abſorbant le plus vanté, puiſqu'elle doit corriger les aigreurs, & en détruire les ſymptomes, & les autres humectants, tels que les mucilagineux, les délayants & les adouciſſants, oppoſeront enſuite aux efforts du vomiſſement & du hoquet la détente des ſolides, que l'on cherche toujours infructueuſement dans l'effet des remedes contraires. Ecoutons l'expérience, qui ſeule nous convaincra.

Mme. de P*, d'un tempérament ſec & fort mélancholique, fut appellée à Marſeille en 1759, pour un fils qui y étoit dangereuſement malade. La maladie de cet enfant fut longue, & la convaleſcence très-pénible ; ce qui altéra la ſanté de Mme. ſa mere, qui fut dès-lors affectée de vapeurs. Des vertiges fréquents, des éblouiſſements, & enſemble la ſuppreſſion des regles, caractériſoient aſſez l'affection vaporeuſe ; mais il ſurvint des aigreurs, qui parurent au Médecin

de Marſeille un ſymptome étranger aux vapeurs. Les purgatifs, les ſtomachiques, & les abſorbants furent employés en conſéquence, mais ſans ſuccès. La ſanté de cet enfant s'étant enfin rétablie, il fut permis à la malade de retourner à Arles, où elle arriva en très-mauvais état. Pour obvier à la pléthôre, dont les ſignes n'étoient point équivoques, on fit une ſaignée au pied; & pour remédier avec efficacité aux aigreurs dont elle étoit ſi fort tourmentée, je preſcrivis une copieuſe boiſſon d'eau du Rhône. Ce remede opéra avec un ſi prompt ſuccès, qu'en peu de jours les aigreurs diſparurent, & les vapeurs céderent à leur tour au traitement ordinaire.

Le Sr. Germain, ſeptuagénaire & hypocondriaque, devenu tout-à-fait aveugle par l'effet de deux cataractes des mieux conditionnées, tomba tout-à-coup dans une triſteſſe mortelle, qui attira chez lui pluſieurs ſymptomes vaporeux, parmi leſquels on comptoit les aigreurs & le hoquet. La ſituation

de ce pauvre malade étoit d'autant plus fâcheuse, qu'un chagrin naturel à quiconque se voit privé pour toujours du plaisir de jouir de la lumiere, fait ordinairement mépriser tout remede étranger à cette cruelle privation. Notre aveugle avoit tellement adopté ce systême, qu'il refusa pendant long-temps tout secours : le hoquet fit des progrès, les aigreurs devinrent insoutenables, & la fievre, qui se mit de la partie, menaça le malade d'une inflammation prochaine, si elle n'étoit pas déjà formée, puisque le météorisme du bas-ventre & la violence du hoquet paroissoient assez la caractériser.

Ce fut alors que je fus appellé. Mais pour persuader au malade qu'il étoit de son devoir de laisser travailler à lui sauver la vie, il fallut au préalable le rassurer contre la perte de sa vue, & lui promettre des secours pour la lui rétablir. L'extraction du cristallin étoit le seul qui pût lui être utile ; je l'assurai qu'il étoit dans le cas. Cette promesse ranima

ſon eſpoir, & le rendit docile. La tiſane de poulet, les fomentations continuelles, & les lavements rafraîchiſſants remédierent aux deux ſymptomes ; le hoquet diſparut, & enſuite les aigreurs : ce qui mit le malade en état de partir pour Avignon, où il fut opéré avec un ſuccès ſi éclatant, qu'on le voit aujourd'hui jouir de ſes yeux & de ſa ſanté. (*a*)

La tenſion des nerfs & la raréfaction des liqueurs digeſtives étoient trop grandes chez ce malade, pour n'employer que l'eau froide. Le mucilage de la tiſane de poulet me parut néceſſaire pour augmenter la vertu du délayant, & pour émouſſer plus ſûrement les pointes piquantes

(*a*) Le Sr. Germain fut opéré à Avignon par M. Pamard le fils. Ce Chirurgien habile nous a donné pluſieurs fois des preuves non ſuſpectes de la ſûreté de ſa méthode pour extraire la cataracte. Les cures merveilleuſes qu'il a faites en cette ville, tant par cette opération, que par celle de la taille, lui ont mérité l'eſtime du Public : c'eſt pourquoi nous nous faiſons un vrai devoir de préconiſer ſes talents.

des acides de l'estomac. Les fomentations émollientes & les lavements rafraîchissants contribuerent aussi à procurer la détente des solides, en appaisant toujours plus la raréfaction des liqueurs, & en s'opposant ainsi au mouvement intestin qui les obligeoit à fermenter. Ces remedes absorberent eux-mêmes les acides, & en éteignirent la source. Le corail, la craie de Briançon, les yeux d'écrevisse, sans oublier le cachou, trop familier aujourd'hui, & en même temps trop dangereux pour ne pas le citer avec éloge, auroient par conséquent produit de très-mauvais effets, puisque par leur alkalescence ils auroient excité la fermentation des liqueurs digestives, & auroient augmenté les aigreurs; bien-loin de les détruire.

Dom Barescut, Religieux Bénédictin de la Congrégation de St. Maur, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament sec & fort mélancholique, éprouvoit depuis deux ans les efforts d'un vomissement aussi cruel qu'im-

portun, qui revenoit tous les jours après les repas, avec des rapports & des vents ſi conſidérables, que ce jeune Religieux étoit obligé de s'écarter de la Communauté. Les ſtomachiques, les purgatifs, les apéritifs & les abſorbants étoient les ſeuls remedes dont il avoit fait uſage. Le mal devint toujours plus rebelle, & le malade fut abandonné à ſon malheureux ſort.

Après avoir traîné avec lui cette incommodité dans pluſieurs de ſes monaſteres, & après avoir éprouvé le changement de différents airs, il vint ſe réfugier à l'Abbaie de Montmajor. C'eſt-là où je fus appellé pour le voir, & pluſieurs autres de ſes confreres, qui n'étoient pas moins indiſpoſés que lui.

Il ne fut pas difficile de comprendre, au récit de ſes maux, & au régime qu'il avoit ſuivi, que la cauſe de ſon vomiſſement réſidoit dans la tenſion ſpaſmodique de la membrane nerveuſe de l'eſtomac, &, enſemble dans l'âcreté des ſucs ſtomachiques.

Des veilles continuelles & des contentions d'esprit auxquelles ce jeune homme s'étoit livré sans discrétion, avoient donné naissance à sa maladie; & les remedes irritants dont il avoit usé n'avoient pas peu contribué à l'entretenir. Les humectants furent donc substitués aux autres remedes, avec d'autant plus de confiance, que ceux-ci avoient été nuisibles. La tisane de poulet, dont il fit sa boisson ordinaire pendant un mois entier, emporta le vomissement. Il ne resta plus alors que les vents & les rapports, qui tourmentoient encore le malade; mais les eaux minérales d'Yeuset & les bains domestiques acheverent de détruire le vice.

Mr. * G *, Procureur au Siege de cette ville, sexagénaire & hypocondriaque, fut attaqué dans le même temps de la même maladie. Son vomissement étoit d'autant plus dangereux, que les matieres qu'il rejettoit étoient noires, fétides, & d'une amertume insupportable; semblables en tout à l'atrabile, si connue en même

temps que profcrite par les Anciens, (*a*) & de tous les Auteurs qui les ont fuivis. Des inquiétudes & des contentions d'efprit journalieres, un chagrin des plus vifs, avoient donné naiffance à cette cruelle maladie ; & en fomentant continuellement la caufe qui la procuroit, fembloient auffi la rendre incurable, pour ne pas dire mortelle. Des exemples auffi récents que funeftes (*b*) autorifoient le malade à défefpérer de fon fort : ce qui rendit la cure très-longue.

Les feuls humectants furent encore employés avec d'autant plus de conftance, que le mal avoit jeté de plus profondes racines. La tifane de poulet & les fomentations furent continuelles, les bains domeftiques & les lavements fréquents ne furent pas auffi négligés ; & fi ces remedes n'empor-

(*a*) Hippocrat. aph. 22, fect. 4.

(*b*) Il n'y avoit pas encore un an que M. de Laval, Archidiacre de l'Eglife métropolitaine de cette ville, étoit mort de la même maladie, fous les coups redoublés de l'*hipecacuana*.

terent pas d'abord la maladie, du moins ils en empêcherent les progrès.

Deux années entieres s'étoient déjà écoulées en chûtes & en rechûtes, sans que le malade pût se reprocher la moindre négligence dans son régime: mais des affaires domestiques, qui entretenoient journellement les inquiétudes de son esprit, s'opposoient à l'efficacité des remedes. Il fallut donc quitter la ville, & abandonner les occupations de son état, pour aller chercher dans la distraction & le repos le rétablissement d'une santé si délabrée. Cette épreuve fut suivie de salutaires effets. Le vomissement céda pour lors aux mêmes remedes, & un exercice journalier ne contribua pas peu à rétablir le malade.

La méthode de Galien pour traiter ces maladies ne cesse de me surprendre; car il nous dit expressément: *In universum igitur omnes qui ab humore melancholico proveniunt effectus, statim inter initia medicamentis eum humorem vacuantibus validè purgans, quominùs augeantur prohibebis.* Galenus, de atra bile, p. 705.

C'est-à-dire que, selon cet Auteur, les purgatifs ordinaires ne suffisent pas ; mais encore faudra-t-il préférer ceux qui purgent violemment.

Ces maladies ont donc changé de caractere depuis ce premier Oracle. Il faut donc que l'on change leur nom, si l'on ne veut point nous induire en erreur. Cette atrabile, qui l'occupoit tant, le rendoit sans doute lui-même aussi caustique dans le choix de ses remedes, qu'elle l'est elle-même dans son action. Nous savons aujourd'hui que si elle domine dans les maladies hypocondriaques, tant s'en faut qu'elle en soit la cause primitive, & la seule à combattre, puisqu'au contraire elle n'en est que l'effet.

La diminution du calibre des vaisseaux excrétoires du foie & des autres visceres du bas-ventre, leur sécheresse extrême & leur obstruction rendant le cours de la bile plus pénible, cette humeur, déjà trop grossiere, sera forcée de s'arrêter au milieu de ses couloirs. Elle les obstruera ; & par le séjour qu'elle sera obligée d'y fai-

re, elle prendra la couleur & l'acrimonie nécessaire pour former cette atrabile si redoutée de Galien, & méprisée aujourd'hui des Médecins modernes. Obligée quelquefois de refluer dans la masse des liquides, elle formera des embarras, procurera en même temps des irritations considérables là où elle sera portée, & enfantera ainsi toutes les maladies que l'on voudra lui imputer. Mais pour remédier à tous les désordres qu'elle a coutume de procurer, faudra-t-il la forcer brusquement de sortir de la masse des liquides ? Et pour cela faudra-t-il agacer des solides racornis, qui, pour ainsi dire, ont déjà fait corps avec elle ?

Ce ne sera jamais ainsi que l'on domtera cette humeur, sulphureuse dès la naissance, saline par degrés, & acrimonieuse de sa nature : elle s'effarouchera au moindre abord ; & pour peu que l'on s'obstine, elle éclatera avec fureur, & peut-être deviendra-t-elle indomtable. Comment donc y remédier ? La chose est pénible,

il eſt vrai, mais elle n'eſt point impoſſible. Si elle fût toujours l'écueil des Médecins, ne ſera-t-elle pas auſſi le chef-d'œuvre de l'Art?

Ce ſera donc par des remedes doux que nous émouſſerons les pointes piquantes dont elle eſt hériſſée; & en la délayant & la détrempant, nous lui oppoſerons un torrent dans lequel elle ſera ſubmergée & détruite, en même temps qu'elle ſera entraînée au dehors par les voies ordinaires. Elle réſiſtera long-temps à ſon ennemi, mais elle ne ſuccombera pas moins tôt ou tard à une puiſſance d'autant plus redoutable pour elle, qu'elle l'attaquera avec des armes toujours conſtantes & toujours variées.

Mon raiſonnement & mes expériences ſatisferont, je penſe, les Médecins praticiens; mais les Phyſiologiſtes outrés exigeront ſans doute des expériences de leur goût & à leur portée. Pour les ſatisfaire & les convaincre en même temps, en voici une que je leur propoſe, & qu'ils feront à même de faire dans leur cabinet,

s'ils ne veulent pas prendre la peine de descendre jusqu'au lit des malades. Que l'on prenne de l'atrabile récemment rejettée par le vomissement ou par les selles ; son odeur est fétide, & son goût, au rapport des malades, est d'une acerbité insupportable: qu'on la détrempe avec une certaine quantité d'eau, on la verra bientôt changer, & devenir verte ; en augmentant le véhicule, elle deviendra jaune ; & en continuant, elle perdra entiérement sa couleur, son odeur & son goût : que l'on fasse évaporer ensuite, on la verra reprendre ses mêmes couleurs par degrés, & la matiere qui restera au fond du vaisseau sera la même que celle que l'on y avoit mise précédemment ; elle aura sa couleur, son odeur & son acerbité.

Que l'on compare ensuite l'effet des délayants avec la nature de cette humeur, on conviendra sans peine que par la détrempe que procure le véhicule on vient à bout de lui faire perdre son âcreté, en lui faisant perdre ses couleurs. Aussi voyons-nous chez

tous

tous les mélancholiques, que les évacuations de cette eſpece varient chez eux par ces degrés, & que leur rétabliſſement eſt toujours précédé de toutes les variations dont je viens de parler. Mr. G**, & pluſieurs autres que j'ai vus dans le même cas, m'ont fourni ces épreuves ; & bien d'autres encore que j'ai vus ſuccomber, parce qu'ils n'avoient pas été ſecourus aſſez tôt, m'ont fourni par contraires les mêmes gradations.

## *HÉMIPLÉGIE SPASMODIQUE.*

J'Entends par hémiplégie ſpaſmodique, cette eſpece de paralyſie parfaite ou imparfaite qui ſurvient à l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau ; lequel engorgement eſt toujours le produit de la tenſion ſpaſmodique des nerfs.

Les différents embarras du cerveau ſont produits par trois différentes cauſes : ce qui caractériſe trois eſpeces d'apoplexie. La premiere & la ſeconde ſont connues ſous le nom d'a-

poplexie pituiteuse & sanguine ; parce que dans l'une la surabondance du sang, que l'on désigne plus particuliérement par le nom de pléthôre, en est la cause ; & dans l'autre, la pituite, ou la surabondance d'humeurs lymphatiques & séreuses, procurent le même effet. Mais la troisieme, que j'appelle spasmodique, est celle qui reconnoît pour cause prochaine & immédiate le seul vice des nerfs, je veux dire cette tension outrée des filets nerveux, qui s'oppose entiérement à cet état d'atonie & de relâchement, qui forme lui-même la paralysie ; laquelle tension rétrecit le diametre des vaisseaux, augmente ainsi le volume des liqueurs, & forme enfin cette pléthôre, d'où naissent ensuite l'engorgement, la compression des vaisseaux, l'interceptation des esprits animaux, l'apoplexie enfin, & la paralysie, qui la suit.

Pour concevoir comment l'engorgement dont il s'agit peut se former dans des vaisseaux tendus & racornis, dont la force élastique & la vi-

gueur de leurs fibres ſont augmentées à un point, qu'elles s'oppoſent en tous ſens à cette extenſion démeſurée, qui doit affoiblir leur ton pour produire de pareils effets ; on doit ſe rappeller, 1°. que le cerveau eſt d'une ſubſtance molle & flexible, dont les fibres ſont continuellement abreuvées par la ſéroſité qui s'y ſépare ; 2°. que le nombre des vaiſſeaux ſanguins dont la ſurface eſt tapiſſée, eſt fort conſidérable, & qu'en outre elle eſt remplie de différents ſinus, qui ralentiſſent le mouvement de la circulation ; 3°. qu'il eſt continuellement expoſé aux différentes compreſſions des meninges, qui l'embraſſent de toutes parts, & qui dans le cas du racorniſſement, le preſſent avec plus ou moins de force, & gênent le mouvement des liqueurs ; ce qui préſente tout autant d'obſtacles à la circulation du ſang dans ce viſcere, & favoriſe par conſéquent l'engorgement dont il s'agit.

De cette diſpoſition du cerveau il en réſulte que toutes les fois que le

ſang s'y portera avec trop de fougue & d'impétuoſité, il faudra néceſſairement qu'il excite dans ſes différents ſinus & dans ſes vaiſſeaux artériels & veineux des dilatations forcées, qui augmenteront inſenſiblement leur calibre, & formeront enfin des gonflements variqueux, leſquels en gênant la circulation du ſang & celle des eſprits, donneront lieu à l'apoplexie, l'épilepſie, la paralyſie, & à toutes les autres maladies qu'une telle compreſſion peut produire.

Cette fougue & cette impétuoſité avec laquelle le ſang ſe portera dans ce viſcere, proviendront des mouvements irréguliers & des ſpaſmes qui ſe forment fréquemment dans les membranes de l'eſtomac & des entrailles des hypocondriaques, attendu la délicateſſe & l'extrême ſenſibilité de leurs fibres, leur tenſion & leur racorniſſement. En effet, les nerfs du ventricule étant continuellement agités & ébranlés par l'âcreté des ſucs ſtomachiques & digeſtifs qui s'y ſéparent, ceux des reins, de la rate, du foie,

du plexus mésentérique, le feront à leur tour, & contracteront les vaisseaux. La contraction des extrêmités artérielles arrêtera le cours du sang dans toutes les parties : les liqueurs se porteront donc en plus grande abondance vers la tête, & produiront les effets dont nous venons de parler. Il en sera de même des intestins : car si les contractions artérielles sont telles dans ces parties, que le sang ne puisse pas y circuler avec une certaine liberté, les engorgements qui surviendront causeront de tels mouvements dans les nerfs, que tout entrera en convulsion. Les tiraillements causés par les nerfs inférieurs pourront aussi produire les mêmes effets dans ceux qui communiqueront avec eux. Tous ces différents mouvements convulsifs pourront enfin procurer la paralysie dont il s'agit, de même que nous avons dit que l'apoplexie la produisoit.

Puisque cette espece de paralysie reconnoît une cause particuliere à elle propre, il faut nécessairement

qu'elle produise des symptomes particuliers qui la distinguent des autres. C'est-à-dire que la tension spasmodique des nerfs se montrera toujours dans la roideur des membres paralysés, dans leur irritabilité, comme aussi dans l'atrophie & dans les mouvements convulsifs. Le pouls sera toujours petit & fréquent, & s'éloignera de cette plénitude qui annonce la véritable pléthore, & le relâchement des tuniques artérielles qui caractérisent les deux autres especes d'apoplexie.

La cure différera donc de celle qu'on adopte indistinctement pour toutes les especes d'apoplexie : c'est pourquoi les saignées si souvent répétées, les cordiaux, les vifs stimulants, les émétiques & les purgatifs ne sauroient convenir ; puisque les irritations violentes que tous ces remedes procurent, augmenteroient infailliblement la cause du mal, bien loin de la détruire. C'est à l'observation à nous fournir les preuves.

Mr. Ornan, Chirurgien de cette ville, âgé de trente-cinq ans, d'un

tempérament ſanguin & fort robuſte, fut attaqué dans le mois de Mai 1761 d'une fievre putride & inflammatoire, dont il guérit par le ſecours de dix ſaignées, un émétique, & quelques légers purgatifs. Une inſomnie des plus rebelles le fatiguoit, dans ſa convaleſcence, depuis pluſieurs jours, lorſqu'il fut ſaiſi tout-à-coup d'une hémiplégie imparfaite au côté droit. Son bras & ſa jambe furent d'abord engourdis, ſon œil fut éraillé par la rétraction des deux paupieres, & la bouche reſta dans un état convulſif.

Le malade alarmé par les ſymptomes d'une hémiplégie réelle, réclamoit à tout inſtant le ſecours de ſon Art, & ſe diſpoſoit déjà à ſe ſaigner lui-même, ſi je ne fuſſe arrivé à temps pour m'y oppoſer. Les ſymptomes de la maladie qui avoit précédé, & les remedes que j'avois employés, me fournirent au premier coup d'œil les ſignes diagnoſtics du mal que j'avois à combattre. Le ſpaſme & l'éréthiſme des nerfs ſe montroient au grand

jour : il falloit par conséquent relâcher au plus vîte les parties qui paroissoient en être le plus affectées. Le bain tiede fut préféré à tout autre secours ; quoique la foiblesse du malade parût à quelques-uns contre-indiquer l'emploi de ce remede. Son efficacité ne se démentit point, puisque l'on vit en peu de jours disparoître tous ces symptomes. (*a*)

Les fréquentes saignées que le malade avoit essuyées dans le cours de la fievre inflammatoire, & les autres évacuations que les différents purgatifs dont je m'étois servi avoient produites, doivent être regardées comme les causes éloignées de l'hémiplégie qui survint à ce convalescent. Il falloit par conséquent recourir aux remedes qui pouvoient restituer au sang & aux autres humeurs le véhicule qu'elles avoient perdu, & aux nerfs la souplesse & l'élasticité que les différentes irritations qu'ils avoient souffertes leur

(*a*) On trouve dans Forestus un nombre de pareilles cures de paralysies produites par une cause seche & chaude.

avoient enlevées. C'étoit ſans contredit le ſeul moyen de ſauver le malade: & quelque nouveau qu'il paroiſſe à pluſieurs, il n'eſt pas moins aſſuré, puiſqu'il eſt appuyé ſur les principes d'une théorie ſaine, & ſur les plus heureuſes expériences que pluſieurs Médecins de cette province en ont faites avec moi.

Je demande à préſent ſi la ſaignée, que l'on auroit communément preſcrite en pareil cas, dans l'idée de combattre l'engorgement du cerveau, & enſemble les purgatifs, dont on n'auroit pas manqué de ſe ſervir ſous différentes formes, auroient pu être utiles au malade. Les effets oppoſés que le bain tiede nous procura avec tant de célérité, nous prouvent inconteſtablement que les nerfs, agacés de nouveau par l'action de ces différents remedes, auroient ſouffert de plus grandes contractions, la circulation des eſprits auroit été bientôt interceptée, & les mouvements convulſifs, qui feroient ſurvenus, auroient infailliblement emporté le ma-

lade. L'observation suivante certifie le pronostic.

Mr. le Marquis de Castillon, âgé de trente-huit ans, se plaignoit depuis long-temps d'une douleur de tête, pour laquelle il me demanda des remedes. Son tempérament m'étoit trop connu, ainsi que son genre de vie, pour me tromper sur la cause de son mal. Je lui prescrivis un régime convenable, & des bouillons de poulet. La douleur de tête disparut en partie, & on le crut guéri. Les leçons & les conseils des Médecins ne font ordinairement impression que dans le temps de la maladie; & si on se les rappelle quelquefois dans l'état de santé, ce n'est tout au plus que par réflexion passagere. Le malade oublia mes conseils; il quitta mon régime, pour reprendre le sien. La douleur ne tarda pas à reparoître. Elle devint insupportable par degrés; & se termina enfin par un évanouissement vaporeux, qui fit tout craindre pour la vie. Cet évanouissement fut suivi d'une hémiplégie de tout le côté droit. Le

bras, la jambe & la cuisse furent roides & tout-à-fait paralysés ; l'œil & l'oreille du même côté perdirent totalement leurs fonctions ; tout en un mot annonçoit le racornissement parfait du genre nerveux, & il falloit promptement secourir le malade.

Un Médecin de grande réputation, (*a*) qui fut consulté, reconnut avec moi le même vice des nerfs, & ensemble l'épaississement des fluides. Pour remplir ces deux indications, on eut recours aux remedes humectants & aux incisifs. Dans les premiers, les bouillons de poulet, ceux de tortue, le petit lait, & les eaux minérales acidules tenoient le premier rang ; & dans les autres, les apéritifs, les purgatifs & les antispasmodiques y étoient confondus sous différentes formes. Bien-loin d'autoriser une pareille méthode, je ne pus au contraire m'empêcher de pronostiquer tout ce qui s'ensuivroit. La confiance qu'on avoit en moi n'étoit pas suspecte ;

(*a*) M. Fizes.

mais il fallut obéir aveuglément à un conseil si respectable.

Après que le malade eut pris vingt bouillons de tortue, par où j'avois déjà commencé le traitement, il étoit prescrit par l'ordonnance du Médecin consulté de faire prendre au malade un opiat composé avec la conserve d'*enula campana*, celle de kinorrodon, la poudre de guttete, celle de cloportes, la canelle, la cascarille, la valériane sauvage, & le sirop de chicorée composé avec la rhubarbe. On avoit déjà trop de confiance pour un remede qui devoit opérer tant d'effets à la fois, pour que j'osasse me récrier. Je crus même avoir beaucoup gagné en faisant consentir l'Apothicaire (*a*) à retrancher la moitié de la dose, à l'insu des personnes intéressées. Ce fut deux heures après que notre malade eut avalé ce remede, qu'un évanouissement vaporeux de même nature que le premier, qui fut suivi de mouvements convulsifs aux

(*a*) M. Dunés.

membres érétisés, fit connoître l'erreur. Le ventre fut tendu & irrité par de violentes coliques, & par des borborigmes affreux, que je fus obligé de calmer par une copieuse boisson d'eau de poulet, & par le secours de plusieurs lavements.

Cet accident imprévu, quoique prédit, effraya tellement le malade & sa famille, qu'on me laissa alors despotique de son sort. Cent soixante bains domestiques tiedes, autant de bouillons de poulet ou de tortue, & beaucoup de lavements d'eau commune, simplement dégourdie, & le plus souvent froide, rendirent la souplesse aux membres érétisés; l'exercice du cheval & celui de la voiture rendirent ensuite à ces parties leur premiere liberté & leur mouvement : de façon que le malade reprit sa premiere santé, au grand étonnement d'un nombre de personnes qui le regardoient comme un homme perdu, parce qu'il se soumettoit aveuglément à de nouvelles épreuves.

De tous les Auteurs qui ont écrit

sur les maladies du genre nerveux, Frédéric Hoffman (*a*) est le seul, que je sache, qui fasse mention de l'apoplexie spasmodique, & de la paralysie de même espece, qui lui succede ordinairement. Après en avoir fait la plus exacte description, cet Auteur nous annonce que cette espece d'apoplexie n'est réservée que pour les femmes hystériques, & pour les hommes hypocondriaques; & il nous dit que la tension naturelle de leurs nerfs & la sécheresse de leurs entrailles s'opposent à la libre circulation du sang dans les visceres du bas-ventre, & dans les parties inférieures du tronc. Le cerveau en est par cette raison surchargé: ce qui procure des engorgements sanguins & des compressions irrégulieres dans ce viscere, d'où dépendent tous les symptomes de l'apoplexie spasmodique, dont nous venons de fournir deux exemples.

La distinction de l'apoplexie spasmodique d'avec les deux autres espe-

(*a*) Hoffman de nervorum resolut. cap. 1, p. 192, tom. 2.

ces que l'on connoît sous le nom d'apoplexie séreuse & sanguine, est encore due à cet Auteur. Quoique cette derniere participe beaucoup de celle dont il s'agit, le spasme n'en est pas moins très-souvent la véritable cause. La roideur des membres paralysés, & les mouvements involontaires qu'ils éprouvent, en font les preuves convaincantes. Les saignées réitérées, les vésicatoires, les émétiques, &c. produiront donc, selon le même Auteur, de funestes effets, (M. le Marquis de Castillon en fit la triste expérience) tandis que les bains domestiques, le pédiluve, & autres remedes de même espece, qui attaqueront cette rigidité des nerfs, produiront des effets salutaires, puisqu'ils faciliteront la distribution des liqueurs, en restituant aux vaisseaux leur calibre & leur souplesse.

Mon témoignage paroîtroit ici suspect, s'il n'étoit étayé de celui de l'Auteur que je cite. Ses observations en font foi. (*a*) Je puis donc y ajouter

(*a*) Hoffman consult. & respons. cent. 1, sect. 5, casus 19.

que j'ai vu nombre de paralytiques chez qui ces mêmes remedes avoient procuré ce désordre. Combien n'ont-ils pas terminé leur vie sous le joug d'une si cruelle pratique ? Le dirai-je ? l'intérêt du Public l'exige, & le zele qui m'anime m'y engage : j'ai été le fidele témoin, & plus d'une fois, des funestes effets des eaux de Balaruc, où l'on envoie communément tous nos paralytiques, & ceux des provinces voisines, sans égard & sans distinction. J'y ai vu entr'autres un malade attaqué de la paralysie dont il est ici question, saisi d'une fievre des plus violentes avec délire, & de mouvements convulsifs aux membres paralysés, le premier jour qu'il fut purgé avec ces eaux, au grand étonnement du Médecin qui s'en étoit chargé. Il ne fallut rien moins que deux saignées & une copieuse boisson d'eau de poulet, pour le sauver du danger auquel on l'avoit aveuglément exposé.

Ces eaux thermales & salines agissent donc ici avec trop de fougue.

gue. (*a*) M. le Roi, Professeur en Médecine de l'Université de Montpellier, qui a écrit avec autant d'élégance que de précision sur la nature & les effets des eaux minérales, n'a pas oublié de nous prévenir sur l'action des eaux de Balaruc; puisqu'il nous dit : *Ad hoc autem auxilii genus non facilè venias cum homine qui aut podagrus sit, aut lue laboret venereâ, aut epileptiæ obnoxius, aut passione laboret hypocondriacâ aut hystericâ.* (b)

Mais nous avouerons volontiers avec lui qu'elles réussissent parfaitement bien là où le relâchement des solides, & ensemble l'épaississement & la viscosité des humeurs procurent la maladie. Leurs effets miraculeux attestent si bien en leur faveur, qu'il seroit inutile, pour ne pas dire ridicule, de vouloir contester leur mérite & leur vertu.

---

(*a*) Il en seroit de même de toutes les eaux thermales, quelles qu'elles soient.

(*b*) Caroli le Roi de aqu. min. natura & usu, prop. 160, p. 26.

Nous avouerons encore, si l'on veut, qu'elles peuvent être salutaires dans bien d'autres circonstances où la rigidité peut être compliquée avec d'autres vices ; mais ce sera toujours sous les conditions que l'on se contentera alors de les appliquer extérieurement : & avec quelle précaution nous permettrons-nous leur usage intérieur ! C'est ainsi que je conclus des autres eaux thermales salines ou sulphureuses, à qui on a vu opérer plus d'une fois, entre les mains des Médecins habiles, de merveilleux effets, qui paroissent cependant contradictoires avec la cause que l'on avoit à combattre.

---

## *RACORNISSEMENT des extrêmités du corps.*

CE sera particuliérement sur les parties les plus éloignées du centre que se feront sentir les effets de notre racornissement. L'extrêmité des vaisseaux & la petitesse de leur ca-

libre favorisant son action par les obstacles naturels qu'ils présentent à la circulation des liqueurs, les lymphatiques seront bientôt oblittérés; la nutrition sera interceptée: ce qui desséchera toujours plus les parties solides, & les racornira à un point, que les muscles, les nerfs, & les tendons qui aboutissent aux extrêmités du corps, se contracteront avec douleur, & forceront aussi les membres à se replier sur eux-mêmes, après avoir forcé le tronc d'obéir à l'action qui le presse pour fléchir à son tour: & nous aurons dans ce dernier effet du racornissement des solides, dont nous allons fournir des exemples, la preuve incontestable de son existence & de son action dans chaque symptome des affections vaporeuses.

Dom Lamée, Religieux Bénédictin du monastere de Montmajor, âgé de vingt-trois ans, d'un tempérament vif & très-ardent, souffroit depuis deux ans des douleurs très-aiguës aux cuisses, aux jambes & aux reins, avec une roideur qui l'empê-

choit de marcher. La grande application à ses études, & sur-tout à la musique, avoit fourni les causes éloignées de son indisposition. La dissipation extrême des esprits animaux avoit insensiblement appauvri la masse des fluides, & les fréquentes irritations du genre nerveux avoient enfin produit le racornissement.

Les bains agirent d'abord avec tant d'efficacité, que dans l'espace d'un mois le malade fut délivré de ses douleurs, & marcha droit comme s'il n'avoit jamais eu d'incommodité. Il reprit ses exercices, & rechûta : il eut recours aux mêmes remedes, qui opérerent toujours avec la même force. Je l'obligeai pour lors à quitter la musique & ses études. Ce ne fut pas sans peine que j'obtins de mon malade une privation si sensible à tout Musicien passionné ; mais aussi jouit-il d'une meilleure santé jusqu'aux chaleurs de la canicule, lesquelles, plus excessives alors qu'elles n'avoient jamais été, le firent retomber de nouveau. Il revint aux bains pour la troi-

ſieme fois ; il fit en même temps uſage de la tiſane de poulet, & du petit lait diſtillé : ce qui termina ſa maladie.

Ne me ſera-t-il pas permis de joindre à cette obſervation une autre de même eſpece, qui ne m'appartient point, & dont j'ai été le témoin dans les premieres années que j'exerçois la Médecine ſous mon pere ? Mr. le Conſeiller * * B *, âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin, & fort mélancholique, fut attaqué dans les plus grandes chaleurs de l'été d'un *cholera morbus* : le vomiſſement, la diarrhée, les crampes & les défaillances caractériſoient cette maladie, à ne pouvoir s'y méprendre. La limonade en arrêta les progrès : la fievre, qui ſuccéda à tous ces efforts, la ſécheresſe de la langue, des urines rouges & ardentes, & le délire, dénotoient une effervescence extraordinaire dans les humeurs. Les ſaignées répétées, les émulſions, les lavements rafraîchiſſants, les fomentations, & la tiſane de poulet, s'op-

poserent au danger de l'inflammation dont le malade étoit menacé, & terminerent ainsi une maladie qui eût été très-sérieuse, & même mortelle, si on l'eût méconnue, ou tant soit peu ménagée.

La fievre céda enfin, après plusieurs jours, & ses symptomes s'évanouirent : mais le racornissement général des extrêmités du corps en fut la suite. L'alkalescence des humeurs avoit été si grande, que les humectants les plus puissants, que l'on avoit si prudemment employés, ne purent parer le coup. Les bras, les jambes, les doigts des mains & des pieds furent roides & immobiles : l'épiderme s'écailla, & la peau se dessécha totalement. Ce fut par le secours des bains domestiques & des autres remedes humectants, dont le malade usa pendant une année entiere, qu'il vint à bout de rétablir ses membres & sa santé.

Les effets de ce racornissement nous fournissent tous les jours des preuves de cette sécheresse des soli-

des, que nous avons reconnue pour cause prochaine de l'affection vaporeuse. Je connois un nombre de personnes sujettes aux vapeurs, chez qui cette sécheresse est si manifeste, que dans différents endroits de leur corps l'épiderme se détache, les cheveux & les poils tombent : chez d'autres les fibres musculaires se séparent, & forment des crevasses aux doigts des mains & des pieds. Que répondront ici nos adversaires? Est-ce là l'effet de l'irrégularité du cours des esprits animaux? & n'est-ce pas plutôt celui des solides viciés? Les dérangements de l'*uterus* & les obstructions de chaque viscere du bas-ventre, en général & en particulier, produisent-elles ces symptomes? & ne sommes-nous pas forcés d'avouer qu'elles sont elles-mêmes le fruit du vice des solides que nous indiquons?

Que l'on ne nous objecte point que l'on voit tous les jours des personnes qui jouissent de l'embonpoint le plus envié, chez qui les solides ne paroissent pas plus affectés que les li-

quides, & qui cependant sont sujettes aux vapeurs. La tension spasmodique du genre nerveux, sa roideur & son racornissement ne sont point incompatibles avec ce tempérament; puisque ces mêmes personnes sont attaquées des mêmes infirmités, & guérissent à leur tour avec les mêmes remedes. Que l'on use auprès d'elles du moindre irritant, & l'on verra bientôt que la tension naturelle de leurs nerfs se changera en spasme & en convulsion : elles seront par conséquent asservies aux mêmes vicissitudes, & elles seront soumises au même traitement; avec ce désavantage, qu'elles souffriront, & n'oseront pas se plaindre. Cet embonpoint leur sera d'autant plus à charge, qu'il leur sera reproché par ceux même à qui elles seront forcées de s'adresser, & dont elles imploreront continuellement les secours.

# *VAPEURS* COMPLIQUÉES.

## *FIEVRE PUTRIDE COMPLIQUÉE.*

LA complication de cette maladie avec les vapeurs fut toujours le piege des Médecins pharmaceutiques. La préſence de cette matiere putride, dont les premieres voies ſont alors ſurchargées ; la turgeſcence de ces levains étrangers qui inondent la maſſe du ſang & des humeurs, exigent promptement les ſecours de la Pharmacie. J'avouerai par conſéquent avec les plus outrés que là où la matiere putride abonde, nous devons nous hâter de l'évacuer : je dirai même plus, puiſque je conviendrai encore avec eux que nous devons employer les remedes les plus actifs, pour ne pas ſimplement remuer les matieres, mais

au contraire pour les expulser avec force & efficacité. Les cathartiques, les émétiques, & tous les vermifuges seront donc reconnus ici pour les seuls spécifiques : & si ces maladies se terminent le plus souvent avec succès, ce sera toujours par les évacuations que ces remedes procurent.

C'est-là une méthode généralement reconnue & approuvée, puisqu'elle est appuyée des plus heureuses expériences : mais ne trouvera-t-elle jamais aucune contradiction ? & faudra-t-il toujours purger par la seule raison que la fievre est putride, & que les matieres abondent ? ou bien, s'il faut nécessairement évacuer, ne faudra-t-il jamais employer d'autres remedes que ceux qui attaquent cette matiere fébrile en attaquant le vice des fluides, sans jamais avoir égard à celui des solides, qui demande à son tour des secours ?

Le tempérament vaporeux est précisément celui qui nous présente des entraves dans l'administration de nos remedes, en fournissant à la premiere

maladie une seconde cause d'autant plus redoutable, qu'elle s'oppose constamment à l'efficacité des remedes indiqués. Cette cause réside dans cette roideur des solides, & dans leur sensibilité, si grande, que le moindre choc des parties actives des plus doux purgatifs excite alors des spasmes & des mouvements convulsifs, qui bien-loin de favoriser leur action, s'opposent au contraire à l'évacuation des matieres putrides, & en augmentent encore l'effervescence.

Pour remédier à cette complication, les humectants seront les seuls remedes appropriés, & les seuls capables de corriger la roideur des solides, & ensemble les irritations que les cathartiques procurent nécessairement par leur action. On les emploiera donc dans tous les temps de la maladie, & ce ne sera que par leurs effets que l'on obtiendra la dépuration des humeurs, en soumettant ainsi les solides aux différentes irritations auxquelles ils sont sujets dans tout le cours du traitement de la maladie primitive.

La terminaison plus ou moins funeste de ces sortes de fievres, par l'impéritie de ceux qui les traitent quelquefois dans les villes, & plus souvent encore dans les campagnes, où les Médecins sont toujours appellés trop tard, nous prouve clairement que cette complication est aussi commune dans ce climat que peu connue: & il seroit à souhaiter, pour le profit de cette partie du-genre-humain si utile à l'Etat, à chaque province, & en particulier à cette ville, à cause de son immense terroir, que les Chirurgiens & les Apothicaires voulussent du moins écouter les leçons que nous ne cessons de leur faire sur cet article. Nous sommes en droit d'exiger d'eux un peu plus de modération dans l'usage des purgatifs, & un peu plus d'attention sur les différentes boissons chaudes dont ils abreuvent indifféremment tous leurs malades, dans la vue d'exciter des sueurs, toujours symptomatiques, & toujours pernicieuses; puisqu'elles dessechent les humeurs, rendent la matiere fébrile plus épaisse,

& moins propre à être élaborée & dissoute, pour être ainsi expulsée par les efforts de la nature : ce qui procure des engorgements sanguins dans les visceres, & des inflammations d'autant plus funestes, qu'elles sont le fruit d'un traitement tout-à-fait empirique, sous lequel tant de victimes succombent journellement.

Pour leur apprendre donc à être moins cruels, & pour les instruire sur une matiere aussi intéressante, (*a*)

(*a*) Cette leçon n'est faite que pour les Chirurgiens de campagne, & pour ceux qui par cupidité se mêlent de pratiquer la Médecine dans les villes qu'ils habitent. On en compte plusieurs dans le royaume, où la Chirurgie a pris un empire si absolu, qu'elle y commet impunément les plus grands meurtres, sous les yeux de ceux même que le Souverain a établis pour veiller à la conservation de ses sujets. L'abus est si outré, que les remedes les plus actifs, que la Chirurgie n'a jamais employés que dans certains cas graves, sont devenus si familiers, que bientôt on comptera les hommes qui n'en porteront pas les marques : cautériser, couper, brûler, sont des remedes à tous maux.

nous nous faisons un vrai devoir de publier notre façon de traiter cette complication de maladies, qui consiste dans le mêlange des remedes évacuants avec ceux qui humectent & relâchent les solides trop tendus. On emploiera les saignées suivant le degré de fievre & d'inflammation, si la fievre putride est de ce caractere: si au contraire la putridité domine, nous nous hâterons de vuider les premieres voies; & nous préférons toujours le tartre émétique, dont l'action sera beaucoup plus assurée. (*a*) La

(*a*) Ce n'est pas seulement par son activité que nous préférons le tartre émétique à tous les autres évacuants; mais encore parce qu'il est beaucoup moins incendiaire, puisqu'il n'agit que sur les membranes de l'estomac, qu'il ne pénetre point dans le sang, & qu'il ne laisse après lui aucune empreinte d'irritabilité sur les tuniques des vaisseaux. Le vin émétique opéreroit des effets contraires; l'hipecacuana & tous les purgatifs quels qu'ils soient, agissant à leur tour par leurs parties résineuses, agaceroient beaucoup plus les vaisseaux. C'est pourquoi nous rejettons absolument ces remedes dans le premier temps de la maladie.

tisane de poulet sera la boisson ordinaire des malades ; les lavements rafraîchissants, les émulsions, & les fomentations en soutiendront les effets. On emploiera aussi les tisanes rafraîchissantes acidulées avec le nitre, l'esprit de vitriol, & l'acide du limon. Ce sera avec ce régime que l'on se servira alors, sans crainte d'irritation & sans trouble, des vermifuges, & des différents purgatifs dont on aura besoin pour expulser les matieres putrides, & pour étouffer le foyer de la fievre.

C'est ainsi que nous aiderons la nature à se débarrasser de son fardeau : & si malgré nos soins nous ne pouvons éviter le racornissement des solides par les évacuations copieuses que nous sommes forcés de procurer, un régime assorti à nos idées corrigera bientôt ce vice ; & la convalescence des malades sera alors pour eux le commencement d'une nouvelle santé. L'observation suivante nous fournit une preuve de cette complication.

La Sœur de St. Esprit, Religieuse

Hospitaliere, âgée de trente-cinq ans, fut attaquée dans le mois de Décembre de l'année 1759 d'une fievre putride & inflammatoire. Elle fut saignée plusieurs fois au bras & au pied; elle prit l'émétique, & fut purgée ensuite deux fois par intervalle : ce qui procura de grandes évacuations de matieres putrides, & des vers.

Nous étions déjà arrivés au quatorzieme jour de la maladie ; la fievre avoit considérablement diminué, & l'orage paroissoit entiérement calmé, lorsque le délire parut accompagné d'un tremblement universel, qui se changea bientôt en roideur de tout le corps. La mâchoire fut en convulsion, & il ne fut plus possible de faire prendre des aliments à la malade. Tous ces différents symptomes caractérisoient assez l'affection hystérique compliquée; mais ce qui avoit déjà précédé rendoit le pronostic très-douteux.

J'ordonnai néanmoins que cette Religieuse à demi morte fût plongée dans l'eau. J'avouerai ici que ce ne fut pas sans surprise que je voyois déjà que le

le premier bain & le ſecond n'avoient opéré aucun changement à ſon état : mais le troiſieme enfin, qui fut plus long, me raſſura, & agit avec tant d'efficacité, que la fievre & le délire diſparurent, la roideur du corps fut moindre, & la malade put prendre des aliments. Des effets auſſi ſatisfaiſants publioient aſſez l'efficacité du remede : auſſi la malade y fut livrée juſqu'à parfaite guériſon.

Les mouvements convulſifs qui ſurviennent à la fin des maladies aiguës, ont toujours été regardés comme mortels : Hippocrate & Duret nous l'aſſurent. Le premier nous dit : *In febribus acutis convulſiones, & circa viſcera dolores fortes, malum.* (a) Et le ſecond ajoute : *Convulſio febri ſuperveniens omnino funeſta ; perrarò autem puerulis ; qui verò ſeptem annis provectiores ſunt, convulſione non tentantur in febre ; ſin autem deſperati.* (b) Les

(a) Hippocr. aph. LXVII, ſect. IV.
(b) Duretus in coacas Hippocr. cap. XIV, p. 226.

Médecins qui les ont suivis, se sont depuis convaincus par leur propre expérience que ce pronostic ne pouvoit être faux, puisque nos Oracles l'avoient prédit.

Imbu des mêmes principes & de ces vérités, j'avois déjà condamné cette pauvre victime, & elle auroit infailliblement subi l'arrêt, si je n'eusse cru me rendre homicide en l'abandonnant ainsi à son malheureux sort. Continuellement occupé à chercher dans les ressources de l'Art le moyen de lui sauver la vie, je parcourus plus d'une fois les dérangements de la nature; les causes qui les avoient produits fixerent aussi mes regards; & les symptomes qui se présentoient à mes yeux arrêterent mes idées.

De grandes contentions d'esprit avoient précédé le mal, & de grandes évacuations l'avoient suivi. Quelle ressource pour tirer une conséquence, qui devenoit si intéressante qu'elle pouvoit sauver les jours à la malade! Mais l'idée d'une métastase de la matiere morbifique au cerveau, la pré-

ſence des vers, ou bien l'anéantiſſement du ſang & des eſprits, traverſoient continuellement mon eſpoir. Embarraſſé de moi-même, & me reprochant ſecrétement mon inſuffiſance, je me décidai enfin. Une copieuſe évacuation d'urine qui parut en ce moment, & que le lit recevoit, parce que la malade étoit roide & immobile, étaya mes idées. Je ne doutai plus alors que la maladie ne fût compliquée avec l'affection hyſtérique. (a) J'ordonne le bain tiede, & avec une confiance que l'on traitera peut-être de témérité, j'annonce le ſuccès. La

(a) Parmi les ſignes qui caractériſent l'affection hyſtérique, l'abondance des urines en eſt un des plus certains; au rapport de Sydenham. *Illud maximè proprium eſt; atque ab eo inſeparabile, quòd ſcilicet ægrè urinam reddant planè limpidam, ad inſtar aquæ è rupibus ſcaturientis; idque ſatis copiosè. Quod quidem ego ſigillatim percontando, in omnibus ferè didici ſignum eſſe patognomicum eorum affectuum, quos in fœminis hyſtericos, in maribus hypocondriacos appellandos cenſemus.* Voyez Sydenham, in epiſt. ad Guillelm. Cole, Med. D. tom. 1, p. 230.

joie des aſſiſtants ranima leurs forces, en même temps que mon courage. On court, on ſe hâte de préparer le remede. La confiance que l'on avoit en lui redoubloit à chaque inſtant par le récit de ſes vertus : on le vit en effet opérer ſes merveilles.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les fievres putrides compliquées que nous prétendons uſer de ce régime ; les intermittentes exigeront encore le même traitement, puiſque la même roideur des ſolides s'oppoſera toujours à l'action des remedes évacuants & des fébrifuges, auxquels il faut néceſſairement avoir recours. Combien pourrions-nous citer d'exemples de fievres des plus rebelles dégénérées enſuite en bien des maladies chroniques, par le trop grand uſage des purgatifs, & de différents remedes fébrifuges aſſociés au quinquina ? (*a*)

(*a*) Cette aſſertion, toute contradictoire qu'elle eſt avec celle de nos premiers Maîtres, méritera toujours les égards des Médecins praticiens. On compte pluſieurs Auteurs, ſur l'autorité deſquels j'ai commis

Une épidémie qui régna à Arles en 1761, comme dans plusieurs autres villes de la province, a appris aux Médecins à user modérément de ces sortes de remedes ; & ce n'a été qu'après bien des leçons que tant d'exemples funestes nous ont faites, que nous avons appris à leur associer les humectants & les aqueux. C'est de cette façon que nous avons fixé la fievre, en tempérant ainsi l'orgasme des

---

moi-même plusieurs fois la faute que je publie : ce seroit m'exposer au reproche de les avoir méprisés ou méconnus, si je n'en présentois ici un certain nombre ; Sydenham, *in epistol. ad Guillelm. Cole*, *pag.* 115 ; Mead, *monit. & præcept. med. de malo hypocond.* ; Linnæus, *mat. méd. des végétaux*, *n°. VI* ; Fracassini, *de affect. hyst. & hyp. pag.* 363 ; Morton, *phtisiologia*, *pag.* 93 ; Pticarn, *pag.* 161 ; Fuller, *pag.* 73 ; Malpighi, *consult. med. n°.* XXIX, *pag.* 39 ; Lancisci, *consult. med. n°.* XI, *pag.* 17 ; & plusieurs autres qui n'ont pas craint de publier les vertus du quinquina dans l'affection hystérique & hypocondriaque, sans nous prévenir sur ses mauvais effets, toutes les fois que l'érétisme des nerfs prévaudra sur la cause humorale.

humeurs. Nous avons en même temps ouvert les voies à la matiere fébrile, qui s'est échappée par l'extrêmité des vaisseaux, & par les différents couloirs que la nature, de concert avec les remedes, lui avoit préparés. Parmi le nombre de ces fébricitants j'en citerai deux exemples.

Le sieur Pellissery, Napolitain, Capitaine de la chaloupe des fermes du Roi, âgé de quarante ans, d'un tempérament bilieux, sanguin, & fort mélancholique, fut attaqué de la fievre tierce qui régnoit ici en 1761; il fut saigné, purgé, & prit ensuite plusieurs prises de quinquina avec succès. Quelque temps après il retomba, & recourut aux mêmes remedes, qui fixerent la fievre pour la seconde fois.

Revenu de nouveau dans son premier état, il changea de méthode, & se décida pour l'émétique, qui opéra fort bien, sans emporter la fievre: c'est pourquoi on recourut derechef aux remedes fébrifuges, que le malade prit en décoction & en substance. La fievre devint alors irréguliere,

tantôt continue & tantôt intermittente, marquée quelquefois en tierce & en double tierce, & se fixa enfin en quarte bien réglée.

Les vents, les borborigmes, les douleurs aux hémorroïdes parurent alors, & tourmenterent prodigieusement le malade. Je prescrivis la tisane de poulet pour les calmer; mais ce fut sans succès, puisque les coliques intestinales & les mouvements convulsifs se mirent de la partie. Dans cet état je ne connus que les bains tiedes. Le malade y fut plongé le même jour, & fut fort soulagé. On continua; & par ce seul remede on emporta les douleurs & la fievre.

Le sieur Thevenon, Econome de l'Hôpital de la Charité, du même âge & du même tempérament que notre Napolitain, fut attaqué de la fievre épidémique. Les purgatifs & les fébrifuges attirerent chez lui des symptomes vaporeux assez considérables, sans jamais fixer la fievre. Il guérit à son tour par l'effet du bain tiede. J'en pourrois citer plusieurs autres qui

prouveroient inconteſtablement la complication que j'annonce, où les ſolides, encore plus outrés dans leur degré de ſenſibilité, refuſoient conſtamment l'action des fébrifuges ; de façon qu'il ne fut jamais permis de s'en ſervir, quoiqu'affoiblis dans le véhicule le plus approprié. Le ſeul relâchement des ſolides, que l'on ſe procuroit alors par les remedes humectants, rendoit aux fibres cette élaſticité, ſi néceſſaire pour agir elles-mêmes ſur la matiere fébrile, & pour inviter la nature à l'expulſer toute ſeule au dehors.

## *VÉROLE COMPLIQUÉE.*

DE toutes les méthodes de traiter la vérole, c'eſt avec fondement que nous adoptons ici celle que publia M. Haguenot dans un mémoire dont ce célebre Profeſſeur fit la lecture en 1732, dans une aſſemblée de la Société Royale des Sciences de Montpellier. Ce mémoire fut imprimé enſuite en 1734, ſous l'approbation de

cette illuſtre Académie. Les raiſons que contient cet ouvrage ſont ſi conformes à mes idées, dans le cas où cette maladie ſe trouve compliquée avec les vapeurs, que j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de les préſenter au Public une ſeconde fois, pour étayer mon ſyſtême, & lui mériter toujours plus le ſuffrage des Médecins praticiens. Voici en abrégé le contenu de ce mémoire.

Perſonne n'ignore, dit-il, que le mercure ne ſoit un puiſſant remede & le ſeul ſpécifique pour la guériſon des maux vénériens. Les Médecins conviennent encore unanimement que de toutes les manieres de s'en ſervir, celle de frotter l'habitude du corps avec l'onguent mercuriel eſt la meilleure, la plus ſûre, & la ſeule qui guériſſe radicalement; parce que quelque utiles que puiſſent être dans certains cas les préparations chymiques que l'on fait de ce minéral, & les différentes tiſanes dans leſquelles on a trouvé le ſecret de le ſuſpendre, malgré ſon exceſſive peſanteur, elles ont

été néanmoins ou abandonnées aux empiriques, ou regardées comme insuffisantes pour la cure radicale ; par la raison que les unes composent des remedes violents, comme les précipités, & que les autres sont tout au moins des alliages du mercure avec des parties de quelque autre mixte ; ce qui donnant à ce remede plus de corps, lui ôte la vertu de fureter, & d'emporter les embarras des plus petits vaisseaux, causés par le virus vénérien.

Cette méthode de frictionner les malades, dont la Médecine se fait honneur d'être en possession depuis si longtemps, a été fort perfectionnée de nos jours. Le célebre M. Barbeirac, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, dont le nom subsistera toujours dans la postérité la plus reculée, fut le premier qui mit la main à cet ouvrage. Il ne pouvoit voir d'un œil tranquille qu'un remede, qu'il regardoit à juste titre comme un spécifique assuré, fît périr une grande quantité de malades ; par les violents acci-

dents qu'il caufoit presque toujours. Il n'eut pas de peine à comprendre que ces accidents provenoient des frictions universelles, que l'on pratiquoit alors : il crut, pour arrêter la fougue du mercure, devoir supprimer ces frictions, & leur en substituer de particulieres.

Cette méthode, qui a été observée par tous ceux qui ont marché sur les traces de ce fameux praticien, fut corrigée ensuite d'une maniere plus particuliere, en préparant les malades plus long-temps, en leur donnant des frictions plus légeres, en mettant de plus longs intervalles de l'une à l'autre, & en leur faisant user pendant tout le cours de ces mêmes frictions de laitage, & de tisanes délayantes, pour amortir l'action du remede. C'est à M. Chicoyneau, premier Médecin du Roi, que nous sommes redevables de cette maniere de traiter, qu'il rendit publique en 1718, dans une these qui fut soutenue aux Ecoles de Médecine : dans laquelle il prouve par des raisons solides, & par des observations très-

bien circonstanciées, que le principal but que l'on doit se proposer dans la guérison de la vérole, c'est d'éviter, autant qu'il est possible, la salivation; que ce genre d'évacuation est plus dangereux qu'utile; & qu'on doit s'attacher à éteindre le virus, & non pas à l'évacuer. Rien ne fait tant l'éloge de cette méthode & de son auteur, que les contradictions qu'elle trouva d'abord parmi les plus habiles & les plus expérimentés sur cette matiere, qui furent contraints dans la suite d'en devenir les apologistes, & de se conformer à la pratique de ce grand Médecin.

Cependant quoique cette méthode, aujourd'hui généralement reçue, & publiée une seconde fois par M. Guisard, (*a*) Médecin de Montpellier, soit préférable à toutes celles qui l'avoient précédée, & qu'elle ait procuré jusqu'ici de très-grands avantages, elle est encore sujette à bien des inconvénients,

(*a*) Voyez la Differt. pratiq. sur les maux vénériens, par M. Guisard.

dont la plupart, tirés de la nature & de l'action même du mercure, sont presque toujours inévitables.

Tout le monde convient que ce remede a des parties intégrantes très-lourdes & très-massives, qui par leur poids ébranlent beaucoup les solides, & brisent les humeurs ; ce qui fait qu'on le regarde comme un remede fondant, capable d'apporter des changements considérables à la machine : la chaleur qu'il excite dans tout le corps, l'élévation du pouls, & les autres effets qu'il produit, en sont une preuve incontestable.

C'est de cette action violente du mercure qu'on doit déduire tous les accidents que les frictions ont coutume de procurer : &, sans parler ici des mauvais effets qu'il faisoit anciennement, lorsqu'on donnoit des frictions générales, & qu'on ne les ménageoit point avec la prudence de nos jours, il est certain que, malgré les sages précautions que l'on prend aujourd'hui, on ne peut gueres préserver certains malades de fâcheux accidents,

quelquefois mortels, toujours difficiles à arrêter. Par exemple, on a expérimenté que, quoiqu'on ménage les frictions, & par rapport à la quantité de l'onguent, & par rapport à l'intervalle qu'on laisse de l'une à l'autre, il survient souvent aux malades des salivations, des insomnies, des maux de tête, des cardialgies, des ulceres à la bouche, des nausées, des vomissements, des dysenteries, des abattements de forces, des syncopes, & autres accidents, qui, quoique moins violents qu'autrefois, ont souvent de mauvaises suites, si les sujets ont la poitrine délicate, ou s'ils sont d'une mauvaise constitution.

Nous avons vu, dit notre Auteur, des gens qui ont été traités selon les regles de l'Art, devenir paralytiques & perclus de tous leurs membres, sans qu'on ait pu soupçonner d'autre cause que la trop grande action du mercure sur le cerveau & sur le genre nerveux, & qu'on n'a pu prévenir. On sait en un mot qu'il y a certains malades disposés à saliver, qu'on a man-

qué de guérir par cette méthode ; parce qu'une salivation abondante, survenue après la premiere ou deuxieme friction, a obligé de les suspendre, & qu'on n'a pas pu fournir au sang une suffisante quantité de mercure pour détruire le venin.

Convaincu par cet exposé de la nécessité des frictions pour la guérison des maux vénériens, mais en même temps peu satisfait de la maniere qu'on les donnoit, notre Auteur crut que pour la perfectionner, il ne s'agissoit que de trouver un remede qui bridât, pour ainsi dire, le mercure, & en arrêtât la trop grande violence. Il imagina fort sagement que le bain domestique, dont on se servoit pour préparer les malades aux frictions, étoit le moyen le plus efficace pour produire cet effet. Les raisons suivantes le déterminerent à saisir cette pensée.

Premiere raison. Pendant le cours des frictions, on se propose de délayer le sang intérieurement par des lavages, ou des tisanes rafraîchissantes & diurétiques, dans la vue, non seu-

lement de procurer une évacuation par les urines, mais encore d'appaiser le grand mouvement qu'excite le mercure, & d'empêcher le desséchement des solides. Or le bain a toutes ces qualités ; il jette dans le corps une grande quantité de parties d'eau, qui détrempent les humeurs, relâchent les parties solides, & augmentent la diurese.

La seconde raison, qui suit de la premiere, est que le bain diminuant l'action du mercure, & prévenant par conséquent ses mauvais effets, on peut pousser plus loin les frictions, & les continuer long-temps sans rien craindre : ce qu'il ne faut pas se flatter de pouvoir faire, en suivant la méthode reçue.

Troisieme raison. Le bain ramollit la peau, rend ses conduits plus souples & plus faciles à céder aux parties du mercure qui s'y présentent, & en favorise par conséquent l'entrée. C'est pour cela que lorsque l'on traite les malades selon la méthode ordinaire, après les avoir fait saigner & purger le lendemain des bains qui servent de préparation,

préparation, on leur en fait prendre encore deux ou trois autres immédiatement avant les frictions, pour éviter la fécheresse que la peau contracte pendant ces deux jours employés à la saignée & à la purgation : fécheresse qui est certainement un grand obstacle à l'entrée du mercure. Or le bain, pris depuis le commencement du traitement jusqu'à la fin, doit entretenir cet état de mollesse de la peau, qui la rend propre à recevoir les parties du vif-argent. Donc le bain a encore cet avantage, qu'il convient merveilleusement pour faciliter l'action du mercure, en rendant son entrée plus aisée dans le sang : ce qui est une des principales vues qu'on doit avoir dans l'usage des frictions.

Quatrieme raison. De toutes les évacuations, celle qui soulage le plus ces malades, est la sueur, & l'insensible transpiration ; parce qu'elle est la plus considérable de toutes les évacuations naturelles du corps humain, & qu'on peut la regarder comme un égoût universel, qui sert à mettre au dehors le

*virus* qui a déjà été brisé par le mercure. (*a*) Or le bain favorise beaucoup la transpiration, en rendant la peau moite, & disposée à recevoir une plus grande quantité de fluide : donc le bain est encore par cette raison très-convenable.

Cinquieme raison. La transpiration étant plus aisée & plus abondante par le moyen du bain, les liqueurs se portent moins vers les autres couloirs ; & par-là on prévient la salivation, qui est

(a) *A balneo aquæ tepidæ perspiratio unius horæ ad sesqui-libram assurgit, nec subsequentium horarum perspiratio à præcedente evacuatione inhibetur.* Aph. 25 Med. static. Britan. Keill.

Cet Auteur ajoute, aph. 21 : *Calore, motu & exercitio unciæ duæ vel tres, interdum quatuor perspiratione spatio unius horæ expelluntur.* Et aph. 22 : *Quantò major est perspiratio motu aut exercitio elicita, tantò minor est per subsequentes horas corpore quiescente.*

D'où il s'ensuit évidemment que rien ne favorise tant la transpiration que le bain, puisqu'il n'en empêche pas la continuation, comme le mouvement, la chaleur, l'exercice.

un des plus grands obstacles à la guérison des maux vénériens, & sujette aux inconvénients marqués ci-dessus. C'est ce qui oblige plusieurs fois, dans le traitement des vérolés, de recourir au bain domestique, pour en arrêter les progrès : & notre Auteur a constamment observé que ce secours est plus prompt & plus puissant que les saignées & les purgatifs, qu'on a coutume d'employer mal-à-propos dans ces sortes d'occasions ; sans compter qu'on est encore à temps, après avoir arrêté la salivation, de continuer les frictions mercurielles, supposé qu'elles n'aient pas été suffisantes.

Toutes ces raisons sur l'utilité du bain pendant le temps des frictions, lui parurent si plausibles, qu'il crut ne rien hasarder d'en tenter l'expérience. Ce fut en 1719 qu'il en fit le premier essai sur un artisan à Montpellier, dont la maladie étoit parfaitement caractérisée ; & il eut la satisfaction de voir disparoître peu à peu tous les symptomes. Il réitéra ces épreuves, & il nous assure que dans

l'espace de quelques années il avoit guéri plus de trente malades, aussi vivement attaqués du mal vénérien que l'artisan dont il est fait mention. Il ajoute encore qu'il a traité différentes especes de véroles, & que tous les symptomes vénériens les plus marqués ont été constamment emportés par sa méthode, qui consiste en général dans l'usage des frictions & des bains entremêlés & continués depuis le commencement jusqu'à la fin.

Si jamais cette façon de traiter la vérole doit prévaloir sur toute autre, ce sera sans contredit toutes les fois que les malades qui en sont attaqués auront les fibres roides, seches, & racornies, & que leur sang épais & acrimonieux exigera les remedes les plus propres à changer son caractere. Dans une pareille constitution le mercure sera toujours un remede très-dangereux, puisque par son action il heurtera violemment contre ces fibres, raréfiera outre mesure les molécules du sang, distendra les tuniques des vaisseaux, & procurera des engorgements

& des inflammations le plus ſouvent mortelles.

On trouve dans la méthode ci-deſſus propoſée les plus ſages précautions pour prévenir ces funeſtes effets ; puiſque par l'uſage continuel du bain on s'oppoſe continuellement à l'action d'un remede toujours contraire à l'état des ſolides, & toujours néceſſaire pour détruire le virus. Si les obſervations de M. Haguenot en prouvent évidemment l'efficacité, celles que j'ai faites après lui confirment toujours plus la juſteſſe des idées curatives que ce grand Médecin nous propoſe.

Une fille du monde âgée de vingt-cinq ans, d'un tempérament ſec, & ſujette aux vapeurs, s'étant livrée de fort bonne heure aux excès de la débauche, eut bientôt gagné les faveurs de Venus. Les ſymptomes qui caractériſoient ſa maladie n'étant pas équivoques, elle s'adreſſa à un Chirurgien, qui la retira chez lui, & la traita à ſa maniere. Une ou deux ſaignées, autant de purgations, & quelques bains domeſtiques chauds, pour ne pas dire

bouillants, firent tous les frais de ſa préparation, qui, comme l'on voit, fut bien précipitée. Il ajouta avec la même célérité la pommade mercurielle, pour ſe débarraſſer au plus vîte d'une malade importune qui vivoit à ſes frais.

Les ſymptomes hyſtériques augmenterent tous les jours; & une ſalivation des plus abondantes, qui ſurvint à la quatrieme friction, termina le traitement. On y revint une ſeconde fois au retour de la ſaiſon; on la traita de même, & avec le même ſuccès. On ſe flattoit enfin qu'à la troiſieme fois le mal ne ſeroit pas ſi rebelle; & après avoir pris conſeil de pluſieurs Médecins & Chirurgiens, tous également expérimentés, on recommença de nouveau un traitement un peu plus modéré: mais inutilement voulut-on s'obſtiner à pouſſer les frictions juſqu'à l'extrêmité du corps, il fallut s'arrêter au milieu de la route; & pour peu qu'on eût tardé de recourir au bain, la malade ſuccomboit ſous l'effet du remede. L'orage une fois calmé, on

aſſura à cette fille une guériſon radicale ; & ce fut avec l'approbation de tous les conſultans qu'elle ſe maria.

Une perte blanche, qu'elle gardoit précieuſement depuis trois ans, & que l'on regardoit alors comme non ſuſpecte, déclara le myſtere au ſixieme jour de ſes noces. Son mari fut empeſté par une gonorrhée virulente qui reflua dans le *ſcrotum*, & qui laiſſa après elle des marques aſſurées d'une vérole confirmée. Je fus appellé pour lors pour y remédier. Le jeune homme, d'un naturel fort doux & pacifique, entra ſans murmurer dans les remedes ; il fut traité tout ſimplement par la méthode commune, & fut guéri dans l'eſpace de deux mois.

Le traitement de ſon épouſe exigeoit bien d'autres remedes ; ſon mal étoit invétéré, & ſon tempérament s'oppoſoit d'autant plus à l'action du mercure, qu'il s'étoit déjà effarouché trois fois à ſon approche. N'eſt-il pas évident qu'elle auroit ſubi pour la quatrieme fois le même ſort, ſi j'euſſe ſuivi la même route que les premiers qui

s'en étoient chargés? La préparation la plus longue & la plus ménagée eût été encore inſuffiſante : c'eſt pourquoi j'employai la méthode ci-deſſus propoſée ; & après avoir préludé par trente bains domeſtiques, où la malade reſtoit quatre heures chaque jour, & autant de bouillons de poulet, on donna les frictions, ſans jamais diſcontinuer l'uſage du bain, que la malade prenoit réguliérement les deux jours d'intervalle que je mis aux frictions. Par ce moyen, je repaſſai deux fois le corps, & j'employai douze onces de pommade mercurielle, (*a*) ſans que la bouche en fût tant ſoit peu altérée. Ce traitement fut très-long ;

(*a*) On obſervera que par ce traitement on peut employer ſans aucun riſque douze onces de pommade mercurielle, & même plus, ſuivant les cas, ce qui fait deux doſes communes; & c'eſt pour ſuppléer à celle que l'eau du bain entraîne avec elle. Cette réflexion a échappé à M. Aſtruc : s'il l'eût faite en ſon temps, il auroit ménagé ſa cenſure ſur la méthode ci-deſſus propoſée. Voy. Aſtruc, *de morbis venereis*, *lib. VI*, *p.* 561.

mais la malade guérit si radicalement, que son mari en fit l'épreuve.

Il est prouvé par cet exemple, & par bien d'autres que je pourrois citer, que le seul moyen de guérir la vérole dans les tempéraments secs & racornis, & par-là trop sensibles à l'effet du mercure, est d'en brider l'action par le bain domestique. C'est la seule façon d'en arrêter la fougue, en l'obligeant à rester dans le sang un temps assez considérable pour détruire les concrétions véroliques, & les expulser au dehors. Les effets dangereux que ce remede procure, quand il est employé seul & sans ménagement, prouveront encore plus la nécessité d'y recourir.

Le sieur Savi, Calfateur de son métier, âgé de quarante-cinq ans, d'un tempérament sec & atrabilaire, se fixa dans l'esprit qu'il avoit la vérole : on le traita par les frictions, uniquement pour le satisfaire, & on le dessécha à un plus haut degré. Tourmenté toujours plus par ses idées chimériques, & ne se croyant pas guéri, il voulut

tenter un autre remede ; ce fut de la tisane d'Aix. Il fut dans cette ville pour consulter l'inventeur de ce prétendu spécifique, & en revint très-satisfait. Il commença en 1760 pour la premiere fois d'user de ce remede, qui consiste en une tisane sudorifique, & en des pillules mercurielles purgatives, qui l'échaufferent si prodigieusement, qu'il fallut recourir aux plus grands rafraîchissants pour réparer le désordre.

Au mois de Mai 1761 il y revint une seconde fois. Les solides agacés de nouveau par l'effet de ce remede, en souffrirent de si grandes contractions, que la fievre survint. Les entrailles érétisées, & l'estomac aussi révolté, nous fournirent les plus violents symptomes du *cholera morbus* ; les crampes, les défaillances, les évanouissements, & les évacuations copieuses par le vomissement & par les selles secouerent le malade à un point, qu'on le vit à deux doigts de sa perte. L'eau de poulet calma l'érétisme ; & le bain, auquel on eut recours

dès que les évacuations eurent cessé, acheva de calmer cet orage.

Après cette seconde épreuve, dans laquelle notre hypocondriaque avoit si fort risqué, n'avoit-on pas lieu de croire que s'étant satisfait, il respecteroit pour toujours ce remede ? On ajouta à la leçon qu'il venoit de recevoir les raisons les plus persuasives, pour le tranquilliser sur un mal dont il étoit continuellement occupé. On fit plus, on écrivit au Médecin d'Aix, pour le prier de rejetter ce fanatique, & de lui refuser son remede. Tout cela fut inutile : le malade sut fort bien se le procurer une troisieme fois; il le prit en cachette, & éprouva derechef les mêmes accidents.

On voit par ce récit combien auroit été favorable à ce malade la méthode que nous publions, puisqu'en combattant la maladie hypocondriaque par le bain, on auroit assurément guéri la manie vérolique, qui en étoit un symptome.

Le traitement de la gonorrhée compliquée exigera encore les mêmes mé-

nagements, puisque les remedes les plus appropriés agiront sur des fibres douées d'une même constitution. Les tisanes rafraîchissantes & diurétiques seront toujours favorables pour déterger l'ulcere des prostates, & pour expulser par cette voie les parties du virus qui l'ont formé. Mais les purgatifs & les diurétiques chauds seront toujours suspects ; & bien-loin d'en favoriser la sortie, ils en procureront le reflux. C'est par cette raison que nous regarderons les pillules mercurielles comme des remedes empiriques, pour ne pas dire de véritables poisons, que tout Médecin éclairé doit rejetter de sa pratique. (*a*) Les sages réflexions de M. Goulard (*b*) sur cette maladie apprennent aux Chirurgiens

---

(*a*) Nous portons le même jugement sur le sublimé corrosif que M. Vans-Viéten emploie dans le traitement de la vérole ; tout comme sur les dragées du sieur Keiser, dont nous avons vu de très-mauvais effets.

(*b*) Remarques & observations pratiques sur les maladies vénériennes, par M. Goulard.

la route qu'ils doivent ſuivre, en publiant authentiquement l'uſage des frictions & du bain.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur cet article, puiſque M. Goulard nous a déjà prévenus : nous ajouterons ſeulement après lui, que ſi cette façon de traiter la gonorrhée a paru à ce grand Chirurgien la plus ſalutaire de toutes, c'eſt parce qu'il pratique dans un climat où les tempéraments phlegmatiques ſont auſſi rares, que les tempéraments chauds & ſecs ſont communs.

Ce ſeroit ici le lieu de rapporter une quantité d'exemples tous plus funeſtes des effets des pillules mercurielles, ſi je n'étois pleinement convaincu que tout Médecin les connoît comme moi. Je me contente donc d'avertir ceux qui ne connoiſſent pas d'autres remedes, de vouloir bien étudier leur action ; & ils verront que c'eſt avec raiſon que nous leur imputons tant de mauvais effets.

## ÉCROUELLES COMPLIQUÉES.

CETTE espece d'épaississement de la lymphe, qui constitue le virus scrophuleux, n'est point antipathique avec le vice du genre nerveux, qui constitue à son tour l'affection vaporeuse ; puisqu'on voit de véritables scrophuleux affectés de vapeurs, c'est-à-dire, que la maladie primitive devient pour lors compliquée avec celle-ci, que j'appellerai secondaire, avec d'autant plus de raison qu'elle est presque toujours l'effet des remedes trop actifs que l'on emploie pour attaquer le virus scrophuleux, toujours insuffisants pour le détruire, mais non pas assez indifférents pour ne pas procurer la complication vaporeuse ; & quelquefois elles la portent à son plus haut degré.

Pour remédier à cette double cause, autant que pour la prévenir, nous aurons soin, dans le traitement de la maladie primitive, de rejetter tout pur-

gatif draſtique, tel que l'hellébore noir aſſocié au mercure doux, (*a*) & autres de même eſpece : les ſudorifiques trop puiſſants ſeront auſſi exclus, pour y ſubſtituer les altérants les plus doux, aſſociés aux humectants & aux aqueux. Ce ſera ſous ce régime que nous attaquerons toujours plus puiſſamment les vices de la lymphe, puiſqu'en ſoumettant ainſi le genre nerveux aux impreſſions du virus ſcrophuleux, nous obvierons aux ravages intérieurs qu'il ne ceſſe de produire.

Si les cures en ce genre de maladies ſont rares, c'eſt que le remede ſpécifique manque. Les heureuſes expériences de M. Storck (*b*) ſur la ciguë ſemblent nous promettre quelque choſe pour l'avenir. Il eſt à eſpérer que ce Médecin habile, qui a ſi bien ſu manier ce poiſon, nous dévoilera un jour toute la ſpécificité de ce remede; puiſ-

(*a*) Voyez l'abrégé de la Méd. prat. par Jean Allen, tom. IV, p. 475.

(*b*) Antonii Storck, ſacræ Cæſar. Reg. Apoſt. Majeſt. Concilii Aulici Archiat., &c. Supplem. neceſſ. de cicuta.

qu'il nous force à reconnoître déjà en lui un fondant des plus puissants, des plus pénétrants, & des plus actifs, sans être échauffant, qui opere avec efficacité dans toutes les occasions où il faut résoudre, discuter, & donner de la liberté dans la circulation. C'est ainsi qu'on a vu résoudre les obstructions, fondre les squirres, & guérir le cancer ; corriger en même temps l'acrimonie du sang, les fluxions, les catharres, les démangeaisons, la gale, la teigne, & les maladies cutanées les plus rebelles.

Tant de merveilleux effets attestés par les expériences réitérées de M. Storck, & par celles qui ont été faites après lui par plusieurs Médecins & Chirurgiens, (*a*) assez amis de l'humanité

(*a*) M. Lallemand, Médec. à Epernay. Journ. de Méd. du mois de Mai 1760, p. 511.
M. Martin, Médec. à Aumale. Journ. de Méd. du mois de Févr. 1761, p. 121.
M. Desmilleville, Médec. à Lille. Journal de Méd. mois d'Avril 1761, p. 322.
M. Pellet, Médec. à Millau en Rouergue.

l'humanité pour s'être empressés de mettre à profit une si belle découverte, semblent nous assurer que nous trouverons enfin dans les différentes préparations de cette plante un antidote pour détruire le virus scrophuleux. En attendant que les partisans zélés de ce nouveau remede, animés par ses antagonistes, en aient découvert toutes les propriétés, il est très-essentiel de prévenir les uns & les autres sur son insuffisance, toutes les fois que le virus qu'il attaque se trouvera compliqué avec tout autre vice ; ce qui exigera alors un traitement analogue à la maladie secondaire.

M. Storck a prévenu l'objection, puisqu'il conseille, en Médecin judi-

---

Journal. de Méd. mois de Décembre 1761, p. 519.

M. Finantveu, Chirurg. Major de l'Hôp. de Briançon. Journ. de Méd. mois de Décembre 1761, p. 522.

M. Agasson, Médec. à Lectoure. Journ. de Méd. du mois de Février 1763, p. 127.

M. Bieshaar, Chirurg. à Berg-op-Zoom. Journ. de Méd. du mois de Mai 1763, p. 455.

cieux, de faire usage des remedes propres aux différentes affections particulieres ; parmi lesquelles il compte l'affection spasmodique, qu'il attaque avec les narcotiques & les autres remedes usités. Je respecte beaucoup les décisions de notre Auteur sur l'efficacité de son remede, comme sur son emploi ; mais il me sera toujours permis de rejetter de sa pratique les antispasmodiques, dont il se sert dans le cas de cette complication. Cette modification ne lui paroîtra pas sans doute trop indiscrette, puisqu'elle ne sert qu'à rehausser le prix de la ciguë, en fortifiant ses vertus.

La contradiction de ces prétendus remedes antispasmodiques est trop manifeste, pour ne pas concevoir qu'en agaçant davantage le systême des nerfs, ils s'opposent à l'action de tout spécifique, en lui refusant l'entrée dans les plus petits vaisseaux, qui contiennent précisément la matiere sur laquelle le spécifique doit agir. Ce n'est donc qu'en relâchant le tissu de ces vaisseaux, qu'on facilitera l'action du fon-

dant, quel qu'il soit, que l'on veut employer pour détruire le virus. A l'exemple de M. Storck, & de tout Médecin praticien, j'appuierai mon raisonnement par ma propre expérience.

Le Frere Esprit Audibert, Moine Bénédictin, âgé de quarante ans, d'un tempérament bilieux, sanguin, & fort mélancholique, me montra une tumeur qu'il portoit depuis plusieurs mois à la mammelle gauche. Cette tumeur étoit dure, indolente, d'une figure ovale, & de la grosseur d'un œuf de poule : ce qui caractérisoit plutôt le virus scrophuleux que tout autre, non moins dangereux que difficile à guérir. Je n'avois point fait encore usage de la ciguë, & ce cas me parut décidé pour son emploi. On travailla le même jour à la préparation de l'extrait de ciguë, à la maniere de son inventeur. Le malade s'y soumit d'autant plus volontiers, qu'il étoit affecté des suites de sa maladie. La crainte que sa tumeur ne devînt tôt ou tard cancereuse fatigua si fort son

imagination, qu'elle porta sur sa santé. Les vapeurs s'en mêlerent ; elles devinrent si violentes, que le vomissement en fut la suite. Pour remédier à cette complication, j'interrompis l'usage du remede. L'eau de poulet, les lavements & les fomentations y furent substitués avec un prompt succès ; après quoi je revins à la ciguë, dont je soutins l'effet par une copieuse boisson de petit lait distillé. Ces deux remedes agirent avec tant de succès, que dans l'espace de trois mois ils emporterent la tumeur & la maladie compliquée.

Je suppose que cette affection vaporeuse eût été attaquée par les remedes antispasmodiques ordinaires ; il est très-assuré que bien-loin de la guérir, on l'eût au contraire irritée : & n'est-il pas à présumer que l'action de notre spécifique eût été pour lors suspendue, pour ne pas dire étouffée ? puisque le spasme de l'estomac, & celui de tous les vaisseaux sanguins & lymphatiques auroit infailliblement empêché la distribution du remede, sa division &

ſon action. Il falloit par conſéquent relâcher les ſpaſmes, aſſouplir les vaiſſeaux capillaires, pour les rendre libres à l'action du fondant qui devoit les pénétrer, & obtenir par-là les ſalutaires effets qu'on lui attribue. C'eſt de cette façon que j'emportai la tumeur, en ſecondant l'efficacité de la ciguë par l'effet d'un ſecond ſpécifique, encore plus puiſſant (je veux dire l'humectant) que celui de M. Storck.

Malgré les nombreuſes atteſtations qui dépoſent en faveur de la nouvelle méthode de traiter les vapeurs, tout comme en faveur de la ciguë, quelles contradictions n'ont-elles pas déjà eſſuyé l'une & l'autre? Nous défendrions volontiers ces nouvelles découvertes contre leurs plus cruels adverſaires, ſi l'apologiſte de M. Storck (*a*) ne nous avoit prévenus: c'eſt pourquoi nous nous contenterons de répondre avec lui, » que tous les nouveaux » remedes ont trouvé de tous les temps

(*a*) M. Vendermonde, dans ſon Journal de Janvier de l'année 1762, p. 4.

» des oppositions & des obstacles de la
» part de ceux, qui faisant profession
» d'incrédulité, ont résolu de tout nier,
» tout ce que leurs peres ne leur ont
» pas appris. Tout croire, & tout nier,
» ajoute-t-il, sont deux extrêmités éga-
» lement absurdes, & qui n'ont d'au-
» tres sources que le défaut d'examen :
» quand on croit tout, la moindre vrai-
» semblance paroît une vérité : le plus
» léger nuage, au contraire, est une
» obscurité complette pour celui qui
» doute de tout. La crédulité aveugle
» est le partage des ignorants & des
» sots : l'incrédulité opiniâtre est le
» fruit des préjugés de la fausse doc-
» trine, & d'une orgueilleuse jalousie.
» Le doute méthodique & réfléchi est
» l'apanage des sages. Dans les connois-
» sances humaines, & par conséquent
» dans la science de la Médecine,
» l'observateur démontre ce qu'il peut,
» croit ce qui lui est démontré, ne
» rejette pas ce qui combat & décon-
» certe ses opinions particulieres, &
» suspend son jugement sur tout ce
» qui est possible, & dont il ne con-

» noît ni les effets ni les propriétés. «

De si sages réflexions semblent nous annoncer quelques succès, puisqu'elles portent avec elles le caractere de la persuasion : ce qui nous fait espérer, qu'après que l'expérience aura si souvent prononcé, la vérité se fera jour.

---

## *AFFECTION SCORBUTIQUE COMPLIQUÉE.*

LEs premieres observations, ci-dessus rapportées, nous montrent en parallele l'affection hystérique dégénérée en véritable affection scorbutique, par l'effet d'un traitement qui favorise la véritable cause de la maladie primitive : c'est-à-dire, qu'en agaçant toujours plus le systême des nerfs déjà tendu & érétisé, & en volatilisant la masse des humeurs déjà trop raréfiées par les remedes les plus irritants & les plus chauds, le sang a été dépouillé de sa partie balsamique, la sérosité s'est échappée par les couloirs où elle a été attirée, & les sels, qui n'ont

pu être suffisamment dissous, sont devenus par conséquent plus grossiers : ce qui a procuré la diathese scorbutique, qui s'est alors compliquée avec l'affection hystérique ; & qui auroit exigé un même traitement, puisqu'elle étoit fournie par une même cause.

Rien ne prouve plus évidemment les tristes effets de la pratique vulgaire, que la terminaison funeste de la maladie de la Dlle. Majot. On me pardonnera sans doute de la rappeller ici une seconde fois, puisqu'elle doit réveiller l'attention des Médecins dans la distinction de cette espece d'affection scorbutique avec toute autre : distinction d'autant plus essentielle, que la cure en dépend. Pour nous convaincre entiérement sur un point aussi intéressant pour les jours de tant de victimes, discutons la question, & prouvons par les faits.

Un Chirurgien de grande réputation, généralement connu par ses talents dans chaque ville de cette province, d'un tempérament maigre & sec, fut attaqué il y a trois ans d'une

affection ſcorbutique, pour laquelle il fit pluſieurs remedes, ſans aucun ſoulagement. Appellé dans notre voiſinage pour y faire l'opération de la taille, il vint me conſulter ; il m'expoſa en homme de l'Art les cauſes éloignées auxquelles il croyoit devoir attribuer ſa maladie. Un travail aſſidu & forcé dans les Ecoles de Paris, des veilles continuelles, des contentions d'eſprit des plus outrées, & l'abus démeſuré qu'il avoit toujours fait des liqueurs & du caffé, étoient les principales ſources où il avoit puiſé le mal dont il ſe voyoit affecté.

Les ſymptomes n'étoient point équivoques ; les gencives ſaignoient ; le voile du palais & le goſier étoient écorchés & ulcérés ; les amygdales étoient ſi prodigieuſement gorgées & enflammées, que la déglutition ne ſe faiſoit qu'avec peine & avec douleur ; la ſalive étoit ſaumurée, & picotoit ſi fort les parties intérieures de la bouche, qu'elle y procuroit des aphtes, & entretenoit ainſi l'inflammation de toutes ces parties : la fievre ſe montroit auſſi

par intervalles ; des douleurs dans les articulations se faisoient sentir pour lors ; elles étoient quelquefois assez vives pour que le sommeil en fût interrompu. Ce fut dans cet état qu'il osa s'exposer à faire ce voyage, & à prendre l'instrument qui devoit délivrer trois malheureux qui imploroient ardemment son secours.

Sur ce récit il étoit fort aisé de caractériser sa maladie. La dissolution du sang, & sa constitution muriatique, se présentoient au premier coup d'œil ; l'atrophie de son corps dénotoit la sécheresse des solides, qu'un genre de vie des plus échauffants avoit produite. Il falloit par conséquent restituer au sang & aux autres humeurs leur sérosité, & l'humide nécessaire pour lier & pour unir ensemble ses molécules, en dissolvant les sels dont il étoit surchargé ; & il falloit en même temps assouplir les solides, pour les rendre moins sensibles aux impressions des parties piquantes & corrosives des humeurs, qui dans leur circulation irritoient considérablement les

parois des vaiſſeaux, & procuroient ainſi des engorgements & des inflammations.

Les remedes antiſcorbutiques, quels qu'ils ſoient, auroient ſans contredit agacé les ſolides : le malade en avoit déjà fait la triſte expérience. (*a*) Il falloit employer d'autres ſpécifiques, qui, doués de toute autre vertu, ne pouvoient être inſuffiſants. Les balſamiques, les laiteux, les humectants, les délayants rempliſſoient parfaitement nos vues : c'étoit à eux ſeuls qu'il eût fallu recourir au commencement du mal, & les ſymptomes n'auroient jamais été portés à un ſi haut degré.

Notre malade reconnut bientôt la mépriſe; & pour ne pas ſe rendre plus long-temps homicide de ſon corps, il quitta ſur le champ ſon régime, pour vivre déſormais ſous un autre plus ſalutaire & plus doux. Il s'interdit pour

(*a*) M. Raulin avoue avoir obſervé chez pluſieurs femmes ſcorbutiques, que les remedes contre cette maladie ne les ſoulageoient pas lorſqu'elles avoient des ſymptomes de vapeurs. Voyez le traité des vapeurs, p. 262.

toujours le vin, les liqueurs, & le caffé ; ses aliments furent si simples, que son bouillon fut fait avec l'agneau, le mouton, le veau ou le poulet, sans sel. Le desir de regagner une santé tout-à-fait délabrée assaisonnoit sans doute la fadeur d'une pareille nourriture, puisque le malade ne s'en dégoûta jamais pendant une année entiere que dura le traitement. Le lait d'ânesse fut son principal remede. Il prit ensuite plusieurs bouillons de poulet, & quelques bains domestiques : & ce fut de cette sorte qu'il rétablit entiérement sa santé.

Nous n'omettrons point ici une circonstance essentielle du traitement de sa maladie, qui caractérise elle seule la cause compliquée ; je veux dire, cette sécheresse & cette sensibilité outrée du genre nerveux, qui dominoit sur la diathese scorbutique. L'effet d'un purgatif nous en fournit la preuve. Après avoir fait usage du lait d'ânesse pendant trois mois consécutifs, sous un régime aussi sévere, notre malade se flattoit d'arriver promptement au terme d'une

guérifon radicale. Et en effet fon rétabliffement n'étoit point équivoque, puifque tous les fymptomes fcorbutiques avoient totalement ceffé. Les fluides avoient par conféquent repris leur confiftance naturelle, leur véhicule & leur baume; mais le genre nerveux étoit encore au même degré de tenfion & d'érétifme, & il auroit fallu continuer le traitement, fans jamais s'en défifter. On auroit pu tout au plus fe repofer quelque temps, pour revenir derechef aux mêmes remedes; mais il ne fut jamais permis d'employer des contraires.

Notre malade, Chirurgien très-habile & expérimenté, mais non pas Médecin affez verfé dans la cure des maladies, s'ordonna de lui-même un léger purgatif, qu'il crut indifpenfable après trois mois de lait d'âneffe, & pour fe préparer à entrer dans le bain, ainfi que je lui avois prefcrit. Ce purgatif, compofé feulement de trois onces de manne, opéra affez bien; les felles furent nombreufes & abondantes : mais les dernieres irriterent fi

fort les vaiſſeaux hémorroïdaux, qu'elles procurerent des cuiſſons & des douleurs ; la fievre ſurvint le lendemain, & les ſymptomes ſcorbutiques reparurent avec la même force. (a) Les regrets devinrent inutiles, il fallut revenir ſur ſes pas : l'eau de poulet remédia à ce déſordre, & le bain domeſtique perfectionna la cure.

Ce n'eſt pas le ſeul exemple que je pourrois citer des dangereux effets des purgatifs ; & cette erreur eſt ſi commune dans le traitement des maladies ſpaſmodiques ſimples ou compliquées,

(a) Si trois onces de manne ont procuré un tel effet dans une affection ſcorbutique, on doit juger par-là des vertus du vin antiſcorbutique du ſieur Moret, * & de ſes pillules fondantes, que l'on a regardées pendant long-temps comme des ſpécifiques de cette maladie, ſans avoir égard à ſes complications.

* *Voyez la cinquieme édition de la Pharmacopée de Paris, année 1758. On y a inſéré, p. 23, une manipulation de ce vin, qui revient à peu près à celle du ſieur Moret, Chirurgien.*

que l'on peut ſans partialité l'appeller générale. Toutes les conſultations des différents Médecins de réputation répandus dans le royaume, ne ſont-elles pas un compoſé de remedes adouciſſants aſſociés aux purgatifs de toutes les eſpeces? L'abus eſt trop ſérieux, pour qu'il ne me ſoit pas permis de l'attaquer & de le vaincre. Tous ces différents Médecins conſultés s'efforcent de nous prouver par leurs écrits (*a*) qu'ils ſont Médecins méthodiques; & peut-être craindroient-ils de rabaiſſer leur crédit, s'ils ſimplifioient leur pratique, ſans vouloir diſcerner des motifs trop cachés pour les approfondir. Je me contenterai de publier les dangereux effets de tant de remedes oppoſés par leur action, & par-là toujours contraires à la cauſe principale de la maladie que l'on a à combattre. Pour en certifier le vrai, j'en appelle volontiers au témoignage de pluſieurs praticiens de diſtinction que

(*a*) Voyez le recueil des conſultations de Montpellier, en 4 vol.

je pourrois citer, qui connoissent parfaitement ces abus, & qui bien-loin de les autoriser par leur silence, s'efforcent au contraire de les divulguer. Heureux ceux qui en pareille circonstance ne dédaignent pas de se soumettre aux décisions d'un Médecin subalterne! & malheur à celui qui adore la divinité!

Mr. le Marquis de Castillon, que j'ai cité plus haut, a été de ce nombre. Par discrétion, autant que par respect, je n'en citerai point d'autres; mais du moins que ma modération apprenne aux plus outrés à devenir eux-mêmes plus modérés, & qu'ils ne nous obligent pas à défigurer tous leurs écrits, en retranchant, dans le cours du traitement qu'ils y prescrivent, tout ce qui est irritant, là où il ne faut qu'assouplir les solides; tout comme ils trouveroient à leur tour fort étrange que l'on employât des relâchants là où il faut les tendre, & leur rendre le ton & l'élasticité.

C'est ainsi que tant de vaporeux se disent

disent incurables. En serons-nous toujours surpris ? D'un mêlange de remedes aussi contradictoires que doit-il en résulter, si ce n'est des effets opposés, & des vicissitudes continuelles, l'incurabilité enfin, à la honte des Médecins & de l'Art ? Que l'on se récrie après cela sur la bizarrerie du mal & sur ses caprices ; qu'on lui impute tant qu'on voudra d'avoir toujours été le fléau des Médecins ; (a) le reproche n'est pas fondé : n'en accusons que notre insuffisance, puisque c'est nous seuls qui sommes coupables du forfait.

## *LEUCOPHLEGMATIE COMPLIQUÉE.*

SOUS le nom de leucophlegmatie nous comprendrons en même temps toutes les especes d'hydropisie

(a) *Non minùs hysteriea in fœminis, quàm hypocondriaca in viris passio Medicorum flagellum est.* C'est ainsi que s'exprime M. Fizgerald dans son traité des maladies des femmes, au chapitre de la passion hystérique.

auxquelles le tempérament vaporeux eſt expoſé ; ou pour mieux dire, nous envifagerons toutes les parties du corps où pourront ſe faire ces ſtaſes & ces épanchements de différentes humeurs. La denſité du ſang, ſi connue du grand Boërhaave, & de tous les Pathologiſtes de nos jours, & enſemble le rétreciſſement du calibre des vaiſſeaux, produiront ce déſordre ; puiſque la ſurabondance des liqueurs & leur ſtagnation en feront les ſuites.

En effet une telle conſtitution du ſang rejettera conſtamment la partie fluide & ſéreuſe ; & ne voulant pas circuler avec elle, il faudra de néceſſité que la circulation en ſoit dérangée. Cette ſéroſité ſera donc ſuperflue ; & étant repouſſée par des ſolides roides & ſecs, elle formera des embarras dans les vaiſſeaux lymphatiques, les forcera, & s'épanchera dans les cavités du corps, après qu'elle en aura inondé toute la ſuperficie : devenue ainſi étrangere, elle formera de véritables hydropiſies, que tout Médecin praticien aura attention de diſ-

tinguer, s'il veut éviter les écarts d'une pratique aveugle, que les principes d'une théorie solide n'ont jamais éclairée. Les purgatifs seront toujours suspects, pour ne pas dire meurtriers. Les diurétiques trop actifs agiront encore avec trop de fougue; & bien-loin d'ouvrir une issue aux humeurs épanchées, ils se mêleront avec elles, & en augmenteront le volume.

Nous serons donc scrupuleusement attentifs à garder un juste milieu entre ces deux remedes. Les diurétiques les plus simples, que nous associerons quelquefois aux délayants & aux aqueux, rempliront toutes nos vues; ils forceront cette densité du sang, ils en sépareront les globules, & ouvriront aux humeurs épanchées une premiere voie de retour: agissant de même sur les solides, ils les relâcheront, & désobstrueront ainsi ce nombre de petits vaisseaux capillaires, qui en facilitant la distribution des liqueurs, provoqueront à leur tour l'évacuation de celles qui sur-

abondent : les plus grossieres, qui resteront alors, parce qu'elles n'auront pu pénétrer jusqu'à l'extrêmité des vaisseaux excrétoires, seront ensuite réservées pour les purgatifs ; on choisira les plus simples & les plus doux, on en émoussera les pointes, en les noyant dans quelque véhicule approprié, pour parer les ravages & les irritations qu'ils ont coutume de procurer.

Cette théorie, toute nouvelle qu'elle paroît à plusieurs, & toute contradictoire qu'elle est avec celle de plusieurs Médecins de ce siecle, n'est pas moins solidement établie par l'effet des remedes contraires à ceux dont on a vanté de tout temps l'efficacité. Les observations pratiques que nous allons rapporter déposent d'autant plus en faveur de ce systême, qu'elles sont familieres à chaque Médecin de cette province, & à tous ceux encore qui vivent comme nous sous un même climat.

Mademoiselle * C *, âgée de trente-deux ans, mélancholique, & sujette

aux vapeurs, fut attaquée dans les plus grandes chaleurs de l'été d'une fievre continue, qui céda aux remedes ordinaires, après avoir cruellement fatigué la malade pendant vingt jours. L'enflure des mains & des pieds succéda à cette premiere maladie : elle fit de si grands progrès, qu'elle occupa dans peu toute l'habitude du corps : les cuisses & les jambes étoient prodigieusement enflées, le visage étoit monstrueux, & l'impression du doigt n'y étoit pas sensible : (ce qui caractérise cette espece de leucophlegmatie, en la distinguant de celle où le relâchement des solides, & la viscosité des humeurs, en sont les principales causes.) Les purgatifs les plus puissants n'avoient opéré aucun changement à son état, lorsque nous fûmes consultés mon pere & moi.

La fievre, qui avoit précédé, avoit tellement appauvri le sang & les humeurs, que le racornissement des nerfs, & de l'extrêmité des vaisseaux excrétoires, en avoit été la suite. Des mouvements vaporeux, qui se mirent

de la partie, & un léger crachement de sang, ne nous donnerent plus lieu de douter de cette cause. Les purgatifs & les diurétiques furent conséquemment interdits ; & le petit lait, qu'on leur suppléa, remplit parfaitement nos vues. Les urines, auparavant supprimées, faute de liquide, coulerent bientôt par l'effet de ce nouveau remede ; & ce fut par le seul usage que la malade en fit pendant un mois, que les enflures disparurent entiérement. Le lait d'ânesse perfectionna la cure, en restituant au sang le véhicule dont il avoit été dépourvu, & aux nerfs le mucilage qui les lubrifie, & les entretient dans cette souplesse convenable qui leur permet d'exercer leurs mouvements : ils reprirent ainsi cette élasticité si nécessaire à l'oscillation des vaisseaux, & à la circulation générale de toutes les humeurs ; & tout fut rétabli dans son premier état.

Cette roideur des solides, qui présente elle seule des obstacles à la circulation générale des liqueurs, & cet-

te densité du sang, qui refuse le mélange des humeurs lymphatiques & séreuses, & en produit la séparation & la stagnation sur la superficie du corps, seront encore mieux prouvées par l'observation suivante.

Un jeune homme de cette ville, d'un tempérament maigre & sec, & fort mélancholique, fut attaqué le mois de Juillet de l'année 1761 d'une fievre intermittente, qui fut long-temps rebelle à l'action des remedes, & qui se termina enfin par des enflures aux extrêmités du corps. Les humectants les plus puissants & les remedes fébrifuges opéroient tour-à-tour chez notre hypocondriaque les effets qu'il lui plaisoit de leur attribuer ; c'est-à-dire que ceux-ci l'échauffoient prodigieusement, & les autres le rafraîchissoient, disoit-il, outre mesure : ce qui rendit la fievre habituelle.

A tous les symptomes de sa maladie se joignit alors le dérangement du flux de ses urines ; elles coulerent avec peine, & procurerent des irritations plus ou moins vives, suivant la

quantité qui se présentoit au passage de l'uretre. D'anciennes carnosités, qu'il portoit dans ce canal, & des glaires qu'il rendoit en urinant, dénotoient deux obstacles invincibles, & donnoient lieu de soupçonner le reflux des urines dans la masse du sang ; ce qui devoit entretenir la fievre. Cette complication de maladie, jointe à l'hypocondriacité, faisoit en tout un assemblage d'autant plus difficile à démêler, que le malade naturellement indocile rejettoit toute proposition.

Dans cette perplexité, il fut à Montpellier, accompagné de ses enflures, & du mouvement fébrile qui ne le quittoit jamais. Le Médecin qu'il consulta, prononça *que ce malade étoit en grand danger, puisqu'il reconnoissoit en lui une fievre hectique, un sang cachectique, la pierre ; & la vérole.* (a) Les remedes qu'il prescri-

(a) Ce sont là les termes & les mêmes expressions du Médecin consulté, extraits sur l'original.

vit, furent des bouillons de poulet, ceux d'écreviſſes, quelques légers apozemes diurétiques, le petit lait, & enſuite le lait d'âneſſe, ſuppoſé que les enflures euſſent cédé. Le tout fut aſſorti de quelques purgatifs des plus doux; avec la reſtriction, que s'ils procuroient de trop grandes irritations, on en diminueroit la quantité & la doſe. Peu de jours après le malade revint de Montpellier, guéri des enflures & de la fievre : c'eſt-à-dire que la voiture ſeule opéra ce changement. Il commença pour lors l'uſage des remedes qui lui avoient été preſcrits : ils réuſſirent d'autant mieux, que le voyage en avoit été le prélude. Il fut à la campagne, il voyagea continuellement, & il guérit ainſi de ſon hypocondriacité & de ſes ſymptomes.

Si l'effet de l'exercice eſt ici manifeſte, ſon action dévoile encore mieux la véritable cauſe de la maladie que je viens de décrire, puiſqu'en ſecouant les ſolides engourdis, & en accélérant le mouvement des liqueurs, il ranima la circulation de celles qui

étoient engorgées sur les extrêmités du corps, d'où provenoient les enflures. La fievre, qui les accompagnoit, étoit occasionée en partie par le reflux d'une portion de ces humeurs épanchées, & encore par l'obstruction des vaisseaux capillaires, qui présentant des obstacles invincibles à la circulation du sang, excitoient par-là des contractions plus grandes & plus fréquentes des arteres & du cœur : d'où s'ensuivoit nécessairement cette fréquence du pouls, qui caractérise la fievre. Ces deux symptomes reconnoissoient une même cause ; aussi céderent-ils à l'action d'un remede bien puissant, (j'entends l'exercice à cheval ou en voiture) mais trop peu usité en pareille circonstance. C'est donc avec raison que nous nous récrions ici contre les remedes diurétiques chauds ; & si nous rejettons encore tout purgatif, quel qu'il soit, c'est que nous sommes convaincus que son action est entiérement opposée à celle des remedes dont nous vantons l'efficacité.

Quoique la roideur des solides &

la densité du sang nous fournissent les causes de cette complication vaporeuse, il y a tout lieu de croire que l'extrême raréfaction de l'air contenu dans la masse des liquides se joint à celles-ci, & nous pensons que par son élasticité il force les tuyaux lymphatiques, après en avoir distendu considérablement les parois, & se mêle ainsi avec les humeurs épanchées sur l'habitude du corps : ce qui forme alors de véritables amphisemes, ou pour mieux dire, des enflures compliquées d'amphiseme, que nous appellerons amphisématiques. Les douleurs qui en sont inséparables, & la fievre qui les accompagne souvent, en sont des preuves convaincantes. Je puis y ajouter l'action des remedes qui condensent les humeurs trop raréfiées, en parallele de ceux qui agissent en les raréfiant : tout cela nous assure l'existence des différentes causes que j'assigne, & la nécessité de les combattre avec les remedes que je propose.

Si cependant ces épanchements devenoient si considérables, que les ca-

vités du corps en fussent inondées, (je veux dire la poitrine & l'abdomen, ce qui formeroit alors de véritables hydropisies) faudroit-il bien évacuer par les voies inférieures une portion des sérosités épanchées? J'avouerai ici avec les plus outrés, qu'en pareil cas il faut nécessairement évacuer, & qu'il faut par conséquent avoir recours à ces sortes de remedes stimulants, qui agissant sur les tuniques des intestins, y attirent par leur action une partie des sérosités superflues, & diminuent ainsi le volume de celles qui sont déjà épanchées dans une de ces deux cavités du corps.

Mais dans une pareille extrêmité faudra-t-il mépriser des solides desséchés, quelquefois même racornis, jusqu'à vouloir exciter sur eux des contractions continuelles? Ce sera toujours là une contradiction manifeste entre la cause primitive de la maladie, & l'effet du remede que l'on est obligé d'employer pour la domter. Quelle sera donc la nécessité la plus urgente

qui forcera le Médecin à ordonner un remede contraire, par-là même qu'il est entiérement opposé aux vues curatives ? sera-ce l'insuffisance de l'Art, ou l'impéritie de celui qui l'exerce ? La Chirurgie nous offre ses secours ; pourquoi les mépriser ? Ils sont insuffisants, j'en conviens : mais du moins ne sont-ils pas meurtriers. Par ce moyen nous dégagerons les visceres opprimés, & nous remédierons aux plus dangereux symptomes ; & en prolongeant ainsi les jours d'un malade désespéré, nous laisserons à la nature son entiere liberté, pour travailler elle seule à la conservation de son individu, en secondant l'effet des remedes salutaires ; on entend ceux qui attaqueront la cause primitive dans son principe, & qui s'opposeront par conséquent aux ravages qu'elle a coutume de procurer toutes les fois qu'elle est méconnue, ou tant soit peu négligée. (*a*)

---

(*a*) On a vu à Lyon Mme. Garcin devenue timpanitique par l'effet de 133 mé-

Les cures de cette espece sont rares, il est vrai ; mais aussi ces maladies seroient-elles moins communes, si on se hâtoit d'en suspendre le cours, en y remédiant dès leur naissance par des remedes assortis, & non par des contraires. C'est au commencement du mal, dans le temps où la nature est en défaut, que le Médecin est préposé pour la redresser promptement, & pour la rappeller des voies où elle s'est égarée. Aussi voyons-nous que les premiers symptomes d'un mal coûtent peu à écarter, tandis que rassemblés au nombre de plusieurs, ils deviennent très-souvent indomtables. *Principiis obsta*, s'écrioit autrefois notre Oracle. On a connu de tout temps l'indolence des Médecins ; on a voulu par-là réveiller leur vigilance : cesserions-nous de respecter le précepte, & celui qui l'a donné?

Quoique la difficulté de guérir

decines, auxquelles on opposa les bains tiedes, la tisane de poulet, le petit lait, & autres humectants, avec succès : devenue ensuite ascite, elle a été guérie par la ponction.

augmente toujours plus, à proportion de l'intensité des symptomes qui caractérisent la maladie que l'on traite, il est cependant très-possible de parvenir à son but, quand on l'attaque avec des armes toujours constantes & salutaires, je veux dire, univoques dans leur action, & toujours opposées à la cause qui la produit. C'est ainsi, par exemple, que l'épanchement des sérosités qui forme l'ascite ou l'hydropisie de poitrine, deviendra moins rebelle à guérir, si dans le traitement qu'on y apporte, on ne perd jamais de vue la cause primitive qui la produit. Dans les épanchements dont il est ici question, le vice des solides doit occuper le plus le Médecin; & ce sera toujours dans le relâchement des vaisseaux qu'il trouvera les effets qu'il chercheroit en vain dans l'évacuation des humeurs épanchées. L'heureuse terminaison d'une hydropisie de poitrine commençante nous instruira beaucoup mieux, que ne peuvent faire les raisons théoriques les mieux concertées & les mieux établies.

Monſieur Begue, Avocat, mon ami & mon Conſeil, homme méditatif & ſeptuagénaire, fut tout-à-coup affecté de terreur par la mort ſubite d'un de ſes proches, qui tomba apopléctique en ſe promenant avec lui. La liaiſon qu'il y avoit entre ces deux parents étoit trop étroite pour que celui-ci n'y fût pas extrêmement ſenſible. Auſſi dès ce moment on le vit affecté de vapeurs. Une inquiétude continuelle tracaſſoit ſon eſprit & ſon corps depuis pluſieurs jours, lorſque je l'obligeai à quitter la ville. Mais inutilement voulut-on le ſouſtraire aux effets d'un ſi funeſte coup; le mal empira toujours plus; la reſpiration devint gênée, enſuite embarraſſée; la ſuffocation s'en mêla. Je courus au plus vîte auprès de lui, & je le ramenai le même jour de la campagne, crainte de le voir étouffer ſans pouvoir lui donner du ſecours.

La voiture calma tant ſoit peu ce ſymptome, la ſecouſſe s'oppoſa pour quelque temps au torrent des eſprits effarouchés: mais le calme ne fut

pas

pas de longue durée ; la suffocation reparut avec une nouvelle force, puisqu'elle nous obligea de le faire saigner. On fut même contraint d'y revenir une seconde fois ; mais ce fut sans succès. L'enflure des pieds ne tarda pas long-temps à se montrer ; elle fit des progrès assez considérables ; & elle nous menaçoit déjà d'un épanchement prochain dans la poitrine, lorsque la bouffissure des mains nous le caractérisa. La suffocation étoit alors si forte, qu'il ne fut pas possible au malade de se tenir au lit un seul instant ; mais encore devenoit-elle par fois si violente, que l'on craignoit à tout moment de le voir expirer.

Une pareille situation exigeoit des remedes aussi prompts qu'efficaces. L'empiême étoit le seul qui pouvoit opérer avec succès, si l'épanchement eût été caractérisé au point de pouvoir distinguer laquelle des deux cavités de la poitrine en étoit affectée : mais aucun signe caractéristique n'autorisoit cette opération. Le malade

étoit également suffoqué, de quelque côté qu'il penchât sa tête & son corps sur son fauteuil, & ne pouvoit respirer que la tête courbée sur la poitrine, & appuyée en avant sur les bras. Quel parti prendre dans une pareille extrêmité?

Les remedes actifs (j'entends les chirurgicaux) étant tout-à-fait inutiles, il fallut bien se retourner ailleurs, & travailler à calmer les symptomes du mal, quoiqu'il parût si difficile à vaincre. Nos indications étoient sans doute de détourner par les voies ordinaires les humeurs qui menaçoient la poitrine : l'évacuation des urines & l'expectoration furent les préférées : le petit lait clarifié, aiguisé de vingt cloportes écrasées en vie, fut employé avec quelque apparence de succès : & pour entretenir une expectoration naturelle au malade, les sucs de bourrache, d'aigremoine, adoucis par le sirop de lierre terrestre, furent employés à cet effet; & ensemble on se servit d'un looch incisif, dont le malade faisoit usage à son gré.

Mais un mouvement fébrile qui parut alors, la ſéchereſſe de la peau, & une ardeur brûlante dont ſe plaignoit continuellement le malade, me firent appercevoir que ces remedes étoient encore trop actifs. On retrancha les cloportes ; on ſubſtitua au ſirop de lierre terreſtre celui de nimphea : les urines devinrent plus abondantes, & la chaleur fébrile fut moindre. On continua l'uſage de ces remedes, & on y ajouta une tiſane légérement diurétique, faite avec le chiendent & le nitre. On en augmenta la doſe à proportion de la liberté d'avaler que prenoit chaque jour le malade, à meſure que la reſpiration devint plus libre : l'évacuation des urines fut alors très-abondante ; & dans l'eſpace de trois ſemaines les enflures & la ſuffocation diſparurent entiérement : les ſelles s'ouvrirent d'elles-mêmes ; cette évacuation fut auſſi très-copieuſe : un léger minoratif, qui précéda l'uſage du lait d'âneſſe, termina la cure.

On improuvera ſans doute cette fa-

çon de traiter les hydropisies, & elle paroîtra non seulement insuffisante au premier coup d'œil, mais encore dangereuse & meurtriere dans bien des circonstances. Quant à son insuffisance, je réponds hardiment qu'elle ne le sera jamais, toutes les fois que les hydropisies dépendront de la même cause que celle dont il est question; puisqu'en remédiant au vice des solides, on est très-assuré, quand on est appellé assez tôt, de le détruire. Ce vice consiste ici dans la trop grande tension des nerfs, & dans la crispation des vaisseaux capillaires, qui ne permettant pas le passage à la sérosité, celle-ci sera obligée de refluer dans le torrent de la circulation, d'où elle sera repoussée ensuite, pour s'épancher dans une des cavités du corps. Dans le cas dont il s'agit, cette tension des nerfs, toute naturelle qu'elle étoit au malade, puisqu'elle étoit propre à son tempérament, fut encore portée à un plus haut degré par l'effet de la frayeur subite, qui agissant dans cet

inſtant ſur l'habitude du corps, repouſſa les humeurs dans l'intérieur. Ces humeurs ainſi repouſſées des vaiſſeaux capillaires, refluerent ſur la poitrine, engorgerent la plevre, & les vaiſſeaux du poumon; & elles auroient bientôt formé un épanchement local dans une des cavités de la poitrine, ſi elles n'euſſent été promptement évacuées par les voies inférieures.

Les purgatifs auroient ſans contredit irrité les vaiſſeaux; & n'auroient-ils pas par-là augmenté l'éretiſme? Les diurétiques chauds auroient agi de même: (le ſeul effet des cloportes nous l'aſſure.) Il falloit par conſéquent tempérer l'orgaſme des humeurs; & en diminuant ainſi leur raréfaction & leur volume, on étoit aſſuré de détendre les tuniques des vaiſſeaux capillaires, & de remédier par-là à la premiere cauſe. La circulation devenue ainſi plus libre, la ſéparation des humeurs ſe fit par les voies où elles furent attirées. La boiſſon copieuſe de la tiſane diurétique & le petit lait opérerent cet effet. Le

sang se déchargea des humeurs superflues ; celles qui étoient engorgées rentrerent en partie dans la circulation par l'action élastique des vaisseaux ; & tout contribua à la guérison de la maladie. Que cette pratique soit infructueuse & contraire en bien d'autres circonstances, j'en conviens ; aussi ne doit-elle être adoptée que par ceux qui sont en état de distinguer le cas où elle doit être employée.

---

## *TIMPANITE SPASMODIQUE OU COMPLIQUÉE.*

HIPPOCRATE a prononcé que les douleurs du bas-ventre qui ne cedent à aucun remede sont ordinairement suivies de la timpanite : *Quibus tormina & circa umbilicum dolores, & lumborum dolor, qui neque à medicamento, neque aliàs solvitur, in hydropem siccum firmatur.* (a)

---

(a) Hipp. aph. XI, sect. IV.

En effet, après les douleurs aiguës & les spasmes excessifs qu'ont essuyé les intestins & le mésentere, ces visceres acquierent une disposition hectique, à laquelle ce premier pere de la Médecine attribuoit avec raison la timpanite.

Cette maladie, si elle n'est promptement guérie, n'existe pas longtemps seule ; l'ascite s'y joint bientôt: *Dolor colicus*, dit Lomnius, *sæpe transit in hydropem.* Les vaisseaux exhalants du péritoine & des visceres continuent de filtrer beaucoup de sérosités dans la cavité du bas-ventre ; pendant que les vaisseaux absorbants, qui sont toujours les premiers obstrués, parce qu'ils sont les premiers oblittérés & racornis, en repompent une très-petite quantité : ils ont perdu leurs ressorts, & ne charrient qu'avec peine la lymphe qu'ils rapportent, & cet ascite, qui succede à la timpanite, est incurable.

Ce n'est donc point dans ce dernier temps de la maladie que nous apporterons des remedes, ils seroient in-

suffisants ; mais bien dans son commencement, c'est-à-dire, quand les douleurs du bas-ventre nous annonceront le début d'une maladie sérieuse, & très-souvent mortelle. Ces douleurs sont produites par les violentes irritations que souffrent les intestins, & par l'acrimonie des liqueurs qui y circulent. C'est par cette acrimonie qu'elles agissent sur des vaisseaux & des nerfs trop tendus, qu'elles y excitent ces spasmes & cette raréfaction de l'air contenu, & conséquemment cette tension & ce gonflement qui caractérisent la timpanite spasmodique, je veux dire, celle qui est produite primitivement par le racornissement des membranes & des vaisseaux, & qui par cette raison fut toujours inséparable du tempérament vaporeux.

Pour y remédier, nous n'avons d'autres indications à remplir que celles qui nous portent à détendre le systême des nerfs, & à calmer la raréfaction des liqueurs, & de l'air contenu dans le canal des intestins, &

quelquefois encore dans la capacité de l'*abdomen*. C'eſt de cette façon que nous remédierons avec efficacité aux premiers efforts d'une maladie auſſi cruelle ; & en voulant ainſi arrêter ſes progrès, nous ſerons quelquefois aſſez heureux pour en détruire le principe & le germe. Mes obſervations pratiques à ce ſujet, & celles de pluſieurs Médecins illuſtres qui m'ont précédé, autoriſent ce traitement.

Mr. le Chevalier de Faucon Beauchamp, Brigadier des armées du Roi, homme ſeptuagénaire, & fort mélancholique, fut tout-à-coup attaqué de douleurs aux entrailles & aux reins, qui amenerent en peu de temps le *météoriſme* du bas-ventre. La ſécheresſe de la bouche & les flatuoſités ſe joignirent à ce ſymptome, & caractériſerent par conſéquent la timpanite naiſſante. Un mal qui débutoit avec tant de vivacité faiſoit tout craindre pour les ſuites, ſi les premiers remedes que l'on ſe propoſoit d'y apporter ne l'euſſent bientôt calmé. Mais l'eau de poulet & les fomentations émollientes

furent employées avec un ſi prompt ſuccès, qu'elles ne laiſſerent aucun ſoupçon de retour. Le lait d'âneſſe perfectionna la cure.

On voit par ce récit que la timpanite commençante peut aiſément ſe guérir, quand on attaquera la véritable cauſe qui la procure : & par la raiſon contraire, celle qui ſera négligée ou irritée, réſiſtera plus longtemps aux remedes les plus appropriés. En voici un exemple.

La Dlle. Galoutaire, ſexagénaire & hypocondriaque, fut attaquée dans le courant de l'année 1756 de la fievre quarte. Un Empirique la guérit par le ſecours de quelques purgatifs hydragogues, & d'une grande quantité de pilules fébrifuges. Quelque temps après le ventre ſe tendit & s'éleva conſidérablement, il devint douloureux, & la timpanite fut confirmée. Les fomentations froides, la tiſane de poulet, l'eau à la glace, le petit lait, les lavements huileux, & le bain, calmerent conſidérablement ces ſymptomes. Il ſurvint une

diarrhée bilieuſe, avec des vents, qui ſoulagerent la malade. Le ventre déſenfla, & les douleurs s'évanouirent. Deux onces de manne diſſoutes dans un verre de petit lait, me parurent alors indiquées : mais les entrailles, trop ſenſibles encore, n'en purent ſoutenir l'abord ; les douleurs ſe réveillerent avec vivacité, le ventre ſe tendit & enfla de nouveau. Je revins promptement aux mêmes remedes, qui calmerent encore le ravage. La cure fut terminée par l'uſage du lait d'âneſſe.

Mr. Combaluzier n'a point omis dans ſon traité des maladies venteuſes (*a*) l'eſpece de timpanite dont il s'agit ici : ce ſavant Auteur a dépeint cette maladie avec tant de fidélité, qu'on ne ſauroit rien ajouter au portrait qu'il en fait. Les remedes qu'il propoſe ſont les mêmes que j'ai employés. Uniquement occupé du ſpaſme qui domine dans les entrailles,

---

(*a*) Voyez le traité des maladies vent. par M. Combaluzier, tom. 1, p. 20.

& de la raréfaction de l'air qui y est contenu, il a recours aux bains domestiques, aux lavements rafraîchissants, aux fomentations d'eau froide, à la limonade, au petit lait, à la tisane de poulet, au lait d'ânesse, & enfin à tous les remedes qui temperent la fougue des humeurs, & humectent en même temps les solides. C'est aussi avec les mêmes remedes qu'il traite & qu'il guérit les coliques venteuses, qui précedent ordinairement cette maladie, & qui l'accompagnent toujours jusqu'à sa fin.

Pour donner plus de poids à son systême, il l'étaie de l'autorité de plusieurs Auteurs des plus respectables de l'Antiquité, chez qui il a puisé sa pratique. Il rapporte d'après Hippocrate (*a*) qu'une femme, qui d'ailleurs étoit grasse & de bonne santé, avoit pris un bol pour se faire avorter, & en conséquence avoit été saisie d'une colique avec des tranchées violentes, enflure du ventre, & autres

(*a*) Hipp. lib. V, de morb. pop. observ. 18.

ſymptomes, & étoit tombée juſqu'à cinq fois dans une ſi violente ſyncope, qu'elle paroiſſoit morte. Hippocrate lui fit répandre ſur le corps trente cruchées d'eau, & la ſoulagea par ce ſeul remede. Elle rendit enſuite beaucoup de bile par en bas : mais quand elle ſentoit ces douleurs, elle ne rendoit rien. Elle revint en ſanté. (*a*)

Il ajoute au témoignage d'Hippocrate celui de *Zacutus Luſitanus*, qui faiſoit boire aux malades une grande quantité d'eau à la glace, & faiſoit obſerver un régime froid. Il cite pluſieurs exemples rapportés par *Avicene* & par *Amatus*. Il rapporte, d'après Jean Colbatch, Médecin à Londres, l'hiſtoire d'une fille timpanitique, qui

(*a*) On obſervera que la malade d'Hippocrate étoit hyſtérique, puiſque la ſyncope la caractériſe ; & on fera attention que l'évacuation de la bile n'avoit lieu que dans l'intervalle des douleurs, c'eſt-à-dire, quand le relâchement étoit ſurvenu. Ce qui fait une nouvelle preuve de l'efficacité des humectants dans les maladies ſpaſmodiques.

guérit en se baignant dans l'eau froide de la mer ; & il finit par celle d'une femme timpanitique, guérie par l'usage interne & externe de l'eau à la glace, par M. Rast, Médecin de Lyon. Les circonstances qui accompagnent cette cure miraculeuse méritent d'autant plus d'être rapportées, qu'elles publient non seulement l'efficacité du remede, mais encore les pernicieux effets de bien d'autres diamétralement opposés à celui-ci par leur action.

La veuve Triquet, après une couche où les vuidanges avoient très-peu coulé, tomba tout-à-coup dans une fievre continue putride, qui fut suivie d'une enflure timpanitique, & de tous les autres symptomes qui caractérisent la timpanite spasmodique. Elle ne put être guérie ni par les huileux, ni par les différentes sortes de carminatifs. Mr. Rast pensa que dans ce cas il falloit réprimer par le froid les vents qui se raréfioient par trop de chaleur. Il proposa de remplir cette indication, en appliquant

de l'eau à la glace ; mais il n'osa l'essayer sans prendre conseil d'un de ses Confreres. Ce Médecin, qu'il appelle célebre, consentit qu'on employât ce remede, & en même temps il conseilla, à cause de la foiblesse de la malade, de lui donner intérieurement quelques cordiaux spiritueux : ce qui fut fait. La malade rendit quelques vents, & peu à peu le ventre se désenfla. On mit encore quelque temps en usage ces deux remedes opposés : mais le ventre redevint plus enflé, & la malade souffroit les plus grandes douleurs. Le Médecin ordinaire attribua, avec juste raison, ce mauvais effet à la chaleur des cordiaux, & à leur place il ordonna à la malade de boire copieusement de l'eau à la glace. Elle la but avidement, & avec plaisir ; & on lui en appliqua extérieurement. L'enflure diminua, & enfin elle disparut tout-à-fait. (*a*)

Quoique la timpanite soit produite

(*a*) Voy. M. Combaluzier, tom. 2. p. 220.

quelquefois par le relâchement des fibres du canal inteſtinal, avouons-le ſans peine, il eſt bien rare que cette cauſe la produiſe primitivement, puiſqu'elle eſt preſque toujours la ſuite de la trop grande tenſion des fibres, qui, après de violentes diſtenſions, tombent alors dans cette atonie générale où les remedes les plus appropriés deviennent impuiſſants. Pourquoi donc tant de carminatifs, & tant d'autres remedes chauds ? Les douleurs qui précedent ordinairement l'hydropiſie timpanite, & qui l'accompagnent toujours juſqu'à ſa fin, ne dénotent rien moins que la foibleſſe des parties intéreſſées. Mr. Combaluzier a prévenu ce reproche : s'il eſt fécond en formules & en remedes de toute eſpece, c'eſt ſans contredit pour avoir la ſatisfaction de nous dire : *Plùra hìc habes, ut pauca ſèligas.* (a) Quelle preuve plus authentique de l'étendue de ſon génie & de ſon diſcernement ?

(a) Voyez la préface du Traducteur, p. 50.

## *PALES COULEURS* COMPLIQUÉES.

LES pâles couleurs ou *chlorosis*, maladie très-commune en Europe, qui a toujours été regardée comme un symptome de la suppression des regles, pourra bien se compliquer avec les vapeurs : lorsque le racornissement des vaisseaux utérins, tant sanguins que lymphatiques, procurera lui seul la suppression des menstrues. Que cet état convulsif des nerfs de la matrice soit une des causes de cette suppression, les Médecins en conviendront : c'est pourquoi on ne peut que reconnoître cet état convulsif pour une de celles qui procurent le *chlorosis*, puisque cette seconde maladie fut toujours l'effet de la premiere, je veux dire, la suppression.

Cette cause une fois établie, il sera fort aisé d'en déduire les symptomes : le reflux de la lymphe utérine & celui du sang menstruel ont déjà fourni à

M. Aſtruc une infinité de preuves & de raiſons ſur leſquelles il appuie ſon ſyſtême. (*a*) Mais quel eſt le traitement qui convient à cette maladie, lorſqu'elle eſt compliquée avec les vapeurs? M. Aſtruc le déſigne, ſans oſer le preſcrire : c'eſt pourquoi il nous ſera permis d'y ajouter des préceptes.

Pour éviter la mépriſe, dans la diſtinction de cette complication, nous donnerons pour ſignes non équivoques tous les ſymptomes hyſtériques, quels qu'ils ſoient, même les plus légers; la tenſion des hypocondres; le gonflement douloureux de l'eſtomac & du *colon*; des douleurs dans la matrice, qui annoncent un état de tenſion & de phlogoſe, & qui s'étendent enſuite juſqu'aux reins, aux aines, & aux cuiſſes; le vomiſſement; la limpidité des urines, &c. & alors nous ſerons aſſurés que la tenſion ſpaſmodique des nerfs procure la ſuppreſſion, & enſemble le *chloroſis*.

(*a*) Voyez le traité des maladies des femmes, par Mr. Aſtruc.

Dans un pareil état, on chercheroit en vain à désobstruer les vaisseaux utérins; & ceux des autres viscères du bas-ventre qui ont été secondairement affectés. La rigidité des nerfs, qui a donné lieu au premier vice, s'opposera toujours à l'action des remedes apéritifs; les crispations augmenteront; & les obstructions devenant par-là plus compactes, elles deviendront aussi plus rebelles, & capables de produire des ravages beaucoup plus grands, en formant des obstacles invincibles à la circulation des liqueurs : d'où il s'ensuit communément tant de désordres.

Cette erreur est générale; l'ignorance du vulgaire l'entretient, & la cupidité des Artistes la favorise. Que de remedes vantés, & sous combien de formes! Opiats, électuaires, extraits, poudres, élixirs, vins médicinaux, & autres de cette espece; ce sont là tout autant de poisons entre les mains de l'Empirique, qui se mêle de guérir sans connoître la cause de la maladie qu'il traite; tandis que

ces mêmes remedes ſont de véritables ſpécifiques entre les mains de celui qui diſtingue & qui ſait diſtinguer les cas où ils ſont appropriés.

Ce ne ſera donc jamais dans la complication vaporeuſe que la Pharmacie étalera ſes tréſors ; mais bien dans les maladies où l'embarras des viſceres ſera produit par tout autre vice que celui que nous venons d'adopter. Ici tout eſt tenſion, criſpation, érétiſme : & s'il paroît d'autres vices à combattre par les complications de différentes maladies, ils seront toujours ſoumis à l'action de cette premiere cauſe, & ne pourront être domtés qu'après avoir détruit celle avec laquelle ils ſont tellement liés & unis, qu'on doit les regarder comme un même vice, ſi l'on veut éviter les écarts dangereux d'une pratique inconſidérée.

C'eſt pourquoi, à quelque degré que ſoit porté le mal, & quels que ſoient les ſymptomes qui paroîtront les plus contradictoires, comme l'enflure des pieds, la bouffiſſure du viſa-

ge, ſa pâleur, l'inapétence, &c. nous annonçons d'après l'expérience, que tous ces ſymptomes doivent être réputés nuls, lorſque l'affection hyſtérique y ſera aſſociée ; & que celle-ci au contraire exigera toujours les remedes les plus prompts. Les délayants & les humectants précéderont donc l'emploi de tout autre ſpécifique ; & ce ne ſera jamais qu'après eux que l'on pourra employer, ſans crainte de mauvais effet, les purgatifs & les apéritifs, qui agiront alors avec d'autant plus d'efficacité, que les nerfs & les vaiſſeaux devenus moins ſenſibles aux impreſſions des parties actives de ces remedes, ſe contracteront ſans peine & ſans trop de vigueur : & de cette façon nous ſerons aſſurés que les évacuations ne ſeront point inſuffiſantes, ni même trop abondantes, puiſqu'elles ſeront ménagées par les doux efforts des ſolides, qui inviteront ainſi la nature à ſe ſoulager, & à participer elle-même à la cure.

Faudra-t-il des exemples aſſortis aux idées pratiques que je propoſe ? ou bien exigera-t-on de moi des exemples

contraires ? Dans l'un & dans l'autre genre, on ne sauroit trouver la Médecine en défaut. Il nous suffira donc de réveiller l'attention des Médecins dans la distinction de ces deux maladies compliquées. Chacun pourra y ajouter ses propres observations.

---

## PERTES BLANCHES
### COMPLIQUÉES.

EN regardant les fleurs blanches comme un symptome de l'affection hystérique, nous reconnoîtrons pour cause prochaine & immédiate de cette maladie, le vice des liqueurs qui circulent dans l'*uterus*, & ensemble celui des solides qui composent le tissu de ce viscere. En effet l'acrimonie extraordinaire de la lymphe, & de la sérosité, étant très-propre à former des embarras dans ses vaisseaux, elle formera en même temps des obstacles à leur distribution, & ensuite des gonflements, & des distensions plus ou moins fortes, qui obligeront les

fibres à s'écarter, à se séparer, & à se rompre : ce qui favorisera d'abord la sortie des humeurs les plus séreuses, ensuite de la lymphe, & quelquefois encore de quelques globules rouges, suivant le degré d'acrimonie que ces humeurs auront reçu par l'effet des différentes causes éloignées qui ont favorisé leur vice.

En outre, l'oblittération d'un nombre des plus petits vaisseaux de l'*uterus*, occasionée par le rétrecissement de leurs parois, formant elle-même le plus grand obstacle à la distribution des liqueurs, donnera lieu à une pléthore d'autant plus considérable, que le nombre des vaisseaux oblittérés augmentera toujours plus : & nous aurons là par conséquent deux causes, qui agissant réciproquement, produiront entr'elles un même vice, que nous devons attaquer également, & avec les même remedes.

Les indications qui se présentent dans cette complication de maladies, sont donc de corriger l'acrimonie de la lymphe utérine, & de rouvrir en

même temps les tuyaux capillaires oblittérés, pour pouvoir rétablir la circulation dans la matrice. Les incraſſants, les humectants, les balſamiques, & les rafraîchiſſants rempliront toutes nos vues ; puiſqu'en diſſolvant les ſels dont la lymphe eſt ſurchargée, ils en corrigeront ainſi l'acrimonie, & lui reſtitueront le balſamique, dont elle eſt tout-à-fait dépourvue. Les vaiſſeaux, moins irrités pour lors, céderont aiſément aux doux efforts d'une circulation plus paiſible : ce qui rétablira les fonctions naturelles du viſcere affecté.

On conçoit déjà, par l'expoſé que je viens de faire, de quelle utilité pourroient être en pareil cas les apéritifs, les purgatifs, & les remedes ſtiptiques. Et pour mieux dire, ne reconnoît-on pas combien ils feroient pernicieux ? les uns criſperoient les vaiſſeaux, & augmenteroient ainſi le nombre de ceux qui ſont oblittérés ou obſtrués : les autres diviſeroient encore plus les humeurs lymphatiques ; leur ténuité & leur acrimonie

devenant toujours plus grandes, elles s'échapperoient beaucoup plus aiſément par l'extrêmité des vaiſſeaux, & en corroderoient le tiſſu : ce qui favoriſeroit l'écoulement, au lieu de le ſuſpendre, & entraîneroit infailliblement après lui la deſtruction totale du ſang & des autres humeurs. (*a*)

Pour remédier donc avec efficacité aux différents maux qui ſurviennent toujours aux dangereux effets de tant de remedes que l'on emploie journellement dans le traitement de cette maladie, on preſcrira une diete forte, à cauſe de la longueur de la maladie, mais telle qu'elle rafraîchiſſe, humecte, & adouciſſe l'acrimonie. La malade ne fera qu'un exercice modéré, &

(*a*) Pour ſatisfaire les Médecins ſcrupuleux, je propoſerai ici un traitement méthodique, en annonçant que ſi je me ſuis diſpenſé de le faire dans les différentes maladies que je décris dans ce Traité, c'eſt pour épargner à mes lecteurs l'ennui de toutes ces répétitions médicinales & pharmaceutiques, qui groſſiſſent prodigieuſement un volume, mais qui n'apprennent rien aux Médecins praticiens.

se nourrira d'agneau, de veau, de jeunes poulets : elle fera en même temps usage des nourritures farineuses, telles que le riz, les grumeaux d'orge, d'avoine, l'orge perlé, la semoule, le vermichel, le sagou : on y ajoutera quelquefois les bouillons de poissons, de limaçons, pour adoucir le sang, & l'incrasser plus efficacement.

Sa boisson ordinaire sera pour quelques jours une tisane de poulet, faite avec un petit poulet de la grosseur d'une caille, & un peu de riz, ou la racine d'althea. On donnera des lavements rafraîchissants ; & s'ils ne suffisent pas pour évacuer les crudités qui pourroient être dans les premieres voies, on donnera une purgation, mais douce, comme celle qui suit.

Prenez pulpe de casse récemment tirée, & syrop de chicorée composé ; de chacun une once ; dissolvez dans huit onces d'eau de fontaine ; & faites une potion.

Après que le corps sera ainsi purgé, on pourra préparer un bouillon sous la formule suivante, que la malade

prendra pendant vingt jours, & plus, s'il le faut, suivant les degrés de sécheresse & d'acrimonie que l'on a à combattre.

Prenez racine d'althea & de grande consoude, de chacune demi-once; feuilles de laitue & de pourpier, de chacune demi-poignée; semence de lin, demi-dragme; faites cuire, selon l'Art, avec un jeune poulet, dont on farcira le ventre avec les quatre semences froides majeures : faites un bouillon.

L'usage du bouillon fini, on s'abstiendra des purgations, par la raison qu'elles seroient non seulement superflues, mais encore dangereuses & contraires ; puisqu'elles détruiroient par leur action les doux effets des remedes adoucissants ; & on passera tout de suite à l'usage du lait coupé avec l'eau d'orge & autres semblables, ou au lait d'ânesse, sans addition d'aucun opiat absorbant & stomachique, qui produiroit encore des effets opposés à l'action des remedes indiqués pour détruire le vice.

On pourra auſſi conſeiller dans le même temps les injections avec la décoction de guimauve, l'eau d'orge, ou le petit lait bien clarifié, & le bain domeſtique. Les eaux minérales acidules conviennent pareillement pendant tout l'été, pour appaiſer la raréfaction des liqueurs, adoucir leur acrimonie, & relâcher les ſolides criſpés. On doit varier ces remedes, ſuivant le cas & la ſaiſon; & on pourra auſſi y ſubſtituer dans le beſoin le petit lait clarifié ou diſtillé, les bouillons de grenouilles, & autres du même genre. On reviendra pluſieurs fois à ces différents remedes, juſqu'à ce que l'on ſoit aſſuré d'une guériſon radicale.

C'eſt de cette façon qu'ont été guéries deux perſonnes de conſidération, dont l'une étoit ſi incommodée, que la perte blanche, qu'elle gardoit depuis pluſieurs années, avoit contracté un caractere d'acrimonie ſi extraordinaire, que les parties voiſines en étoient écorchées. S'il m'étoit permis de mettre au jour les confidences de bien d'autres, j'en citerois bon nom-

bre qui en ſont affligées depuis long-temps par l'effet d'un très-mauvais régime, & par la ſeule opiniâtreté à ne vouloir faire aucun remede: ce qui exigeroit d'elles certaines privations dans leur façon de vivre, & ſur-tout des boiſſons alkaleſcentes, dont elles ſont journellement uſage.

---

## PERTES DE SANG *immodérées & compliquées.*

TOutes les fois que les hémorragies utérines proviendront de la cauſe hyſtérique, nous ſerons attentifs à les diſtinguer, pour ne pas leur oppoſer des remedes contraires. Les ſignes qui caractériſent cette eſpece d'hémorragie ſont, ſelon Hoffman, *tenſio & inflatio hypocondriorum circa lumbos, dolor gravativus & preſſorius, quandoque cum ſenſu refrigerii junctus, extremarum partium refrigeratio, vaſorum detumeſcentia, color faciei pallidus, pulſus citatior, cum internorum ardore,*

*alvi strictura, urinæ parcior fluxus. Hæc omnia autem satis abundèque testantur, non à causa solùm passiva, id est nimia debilitate uteri, sed ab activa etiam, spasmodicis partium vasculorum & nervorum stricturis sanguinem ad uterum nimiùm urgentibus, hoc vitium proficisci. Unde etiam ratio repetenda, quòd fœminæ hypocondriacæ hystericæ, & quæ tenerioris sunt ad animi commotiones proclivioris naturæ, hôc molesto malo frequentiùs afficiantur.* (a)

Le relâchement des vaisseaux utérins n'aura point lieu dans cette espece d'hémorragie, de même qu'un sang trop fluide, où la sérosité domine. Une pareille constitution ne pourroit jamais procurer les symptomes ci-dessus détaillés par l'Auteur que je cite, & les mêmes que nous observons chaque jour. Ce sera au contraire sur le spasme des vaisseaux de l'*uterus*, & ensemble sur la raréfaction d'un sang sec & acrimonieux, que nous porte-

(a) Hoffman de uteri hemorrogia, sect. 1, cap. V, p. 225, tom. 2.

rons des remedes capables de relâcher les vaiſſeaux trop tendus, dont le calibre diminué par cet effet, augmente toujours plus la pléthôre : ils ouvriront le diametre des vaiſſeaux, & appaiſeront en même temps la raréfaction des liqueurs qui y circulent ; & par ce double accord, la circulation devenant plus paiſible, la diſtribution du ſang deviendra plus égale dans chaque partie du corps.

Les remedes que notre Auteur emploie répondent à ces idées ; & les effets qu'ils procurent ſont très-bien atteſtés par les obſervations pratiques qu'il nous rapporte. Les humectants, les délayants, & les rafraîchiſſants, ſont toujours préférés à tout autre ſecours. Ecoutons leur éloge : *Quando nimis ebullientis ſanguinis orgaſmus fovet & auget hoc malum, ob motum inteſtinum partium ſulphurearum concitatiorem, diluentia, humectantia, refrigerantia auxilio ſunt efficaciſſimo ; atque inter hæc excellit quàm maximè ſola aqua frigida fontana, modò ſit pura & ſubtilis, aut quæ melior adhuc,*

*pluvialis probè conservata & putredinis expers, vel admixta nitri decenti quantitate alteratâ, vel cum spiritu vitrioli, & sufficienti copia pota.*

Il prétend avec raison que par ce traitement, tout simple qu'il est, on divise les humeurs trop épaisses, on adoucit l'acrimonie, on appaise la chaleur, on redonne le ton aux fibres, & on guérit plus promptement & plus efficacement la maladie dont il s'agit, que lorsque l'on emploie les spécifiques les plus vantés : *Etenim simplex hæc medicina, & diluendo spissos humores, & acres temperando, nimiumque æstum restinguendo, fibras quoque relaxatas firmando, plus certè præstat quàm tantopere à Medicis alia varii generis ad hoc malum laudata specifica,* &c. (*a*)

Le relâchement des fibres, qui paroît contradictoire avec le spasme que nous accusons, doit s'entendre des fibres de la matrice que l'impétuosité du sang a déchirées & relâchées, après

(*a*) Ibidem, p. 226.

les avoir forcées de céder aux violentes diſtenſions qu'elles ont ſouffertes. C'eſt ſur ces mêmes fibres que les remedes humectants agiront ; ils leur rendront leur premiere élaſticité, en y reſtituant leur ſoupleſſe. Les toniques, les aſtringents, qui du premier abord ſembleroient leur être favorables, criſperoient toujours plus l'extrêmité des vaiſſeaux, & y procureroient des irritations d'autant plus dangereuſes, qu'elles ulcéreroient les parties qui en ſeroient affectées. Auſſi voit-on le plus ſouvent que ces ſortes d'hémorragies procurent l'ulcere de la matrice, tant par rapport à la qualité du ſang qui le fournit, que par le pernicieux effet des remedes contraires qui le favoriſent.

D'après cet expoſé, dans lequel nous trouvons une explication claire & naturelle du méchaniſme qui procure ce dérangement menſtruel, il nous paroît déjà qu'il ſera fort aiſé d'y remédier ; puiſqu'en tempérant l'orgaſme des humeurs, & en relâchant le ſpaſme de la matrice, nous ſommes très-aſſurés de rétablir les

fonctions naturelles de ce viscere, & de prévenir en même temps les différents maux qui succedent au premier dérangement. Ce projet, si vaste en apparence, puisqu'il embrasse la plus grande partie des maladies du sexe, intéresse d'autant plus les Médecins praticiens, qu'il les éclaire sur une matiere qui a fait jusqu'ici le sujet de leurs recherches, & sur laquelle la plupart de ceux qui s'y sont exercés ont toujours échoué, & se sont plaints des difficultés insurmontables qui se sont présentées. (*a*)

Pour éviter toute contradiction, rejettons tout systême; écoutons simplement la nature: fut-elle jamais si éloquente que lorsqu'elle est opprimée, & prête à succomber? La roideur des ressorts qui composent la machine demande des secours; hâtons-nous de les relâcher ces organes,

(*a*) C'est ce qui avoit fait dire à Démocrite, *sexcentarum ærumnarum calamitatumque authorem esse uterum.* Democr. ad Hippocr. de natura humana.

ouvrons par ce moyen les canaux obſtrués ; & rappellant ainſi la circulation de toutes les liqueurs, nous rétablirons les fonctions du viſcere affecté.

Mme. * F *, âgée de quarante ans, d'un tempérament chaud & ſec, éprouvoit depuis deux ans le flux immodéré de ſes mois : ſon Médecin attribua ce dérangement menſtruel à la ceſſation prochaine de cette évacuation, & ne preſcrivit aucun remede. Mais les mouvements vaporeux, qui ſe mirent bientôt de la partie, les gonflements dans les entrailles, & des douleurs aiguës qui ſe faiſoient ſentir vivement aux cuiſſes & aux reins, exigerent quelque ſoulagement. On preſcrivit quelques bouillons rafraîchiſſants, qui calmerent tant ſoit peu la malade ; après leſquels on crut ne pouvoir ſe diſpenſer de la purger légérement.

L'irritation que ce remede procura dérangea ſi fort les projets du Médecin, que les premiers ſymptomes du mal reparurent avec une nouvelle force. L'hémorragie devint plus abondante, les douleurs ſe réveillerent,

& une éruption dartreuse se manifesta bientôt sur toute l'habitude du corps. L'eau de poulet calma d'abord tous ces symptomes ; mais l'hémorragie en éludoit l'action. Il fallut recourir au bain tiede : la malade y fut livrée pendant trois mois, au bout desquels elle fut guérie de ses pertes.

La femme d'un Chirurgien de cette ville, du même âge & du même tempérament que la précédente, souffroit depuis trois ans le même dérangement dans ses évacuations périodiques, & fut encore soulagée par les mêmes remedes. Revenue en meilleure santé, elle s'écarta de son régime : deux tasses de caffé, qu'elle prit successivement à la fin d'un repas, lui donnerent la fievre, & rappellerent l'hémorragie.

On voit par ces deux observations que la cause que j'ai assignée plus haut est parfaitement bien caractérisée : mais l'effet des remedes contraires, que ces deux malades avoient éprouvés, nous démontre son existence, & la nécessité de ne jamais la méconnoître.

Le bain, qui paroît aujourd'hui le ſpécifique aſſuré d'un mal ſi redoutable, ne doit point alarmer les Médecins par les contradictions qui paroiſſent d'abord ſe préſenter ſur ſon uſage: les moins hardis ne l'emploieront que dans les intervalles de l'hémorragie, & par ce moyen ils en éloigneront peu à peu le retour: & les autres, plus courageux, ſans être téméraires, franchiront tous les obſtacles pour arriver plus promptement à leur but. Pour ſe conformer cependant aux loix que la nature nous impoſe, on s'arrêtera prudemment aux jours marqués pour cette évacuation: le ſuperflu exige le remede.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les pertes périodiques immodérées que nous prétendons établir nos indications curatives; celles qui ſuivent de près l'accouchement naturel, & qui ſortent des bornes que la nature leur a preſcrites, exigent à leur tour les mêmes remedes, lorſqu'une même cauſe les procure. Cette cauſe eſt commune à toutes les femmes ſujettes aux vapeurs, c'eſt-à-dire que la tenſion natu-

relle de leurs fibres, augmentée par les différentes irritations que souffre le genre nerveux dans les douleurs de l'accouchement, procure des spasmes & des contractions violentes, qui agissent inégalement sur les fluides, les pressent de toutes parts, & les obligent à se porter dans les vaisseaux, où ils trouvent moins de résistance.

L'ouverture des vaisseaux de la matrice, occasionée par le déchirement qu'ils ont souffert à la sortie du placenta, présente un vuide assez considérable pour attirer les fluides, & leur fournir des issues, par lesquelles ils s'échapperont avec d'autant plus de vîtesse, que la force qui les meut agira avec plus ou moins de vigueur. Ce sera donc du degré de cette action organique que dépendront les pertes immodérées dont il s'agit, & auxquelles on remédiera toujours avec efficacité, en attaquant cette cause par ses contraires.

Quel changement dans la pratique! & que d'erreurs à corriger! La mort funeste d'un grand nombre d'accou-

chées assure ici l'impéritie des sages-femmes, qui deviennent elles-mêmes homicides de tant de victimes qui leur sont confiées. C'est dans les cordiaux qu'existe leur poison. La raréfaction des liqueurs que ces remedes procurent, & les oscillations des vaisseaux qu'ils favorisent, doivent sans contredit augmenter les symptomes. Les défaillances, qui précedent l'accouchement, & la syncope, qui lui succede, sembleroient cependant exiger des remedes actifs, pour accélérer le mouvement d'une circulation qui paroît languissante & ralentie, tandis qu'elle est au contraire opprimée. Quel contraste ! & quelles extrêmités !

Ne serions-nous pas coupables à notre tour, si nous hésitions de divulguer la méprise ? On nous pardonnera donc de rappeller la perte que fit il y a quelques années Mr. de * S *, Capitaine des vaisseaux du Roi, distingué dans cette guerre par ses exploits, de deux femmes chéries, qui l'une & l'autre après un accouchement laborieux périrent par une hémorragie

indomtable, parce qu'elle fut entretenue par les cordiaux les plus actifs.

Ces exemples, aussi authentiques que récents, nous apprennent à n'employer ces remedes que dans le cas où le relâchement des solides, joint à l'épaississement des liqueurs, demande de vifs stimulants pour les exciter à se mouvoir, pour réveiller les oscillations ralenties, & pour broyer les liqueurs dont la circulation languissante menace de s'éteindre, si on ne se hâte pas d'y porter du secours. C'est dans ces circonstances que nous les reconnoissons pour de véritables spécifiques: & dans le cas contraire, ils seront reconnus pour de véritables poisons; puisque par leur action, les solides déjà trop tendus souffriront de plus grandes contractions, qui accéléreront toujours plus le mouvement des liqueurs, & les obligeront ainsi à fuir par les voies qui leur seront ouvertes.

L'Auteur que j'ai déjà cité rejettoit ces remedes pour recourir à l'eau froide, dont l'efficacité est attestée par le fréquent usage que ce grand prati-

cien en faisoit dans un climat bien différent du nôtre par sa froideur, & dans lequel les femmes ne sont pas moins sujettes aux vapeurs par les excès auxquels elles se livrent aveuglément, & sur-tout par celui qu'elles font des liqueurs & du caffé. Ajoutons à l'expérience de ce grand Médecin des exemples assortis au cas dont il s'agit.

Mme. la Marquise de ***, d'un tempérament vif & très-ardent, accoucha heureusement à Anduze d'un enfant mâle, & fut traitée avec des cordiaux qui l'échaufferent si fort, que sa santé en fut depuis altérée. Deux ans après elle devint grosse, & accoucha encore dans la même ville, & sous le même régime : ce qui ajouta un second degré d'irritation & de sécheresse dans son sang, & sur ses nerfs, & dérangea la santé de cette Dame au point qu'elle fut affectée de vapeurs.

Devenue grosse pour la troisieme fois, elle accoucha à Arles d'un enfant mort, & essuya dans le moment une perte de sang des plus considérables, avec des évanouissements convul-

ſifs qui effrayerent ſa famille. On m'appella dans la nuit, & on couroit aux cordiaux quand j'entrai dans la chambre de cette accouchée; & malgré mes inſtances, on l'auroit abreuvée de toute ſorte d'élixirs, ſi je ne me fuſſe déterminé à la ſoigner moi-même, & à paſſer le reſte de la nuit auprès d'elle. L'eau froide fut mon unique remede: elle en but à chaque inſtant : ce qui calma les évanouiſſements, & les fit tout-à-fait diſparoître dans l'eſpace de deux heures. L'hémorragie devint à ſon tour moins conſidérable, & la malade échappa du danger. Le régime qu'elle obſerva tout le temps de ſa couche fut des plus rafraîchiſſants. Elle prit enſuite les bouillons de poulet, les bains domeſtiques, & le petit lait diſtillé, qui la rétablirent ſi parfaitement, qu'elle reprit ſa premiere ſanté, que les cordiaux lui avoient enlevée.

La femme d'un Meunier, qui avoit accouché depuis quarante-cinq jours, ne pouvoit ſe relever de ſa couche, par la durée de ſes pertes. Les évanouiſſements convulſifs ſurvinrent, &

je fus appellé. Dans la recherche des causes éloignées qui avoient donné lieu à cette hémorragie, j'appris que la malade avoit été gorgée de cordiaux dans le temps de ses douleurs, & qu'on l'avoit toujours nourrie avec des soupes très-succulentes ; ce qui avoit jeté dans son sang une grande quantité de parties sulphureuses & alkalines, qui le raréfioient outre mesure, & procuroient l'hémorragie. Je corrigeai ce régime : les lavements froids & la tisane de poulet rétablirent la malade.

On conçoit déjà combien il est essentiel de connoître les fautes que l'on commet tous les jours dans le régime des accouchées, pour savoir les éviter, ou pour y apporter les remedes les plus efficaces. C'est dans les aliments, comme dans la boisson, que nous trouvons tant d'erreurs à corriger. Les bouillons trop succulents, dans lesquels on fait entrer la poule, la perdrix & le bœuf, les tisanes diurétiques chaudes, les herbes vulnéraires, auxquelles on attribue si gratuitement

la propriété de pousser les vuidanges, le vin, l'eau de fleurs d'orange, & toutes les especes d'élixirs ou cordiaux, quels qu'ils soient, sont tout autant de boissons toutes plus alkalescentes, qui raréfient les liqueurs, agacent les solides, & procurent ainsi la plus grande partie des maux qui surviennent après l'accouchement.

Sous cette espece d'hémorragie utérine nous comprendrons encore celle qui procure la fausse couche ; & qui est sans contredit la plus dangereuse de toutes, puisque le déchirement d'une partie du *placenta* présente quelquefois des ouvertures très-considérables, par lesquelles le sang s'échappe avec d'autant plus de vîtesse, qu'il est poussé par la contraction des vaisseaux, & par la compression plus ou moins forte qu'il éprouve dans sa circulation.

Il est vrai que la sortie du *fœtus* termine toujours cette hémorragie, ou du moins en suspend la fougue & l'impétuosité. La matrice, qui pour lors se contracte en se repliant sur

elle-même, comprime l'ouverture des vaiſſeaux, & en bouche l'orifice. Mais en attendant cet effort de la nature, l'hémorragie continue, & peut par conſéquent devenir dangereuſe & mortelle.

Pour en prévenir les ſuites, nous ſerons attentifs à calmer l'impétuoſité des liquides, en diminuant les contractions du cœur: par ce moyen nous ſuſpendrons l'hémorragie; & le relâchement des ſolides, que nous procurerons, facilitera d'autant plus l'expulſion du *fœtus* hors de la cavité de la matrice, que les iſſues ſeront plus libres, & moins inacceſſibles aux efforts de la main.

Les cordiaux & les antihyſtériques ordinaires ſeront donc ici des remedes contraires: mais à leur place on emploiera avec ſuccès les décoctions émollientes, les boiſſons délayantes & rafraîchiſſantes, & quelquefois encore le bain domeſtique tiede, quand les douleurs ſeront ſi vives qu'elles exciteront des ſpaſmes & des mouve-

ments convulsifs. (*a*) J'en citerai deux exemples.

La femme d'un Apothicaire, enceinte de deux mois, éprouvoit chaque jour des évanouissements vaporeux, que l'on traita avec les remedes antihystériques. Les mouvements convulsifs parurent, & la fausse couche fut bientôt déclarée par l'hémorragie qui survint. Les douleurs aux reins devinrent bientôt insupportables;

(*a*) Le Commentateur de Deventer nous donne des préceptes curatifs pour cette espece d'hémorragie utérine, qui étaient ma façon de penser à ce sujet. Il assigne trois causes des convulsions, la perte, l'abondance de sang, & les douleurs que souffre la matrice à cause de sa grande distension. Il arrive quelquefois, ajoute-t-il, que la matrice n'est pas suffisamment ouverte, quand la convulsion arrive: dans ce cas on ne peut faire que les remedes ordinaires. La saignée ne convient point dans les convulsions causées par l'inanition: ce qui caractérise la seconde cause. Les décoctions émollientes peuvent faire un bon effet dans la troisieme. Dionis & Mauriceau pensent comme lui. Voy. le Commentateur de Deventer, p. 198.

le ventre fut tendu & douloureux ; la cardialgie, les coliques & les vents tourmentoient alternativement la malade, malgré les soins d'un mari qui desiroit ardemment de guérir son épouse.

A tous les remedes échauffants dont on avoit fait usage, je substituai le régime le plus rafraîchissant. Les lavements froids, les fomentations émollientes, & la boisson la plus copieuse, ne purent cependant pas remédier aux spasmes & à l'érétisme des nerfs de la matrice ; il fallut par conséquent recourir aux plus spécifiques, & plonger la malade dans le bain avec l'hémorragie : ce qui fut fait. On y revint plusieurs fois, & j'eus la satisfaction de procurer par-là un calme si considérable, qu'elle accoucha ensuite sans douleur & sans beaucoup d'hémorragie.

M. Hazon, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, raconte dans un des Journaux de Médecine (*a*) qu'une femme du com-

(*a*) Voy. le Journ. de Médec. mois de Février 1756, p. 110.

mun, âgée de 30 ans, d'un tempérament sanguin & pléthôrique, forte & bien constituée, & médiocrement replette, fut attaquée pendant l'hiver de l'année 1755 d'une passion iliaque des plus fâcheuses, qui se trouva compliquée avec une grossesse de cinq mois.

On l'appella plusieurs jours après que la maladie fut déclarée. Les accidents consistoient dans des douleurs énormes par tout le bas-ventre, & sur-tout dans toute l'étendue des intestins grêles. La malade vomissoit toutes les boissons qu'on lui donnoit, peu de temps après les avoir prises; elle rejettoit la bile, accompagnée quelquefois de matieres stercorales, moulées & formées telles qu'on les rend par la voie ordinaire des intestins. Rien ne perçoit par le bas. Les lavements sortoient comme ils étoient entrés. Les douleurs étoient si vives, qu'elles étoient accompagnées de convulsions. Le pouls étoit plein, & il y avoit beaucoup de fievre. Il examina s'il y avoit quelque descente; mais

mais il trouva toutes les parties dans leur état naturel.

Pour arrêter les progrès d'une maladie si funeste, il fit multiplier les saignées : on en fit huit du bras, & deux du pied. Il ordonna des boissons avec de la graine de lin, des émulsions, des lavements émollients & anodins, des fomentations d'herbes émollientes, des potions huileuses & calmantes ; il employa même en dernier lieu les eaux de Vichy. Le tout fut sans succès ; les vomissements continuoient toujours, les forces cependant s'affoiblissoient beaucoup, & il y avoit tout lieu de craindre pour la vie de la malade.

Dans ces tristes conjonctures, se voyant presque au bout de toutes les ressources ordinaires, Mr. Hazon se retourna d'un autre côté, & conseilla les bains domestiques. Les deux premiers ne produisirent aucun effet : le quatrieme eut plus de succès ; la femme accoucha d'un enfant mort ; les vuidanges prirent leur cours. Il crut pour lors que le vomissement calme-

roit, mais il n'étoit pas encore temps ; il fut contraint de faire continuer le même remede, qui réussit à merveille. Le jour même de la couche on plongea cette femme dans l'eau ; on observa seulement que l'eau fût un peu plus chaude qu'auparavant. Avant que la malade fût accouchée, elle prenoit deux bains par jour, pendant l'espace d'une heure ; après l'accouchement elle n'en prit qu'un, dans lequel elle ne restoit que trois quarts d'heure. En suivant cette méthode, les vuidanges continuerent à couler, le ventre se dégagea, le vomissement cessa, les douleurs calmerent entiérement ; après quoi on fit interrompre l'usage des bains : on purgea ensuite la malade, pour emporter le germe de la fievre, qui auroit beaucoup retardé la guérison.

On trouvera peut-être, dit-il, cette pratique trop hardie ; mais le mal étoit extrême : le peu de succès qu'avoient eu les différents remedes que ce Médecin avoit employés, & l'analogie, le déterminerent à se frayer cette route.

Il y a quelques années, ajoute-t-il encore, que je vis une Demoiselle attaquée d'une affection hystérique, qui essaya de tous les remedes, & qui ne fut soulagée que par l'usage continué des bains domestiques. Cette Demoiselle les prenoit même pendant le temps de ses regles, qui par ce moyen venoient avec plus de facilité. Quand on suspendoit les bains, les vapeurs recommençoient avec plus de violence.

On nous traitera sans doute de téméraires, M. Hazon & moi; & je suis très-assuré qu'on n'adoptera jamais cette pratique, parce qu'elle est trop nouvelle, & sujette à beaucoup d'inconvéniens. Plonger dans le bain une femme enceinte qui se blesse, dans la vûe de faciliter la sortie du *fœtus*, c'est vouloir, dira-t-on, révolter les esprits, & s'attirer les plus cruels reproches. Quelles que soient cependant les raisons que l'on peut opposer à ce systême, elles trouvent dans la théorie que j'établis les réfutations les plus solides, & l'expérience qui la suit attestera toujours en sa faveur.

On se récriera bien davantage, si, non content d'employer ce remede dans le cas de la fausse couche, sans respecter l'hémorragie, je prétends encore m'en servir dans le temps que les lochies coulent, si les symptomes les plus pressants exigent ce secours. Trois observations des mieux circonstanciées fourniront un vaste champ aux réflexions des incrédules. Je les rapporterai ici sous la forme où elles furent adressées à l'Auteur du Journal.

## *LETTRE à l'Auteur du Journal de Médecine.*

MONSIEUR,

J'ai été pénétré de la plus vive reconnoissance en lisant le Journal de ce mois, (*a*) à la tête duquel j'ai trouvé un extrait de mon Essai sur les vapeurs, dont vous avez bien voulu faire part au Public. Enhardi par vo-

(*a*) Journal du mois de Février 1761, p. 195.

tre suffrage, je reprendrai dans peu la plume, pour achever un ouvrage que je n'avois fait qu'ébaucher. J'avois travaillé seul jusqu'ici dans cette pénible carriere ; mon exemple a enfin séduit les Médecins, & les succès se multiplient au point, que ma méthode réussit par-tout où elle est mise en pratique. (*a*)

Entre plusieurs observations qui m'ont été communiquées à titre de reconnoissance, je sçais que vous en avez reçu une qui me paroît mériter une place dans vos Journaux ; un Capitaine Hollandois, frénétique, en fait le sujet.

(*a*) Pour s'assurer de la vérité de cette assertion, il sera permis aux incrédules de s'adresser aux différents Médecins de réputation que je vais citer : à Montpellier, M. le Roi, Professeur de Médecine, & M Chaptal : à Marseille, M. Blanc & M. Debaux : à Lyon, M. de Lilia : à Mâcon, Mrs. Millet pere & fils, & M. Sansi : à Paris, M. Hazon, Docteur-Régent, & M. le Peige, Chirurgien, qui a fait l'épreuve de ma méthode sur lui-même : en Espagne, M. Pesié, Médecin à Cadix : à Arles, tous mes Confreres, qui l'ont généralement adoptée.

M. Debaux, Médecin à Marseille, qui vient d'écrire en faveur de l'inoculation, d'après ses heureuses expériences, en est l'auteur.

M. Felix, Médecin à Mornas, (*a*) m'écrit en même temps, & au nom de ses Confreres, une lettre aussi polie qu'elle est satisfaisante, par le récit qu'il me fait de mille merveilles opérées sous ses yeux. J'ai pardevers moi, depuis la publication de mon Essai, grand nombre d'observations toutes plus intéressantes, dont je ferai part au Public en son temps. Mais pourrois-je actuellement m'empêcher de vous apprendre que depuis peu j'ai fait plonger trois femmes en couche dans l'eau, dont l'une des trois m'est redevable de la vie ?

Celle dont il s'agit est une Dame de Marseille, épouse du sieur Lacroix, Négociant de cette ville, que des affaires essentielles avoient attiré ici. Elle est âgée de vingt-trois ans, & sujette aux vapeurs hystériques depuis quel-

(*a*) Petite ville du Comtat.

ques années avant ſon mariage. Un Chirurgien de Marſeille avoit toujours traité cette Dame à ſa maniere. La groſſeſſe ſuſpendit tout accident, & l'on pronoſtiqua que la couche acheveroit la cure. Elle tint bon en effet juſqu'au vingt-deuxieme jour, auquel temps les accidents hyſtériques reparurent avec une nouvelle force; le délire en fut la ſuite, & en même temps la mâchoire & la langue reſterent roides & immobiles, ſans que les lochies en reçuſſent aucune atteinte.

Le bain étoit le ſeul remede qui pût y remédier: mais les lochies, qui couleren alors avec plus de force, étayerent le préjugé; & il ne me fut pas poſſible de le mettre en uſage. On acquieſça plus volontiers aux lavements froids très-fréquents, & aux fomentations continuelles. Ces remedes, quoiqu'indiqués, ne furent pas ſuffiſants, puiſque depuis trois jours que la malade y étoit livrée, elle n'avoit pu encore avaler une ſeule goutte d'eau: ce qui nous obligea de recourir au bain tiede. Les trois premiers, dans

lesquels la malade résta quatre heures, n'eurent aucun effet ; mais le quatrieme emporta les symptomes hystériques. Elle en continua l'usage pendant un mois consécutif, & les lochies continuerent de couler pendant tout le temps du remede.

Madame * S *, âgée de quarante ans, vaporeuse depuis l'adolescence, & par hérédité, souffroit des douleurs des plus aiguës, occasionées par un gonflement extraordinaire des vaisseaux hémorroïdaux, qui attirerent enfin les convulsions dans les derniers jours de sa couche : les topiques les plus adoucissants, & l'application des sangsues ne procurerent aucun soulagement. Les lochies couloient, & on hésita longtemps à se soumettre au bain tiede. Il fallut cependant obéir aux douleurs. Le premier bain les calma considérablement, & au cinquieme tout fut évanoui.

Quelques jours après, Madame * P * accoucha laborieusement d'un enfant mort. La fievre qui survint, & une douleur de sciatique, accompagnée

d'une chaleur extrême qui se répandoit sur toute la cuisse droite, obligerent la malade à demander d'autres remedes que ceux que son accoucheur lui prescrivoit depuis vingt-cinq jours. L'eau de poulet & les lavements froids ne furent pas suffisants pour calmer les douleurs & la fievre ; il fallut tout de même recourir au bain tiede, qui après un très-long usage, emporta la véritable cause du mal & ses suites, sans jamais déranger l'écoulement des lochies.

Je suis en droit de conclure, après des expériences de cette espece, que le bain tiede est le plus puissant spécifique que l'on puisse employer dans tous les temps de la maladie que j'attaque, puisqu'il est entiérement opposé par son action à la véritable cause que j'assigne.

## *SUPPRESSION des lochies compliquée.*

IL eſt prouvé par les obſervations ci-deſſus rapportées, que le flux menſtruel ſupprimé, & celui qui eſt immodéré, ſont produits l'un & l'autre par une même cauſe. Par la même théorie, & par l'expérience pratique qui la ſuit, il eſt encore prouvé & démontré que la même cauſe agit dans les différents dérangements du flux hémorroïdal. Pourquoi la ſuppreſſion des lochies ne proviendroit-elle pas du même vice que toutes ces différentes eſpeces d'hémorragies, ſoit qu'on les conſidere comme immodérées ou comme ſupprimées ?

C'eſt dans l'état convulſif du genre nerveux, & dans la fougue impétueuſe avec laquelle circulent les différentes liqueurs dans l'*uterus*, que nous avons aſſigné plus haut la cauſe des hémorragies utérines : & il a été une fois rapporté, que ſi la fougue du ſang

& ſon impétuoſité prévaloient ſur le vice des ſolides, l'hémorragie ſeroit alors immodérée ; que ſi au contraire la roideur des ſolides prévaloit ſur cette conſtitution du ſang & des autres humeurs, l'hémorragie en ſeroit ſupprimée. Nous ſommes d'autant plus fondés à adopter ici cette même théorie, que l'effet des remedes qu'elle indique répond parfaitement bien aux vues curatives qu'elle établit : c'eſt-à-dire, qu'en relâchant le ſpaſme de la matrice, nous devons obtenir les effets que l'on deſire, qui ſont de provoquer les vuidanges, & de remédier par-là aux différents maux qui ſurviennent toujours à ce dérangement.

La délicateſſe de la matiere que je traite, & la difficulté de ramener des eſprits prévenus, me forcent ici d'entaſſer preuves ſur preuves ; c'eſt pourquoi je n'héſiterai pas d'étaler au grand jour les mépriſes de l'Art, en publiant ſans partialité ce que l'obſervation pratique dépoſe chaque jour contre la méthode vulgaire.

Une femme du monde, qui vivoit

dans la débauche, accoucha secrétement d'un enfant mort. Des inquiétudes journalieres, & familieres à son état, des effrois & des alarmes, suivies de désespoir, furent les principales causes d'un accouchement aussi laborieux. La fievre survint bientôt, & les lochies se supprimerent. On courut au voisinage; on appella le Médecin; & alors les confidences se multiplierent à un point, que la maladie de cette femme ne fut plus un mystere.

L'ouverture de la saphene fut le premier remede que l'on mit en usage; la fievre augmenta néanmoins, & fut toujours plus forte: on revint plusieurs fois au même remede, qui bien-loin d'amener le calme, attira le délire & les mouvemens convulsifs. La malade devint alors inaccessible: deux Médecins en furent effarouchés; & après avoir été menacés plusieurs fois par cette frénétique, ils n'oserent plus se présenter devant elle, & furent ainsi forcés de s'assembler au bas de l'escalier.

C'étoit dans cet endroit qu'ils con-

féroient entr'eux ſur l'état de cette infortunée. Les aſſiſtants ont prétendu qu'ils ne furent pas toujours d'accord ſur le choix des ſaignées : celle du pied étoit-elle révulſive ou dérivative à la matrice ? & étoit-elle par-là ſalutaire ou nuiſible en pareille circonſtance ? mille raiſons, toutes plus perſuaſives, fortifierent le préjugé de chaque combattant ; aucun d'eux ne céda, & on ſaigna tant du bras que du pied *uſque ad mutationem coloris :* ce qui calma la frénéſie. Mais, par une fatalité que l'on n'a pu concevoir, la malade mourut peu de jours après, ayant ſon cerveau libre, & le cœur ſi touché au ſouvenir d'une vie ſi criminelle, qu'elle en fit à Dieu le plus généreux ſacrifice.

Il a été expoſé que des contentions d'eſprit des plus violentes, des effrois & des alarmes avoient précédé l'accouchement de cette femme : & c'eſt ſans contredit ce qui attira le déſordre. En effet la diſſipation extrême d'eſprits animaux, les contractions violentes du cœur & des vaiſſeaux agiterent la maſſe

des fluides ; la circulation en fut troublée & dérangée : ce qui excita des secousses plus ou moins fortes sur la matrice, qui intéresserent d'autant plus la vie du *fœtus*, qu'il ne put soutenir le choc des liqueurs, & fut forcé par-là de sortir de la cavité de la matrice ; ce qui ne put se faire sans des efforts très-douloureux, & des pertes des plus considérables, qui dessécherent toujours plus les ressorts, & les roidirent à un point, qu'ils furent dès ce moment destitués de leur jeu.

Le trouble de la circulation, & l'obstruction des vaisseaux capillaires, (par l'effet du racornissement) amenerent la fievre. La contraction spasmodique des vaisseaux de l'*uterus* occasiona la suppression des lochies, & leur reflux portant sur le cerveau, procura le délire & les convulsions. Quel parti prendre dans cette extrémité ? Appaiser le trouble de la circulation du sang & des esprits, relâcher les spasmes de la matrice, c'étoient sans contredit les seules indications que l'on avoit à remplir. Les humectants & les

relâchants étoient par conféquent les feuls remedes capables d'opérer ces effets ; puifqu'en appaifant le mouvement des liqueurs, ils fe feroient oppofés aux dangereux efforts de la pléthôre ; & en relâchant les tenfions & les fpafmes de l'*uterus*, ils auroient provoqué l'écoulement des vuidanges, en préparant ainfi les voies qui leur font deftinées.

Les triftes effets de tant de faignées répétées autorifent ici ma façon de penfer, puifqu'en diminuant le volume du fang, elles accélérerent la circulation des liqueurs, les contractions du cœur devinrent plus fréquentes : ce qui augmenta l'éréthifme, & favorifa la fuppreffion. (*a*) Ces idées théoriques

(*a*) Les perfonnes intéreffées aux jours de Mme. de ***, & celles qui ont été inftruites des circonftances qui ont accompagné la maladie & la mort de cette jeune Dame, appercevront ici l'erreur. Car pourroit-on difconvenir que l'inflammation de la matrice, qui furvint après un accouchement fi naturel, ne pouvoit être produite que par la contraction fpafmodique

méritent d'être étayées de l'expérience contraire.

Une femme du commun, amie de la défunte dont nous venons de faire mention, s'alarma si prodigieusement le premier jour de sa couche, qu'elle se persuada qu'elle alloit éprouver un même sort. Les vapeurs s'en mêlerent bientôt, & les vuidanges disparurent: la fievre survint le même jour; la suffocation & le délire l'accompagnerent: ce qui caractérisoit parfaitement la même maladie dont cette pauvre femme redoutoit les approches, je veux dire, celle qui venoit d'immoler son amie. Les indications curatives étoient les mêmes à remplir; mais il ne falloit pas employer les mêmes remedes. Une tisane émulsionnée, au défaut de celle

des vaisseaux de l'*uterus*, qui en bouchant exactement leurs orifices, occasiona la suppression des lochies? Si l'on eût ainsi pensé sur l'état de cette accouchée, on eût sans contredit ménagé les saignées; & les douleurs cruelles dont elle fut tourmentée jusqu'au dernier soupir, auroient infailliblement cédé à l'action du bain tiede.

de

de poulet, les fomentations émollientes continuelles, & les lavements les plus rafraîchissants calmerent bientôt la fievre & le délire ; & au troisieme jour les vuidanges reparurent.

Dans le courant de Janvier 1763 je fus appellé à Mâcon par M. de Franchelins, Président au Présidial de cette ville, dont les nerfs avoient été tellement érétisés par l'effet de toutes sortes de remedes pharmaceutiques, qu'il étoit hors d'état de venir me consulter à Arles. (*a*) Durant le séjour que je fis en cette ville, je fus prié par deux Dames charitables de visiter une pauvre femme en couche, qui imploroit ardemment mon secours. J'y courus à l'instant, & la trouvai au lit, où elle étoit détenue depuis plus d'un mois, avec fievre, ardeur d'urine, & suppression des lochies depuis le sixieme jour de son accouchement.

(*a*) Le Public de Mâcon a vu avec d'autant plus de surprise le rétablissement parfait de M. de Franchelins, que l'on avoit déclaré sa maladie incurable avant mon arrivée & après mon départ.

Le ventre étoit tendu, douloureux, & constipé; & la malade souffroit si cruellement des douleurs aux hémorroïdes, qu'elle n'avoit pu dormir un seul instant depuis qu'elle étoit alitée.

Un Apothicaire de Mâcon, qui s'étoit érigé en Médecin de cette pauvre femme, attribua tous ces différents symptomes à la suppression des vuidanges: il fit les plus rudes efforts pour rappeller cette évacuation; & pour y réussir, il employa tous les différents vulnéraires, & ensemble les tisanes diurétiques chaudes de toutes les especes, dont il abreuva sa malade pendant un mois; de façon que par le seul effet de ces prétendus spécifiques, cette pauvre accouchée alloit bientôt succomber sous une inflammation générale du bas-ventre, si le hazard ne m'eût amené auprès d'elle.

Je changeai promptement ce régime. La malade sortit du lit par mon ordre, avec la fievre & ses douleurs. Elle but abondamment d'une tisane des plus rafraîchissantes; on donna des lavements fréquents; on fit des

fomentations continuelles dans le lit & hors du lit : en peu de jours elle fut rétablie.

La Dlle. Cliris, âgée de 25 ans, accoucha de deux enfants le 8 Décembre 1759. Son accouchement fut pénible & très-laborieux ; elle éprouva des mouvements vaporeux assez considérables ; les défaillances furent continuelles : & on ne manqua pas de l'abreuver dans ces instants de tous les élixirs les plus spiritueux que l'on sut se procurer, jusques-là que la fievre y succéda.

La langue étoit seche & le gosier aride ; des coliques des plus violentes furent bientôt de la partie, & les lochies se supprimerent : le vomissement, qui imitoit celui de la passion iliaque, (a) la suffocation & le délire annonçoient des engorgements prochains, & la mort, si la malade n'eût été promptement secourue.

Le bain étoit d'autant plus indiqué, que la malade de M. Hazon en

(a) Voyez l'observation de M. Hazon.

publie encore les merveilles ; l'érétiſme de tout le canal inteſtinal & le ſpaſme de la matrice exigeoient un humectant des plus prompts. La rigueur de la ſaiſon ne mettoit point obſtacle à l'efficacité du remede, mais elle nourriſſoit le préjugé des perſonnes intéreſſées aux jours de la malade. On ne voulut donc y conſentir que dans le cas où les autres remedes que l'on pouvoit y ſubſtituer auroient été inſuffiſants. Il fallut par conſéquent obéir, & concilier la cure d'une maladie ſi dangereuſe avec les obſtacles que l'on y oppoſoit continuellement. L'eau de poulet, les lavements froids, & les fomentations émollientes furent préférées au bain tiede : la boiſſon fut des plus vigoureuſes, car huit pots de tiſane ne ſuffirent pas du ſoir au lendemain. La fievre ſe calma dans les vingt-quatre heures, le vomiſſement & les douleurs ceſſerent le lendemain, & le troiſieme jour les vuidanges ſe rétablirent.

D'après cet expoſé il eſt aiſé de conclure que le vomiſſement, les coliques

inteſtinales, le ſpaſme de la matrice, le délire & la fievre étoient l'effet des cordiaux, qui avoient agacé le genre nerveux par leurs parties âcres & cauſtiques, & avoient ainſi jeté le trouble dans la machine. Falloit-il, pour y remédier, recourir une ſeconde fois à des remedes de même eſpece? ou bien falloit-il ſe borner à l'ouverture de la ſaphene?

Quelle reſſource! ou pour mieux dire, quelle foibleſſe de la part du Médecin! On diminue par-là, il eſt vrai, le volume d'un ſang raréfié, & d'autant plus preſſé dans les vaiſſeaux, que leur calibre eſt beaucoup rétreci par l'effet du racorniſſement des fibres qui compoſent leurs parois; & on prévient ainſi en partie les engorgements & les inflammations.

Mais comment remédiera-t-on à la tenſion ſpaſmodique de tout le genre nerveux, & à cet éretiſme particuliérement affecté aux nerfs de la matrice, qui ſeul produit tous ces ſymptomes? C'eſt-là où la Médecine chancelle, & ſe tait. Il étoit réſervé ſans

doute aux plus jeunes & aux plus téméraires de franchir le pas & de rompre le silence. L'eau seule triomphera à l'avenir du préjugé & de l'erreur. Des lochies supprimées, des pertes immodérées, des regles arrêtées, un cerveau dérangé, la poitrine gênée, des entrailles érétisées, toute la machine enfin délabrée, publieront désormais les merveilles de l'Art. Les observations que nous venons de rapporter serviront de bouclier contre les assauts d'une opiniâtre incrédulité ; & pour leur donner tout le poids qu'elles exigent, nous répondrons toujours de leur authenticité.

Si après cela il se trouve encore des Médecins & des malades qui s'obstinent dans leur entêtement, nous leur dirons avec Pline : *Qui vult decipi, decipiatur.* (a)

(*a*) Je ne puis me dispenser, en finissant, de demander aux Médecins, si la théorie sous laquelle je présente mon systême n'est pas aussi facile à saisir, par sa simplicité, que celle que M. Astruc a si

# *RÉGIME*

## *DU TEMPÉRAMENT VAPOREUX.*

JE ferois coupable d'omiſſion, ſi je n'ajoutois ici des régles de régime pour les perſonnes ſujettes aux vapeurs.

---

ingénieuſement imaginée dans ſon traité des maladies des femmes. Si l'on en juge ſans prévention, on ſe rendra d'autant plus volontiers aux idées que je propoſe, qu'elles ne ſont point entiérement oppoſées à celles de M. Aſtruc; puiſque ce ſavant Médecin a déjà reconnu avec moi le racorniſſement des nerfs de la matrice pour une des cauſes de la ſuppreſſion des regles : (*) il s'agit ſimplement aujourd'hui de reconnoître cette cauſe pour une de celles qui agit le plus ſouvent, & la ſeule à combattre dans l'affection hyſtérique. Les obſervations pratiques qui étaient ce ſyſtême ſont aſſez convaincantes pour lui mériter le ſuffrage des Médecins praticiens.

On avouera donc ſans peine que cette

(*) *Voyez Aſtruc, loco citato, pag.* 106, *tom.* 1, *ſeconde édition.*

Les unes se plaindroient avec raison de mon insuffisance, & les autres seroient autorisées à vivre dans leurs erreurs, parce qu'on ne leur auroit point appris à suivre d'autres regles que celles qui ont donné naissance à leurs infirmités, & qui les y entretiennent continuellement, en leur fournissant chaque jour de nouvelles forces.

Pour éviter les reproches des uns, & pour instruire en même temps les

---

seconde partie de l'ouvrage (*) de M. Astruc ne répond pas à beaucoup près au mérite de la premiere : ce qui nous met en droit d'exiger de lui des expériences contraires, si mieux il n'aime adopter notre sentiment. Ce n'est point un désaveu que l'on demande, on se reconnoît trop inférieur à M. Astruc pour l'exiger ; mais on cherche & on s'efforce de gagner son suffrage, puisque la conquête d'un Membre si respectable entraîneroit infailliblement après elle celle de tout le Corps : & alors la Médecine cesseroit de rougir de son insuffisance sur cet article.

(*) *La pratique.*

autres, nous exposerons donc des regles diététiques, que nous tirerons de la qualité du tempérament vaporeux. L'ouvrage seroit trop pénible, s'il falloit parcourir avec les Anciens les différences des tempéraments, les distinguer entr'eux, & leur assigner à chacun un régime particulier; peut-être seroit-il au-dessus de nos forces : nous nous bornerons donc à un seul, que nous appellons vaporeux ou mélancholique, c'est-à-dire, sec, bilieux, vif, atrabilaire, & sanguin. Ce sera sur celui-ci que nous fixerons nos regards, puisqu'il est particulier, & affecté aux maladies que nous traitons.

Pour prouver son existence, peignons-le par ses effets. Les mélancholiques, suivant les Anciens, sont des hommes secs, maigres, pâles, bruns ou noirs, très-sensibles au froid ou aux impressions des objets extérieurs, digérant mal, enfantant beaucoup de vents, sujets aux hémorroïdes, à la constipation, urinant beaucoup, jetant beaucoup de pituite par les émonctoires naturels de cette humeur. Telle

est l'idée que l'on doit se faire des mélancholiques.

Le dérangement & la fougue des digestions, la grossiéreté de la bile, la difficulté qu'elle éprouve dans son passage, sans qu'il y ait d'arrêt ni d'obstruction formée, la tension & la sécheresse des solides, mais si grande qu'elle peut être regardée comme rigidité, sont les éléments de la constitution mélancholique : constitution appellée mélancholique, parce qu'il est rare que la tristesse & la défiance de soi-même, & de la force de ses fonctions, ne se joignent à ces symptomes.

Le régime de ce tempérament doit être exact. Le grand art consiste à introduire dans le sang assez de liquide pour qu'il puisse pénétrer les parties du sang trop rapprochées, pour qu'il puisse se mêler intimement avec elles, & être porté par un mouvement commun avec la masse des humeurs. Tous les aliments de difficile digestion, & qui sont par conséquent capables d'engendrer des glaires & des humeurs

visqueuses, doivent être bannis du régime qui appartient à ce tempérament.

Les farineux non fermentés, & les légumes secs seront donc ici proscrits. D'un autre côté les substances qui peuvent se pourrir dans l'estomac & dans les entrailles, ou donner au sang des principes putrides, sont aussi très-dangereuses, parce qu'elles croupiront, dans quelque endroit du corps que nous les supposions portées.

Le tempérament mélancholique est donc presqu'entiérement réduit aux aliments qui, placés dans un juste milieu, n'ont aucun des excès que l'on peut reprocher à ceux dont les parties sont mal liées, ou sont au contraire trop denses. Le pain bien fermenté, les viandes les plus simples, tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes, les jeunes volailles doivent être le fonds de leur nourriture. Les herbes potageres doivent en faire l'assaisonnement. Il faut qu'ils en fassent usage en tout temps. Leurs sucs savonneux & légers forment un chyle capa-

ble d'augmenter les secrétions, sans les forcer : ces sucs servent de véhicule à l'eau, en la mêlant avec le sang, en même temps qu'ils aiguillonnent légérement les solides.

Il faut toujours craindre les aromates. En voulant exciter l'oscillation de l'estomac, & augmenter son action, on peut nuire à l'état des solides, & procurer le danger d'imméabilité, qu'un sang trop épais produiroit dans des vaisseaux secs & roides. Le caffé & le chocolat produiront cet effet ; leur substance huileuse & inflammable irritera le velouté de l'estomac, & incendiera la masse des liquides. Nous croyons donc qu'il est très-pernicieux aux personnes vaporeuses : & ce n'est qu'avec regret que nous leur en interdisons l'usage, comme aussi des différentes pâtisseries, des mets artistement préparés avec la pâte, les œufs, l'huile, le beurre, le lait, le miel, ou avec plusieurs autres choses de cette nature, qui, à cause de leur facilité à se gonfler, procurent des vents & des rapports, & dérangent ainsi la digestion.

Le choix de la boiſſon des perſonnes vaporeuſes ne demande pas moins d'attention que leur nourriture. Si l'on conſulte le plus grand nombre, le vin mérite la préférence : mais à n'écouter que l'expérience, l'oracle de la vérité, nous apprendrons que cette liqueur, qui eſt le produit de la fermentation, & qui eſt pleine d'un eſprit ardent, eſt en général contraire aux vaporeux. Le vin, au lieu de délayer & de diſſoudre les aliments, les durcit & les rend plus compactes, communique ſon ardeur aux tuniques de l'eſtomac, le deſſeche & le reſſerre extrêmement, & de cette façon ruine totalement l'appétit.

Il eſt donc néceſſaire de le défendre très-ſévérement aux vaporeux ; & à plus forte raiſon doivent-ils s'abſtenir de ces liqueurs ſpiritueuſes, ou plutôt de ces agréables poiſons, qui ont pour baſe l'eſprit de vin : liqueurs toutes ardentes de leur nature, leſquelles, par leur cauſticité, criſpent, reſſerrent, épaiſſiſſent & brûlent encore plus puiſſamment que le vin les parties fluides & ſolides du corps.

L'eau est donc la seule & véritable boisson : c'est elle qui délaie suffisamment & tranquillement tout ce que l'on mange, qui nettoie l'estomac, qui excite l'appétit, selon Hippocrate, qui l'appelle vorace : c'est elle qui conserve la fluidité de nos humeurs, & qui en entretenant la flexibilité & la souplesse des vaisseaux, entretient ainsi la santé.

Celle qui est claire, légere, pure & sans mêlange, passe pour la plus salutaire de toutes. Celle de pluie étant la plus subtile, a toujours mérité la préférence sur bien d'autres dont on peut faire usage. Celle qui approche le plus de la nature & de la bonté de celle-là, c'est l'eau de riviere, qui puisée au milieu du canal, & gardée quelque temps dans un vaisseau, y dépose tout ce qu'elle pourroit avoir d'étranger, & devenue par-là claire & limpide, peut se conserver des années entieres, pour ne pas dire des siecles. Telle est celle que nous buvons à Arles, dont nos voisins ne connoissent pas assez le prix, quoique si fort

vantée par le célebre Jacques Spon, Médecin de Lyon. (*a*)

L'eau de fontaine suit immédiatement celle-ci, par sa légéreté & sa limpidité. Mais l'eau de puits doit être entiérement rejettée. C'est dans ces différentes eaux que les vaporeux trouveront un véritable remede. Son usage chez eux ne connoît point d'excès. Avicene nous dit : *Tales jejuno ventriculo potæ stomachum abluunt, alvum subducunt, coli doloribus opitulantur.* (*b*) Et l'expérience journaliere nous confirme que les coliques venteuses, auxquelles les vaporeux sont très-sujets, ne reconnoissent d'autres préservatifs qu'une copieuse boisson d'eau tiéde, prise tous les matins à jeûn, & quelquefois même après les repas.

Ajoutons à cet éloge ce que Rondeletius en dit, en nous assurant qu'il a guéri des goutteux par la seule boiss-

(*a*) Observ. rara circa aqu. Rhodani. Jacob. Spon, Med. Lugd. Acta erud. an. 1673.

(*b*) Avicen. lib. 1, sect. 2, cap. 16, p. 102.

son d'eau froide : *Ego multoties aquæ frigidæ potu podagricos sanavi : quod faciliùs succedit in bibliosa.* (a) Silvaticus vante aussi ses effets, & la prescrit de même à tous les goutteux. (b) Martianus en cite un bel exemple : *Solo aquæ frigidæ potu Bernerius Cardinalis à podagra liberatus est.* (c) Ballonius nous dit : *Miror cur in herpetibus, inflammationibus, in quibus humectandi & refrigerandi consilium est, non potiùs ad aquam accedamus.* (d) Riviere nous assure qu'il a plus rétabli de flux menstruels par le seul usage de l'eau, que par toute autre emménagogue : *De mensibus vitiosis sive subsistentibus solius aquæ repetito usu, pristinum fluxum restitutum fuisse, & hôc simplici remedio plus præstitutum fuisse quàm aliis emmenagogis.* (e) *Ridlinus* enfin nous atteste qu'il a guéri un nombre de mélancholiques & de maniaques

(a) Rondeletius, p. 611.
(b) Silvaticus, cap. 1, observ. 1.
(c) Martianus in Hippocr.
(d) Ballonius, lib. 1. epidem. p. 106.
(e) River. lib. 4, cap. 24.

ques par ce ſeul remede ; & il ajoute, *cujus uſu cachectici & tabe confecti convaleſcunt.* (a).

Nous n'aurions pas beſoin de recourir à tant d'autorités, ſi nous voulions conſulter la raiſon & la nature. L'une & l'autre ne nous dictent-elles pas que le Créateur a deſtiné l'eau pour la boiſſon ordinaire de l'homme, & de tous les êtres animés ?

Quelque ſcrupuleux que ſoit un vaporeux à ſe choiſir une nourriture convenable & une boiſſon ſalutaire, il n'en ſera pas plus avancé, s'il ne joint à cela un exercice modéré. Il faut qu'il ſe rappelle continuellement cet oracle de Celſe, que le travail fortifie le corps, & que l'oiſiveté l'énerve : *otium corpus hebetat, labor firmat.* L'exercice récrée & réjouit l'eſprit par la variété des objets, augmente légérement le reſſort de toutes les fibres, & rend égales leurs oſcillations ; diviſe & atténue duement les humeurs,

(*a*) Ridlinus, lin. med. ann. 1637, lin. 15.

& facilite leur mouvement ; fait couler d'une maniere uniforme le fluide nerveux dans les différentes parties du corps ; aide merveilleusement les secrétions & les excrétions, augmente l'appétit, & rend toutes les parties plus souples, & plus disposées à exécuter promptement leurs diverses fonctions.

De cette maniere il fortifie le corps, dissipe peu à peu tout ce qui cause de l'inégalité dans les mouvements des fluides & des solides, rétablit l'harmonie entre les uns & les autres, & chasse si efficacement les vapeurs, au rapport de tous ceux qui en éprouvent constamment les salutaires effets, qu'il n'est aucun remede qui lui soit comparable, sur-tout si l'on y joint le régime que nous avons prescrit.

De tous les exercices, celui du cheval méritera toujours la préférence. Il se fait sans beaucoup de fatigue, & sans diminuer les forces, &, pour s'exprimer comme Sydenham, sans une grande dépense d'esprits. Il secoue doucement & également toutes les parties du corps, & principalement les visce-

res du bas-ventre, qui ſont comme ſuſpendus & flottants ; il aide la digeſtion, & s'oppoſe par conſéquent aux obſtructions, diſſipe celles qui ſont déjà formées, & qui deviendroient dans la ſuite la ſource de mille infirmités. Nous le recommandons très-expreſſément aux vaporeux, puiſque ſans lui les autres remedes ſeroient inutiles, & quelquefois nuiſibles.

Nos reglés diététiques s'étendent encore ſur les paſſions. L'ame & le corps ſont tellement unis enſemble, que les affections de l'un ſe communiquent réciproquement à l'autre : & c'eſt par l'entremiſe des fibres nerveuſes que ſe fait ce commerce mutuel entre ces deux parties de l'homme. Les impreſſions du corps ſont tranſmiſes en peu de temps au ſiege de l'ame par le miniſtere des nerfs, & l'affectent diverſement. L'ame à ſon tour étant vivement affectée, ébranle fortement les fibres nerveuſes, & excite dans le corps des mouvements extraordinaires, irréguliers, qui deviennent d'autant plus fréquents chez les perſonnes vaporeuſes, que la ten-

ſion naturelle de leurs nerfs & leur vibratilité les favoriſe. Il faut donc qu'elles aient grand ſoin de modérer leurs paſſions : elles doivent ſur-tout éviter la colere ; car cette paſſion furieuſe tend avec excès toutes les fibres, accélere violemment la circulation du ſang & des eſprits, & jette ainſi le trouble dans la machine.

Elles doivent ſe prémunir & ſe tenir en garde contre la frayeur ſubite, qui faiſant impreſſion tout-à-coup ſur le genre nerveux, y cauſe une contraction ſpaſmodique, & repouſſe le ſang vers les parties internes. Elles doivent auſſi éviter tous les travaux d'eſprit, qui mettent le fluide nerveux dans un trop grand mouvement, en font une grande diſſipation, appauvriſſent la maſſe des humeurs, & entretiennent ainſi la ſéchereſſe du ſang & du genre nerveux.

Elles ne doivent pas moins ſe garantir du chagrin, qui ébranle tout le corps, chaſſe le ſommeil, ôte l'appétit, jette enfin dans une langueur univerſelle, qui s'oppoſe à l'effet des

plus puissants remedes. Elles doivent fuir les inquiétudes, les grands embarras, l'envie, la jalousie, &c. Mais elles doivent faire leurs délices des entretiens de leurs amis, vivre tantôt à la campagne & tantôt à la ville, assister le plus souvent qu'il est possible à des concerts de musique ; ne pas s'occuper trop long-tems à contempler la même chose, mais chercher la diversité des objets, pour se récréer l'esprit, & le détourner de tout ce qui peut rappeller l'idée des vapeurs.



## POST SCRIPTUM.

J'AI appris dans un voyage que j'ai fait à Lyon le mois passé, que le Journal des Savants du mois d'Octobre 1761 avoit donné un extrait de mon Essai sur les affections vaporeuses, auquel il avoit ajouté des réflexions critiques, qui exigent de moi une réponse. Un silence affecté seroit inexcusable ; c'est pourquoi le lendemain de mon retour à Arles je me suis empressé de me procurer ce Journal, & d'envoyer à mon Libraire ce Supplément, par lequel je réfute les objections du Journaliste.

Après avoir donné le *Prospectus* de mon Essai, le Journaliste dit à la page 684: *Nous ne faisons sur cette Dissertation que quelques réflexions, qui serviront à apprécier le travail de M. Pomme, dont le zele mérite toujours des éloges.*

Le compliment ne paroîtroit point fardé, si le Journaliste se contentoit

enſuite de propoſer ſimplement ſes objections. Dans la premiere, il prétend *que la cauſe immédiate des affections vaporeuſes n'eſt pas toujours celle que j'admets à l'excluſion de toute autre.* Notre Auteur n'oſe pourtant pas diſconvenir *que cette cauſe ne ſe rencontre dans quelques malades; mais rarement*, ajoute-t-il, *où la voit M. Pomme.* Et il aſſure *qu'il y a des affections vaporeuſes qui ont une autre cauſe immédiate, qu'on ne combattra jamais avec le bain; & qu'il y en a même où le bain ſeroit nuiſible; que celles-ci demandent au contraire des remedes ſtimulants, des toniques, l'exercice du cheval, l'air ſec & froid, & d'autres ſecours qui produiſent des effets abſolument contraires à ceux qu'on obtient par le bain.*

L'objection eſt en forme. Me forcer à reconnoître pluſieurs cauſes prochaines des vapeurs, c'eſt détruire mon ſyſtême, qui n'en reconnoît qu'une ſeule; & pour preuve de cette opinion, me montrer des malades guéris par des remedes ſtimulants, c'eſt

rendre l'objection sans replique, & me forcer au désaveu le plus solemnel.

C'est précisément là où je prétends terminer la dispute ; c'est-à-dire, que mon adversaire me présentera des observations contraires aux miennes, & des malades guéris par des remedes stimulants ; & alors j'avouerai la méprise. Mais comment conciliera-t-on la tension des nerfs, que l'on a été forcé de reconnoître pour cause immédiate, avec le relâchement, que l'on voudroit me faire adopter ? Y auroit-il des symptomes contradictoires dans cette maladie ? ou, pour mieux dire, en paroît-il quelqu'un qui annonce le relâchement des solides ? Ce seroit se méfier des lumieres d'un adversaire que je respecte infiniment, que de vouloir moi-même discuter la question. J'ajouterai seulement que sous le titre d'observations contraires, je n'y comprends point quelques légers symptomes vaporeux suspendus par l'effet de quelques remedes chauds, pour reparoître ensuite avec plus de vigueur & d'opiniâtreté ; mais bien une femme

hyſtérique, ou un homme hypocondriaque, guéris l'un ou l'autre par des toniques & des ſtimulants, & auſſi radicalement que ceux que j'ai cités.

Je crois mon adverſaire Médecin, & par conſéquent homme de bonne foi. Si cependant il exigeoit de moi des certificats pour les obſervations que je lui préſente, & qu'il trouve *rares & ſingulieres*, je lui donnerois les atteſtations de mes malades eux-mêmes, celles de mes Confreres, & encore le témoignage public de mes concitoyens.

Paſſons à la ſeconde objection; & dans celle-ci nous trouverons des contradictions manifeſtes du ſentiment contraire qu'il nous oppoſe au ſujet du bain & de ſes effets. J'ai avancé que les malades parvenus au dernier degré du racorniſſement, ſurnageoient dans le bain, & j'ai attribué cet effet à celui de la chaleur interne du corps, relative au degré du racorniſſement que je ſuppoſe; laquelle chaleur raréfie extrêmement l'air contenu dans les liqueurs, ce qui rend le corps plus

léger. Ce qui le prouve, c'eſt que dans la ſuite, & par l'effet du bain & des autres humectants, le relâchement étant enfin arrivé, le corps ſe précipite au fond du bain.

Notre Journaliſte prétend au contraire, *ſuivant les regles de la Hydroſtatique*, que le corps racorni préſentant moins de ſurface, il doit donc enfoncer; & qu'étant relâché par l'eau du bain, il doit ſurnager. D'où je conclus que mes malades ont tort, en ce qu'ils n'ont pas ſuivi les regles de la Hydroſtatique.

Notre Journaliſte avance encore, *que l'on a vu à l'Hôtel-Dieu de Paris une fille qui effectivement n'enfonçoit pas dans l'eau du bain; mais que l'on attribuoit cet effet aux mouvements continuels qu'elle ſe donnoit, & qu'on regardoit avec aſſez de vraiſemblance comme équivalents à ceux des nageurs.* Pour adopter cette idée, il ne s'agit plus que de faire nager mes malades dans le bain; mais malheureuſement celle qui a fait le ſujet de la premiere obſervation, & celle de la quatrieme,

étoient roides l'une & l'autre comme une barre de fer. Pour rapprocher toujours plus les faits de cette espece, on a vu ces jours passés à Arles un malade qui surnageoit (*a*) sans re-

---

(*a*) Lazare Vidal, natif du village de la Baume dans la Principauté d'Orange, âgé de dix-huit ans, d'un tempérament maigre & sec, fut apporté à l'Hôpital le 9 du mois de Juillet 1763 par des hommes de campagne, qui le trouverent étendu sous un arbre, sans sentiment & sans mouvement, de façon qu'on le crut mort. Je trouvai ce malade à l'Hôpital à l'heure de ma visite. Son pouls étoit très-lent & concentré ; la mâchoire étoit si roide & si immobile, qu'il fut tout-à-fait impossible de lui faire avaler une seule goutte d'eau : ce qui me décida pour les vésicatoires. Le lendemain 10 du courant, il n'y eut aucun changement. Le 11 tout fut de même. Le 12 on appliqua des sangsues, & on donna des lavements irritants ; on y revint le 13, toujours infructueusement ; & le 14 la fievre se mit de la partie.

Un état aussi désespéré me permettoit toute sorte d'expériences. On appliqua de la glace sur la tête ; le malade ouvrit les yeux & la mâchoire. Le lendemain 15, on le plongea dans un bain froid à huit heures du matin, & on appliqua en même temps

muer ses membres, & qui restoit dans l'eau douze heures par jour, ayant la tête coëffée d'une vessie remplie de glace, que l'on renouvelloit très-souvent. Ce malade, que j'ai arraché des bras de la mort, restoit ainsi douze heures immobile, en surnageant dans le bain; & le Journaliste ne trouve cette possibilité *que pour quelques secondes*. Comment concilier les

---

la glace sur la tête: il poussa de grands cris en entrant dans le bain, & dans l'espace d'un quart-d'heure on le vit boire & manger, & reprendre tous ses sens. On le retira du bain à dix heures; mais il retomba dans son sommeil quelques minutes après. On revint au bain le même jour, qui opéra avec succès. Le 16 il resta dans le bain froid pendant douze heures: le malade ne retomba en léthargie que le lendemain 17, à sept heures du matin; mais le bain & l'application de la glace le réveillerent de nouveau en peu de temps. Le 18 tout fut entiérement rétabli.

On voit actuellement à Lyon Mme. de Cligny qui surnage à son tour. Je ne crains point d'avancer que dans peu elle s'enfoncera dans le bain. Le Public sera instruit en son temps des suites d'une pareille entreprise.

idées phyſiques avec l'expérience ? L'explication en eſt bien difficile, en enviſageant cet effet du côté des ſolides : ſous toute autre face, je veux dire, du côté des liqueurs & de l'air, on la trouvera plus aiſée. Les Phyſiciens ne ſeront peut-être pas ſatisfaits de celle que je donne ; mais du moins n'eſt-elle point contradictoire avec l'expérience, comme celle de mon adverſaire.

La troiſieme réflexion regarde les *cliquetis*, & ces éclats douloureux qui ſe faiſoient entendre chez ma malade, que j'ai attribués à l'impulſion violente & ſenſible du ſang dans les canaux ci-devant racornis. Le Journaliſte ne s'y arrête pas. Sans trop m'y arrêter à mon tour, il me ſera permis ſans doute d'y ajouter que ce même bruit ſe fait entendre chez pluſieurs vaporeux, dans l'articulation de leurs membres ; & c'eſt, à mon avis, le défaut de ſynovie & la ſéchereſſe de ſes couloirs qui le procurent.

Quant à la quatrieme réflexion, nous ne la paſſerons pas ſous ſilence.

*Sydenham*, dit notre adverſaire, *a été d'une grande utilité à notre Auteur pour la deſcription & le tableau qu'il nous donne des affections vaporeuſes & hypocondriaques.* Je réponds à cela, que la deſcription de la maladie que je traite eſt la ſeule partie de mon Ouvrage qui puiſſe avoir quelque reſſemblance avec toute autre de même eſpece, décrite dans les Auteurs. Quant aux obſervations, elles n'appartiennent aſſurément à perſonne. Voyons donc où je ſuis plagiaire.

J'avancerai d'abord que la définition eſt toute neuve. Qui pourra en diſconvenir? La cauſe eſt encore neuve, puiſque notre Journaliſte en eſt offenſé. La cure eſt relative à cette cauſe; elle eſt donc neuve auſſi (quoique autoriſée par tout ce qu'il y a de plus reſpectable dans l'Antiquité.) Ce ſera par conſéquent ſur la deſcription des ſymptomes que tombera le reproche. J'avouerai très-volontiers que les ſymptomes que j'ai décrits ſont les mêmes que ceux ſous leſquels cette maladie a coutume de paroître, & que

l'on trouve chez tous ceux qui ont traité des affections vaporeuses : mais j'ai préféré la description que nous en a donné un Auteur des plus modernes à celle de *Sydenham*. Cet Auteur est désigné dans mon Traité ; je l'appelle célebre. Que notre adversaire le cherche : il nous donnera des preuves de son érudition, en avouant la méprise.

FIN.

# REPONSE
## *AUX OBJECTIONS*
## DE L'AUTEUR
## *DES MÉMOIRES*
## DE TRÉVOUX,

*Pour servir de preuve démonstrative du racornissement des solides, que l'on admet pour le dernier degré de la cause immédiate des affections vaporeuses.*



# RÉPONSE
## AUX OBJECTIONS
### DE L'AUTEUR
## DES MÉMOIRES
### DE TRÉVOUX,

*Pour servir de preuve démonstrative du racornissement des solides, que l'on admet pour le dernier degré de la cause immédiate des affections vaporeuses.*

ANALYSER un ouvrage, c'est en développer le fond, en corriger les défauts, & applaudir à son mérite quand le sujet en est intéressant. Le Journaliste de Trévoux a suivi ce même plan avec

exactitude dans l'analyſe qu'il a faite du Traité des vapeurs: (*a*) il en a diſcuté avec eſprit toute la théorie; il en a corrigé les plus petits défauts, & a enfin applaudi à la pratique, qu'il a préconiſée. Son Auteur ſeroit entiérement ſatisfait, ſi dans la partie qui a mérité la cenſure, le Journaliſte ne s'étoit pas montré en cenſeur partial: une inexactitude dans l'ordre typographique, une lettre de trop, une autre à ajouter, doivent-elles attirer les plus ſanglants reproches? & une fauſſe interprétation de ſa part doit-elle être appellée *mépriſe impardonnable*?

Débuter de cette façon dans l'analyſe d'un Ouvrage, que l'on publie comme un Ouvrage intéreſſant, auquel on n'a pu refuſer des éloges complets, en le reconnoiſſant comme le ſeul, en cette matiere, *qui contienne des préceptes curatifs appropriés à tous les cas, puiſqu'ils paroiſſent propres à remplir toutes les indications, & à corriger*

(*a*) Mém. de Trévoux, Janvier 1764, p. 39.

*radicalement le vice, tant des fluides que des solides*; (a) débuter, dis-je, de cette façon, c'est annoncer une partialité toujours répréhensible. Les minuties sont des fautes grossieres dans un Ouvrage minutieux; mais ici la vie des hommes, leur santé, une réforme nécessaire dans l'art de guérir, sont des motifs trop puissants, pour ne pas être pénétré de leur valeur; & alors on pardonne aisément à un Auteur des fautes légeres, qu'on pourroit bien ne pas lui imputer; & s'il est du devoir d'un censeur de ne pas les cacher, on les présente sur un ton moins févere.

Quoi qu'il en soit, notre Journaliste a cru qu'il lui étoit permis d'appesantir la main sur deux lettres & sur deux mots. Ce n'est pas là sur quoi j'ai à répondre; mais bien aux objections qu'il me présente. Le développement de mes idées, & celles qu'il nous fournit en Physicien consommé, serviront à éclaircir la théo-

(a) Mém. de Trévoux, pag. 60.

rie d'un ſyſtême, trop connu aujourd'hui pour ne pas le diſcuter entiérement. Je ne cherche point à me venger; mon but eſt autre choſe, les progrès de notre Art.

J'entre en matiere, & ſans m'arrêter d'abord à une définition que celui-ci approuve (*a*), & que l'autre rejette, je reviens ſur la cauſe prochaine & immédiate, qui ſeule éleve tant de conteſtations. Ce racorniſſement des nerfs, cette irritabilité du genre nerveux, qui en eſt le prélude, ſeront-ils reconnus pour les principaux moteurs des ſymptomes hyſtériques? & ne répugne-t-il pas de rejetter le vice des liquides, pour n'admettre abſolument que le vice des nerfs? C'eſt-là préciſément le point de la difficulté, & enfin le ſujet de la diſpute. Eclaircir ce fait, le rendre en évidence, c'eſt réſoudre la queſtion; & c'eſt perfectionner cet Ouvrage, que de donner enſuite une idée claire du racor-

(*a*) Vandermonde, Journ. de Méd. mois de Mars 1761, pag. 197.

nissement des nerfs, en en donnant des preuves non équivoques : voilà le plan que nous avons à remplir.

Que les fluides agissent sur les nerfs, c'est un point incontestable : & que ceux-ci réagissent sur eux, c'est encore un systême reçu. Par la même raison, il est bien difficile que les causes qui agissent sur l'un, n'agissent pas sur l'autre ; cette uniformité d'actions ne les abandonne jamais, soit dans leurs mouvements réguliers, (je veux dire dans l'état de santé) comme dans les irréguliers, (ce sont ceux qui forment la maladie.) Il falloit donc ne pas les séparer dans la cause que nous avons admise, ajoutera notre Adversaire.

A quoi nous répondrons, que quoique ces deux agents participent également aux effets des causes éloignées qui les alterent, il n'est pas possible que l'un des deux ne reçoive une impression particuliere, & plus ou moins forte, de l'action qui agit sur eux ; & alors ils produisent des symptômes qui nous apprennent à distinguer ce-

lui qui est le plus affecté ; ce qui nous force à reconnoître pour cause immédiate de la maladie qu'ils procurent, celui des deux qui paroît agir avec une partialité apparente : comme, par exemple, dans le scorbut, ce seront les humeurs, quoique les causes éloignées qui l'ont procuré aient agi également sur les fluides comme sur les solides ; & dans la maladie dont il s'agit, ce sera le genre nerveux, tout étant égal d'ailleurs.

Si l'on demande ensuite d'où vient cette prédilection, & pourquoi le genre nerveux se montre ici plus particuliérement affecté, pourquoi ailleurs ce seront les liquides ; une disposition particuliére à chaque individu résoudra la question : ce sera, si l'on veut, le vice héréditaire, celui du régime, (*a*) & de l'éducation ; en un mot, le tempérament, *idiosyncrasia*, appellé par les Grecs.

(*a*) Sous ce régime nous comprenons ce nombre de remedes pharmaceutiques auxquels on a recours à chaque indisposition.

Delà il résulte que les nerfs étant ici primitivement affectés, il faut qu'il se présente des symptômes non équivoques de cette affection nerveuse. Sans en faire une seconde énumération, nous défierons notre Adversaire de nous en présenter un seul qui ne nous donne des preuves convaincantes de leur irritabilité primitive, avant même que les fluides aient agi sur eux : (à moins que dans la classe des fluides on ne veuille comprendre les esprits animaux ; ce qui changeroit absolument la question.) Il faut donc les reconnoître pour les principaux moteurs de chaque symptome vaporeux, & conséquemment comme cause première.

Si l'on refuse encore cette préférence au genre nerveux, & que la force du préjugé exige qu'on lui associe le vice des liquides, ce second vice sera tout au moins analogue au premier, ainsi que nous l'avons annoncé dans le Traité : & on est assuré de le détruire avec les mêmes remedes ; de façon que de ne le point admettre, il n'en résultera jamais le

moindre inconvénient ; tandis que le ſuppoſant & l'admettant pour cauſe de la maladie, on eſt forcé de l'attaquer avec des armes différentes ; & alors le projet eſt manqué, la cure eſt compliquée, les difficultés augmentent, & l'incurabilité s'en ſuit.

Pourquoi donc avouer que *la cauſe d'une maladie une fois connue, elle eſt à moitié guérie* ? & pourquoi reconnoître le traitement qu'on y apporte *comme le ſeul ſpécifique*, (*a*) ſi on ne veut enſuite convenir que la cauſe que l'on a préſentée eſt la ſeule qui mérite d'être admiſe, puiſque les remedes qu'on y oppoſe, agiſſant ſpécialement ſur elle, deviennent néanmoins ſpécifiques & radicaux ? C'eſt-là, ce me ſemble, un aveu démenti par les objections qu'on y oppoſe.

Ce n'eſt pas tout : on s'obſtine ſi fort à appeller les fluides dans ce concours, qu'en nous accordant *que la diſpoſition particuliere du genre nerveux eſt le principe de quelques affec-*

(*a*) Mém. de Trévoux, pag. 45.

*tions ſpaſmodiques*, *on nous défie de jamais prouver que l'acrimonie & l'exaltation des humeurs ne ſoient ſuffiſantes pour produire tous les ſymptomes des maladies vaporeuſes*; & pour preuve inconteſtable on nous dit : *Qu'un homme prenne un poiſon*, *n'eſſuyera-t-il des ſpaſmes que dans le cas où ſes nerfs ſeront racornis*; *ou*, *pour parler plus correctement*, (parce que le terme choque) *feront dans un état de rigidité préalable ?* (a)

Cette objection nous a paru ſi foible, que nous n'y répondrons que par une objection contraire. On demande au Journaliſte pourquoi un vice cancereux, ſcorbutique, en un mot, une conſtitution muriatique ne produit pas toujours l'affection vaporeuſe. Nous répondrons pour lui, que cette conſtitution des humeurs ne ſuffit pas; il faut encore que la diſpoſition des ſolides ſoit telle, que les nerfs répondent à l'action irritante des fluides; & c'eſt cette diſpoſition qui eſt la cauſe eſſen-

(a) Mém. de Trévoux, p. 492.

tielle, primitive, ſans laquelle nul effet. Le poiſon agira toujours dans quel corps que ce ſoit, parce que le degré d'irritation qu'il procurera, ſurpaſſera toujours celui des humeurs les plus acrimonieuſes : mais agira-t-il avec la même force dans chaque tempérament ? & s'il excite des contractions ſpaſmodiques ſur des fibres relâchées, que ne fera-t-il pas ſur des fibres criſpées ? C'eſt ainſi qu'agira le purgatif, je veux dire, avec plus ou moins d'irritation & d'effet, ſuivant le degré d'élaſticité des fibres des entrailles, celui de ſenſibilité, de tenſion, de criſpation, & de racorniſſement. Ce ſera donc relativement à l'état des ſolides que nous pourrons meſurer ſon action.

Cet ovaire rempli d'une humeur âcre, dont parle Harvée, ne ſuffiſoit donc pas pour procurer la maladie hyſtérique. Il falloit que les nerfs euſſent acquis ce degré de tenſion qui forme l'état ſpaſmodique, ſans quoi la malade d'Harvée n'auroit jamais éprouvé aucun de ſes ſymptomes. Les plus cruelles douleurs de l'accouche-

ment, celles que procure un calcul engagé dans l'uréthere, produiroient donc toujours la paſſion hyſtérique. On voit cependant ſi ſouvent le contraire ; & ſi quelquefois cela arrive, c'eſt par la complication de cette diſpoſition ſpaſmodique, ſans laquelle on ne verroit jamais de mouvemens convulſifs, & autres ſymptomes qui caractériſent l'affection vaporeuſe.

M'objectera-t-on enſuite des faits qui paroiſſent contradictoires? *Cette Dame, à qui on fit l'opération du cancer à la mammelle, fut débarraſſée*, dira-t-on, *des vapeurs dont elle étoit tourmentée.* Ainſi des autres cas ſemblables. (*a*) On a emporté à cette Dame la cauſe irritante ; les nerfs n'ont plus été provoqués à ſe contracter, & les ſymptomes ont ceſſé. Mais il reſte toujours chez elle la même diſpoſition dans le genre nerveux, laquelle diſpoſition ſpaſmodique ſe réveillera bientôt, ſi on néglige d'y apporter les

(*a*) Cette objection n'eſt point à l'Auteur des Mém. de Trévoux.

remedes efficaces, je veux dire les relâchants, qui ſeuls peuvent l'attaquer & la vaincre. C'eſt donc ici la cauſe primitive : elle ſera juſtement appellée cauſe immédiate ; & c'eſt ſur elle que nous porterons nos vues & nos remedes, ſans quoi la cure ſera palliative, & jamais radicale.

On a ſenti la réalité de la cauſe ſuppoſée ; on n'a pu refuſer aux nerfs cette prédilection, puiſqu'on l'a avoué dans la huitieme objection qu'on nous a faite, où il eſt dit, en propres termes : *Il eſt vrai cependant, tout étant égal d'ailleurs, que les ſpaſmes naîtront plus facilement, & ſeront d'autant plus violents, que les nerfs ſeront plus ſuſceptibles d'irritation.* (a) Pourquoi donc la rejetter après l'avoir ainſi reconnue ? car ſi, tout étant égal d'ailleurs, les ſpaſmes naiſſent plus facilement, eu égard à la diſpoſition du genre nerveux, on ne peut déſavouer que les nerfs aient dans ce cas une diſpoſition ſpaſmodique innée.

(a) Mém. de Trévoux, p. 50.

Avançons, & discourons avec notre Adversaire sur ce racornissement des nerfs, qui fait le dernier degré de la cause immédiate des affections vaporeuses. Car j'ai dit dans ma définition, *l'irritabilité & le racornissement*, & non *ou racornissement*, (comme l'a avancé le Journaliste) (*a*) ce qui annonce deux états dans les nerfs, qui supposent deux degrés différents. Quant au premier, qui est celui d'irritabilité, tous les Médecins l'ont adopté, & l'adoptent encore aujourd'hui : il n'en sera pas de même de l'autre ; on ne l'entendra point : des nerfs racornis, cela paroît absurde ; & quand même ce racornissement se montreroit à nos yeux, on le méconnoîtra jusqu'au point de rejetter ses effets, pour les attribuer ailleurs. Il est bon d'en donner une nouvelle idée ; & pour cela nous rappellerons ici notre comparaison.

Qu'on imagine un parchemin trempé, mou & flexible : (tels doivent

(*a*) Mém. de Trévoux, p. 45.

être les nerfs dans leur état naturel.) Les Physiologistes savent que les tuyaux excrétoires des glandes, dispersées çà & là, séparent du sang le suc qui arrose le tissu des nerfs, pour entretenir leur souplesse naturelle, & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions. Par le défaut de ce suc, le parchemin se roidit; & par une sécheresse totale il se racornit. Tel est l'état des nerfs dans le cas dont il s'agit.

Suivant cette comparaison, que le Journaliste auroit dû attaquer, il est prouvé que les nerfs sont plus ou moins relâchés & plus ou moins tendus, suivant qu'ils sont plus ou moins arrosés & humectés. Nous dirons ensuite avec les Physiciens, que l'élasticité des nerfs & leur sensibilité dépendent de leur tension plus ou moins grande, & que leur relâchement est l'état opposé à leur élasticité, comme à leur sensibilité. Sur ce principe, qui est incontestable, leur sécheresse augmentant, leur tension augmentera, & de degré en degré tout le genre nerveux

se

se racornira ; c'est-à-dire que, faute d'humide, il se desséchera jusqu'au point qu'il perdra son extension naturelle ; & ce sera là le dernier degré de la cause qui agit.

Quant aux preuves de ce racornissement, on les trouvera toujours dans la premiere observation du Traité ; qu'on a eu soin d'interpréter à sa maniere, & de présenter sous une face avantageuse pour ceux qui aiment à nier & contester. On veut *que la malade qui en fait le sujet fût hystérique, & incommodée en même temps de la pierre* ; & on veut encore *que les membranes qui sortirent dans le courant du tremblement fussent l'effet de l'érosion produite par l'âcreté de l'urine, & par les graviers, tout comme celui des aliments âcres & salés qu'affectionnoit cette Demoiselle, au rapport même*, dit-on, *de M. Pomme.* (a)

1°. Il n'est point dit dans cette observation que la malade se fût jamais nourrie d'aliments âcres & salés, puis-

(a) Mém. de Trévoux, p. 52.

qu'au contraire on y rapporte qu'elle ne vivoit que de lait.

2°. La malade n'a fourni de ſymptomes de la pierre qu'une année après ſa parfaite guériſon.

3°. Comment eſt-il poſſible que l'abroſion & l'excoriation produite par les graviers aient pu entraîner la tunique interne de l'œſophage, celle du *rectum* & des autres inteſtins, & enſemble l'enveloppe membraneuſe de la langue & des bronches? Notre cenſeur s'eſt oublié en cet endroit; trop de précipitation dans la lecture d'un ouvrage qu'on analyſe entraîne le plus ſouvent après elle des *mépriſes réellement impardonnables.*

Voici donc *comment il auroit pu raiſonner* à ſon tour. L'expulſion de toutes ces pieces anatomiques, que l'on garde précieuſement en faveur des incrédules, ne peut être que l'effet de la ſéchereſſe des membranes, par le manque d'humide que le ſang a coutume de fournir; & voilà une preuve démonſtrative du racorniſſement des ſolides, que l'on admet pour le dernier

degré de la cause prochaine & immédiate des affections vaporeuses.

C'est ce même racornissement qui avoit particuliérement affecté le côté droit chez cette Demoiselle, en partageant son corps par moitié, qui ayant extrêmement diminué le calibre des vaisseaux du foie, du rein droit, de la vessie, & de la matrice, procura des symptomes particuliers à chacun de ces visceres : le rein nous fournit l'uréthere, & ce fut à l'extrêmité de son trajet, & dans son insertion dans les membranes de la vessie, qu'il fournit un foyer ou calcul, en refusant le passage à l'urine, qui s'y filtra pendant des années entieres, & déposa ainsi la matiere calculeuse ; & ce fut de cet endroit que, le calcul une fois détaché & expulsé, la membrane interne de la vessie se déchira, & se replia peu à peu sur son col : ce qui forma trois champignons, dont la malade se débarrassa dans la suite avec le *sphincter* de la vessie. (*a*)

(*a*) On voit ici en quoi differe le racor-

On concevra à présent sans peine que les obstructions produites par le racornissement des solides ne sont point idéales, puisqu'elles sont fondées en raison par la théorie que nous avons établie, & en preuves démonstratives par l'effet des remedes qui les détruisent. En effet, les tuyaux excrétoires & secrétoires de chaque viscere perdront de leur diametre, toutes les fois que la sécheresse des solides agira avec assez de force pour exciter sur eux des contractions spasmodiques; & si ces contractions augmentent par degré, (ainsi qu'il arrivera quand on les attaquera avec des remedes contraires) les vaisseaux seront bientôt oblittérés par le rétrecissement de leurs parois; & c'est

nissement dont il s'agit de celui des vieillards; puisque celui-ci est toujours le produit de plusieurs causes éloignées, d'où résulta nécessairement la lésion des fonctions du corps; & l'autre au contraire est un effet naturel de la dissipation journaliere, laquelle altération ne se faisant insensiblement & avec égalité, tant du côté des solides, que de celui des fluides, elle ne dérange en rien l'équilibre de la santé.

cette oblittération qui formera l'obſtruction par racorniſſement : obſtruction qui reconnoîtra pour cauſe le vice des ſolides, & à laquelle on ne pourra jamais remédier qu'en attaquant ce même vice, c'eſt-à-dire, en diminuant la contraction des tuniques des vaiſſeaux lymphatiques, en reſtituant leur ſoupleſſe, & en élargiſſant ainſi leur calibre; & alors la matiere arrêtée coulera avec d'autant plus d'aiſance, qu'elle ſera pouſſée & entraînée par la colonne du liquide qui la ſuit, dont la force ſera toujours proportionnée au degré de cette élaſticité outrée que nous avons ſuppoſée dans les fibres.

Notre Journaliſte ne s'en eſt pas tenu là ; ſon zele n'a point de bornes ; auſſi n'eſt-il pas ſatisfait. La réponſe que j'ai faite à un de ſes Confreres, au ſujet du ſurnagement des malades dans le bain, exige une replique. Notre Auteur en aura toute la gloire, en répondant pour lui. Eſt-ce une indiſcrétion de ſa part, ou une témérité ? De quel nom qu'on qualifie une pareille entrepriſe, nous répéterons à

ces deux concurrents, que ce surnagement doit être attribué à la raréfaction de l'air contenu dans les liqueurs, (laquelle raréfaction fut toujours analogue au racorniſſement des ſolides;) & la preuve en devient inconteſtable, quand on conſidere que par l'effet du bain froid les malades qui ſurnageoient ſe font enfoncés après un certain temps.

On ſait cependant, ſans qu'il ſoit beſoin de nous l'apprendre, qu'un corps racorni préſente moins de ſurface, & conſéquemment qu'il doit s'enfoncer dans l'eau; mais on ſçait auſſi que dans ce corps racorni il y a une grande quantité de bulles d'air, qui une fois raréfiées augmentent prodigieuſement ſon volume; & alors ce corps racorni devient néanmoins très-léger; d'où il s'enſuit qu'il doit ſurnager, juſqu'à ce que ce même air intérieur, condenſé par l'effet des particules d'eau, qui pénetrent par les pores de la peau, reſtitue au corps ſon premier poids; ce qui eſt démontré par les mêmes regles d'Hydroſtatique qu'on nous oppoſe.

On alléguera ensuite tant qu'on voudra *que les malades qui ont surnagé étoient dans un état de spasme*, & on dira *qu'en pareille circonstance la contraction des muscles augmentoit leur volume, ce qui présentoit une plus grande surface, puisqu'ils étoient dans une position qui seule suffit quelquefois pour soutenir un homme dans l'eau.* (*a*) Cette objection est sans force, car plusieurs de nos malades ont surnagé sans contraction des muscles; (Madame de Cligny a été de ce nombre:) ce qui nous oblige encore une fois à attribuer cet effet au vice des liqueurs & de l'air, & non à celui des solides.

Il ne manquoit à une pareille censure qu'une contradiction; la voici en évidence dans la derniere réflexion de notre Auteur. Dans cette affection *le ventre est très-souvent tendu & gonflé par des vapeurs raréfiées*; *voilà pourquoi*, nous dit-il, *les malades surnagent.* (*b*) Ce n'est donc plus ici la

(*a*) Mémoires de Trévoux, p. 52.
(*b*) Mémoires de Trévoux, p. 63.

contraction des muſcles, mais bien des vapeurs raréfiées ; & qu'eſt-ce que ces vapeurs raréfiées, ſi ce n'eſt l'air contenu dans les liqueurs, & le même que celui que nous avons préſenté pour cauſe de ce phénomene ?

Après avoir combattu ailleurs le vice des ſolides, que nous avons admis pour cauſe prochaine & immédiate des affections vaporeuſes, on n'a pu leur refuſer cette prédilection par un aveu des plus formels ; & après avoir combattu ici le vice de l'air, on lui attribue néanmoins tout l'effet. Voilà ce qui s'appelle cenſurer en Journaliſte. (*) Tel eſt le droit que Monſieur l'Abbé * Y * a voulu s'approprier, celui de couper, tailler en pieces, ſans trop ſavoir pourquoi. Mais a-t-il jamais acquis celui d'impoſer le ſilence ? Pour moi, qui n'aſpire qu'au profit de notre Art, je répéterai pour la ſeconde fois, *que je ne ceſſerai de parler que quand on m'en aura impoſé par des faits contraires à ceux que j'ai*

(*) De Trévoux.

*déjà présentés.* (*a*) Il est donc inutile d'éluder la question. L'Auteur du Journal des Savants, à qui je me suis déjà adressé en répondant à sa critique, (*b*) n'a pu encore me satisfaire ; mais celui des Mémoires de Trévoux, qui paroît beaucoup plus courageux, y suppléera sans doute un jour.

Quel contraste des affections vaporeuses guéries par des remedes stimulants, & d'autres par les relâchants les plus outrés ! C'est-là le chef-d'œuvre du Médecin, mais non le chef-d'œuvre de l'Art. En attendant cette double merveille, (*c*) nous présenterons

---

(*a*) Voyez la Préface, p. viij.

(*b*) Voyez ci-dessus le *Post scriptum.*

(*c*) L'Auteur du Journal Encyclopédique (13 Février 1764, p. 56) nous présente deux observations qui paroissent victorieuses pour la défense de l'Auteur du Journal des Savants. La premiere, tirée du Traité théorique & pratique de l'affection hystérique & hypocondriaque par M. de Ponticelli, annonce la guérison d'une Dame hystérique par l'usage du bain sec d'une lampe d'esprit de vin allumé, & par celui des substances résineuses, gommeuses & fortifiantes, joint à

ici celle que la nouvelle méthode vient d'opérer aux yeux d'un Public étonné ; c'est la cure que nous avons pronostiquée, (*d*) c'est celle de Madame de Cligny, qui fournira matiere aux réflexions du Journaliste.

Madame de Cligny, âgée de 50 ans, d'un tempérament robuste & sanguin, fut attaquée de vapeurs dans la pre-

celui du lait. Sans vouloir rejetter l'observation de cet Auteur, je serai toujours en droit d'attribuer cette cure au lait, jusqu'à ce que plusieurs observations de cette espece viennent à l'appui de celle-ci.

La seconde, tirée des expériences & mémoires des curieux de la Nature, publie la vertu de l'électricité, & non celle des remedes stimulants, puisqu'au contraire on y rapporte qu'un seul minoratif fit reparoître les secousses spasmodiques. Ce qui doit être attribué à l'effet de la commotion électrique sur les nerfs, laquelle commotion accéléra la circulation du sang & des esprits, & rétablit ainsi pour un temps les fonctions de cette malade hystérique : guérison miraculeuse, qui mérite toute l'attention des Physiciens, & qui doit les encourager dans leurs recherches sur les effets de l'électricité.

(*d*) Voyez ci-dessus, p. 444.

miere année de son mariage. Les symptomes les plus ordinaires, dont elle étoit tourmentée, étoient des vertiges, des vomissements, des crampes, des tiraillements douloureux & convulsifs, & un tremblement continuel dans les jambes, qui l'avoient obligée à garder le lit, où elle étoit réduite depuis vingt-sept ans lorsque je fus appellé à Lyon auprès d'elle.

Un état aussi invétéré présentoit des obstacles presque insurmontables ; & la malade dégoûtée avec raison de faire des remedes, n'écoutoit qu'avec mépris les assurances de guérison qu'un chacun lui présentoit, sur le récit de plusieurs cures en ce genre que j'avois opérées. Mais comme le desir de gagner la santé fut toujours inséparable de notre être, la malade se rendit aux pressantes sollicitations de ses amis, non qu'elle fût déterminée à suivre mes conseils, mais seulement pour savoir ce que je penserois sur son état. Telles furent ses conditions avec les parties intéressées, auxquelles je souscrivis à mon tour ; car le desir que

j'avois de connoître cette incurable égaloit tout au moins celui des perſonnes inſtruites, qui prétendant avec raiſon qu'on pouvoit la guérir, ſouhaitoient ardemment qu'elle me fût confiée.

Je fus donc appellé chez elle : une perſonne de diſtinction, homme éclairé, & véritablement Médecin ſur cet article, m'y conduiſit. J'examinai de près l'état actuel de cette Dame ; je remontai juſqu'à la ſource du mal ; je m'informai avec exactitude de tous les ſymptomes qui avoient précédé, & de tout ce qu'elle avoit fait pour les vaincre ; & je ne vis que des mépriſes, des horreurs, des meurtres commis par les Empiriques, en un mot, une victime de la cupidité, & de l'ignorance la plus criminelle.

Ma réponſe fut déciſive ; la voici en deux mots : Madame, je vous plains ; néanmoins raſſurez-vous, car vous êtes curable. Cette aſſertion ne ſuffit pas pour la convaincre, elle exigea un peu plus de détail ; & il fallut expoſer le plus clairement qu'il fut poſſible l'état actuel où elle étoit rédui-

te, celui où elle avoit été primitivement : d'où elle conclut avec moi que la maladie étoit plutôt le produit des remedes, que de mille autres cauſes auxquelles un chacun avoit voulu l'attribuer juſqu'ici.

Une fois éclairée ſur ſon état, elle demanda quels ſeroient les remedes qui pourroient la guérir. C'étoit-là préciſément le point intéreſſant ; & comme il ne s'agiſſoit pas de préſenter la panacée, il fallut prononcer un arrêt qui exigeât une réforme dans le régime, & une conſtance à toute épreuve dans l'uſage des remedes, auſſi pénibles dans l'exécution, qu'ils devoient être lents dans leurs effets. Le bain froid, l'eau de poulet, ce furent-là tous nos ſecours ; avec leſquels il fut prouvé que l'on viendroit à bout de détruire une cauſe auſſi invétérée. Cette propoſition réjouit la malade, qui par inſtinct ne ſoupiroit que pour l'eau. Elle conſentit donc volontiers à ces épreuves, & ce fut après huit jours de réflexions qu'elle entreprit ce nouveau traitement.

Le 15 Juin 1763, elle entra dans le bain froid pour la premiere fois : la tisane de poulet fut pour lors sa boisson ordinaire : son séjour dans le bain fut de huit heures par jour, savoir, cinq heures le matin & trois heures le soir ; ce qui fut continué pendant cinq mois consécutifs.

On observera, 1°. que la malade surnagea pendant deux mois, au bout duquel temps on la vit enfoncer dans le bain. 2°. La froidure de l'eau fut constamment tempérée par la chaleur du corps : cette température fut portée même plus d'une fois à un point, qu'il fallut renouveller l'eau froide, & en arroser la tête, pour appaiser l'extrême chaleur du cerveau, & les raréfactions intérieures qui y étoient repoussées par la froidure de l'eau, & par son poids sur l'habitude du corps. 3°. Le bain ne procura aucun effet sensible qu'au vingt-deuxieme jour, & alors la malade ressentit des douleurs sourdes dans tous les membres, qui augmenterent par degrés, & se terminerent enfin par des éclats très-dou-

loureux, (ainsi qu'il a été déjà observé chez Mlle. Authemant); (*a*) lesquels éclats ont toujours continué tout le temps du remede, & dont l'effet a été de rendre au corps ses mouvements & son agilité. 4°. Les accidents hystériques, tels que le vomissement, les vertiges, les mouvements convulsifs, &c., que la malade appelloit des crises, & qui revenoient si fréquemment, ne reparurent qu'après de longs intervalles: ils furent toujours plus mitigés, de façon qu'ils disparurent enfin après deux mois de traitement; & alors la malade sortit du lit, resta toute la journée sur son fauteuil, & fut en état de se dissiper au jeu.

Tels furent les progrès de notre incurable après cinq mois de bain froid & d'eau de poulet, dont elle ne cessa jamais de faire usage à la dose de sept ou huit bouteilles par jour. La saison devint alors peu favorable pour nos opérations; ma présence fut nécessaire

---

(*a*) Voyez ci-dessus la premiere observat.

à Arles ; il fallut se désister. La malade quitta le bain, & à la place nous substituâmes le bain des pieds, & le petit lait distillé, dont elle s'abreuvoit alternativement avec l'eau de poulet. Elle plongeoit ses jambes dans l'eau chaude pendant trois ou quatre heures par jour ; ce qui faisoit un pédiluve d'autant plus agréable, que la saison le rendoit nécessaire. Les tiraillements des nerfs & les éclats ne discontinuerent jamais par l'effet de ces nouveaux remedes ; aussi la malade gagna-t-elle toujours plus. La tête devint encore plus libre, le tremblement continuel des jambes disparut tout-à-fait ; elle acquit pour lors assez de force pour se traîner elle-meme sur son fauteuil, & parcouroit ainsi tout son appartement à son gré : ce qui ne se faisoit jamais sans les acclamations de ses amis.

Tout n'étoit pas fini ; & pour perfectionner une si belle cure, il falloit que la malade marchât. Son corps, auparavant si léger, devenoit cependant chaque jour plus pesant. L'extrême

trême raréfaction des liqueurs & de l'air si puissamment condensée par tant de véhicule aqueux, lui avoit restitué son premier poids avec usure ; ce qui présentoit des obstacles qui paroissoient très-préjudiciables à nos projets. Il fallut donc y remédier. Les secousses de la voiture ne devoient-elles pas opérer avec une nouvelle force? les vaisseaux assouplis ne devoient-ils pas céder à l'impulsion des liqueurs? & n'avions-nous pas été une fois le témoin de ses puissants effets? (a) C'est à quoi on s'occupe aujourd'hui : la malade est montée en voiture le 27 Juin 1764 pour la premiere fois. Le Public de Lyon a été le témoin des effets de ce remede.

Pour éviter la peine au Journaliste de réfléchir sur cette observation, nous reviendrons sur elle, & nous dirons, 1°. que si la malade a surnagé pendant deux mois, c'est parce qu'il a fallu tout ce temps à l'eau pour pouvoir condenser l'air intérieur trop raréfié ;

(a) Voy. ci-dessus la premiere observation.

& que c'eſt de cette façon que l'on a reſtitué au corps ſon premier poids.

2°. Si la froidure de l'eau a toujours été tempérée par la chaleur du corps, c'eſt à la température de l'eau qu'il faut attribuer l'effet dont il s'agit; parce que perſonne n'ignore que le froid ſtimule & tend les fibres, bien loin de les relâcher, & que par conſéquent il deviendroit contraire, s'il agiſſoit ici en cette qualité; c'eſt auſſi du degré de cette chaleur du corps, & du degré de la froidure de l'eau qu'on y oppoſe, que dépend toute la cure; c'eſt pourquoi nous croyons devoir prévenir notre Adverſaire de ne pas ſe fier à ſes propres lumieres, s'il avoit envie de faire cette épreuve.

3°. Si le bain n'a montré ſes effets qu'après vingt-deux jours, c'eſt ſans doute par la raiſon que la peau étoit obſtruée par la ſécherelle de ſes tuyaux: il a fallu par conſéquent tout ce temps à l'eau pour la ramollir, & la rendre pénétrable; & ſi les douleurs & les éclats ont ſuivi de près l'intromiſſion des particules d'eau, c'eſt encore par

le développement des vaisseaux sanguins & lymphatiques, ci-devant oblittérés & racornis, ainsi qu'il a été exposé dans la théorie que nous avons établie.

4°. Enfin, si les accidents hystériques ont disparu dans le courant du traitement, c'est sans contredit par l'ouverture des couloirs intérieurs, ce qui a rétabli la circulation générale ; les secrétions auparavant supprimées, ou tout au moins ralenties, se sont faites sans obstacle ; les humeurs secrétoires & excrétoires n'ont plus été arréragées, tout a coulé par ses tuyaux naturels, & les évacuations inférieures ont prévenu le reflux, d'où dépendent, à notre avis, les retours imprévus des paroxismes hystériques, sur lesquels on s'arrête, & dont on demande raison. (*a*)

Ceci suffira-t-il pour convaincre nos incrédules ? Oui sans doute, s'ils préféroient le bien qui en résulte à tout

(*a*) Voyez le Journ. Encyclop. 15 Février 1764, p. 56.

autre motif. Mais hélas! que n'aurions-nous pas à dire ſur cet article, ſi par reſpect nous n'étions obligés de garder le ſilence! Il nous ſuffira donc de montrer notre zele, en repliquant toujours avec la même ardeur à toutes les objections qu'on nous fera; eſpérant néanmoins qu'une Puiſſance ſuprême nous aidera un jour à terraſſer ces ennemis du vrai; & alors l'humanité victorieuſe ſecouera le joug dont elle eſt accablée.

*Fin de la Réponſe au Journaliſte de Trévoux.*

# RÉPONSE

AUX

# RÉFLEXIONS CRITIQUES

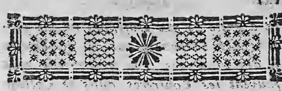
# *D'UN ANONYME*

SUR LE

# *TRAITÉ DES VAPEURS,*

Par M. Brun, Médecin à Pignans en Provence.

*Libros contradicendi genio legere, vel iiſdem ad externum quemdam ornatum abuti, vel omnibus illorum præſcriptis indiſcriminatim, & nullo prævio examine aſſentiri, affectationem ſcientiæ potiùs quàm veram & ſolidam redolet ſapientiam.* Baglivi, Praxis Med. lib. I. pag. xxv.



# *RÉPONSE*

AUX

# RÉFLEXIONS CRITIQUES *D'UN ANONYME,*

SUR LE

# *TRAITÉ DES VAPEURS.*

J'Avoue avec franchise qu'après avoir lu les prétendues Réflexions d'un Anonyme sur le Traité des vapeurs de M. Pomme le fils, je mis tout en œuvre pour l'engager à y répondre. Rien n'a été capable de l'émouvoir. *Je connois*, m'a-t-il dit constamment, *l'Ecolier Auteur caché de ce libelle ; mais mon caractere me défend la vengeance, &*

*la dignité de ma profeſſion ne me permet pas de répondre par des groſſiéretés à des invectives. En fréquentant plus ſouvent ſes Confreres dans le College reſpectable où il a été admis depuis peu d'années, il apprendra les égards que ſe doivent des perſonnes qui courent la même carriere, & qui ne reſpirent que le bien public. Il rougira même de n'avoir pas ſuivi les exemples de modération qu'il y voit journellement; & je me flatte qu'il n'écrira à l'avenir qu'après de plus mûres études.*

*Quant à l'Imprimeur ſurtif, quoique très-connu, je laiſſe aux Magiſtrats le ſoin de venger le Public; ils n'ont jamais autoriſé les ouvrages de ténebres.*

J'avoue ingénument encore qu'il ne m'a pas été poſſible de regarder avec le même ſang froid une injurieuſe ſatyre que l'on s'efforce de répandre dans le Public contre un Médecin ami des hommes, qui exerce ſa profeſſion avec toute la nobleſſe qu'elle exige. Comme ſon ami & comme Confrere, je prends donc hautement ſa défenſe, & je vais répondre aux objections, laiſſant aux

habitantes de la Halle le ſoin d'analyſer les injures.

J'abandonne la premiere partie de ce libelle, dans laquelle l'Anonyme s'eſt aviſé de tracer un tableau de la maladie hyſtérique & hypocondriaque. La vétuſté de cette piece inſpire une vénération qui la met à l'abri de la cenſure. Je déclare même franchement que je ne l'ai pas entiérement lue; car à la vue de quelques formules de remedes qu'on y a étalées, j'ai été ſi alarmé, qu'il m'a été impoſſible de ne pas déchirer les feuillets juſques à la page 70, où commencent les ſavantes Réflexions de l'Anonyme, auxquelles il ne me ſera pas difficile de répondre.

*J'appelle affection vaporeuſe*, dit M. Pomme, *cette affection générale ou particuliere du genre nerveux, qui en produit l'irritabilité & le racorniſſement.* Que l'Anonyme rejette cette définition, il n'y a rien qui me ſurprenne; elle ſurpaſſe ſans doute l'étendue de ſes lumieres. Il faut donc l'inſtruire. Qu'il liſe le Journal de Médecine du

mois de Mars 1761, page 197, & il verra que M. Vandermonde lui dit: *Cette définition paroît d'abord obscure au premier coup d'œil, mais elle devient claire quand on connoît la cause immédiate à laquelle l'Auteur attribue cette maladie.* Voilà donc ma réponse. *L'enumération des symptomes est aussi vague qu'elle est étendue*, dit encore M. Pomme. Cette description de symptomes lui paroît nouvelle & confuse. Arrêtons-le à l'entrée de sa course, en lui montrant l'Auteur à qui elle appartient. Qu'il lise M. Liautaud, Précis de la Méd. p. page 662; & afin de ne rien oublier pour l'instruction de ce jeune homme, nous lui apprendrons que les citations de Vesale & d'Asclepiade, dont il fait un reproche singulier à notre Auteur, appartiennent à M. Winslow, qui les a rapportées d'après ces deux Auteurs avant M. Raulin, dans sa Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort, trad. par J. J. Bruyer.

*C'est l'expérience qui m'oblige à reconnoître le spasme, l'éretisme & le racornissement des nerfs, pour cause pro-*

*chaine & immédiate de ces affections, &c.*
Parler expérience à un Aspirant en Médecine, c'est un langage barbare. En vain lui fournit-on une comparaison, la réalité même lui paroîtroit obscure. S'il avoit eu, comme moi, le bonheur de suivre M. Pomme dans sa pratique, il auroit vu que le racornissement des nerfs n'est point imaginaire. Il est démontré sur la fille hystérique qui fait le sujet de la premiere observation du Traité, & on en trouve la preuve dans la séparation de la membrane interne des intestins où ce racornissement avoit produit les plus grands effets. Que répondroit aujourd'hui notre Anonyme, à la vue de cette même membrane détachée & expulsée au dehors par les voies ordinaires ? Que diroit-il si on lui présentoit ensuite la membrane interne de la vessie & son sphincter, celle de l'uréthere du côté droit, détachées & expulsées ensemble, que l'on garde précieusement pour convaincre un incrédule tel que notre Anonyme ? Que répondroit-il, dis-je, à la vue de ces pieces anatomiques ? Nieroit-il le fait ? L'opiniâtreté

eſt la compagne inſéparable de l'ignorance.

L'ouverture des cadavres, nous dira-t-il enſuite, n'a jamais démontré ce racorniſſement, pas même le moindre deſſéchement de la fibre nerveuſe. J'en appelle à tous les Anatomiſtes de l'univers, & principalement à nos Lithotomiſtes, qui ſe plaignent de le rencontrer ſi ſouvent dans les veſſies des calculeux. Mais ce ſont-là des faits d'expérience, & notre Anonyme ne les admet pas ; car, ſelon lui, *l'expérience eſt le langage des ignorants, qui la gardent toujours pour leur derniere défenſe.*

*Ayant trouvé la véritable cauſe, on la détruira ſûrement en s'écartant avec ſoin de la route ordinaire.* Et plus bas, M. Pomme ajoute : *Les délayants & les humectants me paroiſſent les plus propres à remplir mon objet, &c.* La nouveauté de cette cure ſcandaliſe notre Ecrivain, qui nous repréſente que les Anciens l'avoient connue ; ſur quoi M. Pomme ne le contredira pas. On ſait le cas qu'il fait de la méthode des Anciens, puiſque dans ſon Traité, page 187, il nous

reproche de l'avoir délaissée. Nous sommes donc nous-mêmes des novateurs. (*a*).

Suivons notre Censeur, & écoutons ses leçons de Physique, dans lesquelles il prétend nous apprendre que le bain froid condense, & que le bain chaud raréfie. Lisons ensuite le Traité de M. Pomme, & nous y verrons qu'il nous dit avant lui que *le bain froid condensoit & que le chaud raréfioit.* Il nous enseigne en même temps qu'il ne faut employer le bain froid que dans les cas de l'extrême raréfaction des liqueurs, que l'on distinguera par la chaleur de l'eau après l'immersion du corps dans le bain froid; ce qui s'opérera, sans doute, par la communication de la chaleur interne du corps avec la froidure de l'eau extérieurement. Ce sera donc dans le cas d'une moindre raréfaction qu'il faudra em-

(*a*) On trouvera à la fin de ma réponse l'extrait d'une lettre insérée dans un des Mercures de France, par laquelle on verra que la méthode que publie aujourd'hui M. Pomme a trouvé de tous les temps des prosélytes distingués.

ployer le bain tiede, qu'il regarde avec raison comme le plus puissant remede pour relâcher les fibres, & pour détremper la masse des liqueurs : ce que M. Pomme nous prouve par les excellentes observations dont il a enrichi son Ouvrage. Oseroit-on demander à l'Anonyme des observations contraires à l'effet du bain froid & à celui du bain tiede, & des cures d'affections vaporeuses par des remedes opposés ?

Parcourons sans nous arrêter. Si M. Pomme veut faire une distinction de la cure de l'affection hystérique d'avec l'hypocondriaque, pour rendre le traitement plus assorti aux différents symptomes de ces deux maladies, il sera réprimandé avec une sévérité digne des talents de notre Anonyme. S'il prescrit un lavement froid dans un paroxisme hystérique, & si par conséquent le paroxisme est suspendu, il deviendra encore plus coupable à ses yeux ; parce que, dira-t-il, le froid stimule, tend les fibres des intestins, & devient par conséquent contraire au racornissement que l'on suppose. Mais si cet impitoyable

Censeur demandoit à M. Pomme comment il prétend faire agir ce lavement froid, on lui répondroit qu'il agit en condensant l'extrême raréfaction des liqueurs & de l'air, qui en distendant les tuniques des intestins & des vaisseaux hypogastriques, y excite des tensions & des spasmes, & gêne ainsi la circulation dans les parties inférieures du tronc ; ce qui procure le reflux sur le cerveau, d'où dépendent tous les symptomes hystériques. C'est donc un stimulant nécessaire en pareille circonstance : mais qu'il sache & qu'il apprenne que bientôt il relâchera les parties qu'il aura foiblement irritées, & que ce lavement froid aura bientôt acquis un degré de tiédeur qui le rendra relâchant : & peut-être acquerra-t-il encore un degré de chaleur si considérable, qu'il deviendra bouillant ; de façon que les malades se plaindront que le lavement qu'on leur avoit injecté dans le temps du paroxisme, & dont elles n'avoient pas ressenti les moindres impressions, parce que les sensations étoient alors éteintes ou suspendues,

elles ſe plaindront, dis-je, que le lavement qu'on leur avoit donné étoit trop chaud, puiſqu'elles le rendront bouillant. Notre Anonyme ne comprendra pas ceci, car il a ſottement prononcé *que le langage d'expérience eſt le langage des ignorants.*

Le pédiluve froid employé dans une ſuffocation violente agira de la même maniere. La colonne du ſang qui remonte aux parties ſupérieures ſera arrêtée dans l'impétuoſité de ſa courſe, & la poitrine en ſera moins chargée. Avec moins de prévention, il concluroit que la fomentation froide appliquée ſur le ventre ou ſur la tête, opérera de la même façon; & alors il comprendra que l'on a voulu condenſer les liqueurs avant que d'attaquer la roideur des ſolides. Et quand la chaleur interne du corps aura été ainſi tempérée juſqu'à un certain point, on obtiendra le relâchement ſi deſiré par l'effet du bain tiede.

Il falloit donner cette explication à notre Anonyme: Dieu veuille qu'il l'entende! Enfin il finit ſon attaque

œtiologique

œtiologique par le ſurnagement dans l'eau du bain, & il cenſure l'explication que M. Pomme en a donnée. Mais ce qu'il y a de ſingulier dans ſon raiſonnement, c'eſt qu'après avoir expoſé des regles d'Hydroſtatique à ſa maniere, il conclut après M. Pomme, que c'eſt à la raréfaction de l'air intérieur que l'on doit attribuer ce phénomene.

Ce n'eſt pas tout, notre Anonyme veut encore attaquer l'érudition de notre Auteur, & voici comme il s'y prend. M. Raymond, lui dit-il, vous a fourni les citations d'Hippocrate ; de Galien, d'Aretée, de Cœlius Aurelianus, d'Alexandre Tralles, (qu'il ne connoît pas lui-même, car il s'appelle Alexandre de Tralles, parce qu'il étoit natif de Tralles, ville de la Lybie ; & c'eſt ce qui le diſtingue des deux autres Alexandres ;) de Celſe, de Sanctorius, de Baglivi, d'Hoffman & de Sydenham, puiſqu'on les trouve cités dans ſa Diſſertation ſur le bain aqueux. A-t-on jamais entendu un reproche plus extraordinaire ? M. Raymond a cité

une partie de ces Auteurs, & si l'on veut, tous ensemble; personne ne doit donc plus les citer après lui? M. Raulin avoit cité Vesale & Asclepiade, & j'ai prouvé plus haut à notre Anonyme que M. Winslow les avoit cités avant lui. M. Pomme cite les mêmes Auteurs; tous ceux qui viendront après lui auront le même droit, & personne ne s'avisera d'en faire un crime à un Auteur. Que l'on juge après cela de la validité des objections auxquelles on nous force de répondre.

Poursuivons, & sans nous emporter, à son exemple, entendons-lui nier des faits authentiques, & attestés par tous les Médecins d'une ville. Les éclats des meninges sont impossibles, à son avis, parce que l'ouverture des cadavres ne lui a jamais montré des meninges semblables à du parchemin. Cette assertion se trouve démentie par plusieurs ouvertures de cadavres, & particuliérement par celle du maniaque de Montpellier, dans lequel on trouva, selon notre Anonyme, *des solides presque desséchés, un sang visqueux, un cerveau*

*ferme & compact.* Ne ſont-ce pas là les effets du racorniſſement ? Et quand on entendra enſuite des éclats aſſez forts pour en être étonné, ſans que les muſcles du col entrent en contraction, ne ſera-t-on pas en droit de les attribuer aux meninges ? Et ſi, après de pareils effets, on voit ceſſer le délire, ne faudra-t-il pas y comprendre les fibres du cerveau ? Si cela arrive une ſeule fois, on croira s'être mépris ; mais quand cela arrivera mille & mille fois à la vûe de tout un Public, on n'en doutera plus, & il n'y aura que notre Anonyme qui puiſſe encore le nier.

Ecoutons ſes raiſonnements ſur la femme du Procureur d'Arles qui a fourni les mêmes éclats dans l'eſtomac & dans les inteſtins, qu'il veut attribuer aux mouvements convulſifs de l'*abdomen.* La raiſon qu'il en donne eſt que les entrailles ne pourroient jamais produire aucun bruit ; tandis qu'il n'y a pas une ſeule vaporeuſe chez laquelle on n'entende celui des *borborigmes*, auxquels elles ſont généralement ſujettes, non avec douleur, comme chez

la malade citée, parce que la sécheresse des entrailles est rarement portée à un si haut degré.

Quant à l'application de l'eau froide sur l'*abdomen* pour rappeller les regles égarées, il n'est pas surprenant que notre jeune Docteur en soit offusqué. Ceci exige une connoissance parfaite du cas où ce remede convient, & cette connoissance est encore bien au-dessus de ses lumieres. Qu'il apprenne cependant que l'on trouve des hystériques chez lesquelles la raréfaction des liqueurs est si grande, qu'elle excite des tensions démesurées dans les vaisseaux hypogastriques, qui en bouchent l'orifice; & alors il faut nécessairement condenser les liqueurs pour les faire couler par l'extrêmité des tuyaux excrétoires: ce qui paroîtra toujours contradictoire à un jeune Médecin qui n'aura employé ce remede que dans le cas d'une hémorragie considérable, & dans la vue de l'arrêter. Mais quand il aura pratiqué plus long-temps, il aura vu augmenter l'hémorragie bien-loin de la suspendre; & il conviendra pour lors

qu'il faut avoir beaucoup vu & beaucoup observé pour discerner le cas où ce remede convient, sans oser blâmer ceux qui ne l'emploient qu'avec connoissance de cause.

L'hémophtisie hystérique guérie par le bain entier le révolte, le demi-bain l'auroit moins effrayé. Il me semble qu'en cet endroit ses idées sont moins erronées, car nous avouerons avec lui que le demi-bain convient mieux ; mais les mouvements convulsifs obligerent M. Pomme à faire tremper tout le corps, & à laisser la malade dans le bain plusieurs heures de suite. En tempérant ainsi plus puissamment toute la masse des liqueurs trop raréfiées, on rangea les fluides dans leur circulation. Ce n'est pas la seule fois que le Médecin praticien s'est vu forcé de s'écarter des regles.

L'épilepsie hystérique le choque par sa dénomination, & selon lui elle doit être appellée menstruelle, ce qui en bon François a toujours fait deux termes synonimes, qui caractérisent également le vice de la matrice. Il ne s'en

tient pas là ; le période des regles, qui selon M. Pomme fait le signe diagnostic de l'épilepsie hystérique, ne peut point convenir à cette maladie, puisque l'on voit des épilepsies périodiques chez les hommes comme chez les femmes. Il ne s'ensuit pas de là que la suspension du flux menstruel ne soit le véritable signe de l'épilepsie hystérique.

Quant au délire maniaque, il ne lui a pas été permis de trop l'approfondir. La nature de cette maladie l'a tellement épouvanté, qu'il en a craint jusqu'à la contagion. Il a donc respecté cet article. Je lui conseille cependant d'étudier cette matiere, elle pourroit lui devenir fort intéressante. En attendant il s'est élevé contre le style du Traité des vapeurs, & sa censure est tombée durement sur une métaphore, en disant à ses lecteurs qu'ils ne s'imaginent pas que ce soit le seul endroit où les mots tendent vers l'inutilité, & qu'ils n'ont qu'à jeter les yeux sur les trois chapitres suivants, pag. 140, 147 & 155. Pour toute réponse, nous les soumet-

ſtrons nous-mêmes au jugement du Public.

Dans le chapitre de la cardialgie, M. Pomme défend fort ſagement les bouillons à la viande, parce que les parties animales ſulphureuſes & alkalines du bouillon irritent le velouté de l'eſtomac, & entretiennent ainſi la cauſe de la maladie. Mais notre jeune Critique prétend que les parties animales ne ſont ni ſulphureuſes ni alkalines, ſans oſer leur aſſigner un autre caractere, ce qui l'auroit embarraſſé. En attendant qu'il prononce ſur cet article, nous dirons avec Geoffroy, *que les ſucs des animaux abondent preſque tous en ſoufres brûlants & en ſels volatils, qui augmentent la putréfaction à laquelle nos corps ſont diſpoſés, ce qui en interdit l'uſage dans les cas les plus dangereux de la Médecine.* Voyez Matiere Médic. tome XI, page 2.

On trouve dans l'explication du friſſon hyſtérique des idées neuves & propres à notre ſavant Anonyme ſur la ſtructure du réſeau réticulaire & ſur les nerfs. La plus extraordinaire eſt

celle que les nerfs ne sont point susceptibles de contraction, à peine, dit-il, d'élasticité. Il est fâcheux pour ce jeune Docteur, que l'illustre M. de Sauvages ait ignoré son sentiment à ce sujet. Il n'auroit pas manqué d'en faire mention dans son magnifique Ouvrage, en y retranchant un article entiérement opposé au systême de l'Anonyme. Cet article est intitulé *Hemiplegia spasmodica Domini* Pomme, Essai sur les vapeurs, *an contractura. De Sauvages, Nosologia Meth. &c. tome III, page 364.*

Quant à la fameuse observation de Louise Bourbonne, elle paroîtra aussi extraordinaire que celle de Mademoiselle Autheman : car on n'imagine pas que Bourbonne ne suoit point. Il falloit tout au moins, ajoutera-t-on, opérer comme Sanctorius, pour s'assurer d'un pareil phénomene. Nous sommes ici en droit de douter si notre Critique sait lire ; car il nous semble qu'il est dit dans un endroit de cette Observation, que pour rappeller les urines on employa le bain à la glace, dans

la vue de repouſſer la tranſpiration du côté des reins, mais non la ſueur, parce qu'on s'étoit aſſuré que Bourbonne ne ſuoit point, mais qu'elle tranſpiroit.

La fievre ſpaſmodique n'eſt pas plus de ſon goût, & pour la rejetter entiérement, il nous débite mille raiſons ridicules, ſans reſpect pour l'autorité de M. Fizes, qui a dû l'inſtruire dans ſon Traité des fievres, page 185. Hé quoi! voudroit-il nous donner à ſoupçonner qu'il n'entend pas même la langue Latine?

Voyons en avançant s'il deviendra plus habile. Le flux hémorroïdal ſe préſente. La matiere eſt abſtraite; ici l'on voit des contradictions, & l'Anonyme eſt charmé d'en trouver à ſa portée. Arrêter un flux hémorroïdal & le provoquer par le même remede, c'eſt un chef-d'œuvre qu'il ne comprendra jamais, malgré toutes les explications qu'on voudra lui donner, étayées même de mille expériences. Le Lecteur impartial écoutera néanmoins que dans le cas du racorniſſement des ſolides, il faut abſolument ſuppoſer un état des

liquides qui lui soit analogue. Cet état est l'extrême raréfaction du sang, provoquée par l'effet des causes éloignées qui ont procuré l'un & l'autre de ces deux vices. Cela posé, lequel des deux l'emportera dans son action ? Cela est arbitraire, & M. Pomme nous dit que si la raréfaction des liqueurs & son impétuosité prévalent sur le vice des solides, l'hémorragie sera immodérée; que si au contraire la roideur des solides prévaut sur cette constitution du sang & des autres humeurs, l'hémorragie en sera supprimée. On conçoit ce méchanisme, & on se voit vis-à-vis de deux causes à combattre qui exigent l'une & l'autre un rafraîchissant des plus puissants. Hoffman a fourni le remede à M. Pomme; c'est à notre Anonyme à entendre la citation de cet illustre Auteur, ou à se la faire expliquer, s'il la trouve au dessus de sa portée. *Hoffman de fluxu hem. nim. tome 2, page 220.*

Nous ne le contredirons pas sur la jaunisse hypocondriaque; mais nous assurerons une seconde fois que per-

ſonne ne l'a jamais rangée au nombre des ſymptomes des vapeurs ; & la preuve qu'elle en étoit réellement le ſymptome dans la maladie d'Arnaud & de M. Baſſac, c'eſt qu'elle céda par les remedes humectants.

La toux convulſive n'eſt pas connue de notre Anonyme ; mais comme il n'a point de bonnes raiſons à oppoſer à l'autorité de l'Auteur qui l'a décrite, il éclate à ſa maniere, c'eſt-à-dire en propos ſcandaleux : cela vaut bien des preuves. Celles qu'il nous donne au ſujet des aigreurs de l'eſtomac feront peut-être plus plauſibles. Les ſtomachiques & les abſorbants, ſelon lui, doivent les emporter, & non l'eau froide, ainſi que M. Pomme le prétend. Il ne manqueroit à cela que quelques obſervations. Un partizan zélé du cachou, qui nous a appris après M. de Juſſieu, que ce remede étoit improprement appellé terre du Japon, puiſque c'eſt le ſuc de l'*areca*, doit en avoir de toutes prêtes à produire aux antagoniſtes de ce ſuc végétal ; & ſon efficacité nous prouvera alors que les

aigreurs de l'eſtomac dans un hypocondriaque proviennent des humeurs acides, ainſi que l'Anonyme nous l'aſſure.

La définition que M. Pomme nous donne de l'hémiplégie ſpaſmodique ſera fauſſe ; mais pour la trouver telle, il faudra la rendre paralytique en la mutilant par moitié. *J'entends par hémiplégie ſpaſmodique, cette eſpece de paralyſie parfaite ou imparfaite qui ſurvient à l'engorgement du cerveau.* Juſques-là cette définition eſt louche ; mais ſi on y ajoute avec M. Pomme, *lequel engorgement eſt toujours le produit de la tenſion ſpaſmodique des nerfs*, on conviendra qu'elle eſt d'autant plus claire qu'on a voulu l'obſcurcir : & en cela notre Anonyme nous donne des preuves de ſa mauvaiſe foi.

Finiſſons avec lui par les complications. Nous avons vu que dans les choſes où ſon ſavoir eſt en défaut, il éclate en injures ; que ne dira-t-il pas ici ? Attendons-nous à des exclamations encore plus odieuſes ; la calomnie viendra même à ſon ſecours. Ce

terme de complication sera toujours pour lui un algebre incompréhensible. Des fievres putrides compliquées de vapeurs, des écrouelles compliquées, le scorbut compliqué, la vérole compliquée, &c. ce sont-là des expressions trop difficiles à saisir pour ses lumieres. Il ne pourra jamais approfondir ce mystere, & après d'inutiles efforts, il s'écriera avec emphase : Etes-vous attaqués d'une fievre putride ? Les seuls humectants. Avez-vous les écrouelles ? Les seuls humectants. Et ainsi des autres complications, dans lesquelles M. Pomme nous donne de nouvelles preuves de ses connoissances pratiques, qui lui mériteront toujours l'estime de ses Collegues, & la reconnoissance du Public. Il est cependant dit par M. Pomme que l'émétique est préférable à l'hypecacuana dans cette sorte de fievre avec complication ; que dans les écrouelles on peut employer la ciguë ; dans le scorbut, les acides végétaux ; dans la vérole, les frictions mercurielles, préférablement à toutes les autres préparations du mercure ; dans les pâ-

les couleurs, les apéritifs précédés des relâchants ; & ainsi des autres complications, dans lesquelles il nous prévient qu'il faut toujours avoir égard à la cause primitive, c'est-à-dire, à la tension spasmodique des nerfs : conseil d'autant plus sage, qu'il est connu de tous les Médecins prudents. Le Lecteur décidera si notre Anonyme mérite d'être compris dans ce nombre ; & pour en appeller à son propre tribunal, je renvoie la décision aux cinq personnes de considération citées dans son libelle, & qui ont éprouvé, selon lui, les dangereux effets de la méthode de M. Pomme : ces mécontents ne seront pas suspects. Qu'il se présente donc chez eux. S'il en rapporte des certificats, il lui sera permis de chanter la victoire, en publiant la défaite de M. Pomme ; & nous le reconnoîtrons alors pour être du nombre de ces Médecins prudents & courageux qui vengent l'humanité de tout ce que l'on a tramé contre elle dans un ouvrage qui paroît l'intéresser, mais qui lui devient funeste par la fausseté des préceptes

qu'il contient. Je le préviens cependant qu'il ne doit se présenter qu'avec précaution chez la Dame timpanitique dont il n'a pas eu honte de citer les 133 médecines ordonnées par un de ses Confreres ; il pourroit y être mal reçu.

Les exclamations de notre Critique ne sont pas encore finies. Il faut venger M. Van Swieten & M. Astruc des attaques de M. Pomme. Voyons en quoi elles consistent, & comment il s'y prend. M. Pomme rejette le sublimé corrosif dans le cas seulement de cette complication. A-t-il tort ? Il prie M. Astruc lui-même de jeter un coup d'œil sur son systême ; & il se flatte qu'après que ce savant Médecin l'aura bien médité, il ne le rejettera pas, puisqu'il a déjà reconnu le racornissement qui choque tant notre Anonyme. Voilà ses griefs, & le sujet de ses emportements, d'autant plus indécents, qu'ils révoltent jusqu'à ses partisans les plus outrés.

Notre jeune Médecin pouvoit mieux employer ses talents. On trouve à la fin du Traité des vapeurs une réponse

au Journaliste des Savants ; réponse aussi décente qu'elle est ingénieuse & instructive ; il falloit y repliquer. Il auroit mérité par-là le suffrage des gens de l'Art, & de tout homme de Lettres.

Je crois avoir répondu à toutes les objections ou prétendues réflexions de notre Anonyme, & j'en laisse avec confiance la décision aux vrais Médecins & au Public instruit. Je déclare cependant que, malgré la parole que M. Pomme a donnée à la tête de ce petit Ouvrage, qu'il ne répondroit point, cette déclaration ne regarde que les ouvrages furtifs & anonymes. Il sera toujours charmé que ses Confreres veuillent bien lui aider à chercher la vérité : & lorsqu'il s'en présentera qui souhaiteront éclaircir des doutes, il se fera un devoir essentiel de leur communiquer ce qu'une expérience de quinze années lui a appris sur cette matiere.

LETTRE

# LETTRE DE M. LE TELLIER, MÉDECIN DE PERONNE, *Sur l'abus des remedes chauds.*

Mercure de France, mois de Juin 1730. p. 1111.

VOus avez vu, Monſieur, mes nouveaux Eſſais ſur l'ame des bêtes, où je prétends établir que ce ſont de pures machines. Je prends la liberté de vous préſenter mes réflexions touchant l'extrait d'un Ouvrage Anglois ſur la guériſon des fievres par l'eau commune, qui ſe trouve dans le Mercure de Février 1724. Il y a dans cet extrait des particularités tout-à-fait dignes de remarque, & qui méritent la plus ſoigneuſe attention. Vous trouverez bon que je prenne de là occaſion de relever un peu les abus qui ſe commettent dans l'uſage des remedes chauds.

Rien de plus ordinaire, rien de plus

familier, chacun le sait, que la pratique des cordiaux & des drogues les plus brûlantes dans les maladies les plus ardentes, telles que petites véroles, rougeoles, fievres malignes, pourprées, pestilentielles, & la peste même, toutes maladies revêtues du caractere de la plus cruelle inflammation, & marquées, pour ainsi dire, au coin de la pierre infernale, mais en même temps, quoi de plus sinistre & de plus funeste que cette pratique? Où est l'axiome, que les contraires se guérissent par les contraires? & qu'est devenue la maxime, qu'il faut rabattre les saillies, & réprimer l'impétuosité des maladies?

Le ravage affreux que fait ici la petite vérole, quand elle est en regne, étonne les provinces où ce fléau ne fait pas à beaucoup près tant de dégâts, parce qu'on l'y traite avec moins de fracas & moins de pompe. On a vu les campagnes à cet égard plus heureuses que les villes, parce qu'elles étoient plus simples & plus paisibles, moins fastueuses & moins remuantes. Les bonnes femmes qui n'avoient pour

regle en ſanté que les beſoins modiques de la nature, s'y régloient & s'y rapportoient auſſi uniquement en maladie. Economes dans les remedes comme dans les aliments, elles guériſſoient leurs enfants attaqués de petite vérole, avec le petit lait pur & ſimple, bu largement & preſque à toute heure. Elles ſembloient, conduites qu'elles étoient au gré de la nature, plutôt que de leur caprice, avoir la médecine par inſtinct, & dans le goût machinal, à l'inſtar des animaux guidés dans la recherche de ce qui leur eſt convenable par un penchant ou une impulſion toute méchanique.

Mais quand on eut renoncé à l'uſage du petit lait pour y ſubſtituer le vin & la thériaque, alors, ſuivant la remarque du célebre Syndenham, les petites véroles apprivoiſées juſques-là ſe mutinerent ; de dociles & de traitables qu'elles étoient, elles devinrent malignes & meurtrieres. Bruſquées par les incendiaires & les boute-feux, elles allumerent l'incendie & ne reſpirerent plus que le carnage. Les Turcs à la fa-

veur des limonades, & du régime ſimple, ſobre & rafraîchiſſant, ſe mettent en garde contre la peſte, qui ne diſcontinue guere chez eux, mais qu'ils entendent à faire venir à compoſition, & dont, grace à leur ſobriété, ils éludent les coups & ſavent triompher. M. Sidobre, l'éleve du fameux Barbeyrac, un des principaux ornements de l'Ecole de Montpellier, & l'Oracle des Médecins de ſon temps, veut qu'on traite les pétites véroles avec les délayants, calmants, rafraîchiſſants, pour baigner, arroſer, & réparer un ſang que l'ardeur de la maladie met à ſec, qu'elle brûle & qu'elle conſume; pour noyer des ſels âcres & cauſtiques, rabattre des ſoufres exaltés & développés; pour rappeller enfin le calme & rétablir le bon ordre.

Mais un avantage à quoi les Dames pourront ouvrir les yeux & ſe montrer ſenſibles, c'eſt que le régime rafraîchiſſant épargne leurs agréments, ménage leurs graces, & donne moins d'atteinte à leurs attraits. Le ſang rendu moins brûlant, moins cauſtique,

moins corrosif, produit un pus plus louable, plus innocent, qui fait sur la peau des impressions moins profondes, moins mordantes, la ronge, la déchire moins, & n'est pas si porté à laisser les marques de sa fureur, & les vestiges de sa malignité. On demande des moyens, on cherche des secrets pour sauver les lys & les roses du venin de la maladie ; on s'amuse à des pommades, on s'arrête à des huiles, tandis que le grand secret seroit d'adoucir & de corriger l'acrimonie du sang, de le tempérer, de le rafraîchir, d'en calmer l'ardeur, & d'en rabattre les saillies. Voilà comme les fleurs du visage pourroient échapper à la morsure de l'aspic, qui alarme tant les belles, & fait la terreur de la plus précieuse partie du monde ; & ce ne seroit pas une petite consolation pour un sexe idolâtre de ses charmes, & qui tremble autant pour la beauté que pour la vie.

Si l'on faisoit le dénombrement des pertes qui ont ravagé l'univers, on trouveroit que celles qu'on a voulu

domter par des échauffants, & que l'on a honorées d'un ſplendide & ſingulier traitement, ont été les plus rebelles & les plus indomtables. La derniere peſte de Marſeille, qui s'eſt jouée ſi inſolemment des Médecins, auroit peut-être perdu de ſa férocité, ſi on l'eût abaiſſée & réduite à une cure aiſée & naturelle, ſans lui faire l'honneur de l'attaquer par de pompeux antidotes, & de ſe guinder pour elle au-deſſus des vues ordinaires, & des indications accoutumées. On tente de chaſſer un feu par un feu, on échauffe des corps déjà trop échauffés, on les met à la torture, on acheve de les brûler. Y auroit-il plus de riſque à jeter tous les peſtiférés dans la riviere, qu'à les faire paſſer par des feux ſi dévorants? & ne s'en ſauveroit-il pas plus à la nage, qu'à travers les flammes des cordiaux?

Le ſang eſt ſacré en temps de peſte, & les forces ſont ménagées au mépris de la vie, au préjudice de la guériſon. On permet au ſang toutes ſortes d'échappées, de boutades, de dépôts,

de congeſtions. Tout lui eſt permis dans ces jours infortunés ; il eſt défendu de le réprimer, de l'affoiblir, de le diminuer dans l'excès de ſon volume, de l'arrêter dans la rapidité de ſon cours ; il faut le laiſſer engager dans les viſceres, l'y précipiter même à toutes forces, & lui donner la liberté de porter à l'économie animale le coup mortel qu'il prépare. Cependant la peſte fait ſon chemin hardiment, rien ne l'arrête ; une déſolation générale accompagne & ſuit ſes pas. On pourroit pourtant s'y oppoſer ; & le moyen, ce ſemble, de mieux réuſſir à déconcerter ce fléau, ce ſeroit de s'y prendre plus ſimplement, de l'attaquer ſans tant de façons, à moins de frais, & ſans beaucoup de bruit. A ce compte la ſaignée feroit merveilles ; & l'on verroit à coup ſûr couler moins de larmes, ſi l'on répandoit plus de ſang. L'eau ſeroit auſſi d'un grand ſecours, tant pour la préſervation que pour la guériſon, comme il eſt fort bien remarqué dans l'extrait que vous avez inſéré, Monſieur, dans le Mer-

cûre déjà cité, & qui donne lieu à cette dissertation. Mais quoi ! réduire à l'eau les grands comme les petits, & contenir dans un genre de vie si chétif des gens qui veulent faire aussi belle figure au lit qu'à table, qui veulent briller en toute situation, & se faire traiter aussi splendidement en maladie qu'en santé. Qu'on les traite donc comme ils veulent, & ils mourront comme ils doivent. Il faut à la distinction de leur rang une pratique distinguée. Il est bien plus noble & plus digne d'eux de périr avec l'or potable, que de réchapper avec l'eau. Cependant quelle douleur de voir ainsi moissonner nos têtes les plus augustes & les plus précieuses, moins par le glaive de la maladie, que par les traits envenimés des remedes ! qu'il est triste que le Monarque périsse où se sauve un goujat ! & qu'il est fâcheux pour ce grand équipage de Médecine, ce grand attirail de remedes de la haute volée, pour la pratique fastueuse enfin, de n'avoir sur la pratique simple, rafraîchissante, calmante, & du goût

de la nature, que le misérable avantage, ce malheureux relief, de compter d'illustres victimes, & d'être signalée par de nobles sacrifices, tandis que l'autre n'a que des monuments obscurs de sa réussite, & des succès qui n'ont pas autant d'éclat que de bonheur !

Telles sont les réflexions que j'ai à vous communiquer sur l'abus des remedes chauds, & sur l'excellence des aqueux calmants, délayants, rafraîchissants. La pratique des premiers me paroît incertaine, bizarre, infidelle, pour ne rien dire de plus ; & dans la disposition où je suis de poursuivre ce dessein, & de donner là-dessus une dissertation complette, je crois voir, sinon de quoi décrier les échauffants & les proscrire, du moins de quoi les rendre suspects, les faire appréhender, & les assujettir aux loix de la précaution la plus soigneuse, & de la plus exacte circonspection. Je suis, &c.

*F I N.*

# APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de M. le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *Traité des affections vaporeuſes, par* M. POMME *fils, Docteur en Médecine ;* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Lyon, ce 6 Juillet 1763.

*Signé* BOURGELAT.

## *PRIVILEGE GÉNÉRAL.*

N°. 1106.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur POMME, Médecin à Arles, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage de sa composition qui a pour titre : *Traité des affections vaporeuses des deux Sexes* : s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer sondit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire

d'Impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de Lamoignon ; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans

celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Feydeau de Brou; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secretaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le trente-uniéme jour du mois d'Août, l'an de grace 1763, & de notre Regne le quarante-neuvieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL,

LEBEGUE.

*Regiſtré sur le Regiſtre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1106, fol. 455,*

*conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses Art. 41 à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leur nom, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'Article 108 du même Réglement. A Paris, ce 3 Septembre 1763.*

DESPILLY,
Adjoint.

---

## CESSION.

J'Ai cédé à Monsieur BENOIT DUPLAIN, Libraire à Lyon, le Privilege ci-dessus pour toujours, suivant les conventions faites entre nous. A Lyon, le 9 Septembre 1763.

POMME Fils, Méd.

---

De l'Imprimerie de LOUIS BUISSON, place de Cordeliers.

# *FAUTES A CORRIGER.*

*Pages. Lignes.*

34 - - - 14 établir, *lisez* rétablir.
64 - - - 12 kiste, *lisez* kist.
95 - - - 1 l'air comprimé, *lisez* l'ait comprimé.
132 - - 5 l'application constante d'un linge trempé dans l'eau froide, *ajoutez* sur la tête.
136 - - 21 convusions, *lisez* convulsions.
274 - - 15 paroissent, *lisez* paroissoient.
286 - - 12 préférons, *lisez* préférerons.
293 - - 18 n°. VI. *lisez* n°. XVII.
420 - - 19 vigoureuses, *lisez* rigoureuses.
424 - - 7 les y entretiennent, *lisez* les entretiennent.
442 - - 13 la Hydrostatique, *lisez* l'Hydrostatique.
465 - - 17 tremblement, *lisez* traitement.
467 - - 15 foyer ou calcul, *lisez* au calcul.
468 - - 22 altération ne se faisant, *lisez* se faisant.
472 - - 17 l'Abbé * Y *, *lisez* l'Abbé * J *.
477 - - 3 la maladie, *lisez* sa maladie.
484 - - 3 de garder le silence, *lisez* à garder.
494 - - 21 & si par conséquent, *lisez* & si par son effet.